00100581

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

00100581

COLLECTION
COMPLETTE
DES ŒUVRES

DE

100581

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME SEPTIEME.

vol 7

NOUVELLE ÉDITION.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

LETTRES

DE

LA DUCHESSE DE***

AU

DUC DE***

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LE Public nous a paru toujours se soucier si peu de sçavoir comment l'ouvrage qu'un éditeur lui présente, est tombé entre ses mains, que, quelque envie que nous eussions de lui apprendre à quel heureux hasard nous devons la découverte de celui-ci, nous prendrons, s'il veut bien nous le permettre, la liberté de lui parler de toute autre chose.

Ces lettres sont-elles factices, ne le sont-elles pas ? Ont-elles ou non, été écrites au duc qui en étoit le possesseur ? Moins il importe que ce soit lui, ou quelqu'autre qui en ait été le héros, moins aussi nous nous arrêtons à discuter ce point ; mais nous ne croyons pas devoir glisser avec la même légéreté sur le premier des deux, parce qu'il ne sçauroit être au lecteur, de la même indifférence qu'elles soient véritablement d'une femme, ou qu'elles n'en soient pas.

La raison en est, à ce qu'il nous semble, que le vrai a toujours sur nous plus de droits que ce que nous sçavons n'en être que l'imitation ; & que rien n'est plus fondé en raison que cette façon de voir & de sentir.

En effet, avec quelque soin qu'un auteur consulte la nature, & cherche à la rendre ; quelque talent, même, qu'il ait pour réussir à ce qu'il tente ; il ne lui est jamais possible de la peindre assez bien, pour que les lecteurs d'un certain ordre s'y méprennent ; & le succès d'abuser les autres nous paroît bien loin d'en être un. L'on a beau n'être point guindé dans ses sentimens, en puiser la source dans son propre cœur, ou profiter de ce que l'usage du monde peut, à cet égard, nous avoir acquis de connoissances ; rendre naturels les événemens que l'on crée ; les bien fonder ; avoir même dans le style tout ce qu'il faut pour achever de faire l'illusion à laquelle on tend ; mille petites circonstances qu'amene le hasard, que l'esprit dédaigne comme trop futiles, ou qu'il n'imagine pas, & qui toutes concourent à donner le ton du vrai, manquant à l'ouvrage, prouvent invinciblement que c'en est un : & jamais, dans des livres du genre de celui-

ci ; l'auteur ne se décele, que l'intérêt n'y perde considérablement.

Ce concours de petites circonstances qui nous y paroît si nécessaire, & que nous avons cru y trouver, n'est pas la seule chose qui nous ait déterminés à en prendre l'opinion que nous en avons. Il nous semble convenable de dire sur quoi, d'ailleurs, elle est fondée. 1°. La longueur de quelques-unes de ces lettres : on y sent une femme trop occupée de son objet, pour qu'elle puisse s'arrêter où quelquefois l'on desireroit qu'elle l'eût fait. 2°. Leur style : quoique pour l'honneur de notre goût, nous croyions pouvoir nous flatter qu'on ne le trouvera ni ignoble, ni recherché, les phrases n'en sont pas toujours assez coupées ; sur-tout pour ceux à qui l'on a fait accroire que la prose peut le plus aisément du monde se passer d'harmonie, & que que l'on a accoutumé à prendre le décousu pour du sententieux. 3°. Les parentheses qui y sont trop fréquentes. Or il n'est pas raisonnable de penser que si un auteur de profession les eût écrites, il ne se fût point apperçu de tous les défauts que nous-mêmes y avons remarqués, & qu'il eût voulu les y laisser subsister. On nous demandera, peut-être,

pourquoi les y ayant découverts, nous ne les en avons point purgées. A ce reproche qui a d'abord un air de justice, nous répondrons que, toutes nécessaires que nous avons cru ces corrections, la crainte de ne pouvoir donner au style plus de régularité, sans lui ôter de son naturel, ne nous a point permis de les tenter.

A l'égard du livre même, nous ne pourrions dire que ce qu'il nous a paru; & nous n'avons point la présomption de nous croire une autorité pour le public. Puisque nous osons le lui présenter, il n'est point douteux que nous ne l'ayons cru digne de lui plaire; mais il se peut que ce soit déjà une assez grande témérité, sans y ajouter un éloge qui, s'il ne le confirmoit point par les siens, ne nous donneroit à ses yeux qu'un ridicule de plus.

De tout ce qui nous a fait penser que ces lettres ne sont point factices, ce qui nous en a paru la plus forte preuve, c'est leur dénouement. Il n'est pas, en effet, à présumer que si elles l'étoient, leur auteur eût osé n'en pas rendre heureux le héros; &, qu'après avoir intéressé ses lecteurs par des lettres pleines de tout l'égarement de la passion, ou les

avoir égayés par des peintures où la vraisemblance auroit été plus ménagée que la décence des mœurs, il n'eût point subitement condamné à la mort, ou le duc, ou la duchesse ; & que son ouvrage n'eût pas été terminé par une catastrophe, qui, quelque tombée des nues qu'elle soit, & même quelque froidement traitée qu'elle puisse être, est dans une possession immémoriale de déchirer l'ame du lecteur.

Quant au tems où ces lettres ont été écrites, les noms de Chirac & de la Peyronie qui s'y lisent, prouvent invinciblement qu'elles sont de ce siecle-ci ; & d'autres choses assurent qu'elles sont après le mariage du roi ; ainsi nous en pouvons marquer la date de 1728 à 1730: mais il nous est impossible de la fixer plus précisément. Si nous étions plus consommés que nous ne sommes dans notre métier d'éditeur, cette incertitude ouvriroit à nos conjectures un bien beau champ ; mais ce n'est point à des commençans comme nous, qu'il appartient de raisonner long-tems sur une difficulté quelconque, & de la quitter sans en avoir la solution.

Nous avons trouvé les personnes qui dans ces lettres sont nommées, simple-

ment désignées par les lettres initiales de leur nom ; & quoique nous n'ignorions pas que cette mutilation est toujours désagréable au lecteur, nous avons cru ne devoir pas y remédier. Quand il nous eût été possible de découvrir ce que l'on a voulu nous cacher, nous n'en aurions pas plus instruit le public, parce que Mme. la duchesse ne disant pas de bien de tous ceux de qui elle parle, l'égard de ne les pas déceler nous en auroit toujours paru un nécessaire. Des noms de roman auroient été ridicules : des noms imaginaires auroient pu être dangereux, parce que souvent ceux que l'on pense créer, se trouvent réels : nous aurions donc pu, quoique très-involontairement, désobliger quelqu'un ; pour n'en pas courir le risque, autant que par l'autre raison que nous venons d'alléguer, nous avons laissé les choses telles exactement que nous les avons trouvées ; &, de tous les droits attachés au titre d'éditeur, nous ne nous sommes réservé que le droit de faire une préface : droit, au reste, le moins meurtrier de tous les leurs, puisqu'on en lit si peu que ce n'est presque jamais que par le titre qu'on en voit à la tête d'un livre, qu'on sçait qu'il

en est décoré. N'en agissons cependant pas sur cela autrement que si le public leur faisoit l'honneur de ne les point passer.

Ces lettres paroîtront, sans doute, fort seches aux personnes qu'enchantent ces ouvrages du célebre Richarson, qui, si l'on en excepte les lettres du marquis de Roselle, & fort peu d'autres peut-être, ont produit parmi nous tant de mauvaises copies où l'on prétend nous donner pour du naturel, ce qui n'est qu'un fort incommode *cailletage*. Nous ne nous flattons pas que celles que ces imitations, quelqu'éloignées de leur original qu'elles soient, amusent, ou intéressent, goûtent ce livre-ci; que ce qu'elles pourront y rencontrer, soit de connoissance du cœur, soit d'usage du monde, les dédommagent de ce qu'elles apppellent *des faits*, & qu'elles y chercheront vainement, & qu'enfin elles n'en disent, comme la duchesse elle-même, *des lettres plus pleines de mots, plus vuides de choses*! Il est sûr que dans leur systême, elles auront raison; mais encore une fois, ce livre-ci n'est pas un roman: supposons, un instant, que c'en soit un: personne n'ignore que dans l'espece de monde dont la duchesse faisoit

partie, il arrive fort rarement des évé-nemens extraordinaires. Il n'auroit donc pas été possible à l'auteur, sans blesser, & fort mal adroitement la vraisemblance, d'en jetter de ce genre dans son ouvrage ; & dans ce dernier cas même, on n'auroit, à ce qu'il nous semble ; du moins ; point de reproches à lui faire de ce qu'il auroit mieux aimé s'assujettir à la nature, que d'en sortir. Ici, les dernieres lettres de ce recueil exceptées, ce n'est qu'une seule personne qui écrit. Dès-là, point de cette variété que jettent dans les romans de Richardson les différens personnages qu'il y met sur la scene ; que si l'on nous objecte qu'en peignant les mœurs de son pays, il n'en a pas moins sçu en répandre, nous répondrons, en suivant toujours notre supposition, que ce ne seroit pas une raison pour que notre auteur n'eût pas peint les mœurs du sien ; & qu'on auroit tort de s'en prendre à lui de ce que les unes rendent plus que les autres. Ici donc, c'est par-tout la même uniformité de style & de sentiment ; ce dernier même y est si sourd, si masqué, & y produit en apparence si peu de chose, que nous ne serions pas surpris que tous ceux qui liront ces lettres, ne s'apperçussent pas qu'il y en a.

Il nous reste, à ce que nous croyons, du moins, à parler du caractere du duc & de la duchesse, qui, chacun dans leur genre, nous paroissent beaucoup plus faits pour trouver des censeurs que des partisans.

Les hommes, par exemple, ne manqueront pas de dire aux femmes à qui il leur importera de plaire, c'est-à-dire, à celles qu'ils n'auront pas encore eu le bonheur de soumettre : » Qu'il n'y a » rien qui soit moins dans la nature que » ce duc-là ; qu'il est de la derniere » fausseté que quand nous sommes bien » sincérement amoureux, nous puissions » être susceptibles de fantaisie ; que nos » sens sont toujours enchaînés par no» tre cœur, & n'obéissent qu'à lui ; ou » que si par un hasard qui tient du pro» dige, tant il est rare, il nous en ar» rive une, la force de notre sentiment » ne nous permet pas plus que notre » délicatesse naturelle, de nous livrer » à l'infidélité ; qu'il est de la même » fausseté que nous n'attaquions jamais » de femmes que par air, & pour la » seule gloire d'en triompher ; & que, » par conséquent, ce Monsieur le duc » est un monstre d'imagination, &, de » plus, fort scandaleux. » Quant à ce

dernier point, nous en convenons sans peine : pour les autres, c'est aux femmes qui ont de quoi ne nous point juger uniquement d'après ce que nous leur disons de nous-mêmes ; lorsque nous avons auprès d'elles quelqu'intérêt à nous peindre en beau, que nous laissons à leur répondre.

Le caractere de la duchesse trouvera à son tour, parmi les femmes, autant de censeurs, que parmi nous le caractere du duc aura trouvé peu de partisans.

Ces femmes, tout à la fois sans pudeur, sans sentiment, & si souvent, hélas ! sans sensations, & à qui l'excès de notre politesse, ou de la corruption de nos mœurs, ne nous fait plus donner aujourd'hui que le titre si mitigé de *femmes galantes*, le rejetteront absolument comme le caractere le plus froid, & en même tems le moins vraisemblable que l'on pût jamais imaginer : car pour elles, ce sera sûrement un roman que ce livre-ci. Aurions-nous dans le fond tant de tort de dire que, pour en porter ce jugement, elles auront leurs raisons ?

Ces femmes si tendres ! si tendres ! à qui il faut toujours tant d'amour ! tant

d'amour! que, sans forcer nature, il est presqu'impossible de les satisfaire, penseront à peu-près comme les premieres; & comme elles aussi, auront leurs raisons.

Les femmes honnêtes, mais sensibles, & qui après avoir passé par toutes les douleurs de la résistance, se sont enfin, comme il faut bien que cela arrive, quand on l'écoute, déterminées en faveur de l'amour, en louant, & de bonne foi, la vertu de la duchesse, ne seroient pas fâchées qu'un peu de foiblesse y eût succédé; & rien ne sera plus simple encore.

Les femmes qui aiment leurs maris; celles qui, sans les aimer, respectent leurs devoirs; celles encore pour qui, par leur constitution physique, ou par leur arrangement moral, l'amour n'est qu'un être de raison, trouveront cette même duchesse une femme merveilleuse. Ainsi, sans prétendre faire ici d'épigrammes, on voit aisément que ce ne sera pas au plus grand nombre de celles qui liront ces lettres, qu'elles plairont.

Nous convenons qu'elle est excessivement vertueuse: justifions-la, s'il se peut, de ce qu'elle l'est tant. Ne seroit-ce pas d'abord faire aux femmes la plus

manifeste & la plus atroce des injustices, que de les croire toutes incapables de préférer le bonheur pur & paisible dont la vertu les fait toujours jouir, l'estime, la considération même qu'elles y trouvent nécessairement attachées, aux plaisirs que leur promet l'amour, plaisirs que, lors même qu'il leur tient parole, elles paient si souvent de la perte de leur réputation, & qui, si fréquemment encore, deviennent pour elles la source des plus cruelles infortunes? Il n'est donc pas si peu vraisemblable que bien des gens le diront peut-être, qu'il en ait existé une qui n'ait pas craint de sacrifier ses sentimens mêmes, à de si grands objets.

Nous croyons de plus, qu'il faut considérer, 1°. que pour combattre, avec plus d'avantage, l'amour du duc, & le sien même, si l'on veut, elle va à la campagne, & qu'elle l'en tient constamment éloigné: 2°. Que le duc, léger comme il l'est, & dans la vicieuse habitude des bonnes fortunes, ne peut, par son caractere même, que suspendre long-tems les effets du sentiment, dans une femme telle que celle-là se peint: 3°. Qu'il y a tout au plus cinq mois d'écoulés entre la premiere & l'avant-derniere de ces lettres,

& que l'on peut, sans un bien grand effort, supposer qu'une femme a en elle-même la possibilité de résister ce tems-là; sur-tout, avec les précautions que prend celle-là, tant contre son amant, que contre elle-même. On peut encore ajouter à toutes ces raisons, que, dans le cours de leur liaison, le duc, ainsi qu'on le verra, se nuit à lui-même considérablement; que, quelle que soit la sévérité dont la duchesse se pare, il est heureux pour elle, qu'il arrive du secours à sa vertu; & qu'enfin, s'il nous est permis de le dire, c'est au plus beau jeu du monde que M. le duc nous paroît perdre la partie.

Quoi qu'il en soit, & dût cette duchesse n'avoir jamais existé, nous ne pensons point assez mal de notre siecle pour croire qu'on ne puisse lui plaire qu'en lui présentant la peinture de la corruption du cœur humain; & nous osons nous flatter que, s'il y a des lecteurs qui nous reprochent de leur avoir donné un livre où rien n'aura pu amuser la leur, il y en aura beaucoup d'autres qui nous sçauront gré de leur en avoir offert un où les mœurs sont respectées; & qui, d'ailleurs, ne sera pas sans quelque utilité aux jeunes personnes, entre les

mains de qui il pourra tomber, n'en tirassent elles-mêmes d'autre fruit que de mettre une sage défiance à la place de cette imprudente sécurité qui accompagne toujours la jeunesse, & l'expose à tant de malheurs. Elles y pourront apprendre encore à ne pas transformer en passion les premiers mouvemens qui les agitent, & à ne point en inférer que ce seroit vainement qu'elles voudroient les combattre; à distinguer les mouvemens de la vanité, des sentimens du cœur; & par la façon dont les femmes sans principes y sont traitées, de sentir à quel point il leur est nécessaire de mériter l'estime, & combien le vice peut dégrader; à croire enfin que quand nous paroissons être atteints de la passion la plus violente, nous pourrions bien n'être conduits que par une fantaisie, même assez légere; & qu'en tout le caprice, l'amour-propre, le desir & la curiosité nous sont beaucoup plus familiers que l'amour. Nous convenons que, contre un véritable sentiment, toutes ces connoissances pourroient ne leur être d'aucune ressource; mais elles peuvent les sauver de l'opprobre de la galanterie; & ce n'est pas si peu de chose.

LETTRES

LETTRES
DE
LA DUCHESSE DE***
AU
DUC DE***

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

VOTRE aventure avec Madame de Vo... avoit, effectivement, Monsieur, fait tant de bruit, que malgré mon indifférence profonde pour les choses de ce genre, j'en avois, comme beaucoup

d'autres, été instruite ; mais cette même aventure s'accordoit si peu avec l'idée que vous aviez paru vouloir me donner de vous, & qu'enfin j'en avois prise, que, si vous n'eussiez pas jugé à propos de m'en faire l'aveu, vous m'en verriez douter encore. Je vous plains donc très-sincérement, non du chagrin que cette femme vous cause, mais de ce que des femmes de cette espece vous occupent encore. Quoique je n'ignorasse pas quelle avoit été sur cela votre façon de penser, je croyois que le vuide, l'ennui, & qui plus est, le ridicule, attachés à de semblables conquêtes, vous en avoient fait revenir. Vous me permettrez, d'ailleurs, de vous représenter que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on vous pardonne de les chercher. Comme il est décidé que passé vingt-cinq ans, nous ne devons plus porter le couleur de rose, j'imaginois qu'un homme pouvoit à trente, être obligé de mettre de la circonspection dans sa conduite, & de ne plus prendre au hasard les objets de ses attachemens, ou de ses fantaisies, pour parler plus juste. Moins j'ai de peine à comprendre que Mme. de Vo... ne vous inspiroit aucune sorte de goût, moins aussi je puis concevoir

pourquoi vous l'avez prise. Quoique sa figure ne soit pas mal encore, elle est telle cependant à mes yeux, du moins qu'il me semble, dût-on même jouir de la gloire d'être son premier Vainqueur, que ç'en seroit une dont il seroit fort possible qu'on ne fût pas tenté. A plus forte raison, quand on est sûr de n'être que le successeur de l'univers entier, & de ne trouver pour tout dédommagement du malheur d'un pareil choix, qu'une ame avilie au dernier point, & des charmes déjà flétris, moins encore par les années, que par l'usage qu'une femme en a pu faire. Je vous crois trop attentif aux intérêts de votre vanité pour penser un moment, que de vous-même, vous eussiez voulu tenter une conquête si peu faite pour la flatter; & ne doutez point, par conséquent, que, comme vous me le dites, il faut que ce soit elle qui l'ait absolument voulu: mais en bonne foi, est-ce une excuse qui vous paroisse admissible? Elle l'a voulu! Et c'est, à votre âge, qu'une femme, que cette volonté même, & la façon dont elle vous la déclaroit, devoient tant avilir à vos yeux, l'emporte sur le dégoût que de votre aveu même elle vous causoit! Mais cela me jette-

roit dans des réflexions qui ne sont pas de mon ressort ; & que, d'ailleurs, mon amitié pour vous veut bien ne pas faire. Tout ce que je puis vous dire, avec vérité, c'est qu'à quelque point que vous soyez puni d'une fragilité pareille, vous ne me paroissez pas encore l'être assez. Je suis pourtant fort aise, par l'estime que j'ai pour vous, que le reproche qu'elle vous fait de l'avoir trompée, ne soit pas fondé. Du sexe dont vous êtes, il est un peu singulier que cela ne soit point ; mais enfin c'est une chose que le hasard a pu très bien faire. Vous avez, à mon sens, dans le tort de l'avoir prise, de quoi vous consoler de n'avoir point le tort dont elle vous charge ; il en vaut seul beaucoup d'autres ; & si vous l'envisagez tel qu'il est, vous vous pardonnerez de n'être pas aussi coupable envers elle, que vous pouviez l'être. Croiriez vous bien, cependant, que, malgré l'air tout-à-fait désintéressé que vous prenez sur cette affaire, je ne m'éloignerois point du tout de penser que dans ses commencemens, vous n'y avez pas porté tout l'ennui dont vous vous vantez aujourd'hui ; & que, si vous ne voulez point en convenir, c'est qu'un tort vous coûte moins à avouer qu'un

ridicule, ou que vous en avez perdu la mémoire? Je croirois même d'autant plus le dernier, qu'il est, en effet, très-simple que le souvenir d'une sensation aussi légere qu'elle a été peu durable, ne nous reste point comme l'impression d'un sentiment qui a long-tems rempli toute notre ame. Il seroit, au reste, assez difficile de prononcer sur tout cela: si, pour se disculper de la honteuse promptitude dont cette intrigue s'est nouée, elle a besoin de vous représenter tendre, pressant, & même quelque chose de plus, vous, de votre côté, pour justifier, autant que faire se peut, votre inconstance, il est juste que vous vous disiez moins amoureux que vous ne l'avez été peut-être. Vous êtes, dites-vous, d'autant plus surpris de ce que toutes les preuves d'indifférence dont vous l'accablez, ne la déterminent pas à rompre avec vous, que vous avez vous-même de quoi moins douter de la sienne. J'avoue que, lors même qu'elle s'abandonne le plus, ce dont on doit la soupçonner le moins, c'est du travers d'aimer : j'ai toutefois oui dire que ces sortes de femmes se prennent quelquefois de sentiment; ou, du moins, d'une fantaisie plus forte que leur façon de

penser ne sembleroit le leur permettre; &, si l'on dit vrai, il ne seroit pas absolument impossible que Madame de Vo... vous aimât; ou, ce qui pour l'effet actuel reviendroit au même, qu'elle crût vous aimer; & que le besoin que vous avez de ne le pas croire, fût l'unique raison que vous eussiez, vous, de ne le croire pas. Quoi de plus naturel, en effet, que, mécontent, & qui pis est, honteux d'un engagement que le cœur n'avoit point formé, que la vanité étoit forcée de taire, & où, peut-être, les sens ne trouvoient pas mieux leur compte que l'un & que l'autre, on prenne, pour s'en débarrasser, le prétexte dont vous vous servez? mais, comme vous ne l'ignorez pas, un prétexte, quelque spécieux qu'il soit, n'est jamais une raison. Si, cependant, ainsi qu'on le prétend, & comme cela doit être, nous ne nous attachons qu'en raison de ce que nous coûtent les sacrifices que nous faisons à l'amour, vous pouvez, sans beaucoup de scrupule, vous obstiner à douter que Mme. de Vo... vous aime aussi tendrement qu'elle le dit. Il doit en être de ces femmes-là comme de ces menteurs reconnus, qu'on ne croit pas, lors même qu'il leur arrive de dire vrai, parce

qu'on ne doit jamais présumer qu'ils suspendent un instant leur habitude. Vous me priez de vous dire si vous devez attendre qu'elle vous quitte, ou si vous pouvez la prévenir : il me semble que sur cela, vous n'avez de conseils à prendre que de votre cœur : tout ce que je puis, mais tout en passant, vous dire sur cette belle affaire, c'est que vous m'auriez fait beaucoup de plaisir de prendre une femme un peu moins célebre que celle-là : peut-être quelque jour pourrai-je vous en apprendre la raison : cela ne dépendra que de vous : quant à présent, je ne peux que me taire sur le motif qui me l'auroit fait desirer : mais je reviens à ce qui vous regarde, & vous touche le plus en ce moment-ci ; & je commence par l'extrême peur que me paroît vous faire cette femme. Vous la craignez ; mais à un point qui, pour peu que vous y pensiez, ne peut que vous faire rire vous-même. Est-ce l'éclat attaché à l'inconstance qui vous retient ? Assurément ! cette considération vous seroit venue un peu tard. Il est certain, si vous la quittez, que, comme elle n'est pas de ces femmes qui, par différens égards, sont forcées de dévorer, dans le silence le plus profond, le malheur d'être abandon-

nées ; elle remplira tout Paris de ses clameurs : mais, encore une fois, que vous importe ? Auriez-vous eu l'imprudence de lui confier des secrets dont dépende le bonheur de votre vie ? Je ne l'imagine pas plus que je ne dois, en effet, l'imaginer : l'amour peut, & mal placer sa confiance, & la pousser trop loin : mais l'indifférence, mais le mépris, peuvent-ils jamais avoir quelque chose à confier ? Comme, pourtant, il n'en faut pas moins que pour agir d'une façon si singuliere, vous ayez vos raisons ; & que moins elles sont apparentes, plus, sans doute, ce seroit vainement que je tâcherois de les pénétrer ; je vais, sans m'y arrêter davantage, vous raconter un stratagême qu'employa dans la situation où vous êtes, un de mes amis, & dont il se trouva fort bien : s'il peut, comme je le pense, servir plus d'une fois, je vous conseille d'en faire usage. Il avoit, aussi légérement que vous, formé avec une espere de Mme. de Vo...., la plus intime liaison ; il s'apperçut qu'elle l'étoit trop pour ce qu'il sentoit : mais ayant pour ménager cette femme, d'aussi puissans motifs que vous me forcez de vous en supposer à vous-même, de ménager celle que vous auriez tant d'envie de quitter, il

il ſe contentoit de lui montrer de l'indifférence, & évitoit toujours de convenir qu'il en eût. Piquée d'une froideur ſi inſultante pour ſes charmes, elle mit tout en uſage pour en triompher. Plus les efforts qu'elle faiſoit pour y parvenir, étoient inutiles, & plus en même tems elle paroiſſoit avoir d'amour. Moins elle méritoit qu'il lui crût un ſentiment, plus il lui fut facile de penſer que la vanité ſeule l'attachoit ſi déſeſpérément à lui ; & il ſe flatta que, pour tenter une autre conquête, elle n'avoit beſoin que de le croire auſſi amoureux d'elle, qu'elle ſembloit le deſirer. D'après cette idée, il ſe détermina, quoiqu'il pût lui en coûter, à jouer auprès d'elle le rôle d'amant paſſionné ; mais, ſoit qu'elle craignît qu'il ne fût pas intérieurement ce qu'il vouloit lui paroître ; ſoit, ce qui eſt plus vraiſemblable, qu'elle voulût jouir quelque tems d'un triomphe que, peut-être, elle n'eſpéroit plus, loin que le ſien la conduisît à l'inconſtance, elle parut, pendant plus de quinze jours, avoir redoublé d'ardeur : la peur commença à le prendre. Mais comme il l'avoit très-bien devinée, lorſqu'il ne ſe voyoit plus d'autre reſſource que la fuite, elle lui donna le congé qu'il de-

ſiroit avec tant de vivacité. Si, ce qui à la rigueur eſt très-poſſible, il ne vous eſt pas plus difficile qu'à un autre, de jouer ce que vous ne ſentez point, vous pouvez eſſayer de ce qui réuſſit ſi bien à mon ami, ſi, ce qui, je l'avoue, n'eſt pas trop à préſumer d'un homme, une choſe qui a un peu l'air d'une perfidie vous effraie, vous verrez ce que vous croirez devoir mettre à la place: c'eſt plus à vous à le choiſir qu'à moi à vous l'indiquer. Adieu, Monſieur, je ſuis d'autant plus ſenſible à la crainte que vous m'avez marquée, que cette malheureuſe liaiſon ne vous nuisît dans mon eſprit, que mon eſtime pour vous eſt plus ſincere.

LETTRE II.

IL est vrai, Monsieur, en allant à l'opéra, j'ai hier passé à votre porte, & l'ignorance de votre Suisse sur le tems que dureroit votre séjour à la campagne, a redoublé encore le chagrin que j'ai eu de ne vous pas trouver. Si j'eusse sçu où, & avec qui vous étiez, j'aurois cru votre retour moins éloigné; mais, le moyen que j'imaginasse que c'étoit avec une femme qui paroît vous être si à charge, que vous étiez dans cette profonde solitude que l'amour cherche & qu'il peut seul supporter? Cela est si peu conséquent que je ne me serois point pardonné de le croire une minute; j'aime donc mieux penser que, pour mettre entre vos discours & vos actions une si grande disparate, vous avez des raisons qu'on ne sçait point, que de vous accuser de le faire sans en avoir aucune. J'aurois, à ne vous rien cacher, été un peu tentée de rire des excuses que vous me faites de n'avoir encore pu vous débarrasser de cette importune conquête, si je n'eusse craint qu'en paroissant recevoir

vos confidences avec tant de légéreté, vous ne m'euſſiez trouvée peu digne de la confiance que vous voulez bien me marquer. Je vous plains donc, tant parce que vous ſemblez deſirer vivement que je vous plaigne, que parce que, ſi la peinture que vous me faites de votre ſituation, n'eſt pas exagérée, je la trouve en effet très-pénible. Je n'en deſirerois pas moins un pareil embarras à tous les hommes qui, ſans avoir pour une femme le ſentiment même le plus léger, cherchent à remporter ſur elles une victoire qui doit vous flatter ſi peu, & qui quelquefois leur coûte tant. Vous me direz, ſans doute, qu'il y a peu de ces femmes à qui l'on doive l'égard de ne les attaquer qu'avec la plus ſincere paſſion pour elle; & que, dans la crainte d'en bleſſer une, (ce qui ne peut jamais arriver que par le plus grand haſard du monde) il ne faut pas perdre les occaſions de s'amuſer qui ſe préſentent journellement; mais les hommes, dans le fond, les croyent-ils auſſi rares qu'ils le diſent; & y en a-t-il un qui, s'il vouloit être de bonne foi, ne fut pas obligé de convenir qu'il a trouvé de ces mêmes femmes à l'exiſtence de qui, pour tâcher de juſtifier ſes horreurs, il feint de ne pas croire; & qu'il les a traitées bien

moins en conséquence de ce qu'elles méritoient de lui, que d'après le principe que lui-même s'étoit fait de n'en avoir avec aucune ? Oui, Monsieur, je voudrois donc que tous les hommes fussent dans la même position que vous, &, qu'à la lettre, ils en mourussent de pur ennui, si je ne craignois en même tems, qu'en n'en exceptant aucun de ce supplice, vos amis ne fussent pas bien longtems sans avoir à pleurer votre mort : mais ce n'est pas de cela qu'il est question. Vous me demandez si, comme ma démarche d'hier vous le fait présumer, vous seriez assez heureux pour pouvoir me rendre service ? Oui, vous pouvez m'en rendre un fort essentiel, & dont je dois même vous avoir d'autant plus d'obligation que de vous-même, peut-être, vous seriez moins tenté de me le rendre. Vous pouvez juger, par mon empressement à vous aller chercher, de l'importance dont il m'est, & de la promptitude que j'ai besoin que vous y mettiez. Je suis même bien aise de ne vous avoir pas trouvé hier, parce que dans mon carrosse, seul lieu où j'eusse pu vous entretenir, je n'aurois pu, ni vous parler aussi commodément, ni même m'expliquer aussi-bien que la

chose me paroît l'exiger : enfin, il y en a qui coûtent moins à écrire qu'à prononcer; & ce que j'ai à vous dire, est, ce me semble, de ce genre. Il m'est revenu de très-bonne part que, ne sçachant comment vous débarrasser de votre Mme. de Vo...., vous avez ingénieusement imaginé de tâcher de la faire prendre à M. de Cercey ; & que vous n'épargnez rien pour que ce beau projet réussisse. Or, ce dont j'ai à vous prier, & dont je vous prie, en effet, le plus sérieusement du monde, c'est de vouloir bien faire tomber sur quelque autre de vos amis le très-embarrassant honneur de vous remplacer auprès d'elle. Cela doit vous être indifférent; & il ne me l'est point du tout que ce soit lui qui en jouisse; ou, pour vous donner de la chose l'idée que je veux que vous en ayez, vous me désobligeriez sensiblement, quoique ce ne fût point personnellement peut-être, si vous vous obstiniez à le vouloir pour successeur. Ce n'est pas que je rende à sa façon de penser assez peu de justice pour craindre qu'il s'attache à une femme de l'espece de Mme. de Vo... mais je prends trop de part à ce qui le regarde pour permettre qu'il ait le ridicule d'être mis

ſeulement vingt-quatre heures au nombre de ceux qui ont eu le malheur de lui plaire, ou, ce qui ne le ſuppoſe pas toujours, d'en être pris. Cette fantaiſie ne lui procureroit pas plus d'amuſement qu'elle ne lui feroit d'honneur ; & je ne crois pas qu'il en ſoit à l'ignorer ; mais tout perſuadé qu'il en eſt ſans doute, il ne ſeroit pas bien étonnant qu'elle le tentât. D'autres raiſons encore, & d'un plus grand poids que celles-là, ne devroient pas lui permettre d'y ſonger ; mais on n'a jamais été homme impunément ; &, comme vous ſçavez, il ne ſeroit pas le premier à qui le caprice & l'occaſion euſſent tenu lieu de goût. Vous ſçaurez peut-être quelque jour les raiſons que j'ai de m'intéreſſer ſi vivement à l'uſage que M. de Cercey peut faire de ſon cœur ; mais quels que ſoient mes motifs, tout ce qu'en ce moment il peut m'être permis de vous dire, c'eſt que vous m'obligerez au delà de tout ce que je puis vous exprimer, ſi vous faites ce que je vous demande. J'exige encore de vous que vous laiſſiez ignorer à votre ami ce que je vous écris ; & je vous eſtime trop pour croire que j'aie beſoin de vous recommander envers tout autre la même diſcrétion.

P. S. Vous me paroiffez defirer fi vivement de fçavoir pourquoi je voudrois que vous euffiez pris une femme moins célebre que Mme. de Vo . . . que vous en augmentez le chagrin que je fens de ne pouvoir actuellement vous le dire. Jufques à ce que vous me mettiez en droit de rompre le filence là-deffus, figurez-vous, pour vous tranquillifer, que fi je le defirois, ce ne feroit que parce qu'une femme un peu plus ignorée que celle-là, vous auroit donné un ridicule moins éclatant. Ce n'eft pourtant pas abfolument cela; mais comme vous n'en tirerez pas de moi davantage, je vous confeille, en amie, de vous contenter de ce que je vous donne.

LETTRE III.

Nous avons tous deux, Monsieur, également à nous plaindre, vous de ne m'avoir pas rencontrée chez moi, moi de ne m'y être pas trouvée, puisqu'il en résulte pour chacun de nous la peine d'écrire; & qu'il y en a peu qui, de notre aveu, nous coûte autant que celle-là. Je ne sçais si sur ce point vous ne m'avez pas exagéré vos répugnances; mais quant à moi, il est de toute vérité que ce n'est jamais sans avoir eu besoin de m'y exhorter long-tems, que je me détermine à prendre une plume. Après ce petit préambule, je vais, pour ne pas écrire plus long-tems qu'il ne faut, soit pour votre commodité, soit pour la mienne, passer tout de suite à ce que j'ai à vous dire.

Il y a certainement beaucoup de finesse dans vos conjectures; &, peut-être, avez-vous mis plus d'art encore dans la façon dont vous me les avez présentées, qu'en croyant me deviner si bien, vous n'avez dû intérieurement vous attribuer de sagacité. Votre des-

ſein, en les offrant à mes yeux avec tant de précautions, étoit-il que je ne les ſaiſiſſe pas ? Il m'a paru que non : ſeroit-il que je les diſcutaſſe ? L'un eſt plus probable que l'autre ; & me ſeroit auſſi plus agréable à tous égards, ſi différentes raiſons ne m'interdiſoient ſur cela, je ne dis pas une diſcuſſion bien étendue, mais même toute eſpece de diſcuſſion. La crainte qu'en cherchant à vous prouver le peu de fondement de vos ſoupçons, je n'allaſſe machinalement plus loin que je ne voudrois, m'oblige donc de laiſſer autant à vous déſabuſer de ce que vous croyez aujourd'hui. Toute néceſſité cependant que je ſuis à me renfermer à cet égard dans le ſilence le plus profond, je n'en ai pas moins cru que je ne pouvois gliſſer abſolument ſur les idées que vous vous êtes faites, ſans leur donner dans vôtre eſprit un degré de force qu'il ne me convient pas qu'elles aient. Non, aſſurément, que je vous croie capable de les répandre ; mais il eſt tout ſimple, ce me ſemble, qu'on n'aime point à laiſſer de ſoi une idée déſavantageuſe, & fauſſe par-deſſus le marché. Je ne ſuis pourtant pas aſſez injuſte pour être bleſſée, autant que vous me paroiſſez le craindre, de ce que ma

derniere lettre vous a fait penser de moi ; je sçais que j'y ai donné lieu ; & qu'à ce que je vous écrivois, il vous étoit presque impossible de ne pas croire du genre le plus tendre, l'intérêt que j'y montrois pour M. de Cercey. Je ne me suis pas même un seul instant abusée sur cela ; & toutefois je l'ai bravé. Ce n'étoit pas que je vous misse, sans beaucoup de répugnance, dans le cas d'avoir de moi une opinion si différente de l'opinion que vous paroissez en avoir prise ; mais je n'en ai pas été, malgré cela, plus arrêtée sur l'objet qui conduisoit ma plume, & regloit mes démarches. Vous vous êtes, ou je suis bien trompée, vivement repenti d'avoir cru que mon cœur n'avoit jamais été engagé, ou du moins, qu'il étoit libre : eh bien ! vous vous trompiez cependant si peu, soit sur le présent, soit sur le passé, qu'il ne tient absolument qu'à vous d'être encore, à cet égard, comme vous étiez ; & de compter sur ma parole, que vous n'aurez point à vous en repentir. Si vous m'eussiez plus particuliérement connue, ou que, depuis que vous me voyez, vous eussiez pris la peine de m'étudier un peu, vous auriez sans doute été moins prompt à penser qu'au lieu de la vertu,

ou de l'indifférence que jusques alors vous m'aviez attribuée, je ne possédois que l'art de me masquer mieux qu'une autre. Je vous avois même écrit que vous pourriez sçavoir un jour ce qui me faisoit prendre tant d'intérêt à M. de Cercey; & cela pouvoit vous faire suspendre votre jugement: mais il est si singulier qu'une femme de mon âge, & qui est dans le monde depuis quatre ans, s'y soit maintenue dans une entiere liberté, que je ne serois pas surprise de vous trouver assez peu de disposition à me croire sur cela, sans en avoir de meilleurs garans que mon propre témoignage, & même que ce qu'en semble penser le public. Je ne sçais de plus si j'aimera jamais; je tâcherai que non; mais si ce malheur m'arrivoit, il seroit tant dans mon caractere, que mon amant & moi fussions les seuls qui le sçussions; & vous m'avez vue tant de fois m'élever contre l'usage qui s'est introduit parmi nous de ne point dissimuler ce qui se passe dans notre cœur, que vous auriez dû moins facilement croire que je vous ouvrois, & avec tant de légereté, le mien sur un point si délicat. J'ai pris, je l'avoue, pour enlever M. de Cercey à une fantaisie qui me paroissoit

déshonorante pour lui, une voie assez extraordinaire : mais c'étoit, à mon sens, le moyen même que j'employois qui devoit vous rendre plus circonspect sur les inductions que vous aviez à en tirer : car enfin si je l'avois aimé, n'auroit-ce pas été plutôt à lui qu'à vous que j'aurois imaginé d'écrire ? &, en supposant de toute inutilité les représentations que j'aurois été en droit de lui faire, croyez-vous que j'eusse attribué à l'amitié un pouvoir que l'amour n'auroit plus eu ? Je pourrois donc, comme vous voyez, me plaindre, si je voulois, de ce que vous avez pensé à mon désavantage ; mais je craindrois qu'en prenant cela si fort à cœur, je ne vous affermisse plus dans vos idées, que je ne vous en détournerois. Encore une fois, il n'est pas impossible qu'un jour vous sçachiez mes motifs, quoique pourtant il n'y ait pas d'apparence que ce soit moi qui vous en instruise. Vous voilà, n'est-il pas vrai, plus embarrassé que jamais ? Je ne sçaurois moi, vous en dire davantage ; laissons donc cela. Je veux & dois me borner à vous rendre graces, & de m'avoir rassurée sur le compte de votre ami, & de la promptitude que vous y avez mise. L'on m'avoit dit qu'il avoit

près de Mme. de Vo... l'air de la plus grande vivacité, & que vous le laissiez, vous, paroître amoureux, avec une tranquillité qui pouvoit vous faire très-justement soupçonner de vous intéresser fort à son succès. Vous vous défendez d'avoir formé le projet de le mettre en avant pour faire plus commodément votre retraite; & je crois, puisque vous me le dites, que c'étoit à tort qu'on vous en accusoit. Comme vous avez de l'esprit, que j'en trouvois dans l'idée qu'on vous prêtoit, & que je ne puis ignorer à quel point vous desirez que Mme. de Vo... vous fasse la grace de ne plus vous aimer, je n'avois pas hésité à croire, qu'en effet, elle vous étoit venue. *Vous aimeriez mieux*, dites-vous, *en faire usage, que du stratagême que je vous avois indiqué, par la raison que celui-là vous sauveroit de la contrainte cruelle de montrer de l'amour à une femme qui ne vous en inspire pas, & qu'en même tems il vous paroîtroit plus sûr, parce que si vous ne pouvez pas douter aujourd'hui que Madame de Vo... n'agisse plus par vanité que par sentiment, vous ne sçavez point, si en vous voyant aussi tendre que pour la tromper, il faudroit que vous le parussiez, l'un ne prendroit pas la place de l'autre; au lieu qu'en*

persistant dans votre froideur pour elle, & en lui offrant, d'un autre côté, le spectacle d'un homme aimable, & en apparence fort amoureux, ou sa tête se prendra pour lui, ou sans autre motif que celui de vous punir de l'indifférence que vous lui marquez, elle finira indubitablement par en faire votre successeur. Vous pouvez avoir lieu de vous en flatter; il se peut aussi que cela ne vous réussisse pas; j'ai, en vérité, quoi que vous en puissiez croire, trop peu d'expérience sur ces choses-là, pour pouvoir décider, ni du parti que vous avez à prendre, ni du sort qui vous est réservé, & ne sçaurois m'empêcher de rire du sérieux dont je vous vois me consulter sur des choses que, par toutes sortes de raisons, vous devez sçavoir infiniment mieux que moi. J'ignore, au reste, ce qui vous inspire la tristesse qui se fait sentir dans toute votre lettre. Si c'est l'ennui de votre situation actuelle, je vous conseille d'en sortir le plus promptement que vous pourrez, & même à quelque prix que ce puisse être: car, sans plaisanterie, il seroit à craindre si elle duroit, qu'elle ne prît considérablement sur votre santé. Ah! la bonne leçon pour vous, s'il y en avoit que la vanité, le caprice & l'ennui du désœuvrement ne

rendissent pas inutiles aux hommes! Je n'ai nulle peine à croire que vous laisserez toujours ignorer à M. de Cercey la démarche que j'ai faite en sa faveur ; & je ne pouvois pas, à ce qu'il me semble, vous prouver mieux que par ce que je viens de faire, à quel point je compte sur votre discrétion. Sans vous connoître encore beaucoup personnellement, je sçais comme on pense de vous dans le monde ; & ne crois pas que, sans la mériter, on puisse y jouir d'une réputation si générale. Adieu, Monsieur, je pars dans l'instant pour la campagne, où je compte passer quelque tems ; M. de Cercey, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait autant mon amant que vous le croyez, y vient avec moi. Son retour vous apprendra le mien ; & si vous vous trouvez de mon commerce, aussi bien que vous me le dites, & que moi-même je le desire, je m'en appercevrai au soin que vous prendrez de me chercher.

LETTRE IV.

Un homme de qualité de qui la figure, par elle-même, on ne peut pas moins avantageuse, n'étoit ni relevée par la magnificence des habits, ni marquée encore par aucune décoration quelle qu'elle pût-être, rencontré seul un jour, par je ne sçais quels marauts, en fut, malgré toute la vigueur de sa résistance, traité tout au moins fort indécemment. Il disoit sur cela qu'en cette occasion, on lui avoit fait payer l'amende de sa mauvaise mine, & trouvoit tout simple que cela eût été. Me siéroit-il de m'étonner davantage que, moi, d'ailleurs, me mettant en prise, vous m'ayez jugée moins, peut-être, d'après ce que je suis, que comme j'ai dû vous paroître, & enfin que vous m'avez fait payer l'amende de mon sexe? En effet, vous avez dû avoir trop de peine à ne me croire rien dans le cœur, pour ne point vous presser de saisir la premiere occasion qui pourroit se présenter de croire le contraire. Eh! qui dans les mêmes circonstances n'eût pas fait comme vous? Je

vous écris ! & quel est l'objet de ma lettre ? C'est de vous prier, & avec toute la vivacité possible, de mettre tout en œuvre pour que M. de Cercey ne s'engage point avec Madame de Vo...Quelle demande devoit jamais plus déposer contre la tranquillité de cœur dont il me plaît de me parer ? Car, si comme je le soutiens, M. de Cercey ne m'inspire point d'amour, que m'importe qu'il en ait ou non pour une autre ? Je dis que la seule raison que j'aie pour que cela ne me soit pas aussi égal qu'avec l'indifférence que j'affiche, cela me le devroit être, est que la crainte que la liaison qu'il pourroit former avec Mme. de Vo... ne le déshonorât ; mais, franchement, ai-je dû en être crue ? Que je craignisse qu'elle ne lui donnât un ridicule, passe ; mais du ridicule au déshonneur, la distance est si grande, & la différence en est si marquée, qu'il ne se peut point que je les aie confondus. Je n'en ai pas moins paru le faire ; & c'est cela qui me condamne, car moins il se pouvoit que je m'y trompasse, plus vous avez dû vous défier du motif que je donnois à ma démarche, & croire, ainsi que vous avez très-ingénieusement fait, qu'elle n'en avoit point d'autre que mon amour, & que la crainte

qu'on ne m'en enlevât l'objet. De même, cependant, que les gens qui, sur sa mauvaise mine, avoient donné, à peu de chose près, les étrivieres à ce M. le duc, s'étoient mépris; vous commencez à concevoir qu'en me jugant, soit d'après les regles générales, soit d'après ma propre action, vous pourriez bien aussi vous être trompé. Vous me le dites, du moins; mais malgré cela, je n'en voudrois pas plus répondre que vous fussiez aussi parfaitement revenu de vos soupçons que vous voudriez me le faire croire; & la raison que j'ai d'en douter, est, ce me semble, toute simple: c'est que, comme je n'ai pas moi-même craint d'en convenir, je vous ai donné sujet d'en concevoir, & que je ne vous en ai fourni aucun de les perdre. Je dirai plus; la conduite que j'ai tenue depuis, n'a pu que vous avoir autorisé à les garder, puisque je suis actuellement à la campagne avec le même homme qui a été l'objet des vôtres. Je vous ai dit, il est vrai, que vous vous trompiez lorsque vous nous croyiez l'un pour l'autre un certain attachement; mais, de quel poids dans cette occasion pouvoit être mon désaveu? Sans compter que, ne vous devant aucun compte de mon cœur, j'ai

pu me croire fondée à n'être pas ſincere avec vous ſur ſes mouvemens, vous ne devez point ignorer que c'eſt une choſe ſur laquelle en général, nous nous croyons aſſez permis de diſſimuler; & que c'eſt même, de tous les ſecrets, le ſeul qu'on nous accuſe de ne laiſſer jamais échapper. Je ſerois donc beaucoup moins ſurpriſe de vous voir encore à cet égard, tel que je vous ai laiſſé, que je ne le ſerois du changement de vos idées. Si même, pour être ſûre que vous y perſiſtez, j'avois beſoin de quelque choſe de plus, je le trouverois, ſoit dans le ton, ſoit dans la multiplicité des excuſes que vous me faites; vous ne croiriez m'en devoir ni tant, ni de ſi ſoumiſes, ſi vous ne craigniez pas de m'avoir offenſée; & cette crainte ne peut être en vous, qu'en raiſon de la certitude que vous avez d'avoir pénétré les plus ſecrets ſentimens de mon ame: car que l'on ait tort ou raiſon, c'eſt un préjugé très-établi que nous ne nous bleſſons jamais plus des conjectures du genre des vôtres, que quand nous le méritons le mieux. Vous pourriez, cependant, & ſans craindre de vous flatter trop, m'attribuer contre vous une moins grande colere. Si vous m'aviez devinée, mon ſecret ſeroit entre

les mains d'un honnête homme; j'aurois par conséquent de quoi être moins peinée que vous me l'euſſiez ſurpris; & ſi vos ſoupçons ne ſont pas fondés, j'ai plus encore de quoi me conſoler de vous les voir, puiſque le tems les détruira infailliblement. En attendant qu'il vous prouve ſi c'eſt vous qui vous abuſez, ou ſi c'eſt moi qui vous abuſe, je ne me tiendrai pas plus outragée que vous continuiez de penſer ſur cela comme vous faiſiez à mon départ de Paris; je l'ai même été ſi peu de vos idées, que je ne me ſerois ſeulement pas rappellé ce prétendu délit de votre part, ſi vous n'euſſiez pas cru devoir vous en juſtifier à mes yeux. Si, au reſte, je ne ſuis pas auſſi convaincue que vous le voudriez, de votre converſion à mon égard, je n'en ſuis pas moins ſenſible à la crainte que vous me montrez de m'avoir déplû; & en vous aſſurant que la vôtre ne ſçauroit être plus mal fondée, je ne vous en rends pas moins graces très-ſincérement d'une inquiétude qui ne peut jamais être que fort obligeante pour moi.

LETTRE V.

J'AI jusques-ici, Monsieur, été pour si peu dans les arrangemens de votre vie, que je ne puis assez m'étonner de la vivacité dont vous paroissez sentir mon absence : que vous regretassiez beaucoup M. de Cercey, rien n'auroit moins de quoi me surprendre ; mais moi ! quand j'aurois comme lui, l'honneur d'être dans vos plus intimes confidences, de quelle ressource pourrois-je vous être ? Je suis plus accoutumée à me moquer des amans qu'à les plaindre ; & peut-être me verriez-vous entraînée par la force de l'habitude, au milieu du récit que vous croiriez le plus intéressant, vous rire fort indiscrétement au nez, ou du moins en avoir beaucoup d'envie. Ne vous plaignez donc pas avec tant d'amertume de mon éloignement : il y a, encore une fois, trop peu de tems que j'ai l'honneur d'être un peu de vos amies, pour que, moi de moins où vous êtes, il puisse vous y manquer autant de choses que vous le dites, & pour que votre politesse ne vous fasse point

m'exagérer ce que vous y perdez. Je n'en conviens pas moins avec vous que j'ai devancé de beaucoup le tems où l'on va ordinairement à la campagne; mais, sans compter les raisons particulieres qui ont pu m'y conduire, je n'aime pas à n'y aller que quand le changement de la verdure & la diminution des jours m'annoncent le retour de l'hyver : saison aux plaisirs de laquelle je ne tiens pas assez pour qu'elle ne me fasse point toujours regretter infiniment les autres. Je ne sçais de qui vous tenez que mon séjour chez Mme. de L.V.... n'est qu'un essai d'une plus longue retraite; mais vous verrez que ce sera de quelque mauvais plaisant que vous aurez peut-être un peu fatigué du chagrin que vous cause mon absence; & qui pour s'en venger, se sera diverti à vous en faire craindre une qui pourroit presque passer pour éternelle, si elle avoit la durée dont on vous a menacé. Je m'étonne, si je pense juste sur cela, que vous ayez pu si facilement donner dans le piege qu'on vous a tendu. Si j'étois, ainsi que vous le croyez, dans l'intention d'aller passer quelques années dans mes terres, il ne seroit pas à présumer que je n'eusse point fait part de ce projet à

mes amis ; & que, par conséquent, vous eussiez dû ne l'apprendre que de quelqu'un qui, selon toute apparence, n'est point à portée d'être instruit de mes desseins & de mes vues. Mais à propos de quoi aurois-je formé le dessein que vous m'attribuez ? Notre fortune est très-grande, & l'on ne peut pas moins dérangée ; notre train étant monté, non d'après ce que nous sommes, (car rien ne seroit moins juste que cette regle) mais d'après ce que nous possédons, vous devez sentir que nous ne sommes point dans le cas d'aller forcément à la campagne réparer les sottises que nous aurions pu faire, tant à la cour qu'à la ville. Il est vrai que, comme on ne pense pas toujours de même, & que l'on se croit souvent revenu des plaisirs tumultueux quand on n'en est que fatigué, M. de . . . . . a de tems en tems le jargon de la philosophie, parce qu'en coûtant beaucoup moins que la chose, il fait en général à peu près le même honneur. Qui l'entendroit dans ces instans, louer la tranquillité de la campagne, & soutenir avec tout le feu possible qu'il n'y a point de bonheur qui ne soit fort au dessous du bonheur d'y vivre, croiroit le plus fermement du monde, qu'il va s'y

enterrer

enterrer pour le reste de sa vie : peut-être l'auriez-vous surpris dans un de ses accès de solitude ; & que c'est de lui que vous tenez ce projet qui semble vous alarmer pour moi ; mais si ma conjecture sur cela est bien fondée, je vous conseille de croire moins à son enthousiasme prétendu pour la vie rustique, qu'au goût très-réel qu'il a pour la cour, & qu'à tout ce qui l'y attache. A l'égard de mon retour à Paris, je n'imagine pas qu'il soit aussi prompt que vous me paroissez le desirer. J'ai premiérement pour Mme. de L. V. l'amitié la plus tendre : son intention est de faire ici un assez long séjour ; & la mienne est de ne retourner à Paris qu'avec elle. De plus, sans tout cet appareil de philosophie qui, de tems en tems, entoure M. de... j'aime beaucoup la solitude : celle-ci est charmante ; il n'y a pas, à mon gré, de maison qui soit tout à la fois plus agréable & plus commode que celle que nous habitons, & où le luxe, quoiqu'il en ait plus que Mme. de L. V. ne le desireroit, couvre ou défigure moins les beautés de la nature. Avec un paysage d'une richesse & d'une variété singulieres, nous avons dans un parc d'une très-grande étendue, & admirablement planté, des prés & des

fontaines, enfin, tout ce qui dans ce genre peut charmer les regards, & porter à cette rêverie qui, pour les ames sensibles, est un état si délicieux. Quant au monde que nous avons ici, il est dans ce moment composé d'assez peu de personnes; & plût au ciel que le nombre ne s'en accrût pas! Mais c'est ce qui, malgré le dégoût de Mme. de L. V. pour le fracas, ne sçauroit naturellement s'espérer. J'ai pour ma part emmené l'abbé T... ce n'est pas assurément que du côté de l'esprit & des connoissances il puisse m'être d'une grande ressource; mais comme il sçait l'Italien, je veux me fortifier avec lui dans l'usage de cette agréable langue que depuis mon entrée dans le monde, j'ai un peu trop négligée. Le vieux baillif de S... est aussi avec nous; je m'amuse à lui faire conter des anecdotes, sur-tout celles du siege de Candie, qui sans doute, parce que la scene en étoit dans l'isle de Crete, a toujours pris sur mon imagination. Il n'a pas d'abord eu moins de peine à convenir qu'il y eût été, que si je l'eusse accusé d'avoir vu le siege de Troye, mais enfin il s'est arrangé avec moi sur cela. Pour lui, ce n'est pas par rapport à moi, mais à la suite de Mme. de Pr... grande-tante,

tout au moins, de Mme. de L. V. qu'il y est venu : il a jadis été fort amoureux d'elle, & s'en souvient encore. En voyant ce qui leur reste à tous deux des anciennes moeurs ; à les entendre parler de leur tems ; & à le comparer avec le nôtre, j'ai peine à croire qu'ils ne soient que du siecle dernier ; & qu'en quarante ou cinquante ans, il se soit pu faire dans notre façon de penser, & dans nos usages une si prodigieuse révolution. En faisant parler Mme. de Pr... j'ai découvert qu'elle avoit eu du goût pour le comte de Guiche, ce fameux conquérant de l'ancienne cour, & qu'elle a fait tourner la tête à M. de Seignelay : elle pourroit, je crois, dater de plus loin encore ; mais elle ne veut pas. Comme elle, & le baillif ont vu un grand nombre de choses, qu'ils ont conservé beaucoup de mémoire, & que je ne cesse de les interroger, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'en apprends. Avec deux amis de Mme. de L. V. gens de beaucoup de mérite, mais peu connus hors du monde où ils vivent, nous avons M. de Po... qui est venu avec Mme. de Pr... & le baillif : à l'usage qu'il fait de son esprit, on est fâché de ne pouvoir absolument pas lui en refuser. Mais on

s'en dédommage en le lui trouvant tel qu'il l'a : c'eſt-à-dire, pédant, ſec, âpre, contrariant ; de plus, il eſt ſi déſagréablement rempli de lui-même, qu'il nous eſt beaucoup plus à charge qu'il ne nous amuſe. Par bonheur pour nous, il ne ſçauroit nous reſter long-tems ; & nous attendons ſon départ avec d'autant plus d'impatience que L. M... qui n'en fait pas plus de cas que nous, & que nous aimons, doit venir le remplacer. Ce n'eſt pas que je croie à ce dernier beaucoup moins d'amour-propre qu'à l'autre ; mais, ſans compter qu'il a plus le droit d'en avoir, il ſçait cacher ſous un air ſi modeſte, que lorſqu'il m'arrive de lever le voile dont il le couvre, je n'ai rien de plus preſſé que de le laiſſer retomber. Adieu, Monſieur, voilà une ſi longue lettre que je ſuis preſque tentée de vous en faire des excuſes ; vous devez cependant moins vous en prendre au déſœuvrement de la campagne qu'à tout ce que votre propre lettre m'offroit à traiter. Moins il y a d'apparence que vous ayez vous-même, la premiere fois que vous écrirez, tant de choſes à diſcuter avec moi, plus je crois pouvoir auſſi vous permettre plus de briéveté. Je crois ne devoir pas oublier de vous

dire que M. de Cercey est un peu piqué du silence que vous avez gardé avec lui. Je vous en avertis d'autant plus volontiers que je ne crois pas que la paix soit bien difficile à rétablir entre vous deux.

LETTRE VI.

IL me paroissoit aussi fort singulier que vous vous imposassiez de si grands ménagemens pour une femme qui en mérite si peu, & que la crainte de ses propos fût l'unique chose qui vous y engageât. Qu'en pareil cas cette considération nous retienne dans les chaînes, même les plus pesantes, rien n'est plus simple, à cause de l'influence que vos discours ont sur notre réputation, & de l'irréparable tort qu'ils peuvent nous faire. Mais que peuvent vous faire les nôtres; & quand nous serions assez mal conseillées par le dépit pour nous plaindre de l'inconstance d'un amant, qu'en pourroit-il résulter contre vous? N'est-ce pas au contraire une maxime généralement reçue, qu'un mauvais procédé de plus avec les femmes, n'est pour vous qu'un moyen de plus de leur

plaire ? Je ne comprenois donc pas votre conduite ; mais puisque cette femme est méchante, qu'il n'y a point de noirceurs qui lui coûtent, & que vous vous croyez dans le cœur un sentiment à l'objet duquel elle auroit pu nuire, je cesse d'être surprise que vous vous soyez prescrit tant d'égards, & vous félicite en même tems de ce que le petit de... ce poupin, tout à la fois si joli & si méprisé, est venu vous tirer d'affaire. Elle l'a donc pris ! j'en suis fort aise, je vous jure, tant à cause de la liberté que cela vous rend, que parce qu'un pareil choix acheve de la définir : car ne vous y trompez pas au moins, vous aviez eu de terribles précurseurs ; & tels qu'en vérité il y avoit, si vous me permettez de vous le dire, une sorte d'ignominie à leur succéder ; mais dites-moi vous-même, je vous prie, comment avec un sentiment dans le cœur (il me semble, du moins que si le mouvement qui occupe le vôtre y étoit moins décidé qu'il ne paroît l'être aujourd'hui, & s'y faisoit cependant distinguer déjà) vous avez pu prendre cette femme ? S'il étoit fort étonnant pour moi que vous l'eussiez fait, vous ne sentant rien pour elle, jugez à quel point votre conduite doit me pa-

roître extraordinaire ; vous, ayant pour une autre un ſentiment de préférence ! Ah vraiment, je l'oubliois ! c'eſt que Mme. de Vo... l'a voulu. en vous ſuivant toujours dans cette malheureuſe affaire, je vois avec quelle baſſeſſe pour elle, elle l'a commencée, & qu'enfin elle ne ſembloit pas d'abord y attacher plus d'importance que vous-même : mais, *depuis, elle a jugé à propos que ce qu'elle avoit regardé comme la choſe du monde la plus indifférente, & qui ne vous lioit tous deux en aucune façon, en devînt une durable*. La belle raiſon pour que vous y conſentiſſiez ! &, s'il vous plaît, pendant tout ce tems-là, que faiſoit ce ſentiment que vous vous croyiez ? *Il achevoit de me rendre à plaindre*, me répondrez-vous. Ah ! Monſieur, que vos ſentimens ſont d'une terrible eſpece, ſi vous n'y trouvez ſeulement pas de quoi vous ſauver d'une fragilité que les ſens ne vous conſoloient pas plus que le cœur ! mais, cet objet ſecret de vos adorations n'ignore point, peut-être, que vous avez eu l'honneur ſi commun, & en même tems ſi peu recherché, de plaire à Mme. de Vo... ; &, s'il doit vous rendre la juſtice que c'eſt malgré vous, qui en étiez après auſſi honteux que vous

auriez dû l'être avant que cette liaison a percé, en a-t-il moins à vous reprocher de l'avoir formée? Quelle opinion voulez-vous qu'elle lui donne de votre façon de penser? Je ne me crois pas moi, plus déraisonnable qu'une autre; mais je ne vous cache pas que si j'étois à la place de la personne que vous croyez aimer, cette aventure me donneroit de votre façon de penser, d'étranges idées. *Mais*, me direz-vous encore, *loin d'être aimé, je n'ai pas encore dit que j'aime* (car, si je ne me trompe, vous en êtes-là). *Que pouvois-je devoir à une femme qui ignora encore l'impression qu'elle fait sur moi.* Vous avez raison: mais si vous n'étiez pas dans le cas de lui rien devoir, vous deviez à votre sentiment de ne rien faire qui, prouvant à quel point il est subordonné au caprice & à l'occasion, lui donnât moins de poids lorsque vous croirez devoir le laisser éclater, & c'est, selon toute apparence, ce que vous avez fait, si toutefois la dame à qui, avec tant de mystere que les gens qui vous voient le plus, ne s'en doutent seulement pas, vous avez dédié votre cœur, pense sur cela comme moi. Un amant si susceptible d'impression, & qui n'est jamais prémuni contre les hasards, même les moins dangereux,

doit être terriblement incommode pour une femme un peu délicate. J'aurois, je crois, la tyrannie d'exiger du mien autant que je lui donnerois moi-même; & ne voudrois pas qu'il fît plus que moi, de ces distinctions qui vous font faire des infidélités avec si peu de scrupule & de retenue; enfin, je serois sur cela sévere jusques au ridicule, peut-être... Comme j'en étois là de ma lettre, M. de Cercey est venu me montrer celle que vous lui avez écrite. Je ne sçaurois trop vous remercier de tout ce que vous y dites de flatteur pour moi sur mon caractere. Je crois, en effet, pouvoir, sans trop de vanité, vous assurer que vous vous en trouverez fort bien. A l'égard des éloges dont vous honorez ma figure, le peu qu'elle est à mes yeux me dispense de vous en rendre les mêmes graces. Quand j'aurois de quoi ne les pas croire exagérés, il ne seroit pas en moi d'y être bien sensible. Comme les amans me conviennent moins que les amis, je prise beaucoup plus les vertus qui nous donnent, & nous attachent les derniers, que les agrémens qui nous attirent les autres. Je crois, au reste, devoir ne vous point cacher que si M. de Cercey a trouvé dans votre derniere

lettre toute la confiance qu'il est en droit d'attendre de vous, il n'en a pas moins été alarmé d'un certain ton de sécheresse qui lui paroît y regner. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point il est délicat en amitié. Vous ne sçauriez donc le rassurer trop tôt sur votre prétendue froideur: je dis *prétendue*, & n'imagine point me tromper; car il n'en a point mérité de votre part, & vous ne passez pas pour capricieux.

Quoi! vous êtes amoureux! & vous vous ennuyez près de l'objet de votre passion? C'est de bonne heure assurément. Mais, ne seroit-ce pas que comme moi, cette divinité seroit absente?

LETTRE VII.

J'AI, Monsieur, un très-important service à vous demander; & même, quoique vous puissiez encore en penser, beaucoup plus important pour moi, que le service que vous me rendîtes, il y a quelque tems, par rapport à M. de Cercey, eût-il même été aussi près de s'engager avec Mme. de Vo.. qu'il en donna la peur. Si, au reste, la confidence que je vais vous faire, ne vous prouve point de ma part l'estime la plus sincere, & la confiance la plus étendue, j'ose dire que ce ne sera pas ma faute: j'entre en matiere. La conduite de M. de... est si connue que je crois pouvoir, sans indécence, vous parler à cet égard, à vous dis-je, qui depuis trois mois, toujours son confident, & quelquefois son complice, en sçavez sur cela beaucoup plus que je ne pourrois vous en dire. Quant à la façon dont je puis être affectée de cette même conduite, je vous prie de ne pas trouver mauvais que ce soit encore un mystere entre vous & moi: il m'est revenu que M. de... qui n'a jamais plus

que vous, mis la fidélité au rang des vertus nécessaires, paroît avoir envie de quitter Mme. de G... pour prendre Mme. de Li... & je ne vous cache pas que je serois aussi fâchée de voir arriver cela, que si j'étois la premiere de ces deux dames. Vous imaginez en cet instant, peut-être, que puisque, je sçais, & souffre, qu'il me donne des rivales, le choix doit m'en être égal ; & ne concevez même pas qu'il puisse ne me l'être point ; mais en cas que ce soit ainsi que vous pensiez, je ne doute point que quand je vous aurai exposé les réflexions que par état j'ai été forcée de faire sur ce chapitre, je ne vous ramene à mon sentiment très-différent, en effet, de la façon de penser que je dois vous supposer sur cela. Si j'aime mon mari, une rivale qui craigne de s'afficher, qui jouisse modestement du triomphe qu'elle remporte sur moi, & qui enfin ait des mœurs, doit incontestablement me rendre moins à plaindre que ne feroit une femme d'un caractere tout opposé. Elle peut & doit même chercher à remplir le cœur de mon mari ; mais du moins elle ne se proposera pas de m'en ravir l'estime ; & ne voudra de lui que ce que son sentiment lui rendra indispensablement né-

cessaire. Si je n'aime point mon mari ; que, comme ces sortes de choses se sçavent toujours assez, ma rivale en soit instruite ; & que sûre par conséquent en se gênant moins sur sa victoire, de ne pas affliger mon cœur, elle ne cherche point à cacher l'amant qu'elle a choisi, du moins ne lui permettra-t-elle jamais de se dispenser des égards qu'il me doit, parce qu'elle sçaura que si je puis me passer de son cœur, j'ai besoin qu'il ait pour moi de la considération, & qu'il m'en témoigne. C'est ainsi que pense Mme. de Gr...; & l'autre est encore plus connue par la perversité de son caractere, que par les charmes de sa figure, & par les agrémens de son esprit. Cette femme enfin me fait trembler ; & au point que ce ne seroit pas sans une véritable douleur que je verrois M. de ... s'attacher à elle. C'est positivement ce que je vous conjure d'empêcher. Vous vivez aujourd'hui trop intimément ensemble pour ignorer que tout l'esprit qu'il a, ne le sauve pas du malheur d'avoir dans le caractere presque autant de foiblesse que les gens qui pensent le moins ; & c'est ce qui tout à la fois me fait craindre son goût pour Mme de L... & me flatter que vous pourrez, sans

beaucoup de peine, l'y arracher. Ou je me trompe, ou une des plus fortes raisons qu'il ait pour la desirer, c'est qu'il est peut-être le seul de son genre qui ne puisse parler d'elle qu'à la boulevue ; & qu'il donne assez dans le faux air pour s'en faire une sorte de honte. Qu'on lui fasse envisager comme ignominieuse cette même conquête à laquelle il attache de la gloire, & je vous réponds que sa vanité l'empêchera bientôt d'y prétendre. Enfin, pour le sauver des cruelles mains où je le vois près de tomber, vous avez mille ressources que je ne puis vous indiquer, mais que je n'en crois pas moins immanquables. Ce n'est pas cependant que j'aie de l'injustice de vous rendre responsable de l'événement: je n'ignore point que M. de ... a quelquefois la fantaisie vive: si le goût qu'il paroît prendre pour Mme. de Li.... n'est point, comme je m'en flatte, plus fondé sur l'honneur qu'il croit que lui feroit cette conquête, que sur ses agrémens, je conçois qu'il ne sera pas bien facile de lui en faire perdre le desir. Je suis sûre, au reste, que soit par une timidité naturelle que tout l'usage qu'il a du monde, n'a pas encore bannie, soit qu'il attende que la sorte d'ivresse où

elle est actuellement pour M. de F . . . soit un peu passée, il n'a point encore parlé ; & c'est ce qui me donne quelque espoir que nous l'empêcherons de se charger de ces odieuses chaînes ; moins son orgueil se sera compromis, plus nous aurons bon marché de ce que, fort abusivement il prend pour son cœur. J'aurois encore sur cela mille choses à vous dire ; mais je n'ai pas en ce moment le tems d'entrer dans des détails plus étendus ; & plaise au ciel que Mme. de Li. . . & M. de. . . ne fassent pas long-tems la matiere de vos lettres & des miennes ! A propos de lettres, j'en ai je ne sçais combien à faire, notamment pour Mme. la princesse de. . . Elle m'a fait avant-hier l'honneur de m'écrire beaucoup de spirituelles niaiseries ; & comme je ne sçaurois lui faire attendre ma réponse plus long-tems, je vais essayer si je ne pourrai pas les lui rendre. Vous me paroissez si triste, si noir, que je crois ne pouvoir trop vous conseiller de vous faire aimer de l'objet de vos vœux, le plutôt qu'il vous sera possible. Si, par malheur, vous n'y parvenez pas, il ne me reste, pour vous secouer un peu, qu'à vous donner le conseil que Chirac donna un jour à un va-

poreux de qui il ne sçavoit plus que faire : cette ordonnance, & dont il garantissoit le succès, étoit d'aller assassiner quelqu'un qui ne s'y attendroit pas ; & vîte à cheval pour aller tant que terre pourroit le porter. Je crois cela fort bon ; mais faites plutôt comme Agnelet, prenez l'autre, si vous pouvez, s'entend.

LETTRE VIII.

IL est fort singulier, Monsieur, que M. de.... m'ait écrit la veille même de son départ, & qu'il ne m'ait absolument rien dit du petit voyage qu'il méditoit, & qui, selon toute apparence, étoit dès ce tems-là déterminé. Ce silence de sa part sur un objet si peu important, me causeroit de vives alarmes, si en même tems que vous m'apprenez qu'il n'est pas à Paris, vous ne m'assuriez point que Mme. de Li.....y est restée. Toutefois, ne trouvez-vous pas, comme moi, fort extraordinaire que l'on n'ait pas voulu dire à sa porte où il est allé? Que veut dire ce mystere? Quelle qu'en puisse être la raison, elle ne me paroît point valoir la peine d'être cherchée: peut-être n'a-t-il entrepris cette course si légere que pour amuser son désœuvrement: que ce soit ce qu'il voudra; puisque Mme. de Li.... est à Paris, ce n'est pas après elle qu'il court; & rien ne m'est plus égal que le reste. Quand j'aurois compté moins sur les mémoires qu'on a fourni, ce que vous me man-

dez de la douleur où vous avez trouvé Mme. de Gr... ne pourroit plus me permettre de douter de leur vérité. Elle est digne d'un autre sort ; & je la plains très-sincérement d'avoir pris pour un des hommes les plus volages de son siecle une passion si tendre & si vraie. Après tout, pourtant, je serois encore plus fâchée pour elle que cela fût autrement : il vaut toujours mieux avoir à supporter le malheur, que d'avoir à supporter le mépris. Je me doutois bien que quand vous la verriez, elle ne manqueroit pas de vous ouvrir son ame : ce qu'elle vous a dit de sa façon de penser, n'a rien qui m'étonne : à mes yeux, foiblesse n'est pas vice ; & je n'ai point cru que pour aimer M. de... elle méritât d'être mise au nombre de ces femmes qui semblent n'exister que pour le déshonneur de leur sexe. Je n'en desirerois pas moins qu'elle voulût bien dans cette occasion ne se point contenter de gémir, & qu'elle sçût que ce n'est pas en montrant beaucoup d'amour à un amant qui veut devenir infidele, qu'on le ramene, ou qu'on le retient ; mais en lui faisant craindre que ce ne soit avec plus d'indifférence qu'il ne se plaît communément à le croire, qu'on se verroit

changer. Elle se trompe d'ailleurs, si elle l'imagine plus exempt qu'un autre de cette sorte de lassitude d'être heureux, dont on prétend que l'amour même le plus tendre ne vous garantit pas ; pendant laquelle vous croyez de la meilleure foi du monde ne plus aimer ; & qui n'est dans le fond qu'un assoupissement causé, ou par le manque d'obstacle, ou par l'excès de confiance qu'une femme vous inspire ; car il n'y a pas jusques à l'estime que nous vous forçons d'avoir pour nous, que vous ne tourniez à notre désavantage. Je suis donc presqu'assurée que, sans qu'il s'en doute, la trop grande égalité de Mme. de Gr... & la certitude qu'il a d'en être aimé le plus sincérement du monde ; sont, ce qui, plus que toute autre chose, le portent à l'inconstance. Ne croyez point que je n'en parle que par conjecture : vous n'ignorez pas qu'il a cru m'aimer pendant deux ans ; & peut-être cela auroit-il duré plus long-tems, si j'eusse pu me déterminer, soit à le tourmenter par des caprices, soit à lui donner des craintes sur ma façon de penser, soit enfin à répondre à toutes les fantaisies qu'alors il prenoit pour de l'amour ; mais auxquelles je ne pouvois

pas me méprendre comme lui. Vous me demanderez peut-être pourquoi, sûre par-là de le conserver, je ne l'ai pourtant pas voulu faire ? C'est que, sans compter des répugnances dont il pouvoit ne m'être pas facile de triompher, il m'étoit beaucoup moins important de garder son cœur, que de me conserver son estime. Tôt ou tard, de quelque prix que m'eût été le premier, il auroit toujours fallu qu'il m'eût été enlevé ; il étoit nécessaire au bonheur de ma vie de me conduire avec lui de façon à ne point altérer l'autre ; &, par je ne sçais quel hasard, très-heureux sans doute, ce qui pouvoit m'y servir le plus, s'est trouvé ce qui me coûtoit le moins. Tout ce qui, tant qu'un mari est amant, l'amuse & lui plaît dans sa femme, devient pour lui autant de sujets de crainte, lorsqu'il cesse de l'aimer ; & il est si rare qu'il ne nous punisse point, lorsqu'il a pu parvenir à nous l'inspirer, de cette même confiance qu'il a quelquefois vivement sollicitée, que nous ne pouvons trop éviter d'en prendre. D'ailleurs, l'amour d'un mari est presque toujours, tant qu'il dure, accompagné de tant de tyrannie, & ordinairement a de si fâcheuses suites, quand il a cessé ;

que ce ne sera jamais ce sentiment que toute femme sensée desirera du sien. Mais pour revenir à l'objet de ma lettre, une des choses qui me paroît le plus nécessaire dans cette circonstance, c'est d'employer tout le crédit que l'amitié & le titre de confident vous donnent sur l'esprit de Mme. de Gr... pour l'engager à agir, moins d'après ses principes & son amour, que d'après le caractere de M. de... & le besoin qu'elle a qu'il ne soit pas infidele. J'avoue qu'il lui doit être douloureux de paroître assez peu conséquente avec elle-même pour voir, avec toutes les apparences du désintéressement le plus grand, l'inconstance de ce qu'elle aime : que M. de... pourra être en droit d'en conclure que, pour le perdre avec si peu de regret, il falloit qu'elle ne l'aimât guere ; & qu'elle peut avoir à craindre qu'au lieu de le ramener, cette idée n'acheve de le pousser vers le crime qu'il veut commettre. Toutes ces terreurs pourroient, j'en conviens, être légitimes, si c'étoit véritablement qu'il fût amoureux de Mme. de Li... encore ne voudrois-je pas répondre que, dans ce cas même, pour quelque tems du moins, la vanité ne l'emportât sur le sentiment. Enfin, je n'ai

pas besoin de vous dire tout l'intérêt que je prends à la chose; & je suis sûre, mais sûre dans toute la force du mot, & bien moins en partant d'après des regles générales trop souvent démenties, que d'après la profonde connoissance que j'ai de M. de... que ce ne sera ni sans beaucoup de chagrin, ni sans perdre l'idée de ses projets d'inconstance qu'il la verra paroître faire si peu de cas de lui. Si, nées avec moins de vérité, ou, en cas que cela vous plaise davantage, moins entraînées par notre sentiment, au lieu de croire, comme nous avons communément la sottise de le faire, que nous ne pouvons témoigner trop d'amour à l'objet qui nous engage, nous pouvions lui faire craindre de ne nous avoir pas aussi soumises que son amour-propre le desire, il y auroit, je vous le jure, bien moins de volages qu'on n'en voit. J'aurois, si je le voulois, de belles réflexions à faire sur la vanité des hommes, & sur toutes les surprises qu'elle leur fait; mais vous en êtes un: j'attends de vous un important service; & il y auroit à moi trop de maladresse à vous fâcher dans ce moment-ci. Quand vous me l'aurez rendu, dussiez-vous même m'accuser d'ingratitude,

je ne ſerai peut-être pas ſi circonſpecte. Je vous prie donc, auſſi-tôt que vous aurez lu ma lettre (car au moins je ne vous donne pas plus de tems) d'aller chercher M. de . . . En ſuppoſant, ce qui, ſi l'on m'a dit vrai, n'eſt pas poſſible, qu'il vous ait fait myſtere de ſa nouvelle fantaiſie, vous ſentez bien qu'un des devoirs de la commiſſion que je vous donne, eſt de lui en arracher le ſecret. S'il vous l'a confiée, l'euſſiez-vous même déja applaudie, ne craignez point de vous contredire. En cas qu'il s'apperçût de votre variation ſur cela, vous aurez tant de motifs de la juſtifier, que cela ne doit pas vous embarraſſer une minute. Il peut vous être plus d'une fois arrivé de n'être point conſéquent avec vous-même, ſans en avoir une ſi bonne excuſe. En attendant que, comme pour vous même, j'ai cru devoir vous en prier, vous écriviez à M. de Cercey, du ton d'autrefois, je lui ai dit, pour calmer ſes inquiétudes, qu'il n'étoit pas bien étonnant qu'avec un projet amoureux, du ſuccès duquel rien ne peut encore vous répondre, vous euſſiez perdu un peu de votre gaieté naturelle, & que vos amis ſouffriſſent de vos chagrins. Il vous plaint d'autant plus qu'il aſſure que, s'il ne vous a pas connu

de véritable paſſion, il ne vous en croit pas moins l'homme du monde le plus fait pour en avoir une. Dieu le veuille pour la femme que vous aimez, ſi vous parvenez à la rendre ſenſible ! Mais, c'eſt donc un grand myſtere que cet amour-là ? Adieu, Monſieur, quand j'aurois à vous dire quelque choſe de plus, ce ne ſeroit pas en ce moment-ci que je pourrois vous l'écrire : Mme. de T.... arrive ; puiſque vous ſçavez combien je l'aime, vous ne ſerez pas ſurpris que je vous quitte pour aller l'embraſſer.

LETTRE IX.

S'IL se peut comme M. de..... vous l'a dit, Monſieur, qu'il ne penſât point à Mde. de Li.... il eſt auſſi poſſible, pour le moins, qu'il eût ſur elle les idées qu'on lui attribuoit. Vous voyez qu'il convient des ſoins qu'il lui a rendus; & qu'il ne ſe défend que ſur le motif; mais, ce motif eſt-il bien vraiſemblable; & ne l'imagine-t-il pas pour tâcher de ſe faire une excuſe? Je vous avoue pour moi, qu'il me paroît très-extraordinaire qu'on ne feigne du goût pour une femme, que dans l'intention de ranimer le cœur d'une autre; &, en partant de-là, je doute fort que, tout ſon confident que vous êtes, il n'ait pas cherché à vous impoſer ſur ſes véritables diſpoſitions. Ce ne ſeroit pas, aſſurément, qu'il fût le premier qui ſe fût aviſé de l'ingénieux ſtratagême dont il ſe fait honneur; mais c'eſt qu'à la façon dont je ſçais que Mde. de Gr... vit avec lui, il n'avoit pas le plus léger prétexte de le mettre en œuvre; & quand même cela auroit été, il n'a pas dans le cœur aſſez

de délicateſſe pour s'inquiéter beaucoup de la façon dont on l'aime. Ce n'eſt pourtant pas que je ne ſçache que l'on peut vous aimer aſſez pour ce que vous ſentez, ſans malgré cela, vous aimer autant que vous croyez ordinairement mériter de l'être; & que, ſur cet article ſpécialement, les beſoins de votre amour-propre paſſent quelquefois, pour ne pas dire toujours, les beſoins de votre cœur. Mais ce n'eſt pas encore ainſi que penſe M. de... Sa vanité eſt une vanité tranquille qui ne doute jamais de rien: s'il rend des ſoins à une femme qui lui paroît en mériter de ſa part, c'eſt beaucoup moins parce qu'il les croit néceſſaires pour en triompher, que pour ſe conformer à l'uſage qui ne permet pas encore à toutes de faire les avances. Lui dit-on qu'on l'aime? il le croit, ſur-tout ſi l'aveu qu'on lui fait, eſt confirmé par des faveurs: car, c'eſt en amour, la ſeule choſe qu'il imagine. Hélas! combien ne doit-il pas perdre à le borner comme il fait, ſi l'idée que je me fais moi-même de cette paſſion, métaphyſiquement conſidérée, il eſt vrai, & par conſéquent, un peu comme être de raiſon, n'eſt pas exagerée! Il faut, au reſte, l'exécuter; quoique depuis qu'il eſt dans le monde,

il n'ait exactement fait autre chose que de paroître amoureux, & même de croire qu'il l'étoit, je parierois qu'il est bien loin encore de connoître ce sentiment : peut-être un jour en aura-t-il le bonheur. Ce n'est pas, lorsque je m'exprime ainsi, que moi personnellement, loin de regarder l'amour comme un bien, je ne sois, au contraire, très-convaincue qu'il est le plus grand mal de tous ceux qui sont attachés à la vie : mais je n'en sens pas moins que les hommes ne doivent point en penser de même ; & quand il seroit en effet aussi à craindre pour eux, que je crois qu'il l'est pour nous, le malheur d'aimer ne leur vaudroit-il pas mieux encore, que le ridicule de se croire amoureux toute la journée, sans l'être une minute ; ou, ce qui est pis encore, de ne point ignorer qu'ils ne le sont pas ; & d'agir pourtant comme s'ils l'étoient ? Mais je reviens à M. de.... Ce qui m'a portée à croire qu'il vous trompe, c'est que, s'il n'eût eu, comme il le dit, que le dessein de donner à Mde. de Gr... de craintes sur son cœur, bien loin de se cacher ainsi qu'il le faisoit, des soins qu'il rendoit à Mme. de Li... il auroit, au contraire, voulu qu'ils eussent eu une sorte de publicité ;

& que rien ne prouve mieux qu'il y mettoit, & plus de goût qu'il n'en veut avouer, & moins de politique qu'il ne s'en vante, que le mystere dont il couvroit ses prétentions, & ce qu'il employoit pour les faire réussir. Encore une fois, je meurs de peur qu'il n'ait voulu vous tromper : & d'après cette crainte qui, fondée ou non, me tourmente beaucoup, je vous conjure de ne pas tant vous fier à tout ce qu'il vous a dit, que vous perdiez une occasion de lui peindre telle qu'elle est, la conquête que tout l'accuse de vouloir tenter ; & d'étouffer, s'il est possible, sous le mépris, des desirs que je soupçonne d'être plus dissimulés qu'éteints. *Il en pense lui-même plus de mal que personne*, me dites vous... Ah ! mon Dieu ! tant pis ; je ne puis vous dire à quel point cette surabondance de mauvaise opinion m'est suspecte ; & combien j'aimerois mieux qu'il n'eût, comme vous me le marquez, ni été au devant de ce que vous vouliez lui dire, ni chargé sur ce que vous lui disiez. Et Mme. de Gr...? Elle préferoit donc le malheur de perdre son amant, & de le perdre, bien sûr qu'il étoit adoré d'elle, & la honte de ne le conserver qu'en le faisant douter de sa tendresse ? Le beau ro-

man ! en vérité ! s'il y alloit moins de mon intérêt, je la laisserois en avoir le plaisir ; ne fut-ce seulement que pour voir si elle trouveroit dans l'honneur de jouer un rôle si brillant, de quoi se dédommager autant qu'il me paroît qu'elle le suppose, du malheur de perdre ce qu'elle aime. J'aurois aisément compris sa répugnance, & n'aurois même pu que la louer, s'il eût été question de feindre un sentiment pour tout autre que M. de... mais lorsqu'il ne s'agit que de paroître indifférent, & qu'un intérêt si grand commande une feinte qui n'a en soi rien d'avilissant, j'ai, je l'avoue, peine à concevoir qu'on s'y refuse ! De sorte donc, que ce n'est en cette occasion qu'aux larmes & aux gémissemens qu'elle veut avoir recours ? Encore une fois, cela est fort beau ! Mais, dites-lui donc, vous qui devez si bien connoître les hommes que *plus dans les circonstances où elle se trouve, une femme paroît regretter l'amant qu'elle voit près de lui échapper, plus elle lui donne envie de consommer son crime ; qu'en général, vous n'aimez jamais avec plus de fureur, que quand vous ne vous croyez pas assez aimés ; & que la vanité agit toujours plus sur vous que la reconnoissance, & même que le sentiment* ; mais vous êtes

trop diſcret pour lui dire tout cela, n'eſt-il pas vrai ? En vérité ! ſi je pouvois, avec quelque décence, me mêler ouvertement de cette affaire, je lui donnerois de bien admirables conſeils ! Auſſi, prenez bien garde que la femme qui vous tient actuellement ſous ſon empire, ne ſoit de ma connoiſſance. Vous pouvez juger, par la façon dont je penſe des hommes, comment je lui parlerois de vous ; & ſi votre triomphe n'en ſeroit pas au moins fort reculé. Mais il faut que je ſois folle, avec le beſoin que j'ai de vous, de vous dire de pareilles duretés : j'ai beau faire cette réflexion : il n'y a pas d'intérêt ſur lequel la force de l'habitude & ma ſincérité naturelle ne l'emportent. Adieu donc, de peur que je ne continue. Soit qu'il s'avoue malade, ſoit qu'il perſiſte à nier qu'il le ſoit, veillez toujours M. de . . . & comptez que ce dont je vous prie, m'eſt, toute raillerie ceſſant, de la derniere importance. J'ai trop de confiance en votre amitié pour croire que je doive inſiſter ſur cela davantage.

LETTRE X.

Je me rassure donc, Monsieur, puisque vous le voulez; & que M. de... paroît avoir repris tout son goût pour Mme. de Gr... mais, permettez-moi de vous le redire encore, ne comptez pas assez ni sur ce qu'il vous dit, ni sur ce qu'il croit, ni même sur ce que vous voyez peut-être, pour vous croire totalement dispensé de la tâche que vous avez bien voulu que je vous donnasse; & faites tout ce qu'il vous sera possible pour que, de tout ce qui peut être relatif à mes craintes, il ne lui échappe rien dont vous ne puissiez être instruit. Cette précaution est plus nécessaire que vous ne pensez. Je vous ai fait attendre ma réponse; j'en suis d'autant plus fâchée que je vous devois plus de remercîmens. Cependant une migraine affreuse que je viens d'avoir, a moins encore été la cause de mon silence que l'embarras où votre derniere lettre m'a mise. J'avois un desir extrême de vous marquer ma reconnoissance; mais je craignois en même tems de ne vous en donner des

preuves qu'aux dépens d'une femme qui m'est fort chere, en répondant à des questions où elle me paroît fort intéressée; il a donc fallu, avant que de vous satisfaire, que je me consultasse; & j'ai enfin trouvé, toutes réflexions faites, que je devois d'autant moins vous refuser ce que vous demandez, qu'en vous l'accordant, je rends un très-grand service à un de vos amis, & que je ne compromets pas la mienne. Pour peu qu'elle m'eût confié l'état de son cœur, il est très-assuré que ce n'auroit pas été par moi que vous en auriez été instruit; mais puisque ce n'est qu'à moi que je dois mes lumieres; que même à plusieurs égards, ces lumieres ne seront que des conjectures; & qu'en vous les exposant, je ne commettrai point d'indiscrétion, je vais, sans aucun déguisement, vous dire ce qu'autrefois j'ai pensé de Mme. de T.... dans ce qui peut intéresser votre ami, & ce que j'en pense à présent. Je crois donc, ainsi que M. de P... lui-même, qu'elle l'a fort tendrement aimé. Comme, toute cachée qu'elle est sur les mouvemens de son ame, elle n'a pas dans le caractere l'ombre de la fausseté (à moins cependant que la décence n'en soit devenue une) mille

choses qui lui échappoient sans qu'elle s'en doutât, ou qu'elle croyoit renfermer autant qu'elle en avoit l'envie, m'ont convaincue qu'elle avoit pour lui plus de goût que sans doute elle-même ne le pensoit. Entre plusieurs preuves que je pourrois vous en apporter, j'en choisis une au hasard : je ne sçais si, de toutes les preuves que j'ai cru en avoir, celle-ci est la plus forte ; mais du moins c'est celle qui m'a frappée le plus. Puisque M. de P... vous a parlé de Mme. de T... il a dû vous dire que non-seulement ils se voyoient très-fréquemment ; mais qu'ils avoient ensemble de fort longs tête-à-tête. Un jour je le trouvai chez elle ; peu de tems après mon arrivée, il sortit ; je lui demandai s'il y avoit long-tems qu'il étoit avec elle : elle me répondit qu'il étoit arrivé à cinq heures ; *il fait ses visites longues*, lui dis-je : *mais pas trop... Comment pas trop ? il est huit heures ! .. Je ne m'en doutois point... Vous ne vous êtes pas ennuyée, à ce qu'il me semble :.. Eh ! le moyen que je m'ennuyasse ? .. Je conviens que M. de P... a beaucoup de ressources dans l'esprit ; mais, marquise, avec tout l'esprit du monde on a, ce me semble, bien de la peine à faire passer un tête-à-tête de*

cette longueur, à moins que le cœur n'en partage les frais avec l'esprit. Hélas! me répondit-elle, en poussant un profond soupir, *l'amour n'a pourtant pas été en tiers avec nous une seule minute!* Je crus dans cette réponse, dans ce soupir, dans l'air de tristesse qui l'avoient accompagnée, voir deux choses qui toutes deux m'engagerent à laisser tomber cette conversation: l'une, qu'elle avoit pour M. de P... un sentiment que je ne pourrois, sans la désobliger, paroître avoir pénétré; l'autre, qu'elle n'étoit pas contente de sa situation. Depuis ce tems-là je les ai fort observés tous deux; & plus je les ai vus ensemble, plus j'ai cru avoir de quoi me convaincre que Mme. de T... aimoit votre ami, qu'il l'ignoroit; & qu'elle-même craignoit tout ce qui auroit pu le lui déceler. Mais combien, malgré la sévérité de la réserve qu'elle s'imposoit, ses yeux, son ton, mille mouvemens que, dans les circonstances où elle étoit, il est, selon toute apparence, plus aisé de s'imposer la loi de contraindre, qu'il ne l'est de les renfermer, ne disoient-ils pas malgré elle, ce qu'elle s'obstinoit à cacher! Plus je la connoissois, plus je sentois à quel point, sans le sçavoir, elle se laissoit entraîner

si loin de ses principes & de ses résolutions; moins en même tems il m'étoit possible de concevoir comment M. de P... qui alors: soit chez elle, soit ailleurs, la voyoit presque tous les jours, pouvoit ignorer à quel point étoit tendre & vive l'impression qu'il faisoit sur elle; ou que, s'il s'en appercevoit, il pût n'y pas être plus sensible: j'avoue même qu'il m'arrivoit quelquefois de lui en sçavoir mauvais gré: mais lorsque j'appris que c'étoit une autre passion qui lui fermoit les yeux sur le mérite de Mme. de T... je ne pus que l'estimer de la conduite qu'il avoit avec elle. J'aurois cependant desiré qu'avec trop d'esprit & d'usage du monde, pour avoir pu, quelque peu d'attention qu'il y eût portée, se tromper sur ce qui se passoit pour lui dans le cœur de Mme. de T... l'amitié qu'il lui témoignoit n'eût jamais eu que le caractere de l'amitié; & qu'elle eût été moins faite pour nourrir en elle un sentiment qu'il ne pouvoit pas récompenser. *Il ne lui disoit pas qu'il l'aimoit*, direz-vous? J'en conviens: mais l'aveu de l'amour est-il donc la seule chose qui le marque? Les assiduités, les regards, le très-tendre intérêt qu'on paroît prendre à quelqu'un,

n'en font-ils pas, à bien peu de chose près, l'équivalent? Que pouvoit-elle penser, si ce n'étoit que la timidité seule empêchoit M. de P... de parler? Car enfin, comment, le voyant si souvent, & même avec toutes les apparences du désœuvrement de cœur, devoit-elle imaginer qu'il eût une maîtresse; & que cette maîtresse, il ne pouvoit la voir que la nuit, & sous les ombres du plus profond mystere? Une liaison de cette nature est si peu dans nos mœurs actuelles qu'il doit vous paroître tout simple que Mme. de T...n'en eût pas la plus légere suspicion; & que par conséquent elle ne pût qu'interprêter en faveur de son sentiment tout ce qu'elle voyoit faire à M. de P... Comme il faut d'ailleurs que l'homme le plus irréprochable, soit à ses propres yeux, soit aux yeux de beaucoup d'autres, ait toujours, on ne sçait comment, quelque chose dans ce genre à se reprocher, s'il ne lui disoit jamais rien d'affirmatif à un certain point, & si ses regards n'annonçoient pas tout-à-fait de l'amour, il y avoit du moins dans ses yeux une expression que la simple amitié ne fait pas trouver; & ses discours passoient aussi ce que la galanterie semble per-

mettre : en un mot, on ne se plaît pas tant ordinairement à parler amour avec quelqu'un pour qui l'on ne sent rien, ou du moins on lui parle plus sobrement, & avec moins de chaleur qu'il ne faisoit de cette passion & de ses effets. Cette these est assez peu faite par elle-même, pour occuper si souvent l'esprit lorsqu'elle n'intéresse pas le cœur ; & en effet, je ne la vois guere si fréquemment débattue qu'entre des personnes qui ont des raisons cachées de se fonder sur cet article, ou qui veulent respectivement s'inspirer du goût. Quoi qu'il en soit de cette remarque & de son plus ou moins de justesse ; soit qu'elle se fut trompée aux soins & aux discours de votre ami, & que le chagrin qu'elle en a conçu, ait rejailli sur lui, soit qu'il y ait eu entr'eux quelque chose que j'ignore ; à cette liaison si intime, que des gens qui ne les auroient pas vus de fort près, auroient aisément pu s'y méprendre, on a vu succéder tout d'un coup le refroidissement le plus marqué, & un éloignement total. On acheva de conclure d'une rupture si brusque & si décidée, & qui portoit tout le caractere de celles qu'ordinairement amene l'amour, qu'il falloit qu'il y en eût eu

entr'eux; les bruits, & j'en suis sûre, en vinrent jusques à elle, comme elle imagina peut-être que M. de P.... les avoit ou favorisés ou négligés, elle en conçût contre lui une haine assez violente; il faut qu'il ait depuis trouvé le moyen de s'en justifier auprès d'elle, puisqu'ils se revoient. Il m'a paru cependant que ce n'étoit point du tout le ton d'autrefois; & à la façon dont je le crois dans son esprit, je doute tout au moins qu'il le voie jamais renaître. Je suis, au reste, si peu sûre des dispositions intérieures de Mme. de T... que je ne pourrois, sans une témérité très-grande, vous les certifier telles ou telles. Je vous dis ce qui me paroît; mais sur ces sortes de choses on est si souvent trompé aux apparences que, quelque peu favorables qu'elles soient en elle, aux desirs de M. de P... je n'oserois pas plus en rien décider contre lui. Je tâcherai, puisque vous le desirez, d'apprendre d'elle-même comment il est dans son cœur, & n'oublierai pas de vous en instruire. Comme il est tout simple cependant que je n'aie pas en M. de P... que je connois peu, autant de confiance que j'en ai en vous, je vous prie de ne lui faire en aucune façon part de ma lettre. Je vous ai parlé

à cœur ouvert sur les dispositions tant passées que présentes de mon amie: & j'ai cru d'autant plus le pouvoir, qu'il est plus vrai qu'elle ne me les a jamais confiées; mais, comme il se pourroit, malgré cela, qu'elle fût fâchée de ce que j'ai saisi dans le fond de son ame un sentiment qu'elle y tenoit si soigneusement renfermé, & qui de plus n'a pas été heureux, je me flatte que tout ce que je vous en dis, ainsi que tout ce que je pourrai vous en dire dans la suite, restera entiérement entre nous. Tout ce que je vous permets donc est de dire à votre ami que les personnes qui voient de plus près Mme. de T... & la connoissent le mieux, craignent fort pour lui que ce ne fût le plus vainement du monde qu'il voudroit s'en faire aimer. Adieu, Monsieur; je desire que quelqu'un aussi au fait du cœur de la femme qui vous occupe actuellement l'imagination, que je crois être instruite du cœur de Mme. de T... ne vous en dise pas autant des soins que vous lui rendez, ou que, pour parler plus juste, vous êtes dans l'intention de lui rendre: car vous y allez, ce me semble, *piano*, *piano*. Pourquoi donc faire?

LETTRE XI.

VOus m'aviez paru, Monsieur, desirer si vivement de sçavoir de quelle façon votre ami est dans le cœur de Mme. de T..., & ce qu'il peut espérer de ses sentimens pour elle, que j'ai cru ne pouvoir trop tôt travailler à m'en instruire. Je viens donc d'avoir avec elle, à ce sujet, une conversation particuliere. Vous verrez, par le résumé, qu'en attendant de vos nouvelles, je vais m'amuser à vous en faire, si j'avois bien ou mal deviné son cœur. Après avoir pendant quelque tems fait rouler l'entretien sur différentes personnes, je suis tout naturellement tombée sur M. de P..., & lui ai demandé s'il y avoit long tems qu'elle ne l'avoit vu. *Mais non*, m'a-t-elle répondu avec une froideur extrême; *il m'est revenu.* -- Comment! revenu? Est-ce que vous auriez été brouillés? *Oui, & non : je n'en sçais en vérité rien; & je doute fort qu'il sçache mieux que moi-même, ce qui en est; en tout, c'est un homme capricieux, & qui, dans la société, a, l'on ne peut pas moins de tenue. On le perd sans sçavoir pourquoi; on le retrouve de même:*

& il faut s'attendre, en le retrouvant, à le perdre encore au premier jour, & sans plus de raisons qu'il n'en avoit eu précédemment pour cesser de vous voir. Enfin, c'est un des hommes du monde sur qui l'on peut le moins compter, & le plus incapable, en même tems, du sentiment de l'amitié, tel que je le conçois. Voilà, au juste, l'opinion qu'elle en a; si elle est fondée, c'est ce que je ne puis vous dire : mais, qu'elle le soit, ou non, elle me semble si dangereuse en elle, pour les projets de votre ami, que ce qu'il peut faire de plus sage, à mon sens, est de les abandonner. En supposant, ainsi que je le crois, & par pure conjecture, assurément, (car qui empêche que je ne me sois pas aussi trompée sur les mouvemens du vôtre ?) en supposant, dis-je, qu'elle l'ait aimé, cet ancien sentiment dont il fait la base de ses espérances, est ce qui me paroît le plus grand des obstacles à ce qu'il desire; sur-tout si, comme cela me paroît fort probable, elle s'est quelque tems flattée qu'il le partageoit : son amour-propre ne peut, en ce cas, qu'être intérieurement très-blessé de cette méprise; & l'on prétend, d'ailleurs, que nous haissons toujours ceux à qui nous avons vainement desiré de plaire;

soit même que nous ayons, ou n'ayons pas à leur reprocher cette sorte de coquetterie si dangereuse, qui sçait masquer des apparences de l'amour, ou de l'indifférence, ou le plus simple désir ; & qui se plaît à séduire, lors même qu'on a le moins d'envie de s'engager ; or, je crois, à vous parler naturellement, que M. de P... a dans l'esprit un peu de cette coquetterie; & que Mme. de T... ne lui pardonne pas de s'y être trompée. Il n'y a peut-être pas à cela une extrême justice; mais vous ne devez point ignorer que ce n'est pas de l'amour-propre, & surtout de l'amour-propre piqué qu'il faut en attendre. Au reste, tout cela, comme je vous ai dit, n'est que conjecture; mais ce dont je crois pouvoir vous répondre, c'est que si elle l'a aimé, il est de toute certitude qu'elle ne l'aime plus. Je vous dirai même, davantage, c'est que si, ce que je ne crois point du tout, elle avoit quelqu'un à aimer, ce seroit sûrement beaucoup moins lui que tout autre ; & croyez, lorsque je vous parle d'une façon si affirmative que j'ai, pour le faire, de très-fortes raisons. Il ne se trompera pas moins, s'il pense que quelque passion nouvelle est ce qui lui ferme le cœur de Madame. de T... Je suis sûre, &

ne rebattez rien ici de la force de ce mot, qu'elle n'en a point, & je crois de plus, qu'il seroit fort difficile de lui en inspirer une. De quoi s'avise-t-il aussi, de revenir au bout de trois ans sur un sentiment qu'il a méprisé, ou du moins méconnu? Imagine-t-il de bonne foi, qu'elle ait passé tout ce tems-là à l'entretenir dans son cœur, lorsqu'il ne pouvoit que nuire à son repos, ou mortifier son orgueil? Non, Monsieur, encore une fois, il est éteint; & à la constante froideur qu'il lui trouve pour les nouveaux hommages qu'il lui rend, je m'étonne qu'il puisse en douter encore. Il est vrai qu'elle n'a pas l'air d'avoir conservé contre lui le plus léger ressentiment; mais lui trouve-t-il cette tendre cordialité qu'il lui voyoit autrefois? *Elle badine avec lui*, me direz-vous? Ah! mon Dieu! tant pis: il vaudroit bien mieux pour les idées qu'il a sur elle, qu'elle eût encore avec lui cette réserve froide & dédaigneuse qui avoit succédé à leur premiere familiarité... Je reçois votre lettre dans le moment: si avant que d'avoir lu, comme je viens de faire dans le cœur de Mme. de T...., j'aurois été surprise de voir M. de P... vouloir en courir le hasard, jugez ce qu'à présent sa résolution doit me

paroître ; & si je ne suis pas en droit d'y trouver quelque chose de plus, que de l'audace. S'il semble avoir une grande idée de ce que peuvent les soins pour attendrir un cœur, je croirois volontiers, quoiqu'il ne vous le dise pas, qu'il en a une beaucoup plus forte de son mérite : c'est, du moins, ce que la conduite qu'il se propose, force de présumer. Il ne reste plus à présent qu'à sçavoir si Mme. de T... sera d'humeur à se laisser *rendre des soins* : c'est-à-dire, en bon François, à se laisser ennuyer de l'amour d'un homme pour qui elle ne se sent que beaucoup d'indifférence, parce qu'elle ne lui suppose actuellement pour elle que ce sentiment, (si pourtant, l'abnégation de tous en peut être un) mais qui, s'il annonce des prétentions, sera, à coup sûr repoussé par la haine. Je dis *à coup sûr* : & vous allez juger vous-même si j'ai tort ou non de prendre un ton affirmatif. Apprenez donc que, ne voulant pas ne vous donner toujours que des conjectures, je viens de dire en plaisantant à Mme. de T... qui est entrée dans mon cabinet, pendant que je vous écrivois, qu'à mille choses que j'avois cru voir, il m'avoit paru que votre ami étoit tout au moins dans l'intention d'être amoureux d'elle. *Ah !*

le ciel l'en préserve ! s'est-elle écriée : là-dessus, comme vous le croyez bien, questions de ma part : sans entrer dans un détail qui ne feroit qu'allonger fort inutilement cette lettre, tout ce que je puis vous dire, & sur quoi vous pouvez compter, c'est qu'elle a pour lui un fond d'aversion que tous les soins du monde auroient, je crois, bien de la peine à vaincre. Au surplus, s'il persiste dans le projet d'en rendre, il faudra qu'il attende quelque tems ; car l'objet de sa flamme part d'ici dans quelques jours, pour aller passer dans ses terres de Guyenne, six mois, plus ou moins ; & je ne lui conseillerois pas d'aller l'y voir. Ce seroit, par exemple, un bien joli petit soin que ce soin-là ! quel dommage qu'il fût mal reçu ! il le seroit pourtant. Il lui reste, à la vérité, la ressource de l'écriture ; mais c'en est une encore qu'à sa place je n'emploierois pas : une femme que l'on attaque de si loin, a trop de tems pour faire ses réflexions ; & je crois, qu'à moins qu'elle ne soit partie avec la plus grande des dispositions à avoir la tête tournée, c'est bien rarement par cette voie qu'on la lui tourne. J'admire, au reste, combien la vanité fait raisonner de travers ! Sur ce que vous faites pres-

ſentir à votre ami, de l'indifférence que Mme. de T.....peut avoir pour lui, loin d'abjurer de tendres projets que, pour ſon bonheur, il ne ſçauroit abandonner trop tôt; & de croire, comme dans le fond, rien n'eſt plus poſſible, que c'eſt par la ſeule raiſon qu'il ne plaît point, qu'on ne l'aime pas, il commence par ne point douter que ce ne ſoit à un rival aimé qu'il doit ſon malheur: &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que c'eſt d'après une conviction ſi contraire par elle-même à tout eſpoir, qu'il part pour vouloir rendre des ſoins! Que d'extravagances! Que tout frivoles, tout peu faits pour perſuader une femme ſenſée, que ſont les ſoins que vous nous rendez, vous en employiez quand vous pouvez vous flatter de n'avoir à ſurmonter que de la froideur, je n'en ſuis pas ſurpriſe: mais lorſque l'on croit qu'une femme a le cœur pris, quelle peut en être l'excuſe? Car à moins que l'on n'ait de ſoi-même la plus haute opinion, ou que l'on ne penſe indignement de ce qu'on aime, que peut-on en eſpérer? Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous toujours, je vous en conjure, de ne perdre de vue ni M. de..., ni Mme. de Li..., c'eſt-à-dire, autant que votre ſituation actuelle vous le permet-

tra : sûre, comme je le ſuis, que dans les commencemens d'une paſſion, les amans ont auſſi peu de tems de reſte, qu'ils s'en trouvent de trop quand elle finit ; je vous promets de ne vous donner, d'ici à ſix mois, aucune commiſſion, ſans vous en faire beaucoup d'excuſes ; mais, auſſi, ce terme paſſé, je me flatte que vous ne m'aurez pas peu d'obligation de vous prendre des momens dont, ſi vous ne remplacez pas ſur le champ ce qui vous aura occupé, il eſt permis de préſumer que vous ne trouverez pas toujours l'emploi.

LETTRE XII.

Dites-moi, je vous prie, si cependant vous le pouvez, Monsieur, quelle est de votre part cette fureur si constante, & qui me paroît si peu fondée, de me consulter toujours sur des affaires de cœur ? Seroit ce que, malgré ce que le hasard m'a fait vous dire du mien, vous croiriez son expérience fort supérieure à la vôtre? Si cela est, je vous le répete avec confiance, parce que c'est avec vérité que je vous le dis, vous vous trompez. Si j'ai même sur ces sortes de choses quelques lumieres, c'est beaucoup moins à mes épreuves que je les dois, qu'au bonheur que j'ai de n'en avoir jamais fait aucunes. Forcée par mon indifférence à n'être que spectatrice, j'ai mis à observer un tems que je n'employois pas à sentir ; & vous devez trouver assez simple qu'il n'ait pas absolument été perdu pour mon instruction. On ne sent jamais mieux & le bonheur, & même la nécessité de n'aimer pas, que quand on voit les autres dans les accès de la passion. Je n'ai pu, en effet,

fet, ſans que la crainte que j'ai toujours eue de l'amour, n'en redoublât, voir combien de femmes il a perdues ; le peu de vérité qu'il y a dans vos proteſtations, & à quel point nous devons peu compter ſur vos ſentimens. J'en ai tiré un autre avantage que je priſe infiniment moins que cela ; mais que cependant je compte pour quelque choſe, parce qu'il m'amuſe : c'eſt de pouvoir juger de la perfidie des uns & de la duperie des autres, de voir combien ſouvent on prend pour les effets de l'amour, les effets de la vanité ; combien il y a d'hommes qui attaquent une femme ſans l'aimer ; & combien, à leur tour, il y a de femmes qui ſe rendent ſans avoir dans le cœur l'excuſe de leur foibleſſe, & qui ne l'y trouvent qu'après : encore n'eſt-ce pas le plus ſouvent ſans l'y avoir long-tems cherchée, qu'enfin elles l'y découvrent. Je deſirerois, pour le bonheur de mon ſexe, & un peu au détriment du vôtre, à la vérité, que toutes les femmes entraſſent dans le monde avec les diſpoſitions que j'y ai portées, & qu'elles conſentiſſent à y paſſer leurs premieres années dans le déſœuvrement qui a accompagné les miennes. Je ne ſçais ſi cette recette feroit abſolument

bonne contre l'amour; (car peut-être rien ne peut-il en garantir) mais du moins ne feroit-ce plus qu'au fentiment, & non à mille chofes qui lui font bien plus étrangeres qu'elles ne le penfent, qu'elles facrifieroient; il fe pourroit, malgré cela, que du côté du cœur, elles n'en fuffent pas plus heureufes: peut être même feroit-ce une raifon pour qu'elles le fuffent moins: mais enfin elles n'auroient pas à rougir d'elles-mêmes. C'eft fans doute un bien léger dédommagement de la vertu; mais c'en feroit toujours un: eh! comment, & par quoi, quand on l'a perdue, peut-on fe flatter de la remplacer jamais! Paffez-moi cette digreffion, on ne peut pas plus inutile à l'objet que vous voudriez que je traitaffe. Vous ne ferez pas, comme vous voyez, le premier à le fentir; mais c'eft qu'en vérité, vous m'embarraffez beaucoup; & que je vous avertis que toutes les fois que cela arrivera, vous ne devez vous attendre de ma part à rien, ni de bien conféquent, ni de bien fuivi. Comment, en effet, voulez-vous que je vous conduife dans une paffion dont je ne connois pas l'objet?

C'eft pour vous faire plaifir, au moins, que je dis paffion: car, malgré ce fond

de tristesse qui se fait sentir dans toutes vos lettres, & la vie plus triste encore que l'on m'assure, sans qu'il en soit rien, peut-être, que vous menez à Paris, je pourrois bien, si je voulois, ne vous croire qu'une fantaisie, ou tout simplement l'envie de faire croire que vous en avez une. Oh, ça! mettez moi dans la confidence: qui voulez-vous attraper avec cela? Toutefois je veux bien, en attendant les éclaircissemens que je vous demande, pour répondre au desir que vous me paroissez avoir que je vous croie amoureux dans toute la rigueur du terme, ne rien rabattre de ce que vous m'en dites. Allons, voilà qui est donc fait, vous êtes amoureux, & (car pourquoi ne vous faire pas la grace toute entiere?) triste par dessus le marché. Vous êtes sûr, dites-vous, que, non seulement la femme à qui vous en voulez assez, pour avoir jetté les yeux sur elle, a le cœur vuide; (oh! pour cela je le crois,) mais qu'elle n'a jamais aimé: eh bien! je le crois encore, quoiqu'il se puisse, pourtant, que je ne prenne pas ici la chose dans la même acception que vous. En voulant bien, pour un moment, appliquer, ainsi que vous le faites à l'objet qui vous tente, cette sévérité de

mœurs, dont, entre nous, le public ne la taxe point du tout, je conçois aisément tout ce que peuvent sur vous en cette occasion, la certitude de n'avoir point de rival, au moins, favorisé, & la gloire de triompher d'un cœur que, jusques à vous dans votre supposition, l'on a cherché vainement à soumettre. Il faut en convenir, une pareille victoire a quelque chose de si tentant, que ce qui vous paroît l'amour le plus tendre qu'on ait jamais senti, pourroit bien n'être tout simplement que le desir de la remporter. C'est qu'au moins, il ne faut pas croire que vous fussiez le seul à qui il seroit arrivé de s'y méprendre, & qu'on ne voit que cela tous les jours. En vérité! je suis bien étourdie! je viens tout à l'heure de vous dire que je consentois à vous croire amoureux; & je vous parle actuellement comme si je vous croyois toute autre chose; ne vous alarmez pas de cela, ce n'est qu'un effet de cette inconséquence que je vous ai promise tout à l'heure: me voici à la consultation. Vous me demandez si vous pouvez faire l'aveu de vos sentimens à l'objet qui les a fait naître; que voulez-vous que je vous réponde sur cela? Une déclaration d'amour peut n'avoir pas le succès qu'on

s'en promet toujours ; mais j'ai oui dire, & cela me paroît fort probable, qu'elle ne blesse jamais à un certain point la femme qui la reçoit, sur-tout, lorsqu'en flattant, d'un côté, son amour-propre, par le récit de l'impression qu'elle fait, on a de l'autre soin de le ménager, en ne lui montrant point des espérances qui pourroient lui prouver qu'en même tems qu'on prise beaucoup ses charmes, on a assez mauvaise opinion de sa vertu. J'entends, lorsqu'il est question d'une femme honnête ; car il est possible qu'il y en ait à qui cette circonspection ne conviendroit point du tout ; &, si je ne me trompe, ou si l'on ne m'a pas trompée, la timidité de votre marche actuelle qui doit donner à la beauté qui vous engage un spectacle qui pourroit bien être pour elle, plus extraordinaire qu'amusant : mais, pour revenir à ce que vous demandez, cela, vous le sçavez mieux que moi, dépend de tant de choses, qu'il n'est guere possible de donner un conseil là-dessus. Si en parlant, on court le risque d'apprendre qu'on ne plaît pas, en s'obstinant au silence, on perd, peut-être, le bonheur d'apprendre qu'on est aimé, ou du moins, le droit de chercher à plaire. Encore une fois, c'est à vous à vous con-

100581

ſulter ; mais, de grace, ne me conſultez plus. Adieu, Monſieur, le tems étant toujours le plus beau du monde, & notre goût pour la campagne n'étant pas affoibli, il ne m'eſt pas poſſible de vous dire quand je retournerai à Paris. Si vous aviez l'air de ſentir moins vivement mon abſence, je vous dirois que ce ſera le plus tard que je pourrai ; mais cela ſeroit ſi malhonnête que je n'ai pas la force de l'écrire... Voilà M. de Cercey à qui je viens de montrer votre lettre : non-ſeulement il vous conſeille de parler ; mais il eſt fort ſurpris que vous ne l'ayez pas encorefait. Jelui ai demandé s'il vous répondoit du ſuccès : il m'a dit qu'il s'en falloit bien ; mais que comme il s'en faut pour le moins autant qu'il puiſſe répondre qu'il vous ſera contraire, il perſiſte à croire que vous ne devez pas vous obſtiner au ſilence plus long-tems ; & d'autant plus qu'étant, dès qu'il ſe ſent un peu d'amour, dans l'uſage d'en parler à tort & à travers aux perſonnes qui lui en ont inſpiré, il s'en eſt toujours trouvé très-bien, & qu'il ne voit pas pourquoi cela vous réuſſiroit moins qu'à lui. Il a ajouté à cela mille choſes, toutes de cette ingénieuſe déraiſon que vous lui connoiſſez, & que je laiſſe-là,

tant dans l'impoſſibilité de les rendre comme lui, que, parce que dans la crainte qu'elles ne lui échappaſſent, il eſt allé les écrire chez lui, & que ſon intention eſt de nous en faire part. Ce doit être, quand j'y ſonge, quelque choſe de bien inſtructif, qu'un recueil de vos lettres familieres!

LETTRE XIII.

Quoique vous puissiez m'en dire, Monsieur, il n'y avoit rien ni à quoi je fusse moins préparée, ni à quoi je dusse moins l'être, qu'à l'aveu que vous me faites. J'imaginois même si peu que je fusse cet objet qui avec tant de mystere, occupe depuis quelque tems votre imagination, que sans mille choses qui me désignent dans votre lettre, au point qu'il ne m'étoit pas possible de m'y méprendre, je n'aurois jamais cru qu'elle pût m'être destinée. Sans vous détailler ici tous les motifs que je pouvois en avoir, la façon dont vous avez vécu jusques ici, ne suffisoit-elle pas pour me faire penser que ce ne pouvoit pas être moi que vous eussiez crue digne de remplacer dans votre cœur. Madame de Vo... lorsque, sur-tout, il y avoit tant d'apparence que vous teniez à Mme. du Br.... quelque compte de ce qu'elle faisoit pour vous? Vous avez, si je puis vous le dire, quelquefois témoigné que les femmes qu'aujourd'hui l'on appelle plus que *philosophes*, ont tout naturel-

ſement des droits ſur vous : &, ſi je ne pouvois vous ſoupçonner d'ignorer à quel point celle-là mérite un ſi beau titre, ce n'en étoit pas plus pour moi une raiſon de croire qu'auprès d'elle le mépris vous ſauvât du deſir ; & que même ce n'en fût pas une de plus pour qu'elle vous en inſpirât. Je ne puis, ce me ſemble, vous dire mieux combien j'étois loin d'imaginer que ce fût à moi que vous vouluſſiez bien penſer : & ſi vous voulez bien prendre la peine de relire ma derniere lettre, ce que je vous y dis ſur l'objet de votre nouvelle paſſion, le ridicule que je jette ſur votre timidité, la peine que j'ai à croire qu'elle ſoit placée, tout enfin vous y prouve aſſez que je ne vous en impoſe pas, quand je vous en aſſure ; mais la plus forte des preuves que je puiſſe vous en donner, & qui, ſi vous me connoiſſiez mieux, ſeroit pour vous du plus grand poids, eſt la façon dont, depuis mon ſéjour ici, je vis avec vous : ſi j'euſſe imaginé ce qui m'arrive aujourd'hui, il s'en ſeroit fallu beaucoup que j'euſſe eu en vous tant de confiance. Je croyois pouvoir, ſans riſque, en accorder à l'ami ; mais ou vous ne l'auriez jamais vue naître, ou vous l'auriez bientôt vue tom-

ber, si j'eusse eu le plus léger sujet de craindre que ce fût à l'amant que je parlois avec tant d'ouverture de cœur. S'il est possible qu'en vous examinant de plus près j'eusse, malgré votre silence, découvert, ce qu'à vous en croire, vous sentez pour moi depuis long-tems, il ne me le paroît pas moins que je ne m'en fusse jamais doutée. Il me semble qu'on ne devine guere que les sentimens qu'on desiroit de faire naître, & soit dit, sans vous offenser, je n'avois pas de vous plaire le plus léger projet. Je crois de plus pouvoir dire de moi, sans qu'on ait lieu de m'accuser de me vanter trop, ou de me connoître mal, qu'il y a peu de femmes plus indifférentes sur l'effet de leurs charmes, que je le suis sur l'effet des miens, ou qui puissent moins présumer de leur puissance : &, en partant de-là, vous ne devez pas avoir de peine à concevoir, ou que l'on peut m'aimer fort long-tems, sans que je m'en apperçoive, ou que je puis m'en apperçevoir, sans m'en croire pour cela plus obligée à la reconnoissance. Je me rends d'ailleurs assez de justice pour convenir que la crainte de m'y donner quelque ridicule, me rend dans la société d'une circonspection, même d'une reserve qui ne

peut que répandre dans mes manieres beaucoup de froideur, & dans mon esprit une fort rébutante sécheresse; qu'enfin il n'y a que quelques amis particuliers, & avec qui je suis sûre de ne pas courir le risque d'une déclaration, qui puissent trouver dans mon commerce quelque sorte d'agrément. Moins dans les premiers tems de notre liaison je vous avois inscrit sur cette liste, moins je devois imaginer que le malheur de vous avoir trop plu, me fût arrivé. Vous passiez pour homme à la mode; & c'en étoit assez pour que je me fusse fait une loi d'outrer toujours avec vous la sévérité. Je n'ignore pas que les hommes se font de tout auprès de nous des sujets d'espérer; que le moins présomptueux de tous n'est point encore, à cet égard, aussi modeste qu'il devroit l'être; & que le ridicule de croire trop aisément qu'elle a de quoi faire de tendres impressions, est beaucoup moins à redouter pour une femme, que la certitude qu'on ne sçauroit la trouver aimable, ne l'expose. Ces maximes ont toujours été les miennes; & vous sentez aisément qu'avec votre réputation vous deviez moins que personne me les faire oublier. Aussi ne pourrois-je que diffici-

lement vous exprimer à quel point vous me ſurprîtes, lorſqu'après m'avoir plusieurs fois rencontrée, vous me parlâtes du deſir que vous aviez de ne devoir pas toujours *ce bonheur au haſard.* Ce que je parus craindre quand vous me le marquâtes, ce fut qu'une maiſon auſſi ſérieuſe que la mienne, ne pût convenir à un homme livré à une auſſi grande diſſipation que vous l'étiez. Mais ſi ce deſir de votre part me ſurprit, il me fâcha peut-être plus encore. Si, à certains égards, je n'y voyois rien de dangereux pour moi, je craignois du moins les propos que votre admiſſion dans ma ſociété pouvoit faire tenir. Comme je vous connoiſſois beaucoup d'eſprit & d'uſage du monde, je me flattai que vous entendriez ce qu'en m'obſtinant à vous paroître ſi convaincue que vous ne pouviez que vous ennuyer chez moi, je voulois vous faire comprendre; & que même vous le regarderiez comme un refus que, pour toutes ſortes de raiſons, je ne pouvois pas vous faire d'une façon plus marquée. Je ne comptois cependant pas tant ſur cela que je ne cruſſe devoir, & communiquer votre demande à M. de Cercey, & lui témoigner en même tems à quel point il m'obligeroit

de vous détourner, s'il se pouvoit, du projet que vous aviez formé. Vous sentez aisément que M. de Cercey, que j'ai pourtant de fortes raisons de ne pas croire votre confident, mais qui est trop votre ami pour ne point tâcher de faire réussir tout ce qu'il vous plaît d'entreprendre, me blâma tout à la fois de mes craintes & de ma réponse, & qu'il m'assura fort que si, comme tous les hommes de votre rang, vous aviez eu le ridicule de *la liste*, il y avoit déja long-tems que vous étiez revenu d'un travers qui n'étoit, en aucune façon, fait pour un caractere aussi solide, & pour un esprit aussi sensé que le vôtre. Je le crus enfin, parce que j'avois moi-même trouvé en vous de quoi m'étonner que le faux air & la frivolité pussent être pour vous de quelque prix : mais quelque persuadée qu'il me laissât de votre changement à cet égard, il ne m'en avoit pas plus disposée à vous recevoir chez moi ; ce ne fut donc, je ne vous le cache pas, qu'avec un chagrin assez vif que le lendemain même de cette conversation, je vis M. de... qui m'avoit déjà, & plus d'une fois parlé de vous avec les plus grands éloges, saisir l'occasion qui nous rassembloit tous chez Mde. de G.. pour

me dire, en vous présentant à moi avec la plus grande cérémonie, *qu'il desireroit ardemment de vous voir autant de mes amis, que vous étiez déjà des siens.* La nécessité que, par cette démarche, il m'imposoit de vous recevoir, me déplut ; & quoique la politesse me forçât, autant que ce que je lui dois, de déguiser ce mouvement ; si, comme vous me l'assurez, j'avois dès ce tems-là l'honneur de vous plaire, vous ne dûtes assurément pas être content de la façon dont je vous reçus : loin d'avoir de quoi donner des espérances à l'amour, elle ne pouvoit que décourager l'amitié même la moins délicate. Je ne sçais quelle impression vous en reçûtes ; mais au peu d'attention que vous parûtes y faire, ou elle ne prenoit pas beaucoup sur vous, ou vous vous en consoliez par l'idée que je commandois à mes yeux de ne pas déceler ce qui se passoit dans mon cœur. Dans l'un ou l'autre de ces cas, pour que la froideur que je vous montrois, vous laissât tant de liberté d'esprit, il falloit que vous ne m'aimassiez pas dès-lors autant que vous me le dites, ou que vous ne m'aimassiez point du tout. Le sentiment ne sçauroit permettre, ce me semble, ou tant de présomption, ou

une ſi grande tranquillité, ou tant de diſſimulation; & je ne crois pas, quelque contrainte qu'il veuille s'impoſer, qu'il lui ſoit poſſible de renfermer ce qui le flatte, ou le déſeſpere au point que le ſupplice, ou l'enchantement de l'ame laiſſe ſur le viſage l'air le plus paiſible, ou le plus indifférent. Sans chercher plus long-tems à approfondir une choſe qui vaut ſi peu la peine de l'être, que je ne fuſſe encore rien pour vous, qu'il vous parut déjà que je vous avois touché, c'eſt ce qui devroit nous être d'autant plus égal, que l'un ne me ſemble pas plus être pour vous un ſujet d'eſpérer, que je ne trouve l'autre une raiſon pour moi de vous croire; ou, ſi vous l'aimez mieux, de payer vos ſentimens de la ſorte de reconnoiſſance que vous vous flattez qui leur eſt due, & que vous en eſpérez ſans doute, malgré tout le déſintéreſſement dont vous vous parez, & qui, tout bien joué qu'il eſt, ne m'attrape point; mais vous ne le croyez pas peut-être? Nous verrons donc.

LETTRE XIV.

Avec quelque ſoin que je la cherche, je ne puis parvenir, Monſieur, à trouver la raiſon de votre opiniâtreté à croire que je me ſuis, plus qu'il ne me plait de le dire, apperçue de vos prétentions ſur moi. Je veux, pour un instant, que vous ne vous trompiez pas, & qu'en conſéquence, ce ſoit moi qui vous trompe : qu'en réſultera-t-il ou pour vous, ou contre moi ? Auriez-vous imaginé que, pénétrer vos ſentimens, & les partager, ne puiſſent abſolument point être deux choſes différentes ? Mais, ſûrement, vous ne vous en êtes pas flatté ? Et, ſi cela eſt, comme je crois devoir le ſuppoſer, que vous importe que juſques au moment où vous avez jugé à propos de me les découvrir, je les aie méconnus ; ou qu'en parlant, vous me les ayez moins appris que vous ne me les aurez certifiés ? Le fait eſt, pourtant, qu'en aucune maniere, je ne m'en étois défiée ; mais que, quand j'aurois été plus clair-voyante, vous ne m'en auriez pas trouvée plus ſenſible. Que vous perſiſtiez ou non dans

votre opinion, vous devez voir à présent, que rien au monde ne me sçauroit être plus égal. Il me semble que, fait comme vous êtes, aux succès, & pour les succès, vous avez quelque peine à croire que je puisse être l'écueil de votre gloire & de votre prospérité.... Mais, à Dieu ne plaise! que je vous accuse légérement d'avoir sur mon compte une façon de penser qui, je ne crains pas de le dire, n'est celle de personne; & que peuvent encore moins avoir les gens qui me voient de près, que ceux avec qui je ne vis pas. Dans un tems plus paisible (si toutefois nous pouvons un jour nous rappeller, vous d'avoir cru que je vous avois inspiré de l'amour, moi, de vous en avoir entendu parler), peut-être me direz-vous quelles auront été vos idées. En attendant que ce mystere s'éclaircisse, je vous répéterai, avec toute la vérité que j'ai & que vous devez me connoître, que je n'avois pas plus de soupçon de votre amour, que je ne desirois que vous en eussiez pour moi; &, afin de ne laisser ici aucune prise à l'ambiguité, j'ajoute qu'il n'étoit pas possible de le desirer moins que je ne faisois. Seroit-ce, au surplus, votre soin à me chercher, avant que vous vinssiez chez

moi, qui auroit pu m'apprendre l'impression que je faisois sur vous ? Vous ignoriez si peu combien ce même soin, s'il eût été poussé au point de se faire remarquer, m'auroit déplu, que vous n'avez jamais osé vous attacher sur mes pas, avec cet éclat & cette continuité qui annoncent des projets. Il doit donc vous paroître tout simple que, de la façon dont vous étiez obligé de masquer les vôtres, je ne pusse pas vous en supposer sur moi. Etoit-ce la jalousie qu'*in petto* vous aviez conçue de M. de Cercey, qui devoit me les apprendre ? Il auroit pour cela fallu, premiérement, que je vous eusse cru amoureux de moi, ou vous proposant comme tel : secondement, que c'étoit de ce que vous croyiez qu'il m'aimoit, & que je ne le rendois pas malheureux, que venoit votre refroidissement pour lui ; &, si vous y prenez garde, j'aurois eu, pour deviner tout cela, besoin d'une terrible sagacité ! Je vous avois dit que vous vous trompiez, quand vous imaginiez entre lui & moi, plus que de l'amitié ; plus je vous avois dit vrai, moins je m'étois crue dans l'obligation de vous le redire ; &, loin de penser que cette idée vous fût restée, je ne me souvenois seu-

lement pas qu'elle vous fût venue. Si vous eussiez bien voulu me faire l'honneur de me croire, vous vous seriez du moins épargné les tourmens de la jalousie ; &, à prendre sur votre estimation tout ce que la vôtre vous a fait souffrir, ce n'étoit pas pour vous si peu à gagner que ce supplice-là de moins. Qu'aujourd'hui vous ayez ou non des raisons de le croire, sans que j'y sois pour rien, amoureux où il est, c'est ce que je ne vous dirai pas ; & ce qui, dans le fond, doit vous être fort égal : ce n'est pas à moi à vous dire ce qu'il croit devoir vous taire ; & rien d'ailleurs ne seroit plus étranger à ce qui me reste à traiter avec vous que cette discussion. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que j'étois, on ne peut pas plus, éloignée d'imaginer que je donnasse à votre cœur le plus léger mouvement, très-tranquille sur votre compte, & vous croyant même fort revenu de vos erreurs passées, lorsque j'appris tout d'un coup que vous vous étiez engagé avec Mme. de V..., &, je vous l'avoue, ce ne fut pas sans une forte déplaisance que je l'appris. Une affaire qui, de toutes manieres, vous alloit si peu, qu'on ne pouvoit tout au plus la pardonner qu'au jeune homme

le moins instruit & le plus pressé d'en avoir une ; & qui, de plus, me prouvoit si invinciblement combien vous teniez encore à ce que je croyois que vous méprisiez, ne pouvoit, en effet, que produire une impression très-fâcheuse sur tous ceux qui s'intéressent à vous ; il se pouvoit même que j'eusse, pour vous voir cette aventure, avec plus de mécontentement que personne, des raisons que vous ne pouvez pénétrer, & dont, de mon côté, il ne m'est pas, quant à présent, permis de vous instruire. Et vous qui êtes, ou qui voulez paroître si convaincu que je devois vous avoir deviné, quand alors j'aurois cru que vous m'aimiez, comment, après un pareil choix, aurois-je pu le croire encore ? Mais encore une fois, j'en étois bien loin. Vous jugeâtes à propos de tâcher de vous excuser à mes yeux, de vous être arrangé avec cette femme : cette démarche de votre part, à la vérité, me surprit ; & d'autant plus que ce n'étoit que vis-à-vis de moi que vous paroissiez l'avoir faite ; peut-être, même, m'eût-elle fait soupçonner quelque chose, si quelques jours avant, je n'eusse pas témoigné à M. de Cercey, à quel point cette aventure me blessoit ; com-

bien elle sembloit vous dégrader; enfin, toute l'impression qu'elle me laissoit contre votre façon de penser. Moins j'avois exigé de lui qu'il vous celât cet entretien, plus votre lettre m'en parut la suite & l'effet; en vérité, je n'y vis pas davantage; & vous n'avez pas, ce me semble, tant à vous en étonner. Le regret que vous me marquiez d'avoir formé cette liaison ne m'instruisit pas plus que le reste, sur ce que vous croyiez qu'il devoit m'apprendre; & rien n'est encore moins surprenant. Le ridicule qu'elle vous donnoit, ne suffisoit-il pas, & de reste, pour vous l'inspirer? Devois-je raisonnablement en aller chercher le motif ailleurs? Et, quand j'aurois cru devoir le faire, combien ne s'en seroit-il pas offerts à mon imagination, avant que la raison que vous lui donnez s'y présentât? J'avois, de plus, ainsi que je vous l'ai déjà dit, tout sujet de croire, que si vous pensiez à quelque femme, ce ne pouvoit être qu'à Madame du Br... du moins l'accusoit-on d'avoir une forte envie de vous plaire; & à tout ce qu'on a vu de vous, dans ce genre-là, il étoit assez naturel que l'on crût qu'elle ne perdoit pas ses soins. Vous m'assurez *que l'on n'a pas*

pu, sans la derniere témérité, vous supposer pour elle des sentimens; que si vous avez eu le malheur de la rencontrer quelquefois, vous n'avez pas à vous reprocher de l'avoir jamais cherchée; & qu'enfin, autant par votre conduite avec elle, que par la façon dont on sçait que vous en pensez, il n'y a pas dans tout Paris de femme que l'on eût dû vous donner moins que celle-là. Je n'en doute pas, puisque vous me le dites; & c'est peut-être vous témoigner plus de confiance que vous ne pensez, que de vous croire sur cela, sans en avoir d'autre garant que vous-même.

Pour peu donc que vous vouliez, Monsieur, voir la chose impartialement, vous conviendrez qu'il ne m'étoit pas si facile que je vous crusse pour moi, soit sur le goût que vous paroissiez avoir pour mon commerce, soit sur votre regret d'avoir pris Mme. de Vo... un penchant si décidé. Vous devez en conclure de la profonde ignorance où j'étois sur vos idées, que je ne me doutois pas davantage d'être la cause de tous les ménagemens que vous croyiez devoir à Madame de Vo... Je ne puis, cependant, que vous remercier de lui avoir caché si soigneusement ce que vous commenciez à sentir pour moi: quand ne

me jugeant que d'après elle, elle n'eût pas cru que ma reconnoiſſance pour vous devoit ſuivre immédiatement l'inſtant où vous auriez bien voulu me paroître amoureux, elle n'en auroit pas moins cherché à me faire des noirceurs; &, encore une fois, je vous rends graces très-ſincérement de me les avoir épargnées. C'eſt avec la même ſincérité que je deſire que vous vouliez bien, & m'en faire autant de votre amour, & être perſuadé qu'il y a beaucoup plus à gagner pour vous à travailler à l'éteindre, qu'à vous obſtiner à le conſerver. Ce ſouhait ne vous annonce pas de ma part, il eſt vrai, des diſpoſitions qui puiſſent vous être bien agréables; mais ſi l'amour ne ſauroit aujourd'hui me ſavoir gré de les déclarer avec tant de franchiſe, je compte que quelque jour l'amitié m'en remerciera: & je vous eſtime aſſez pour croire que, ſans vous faire trop de grace, je puis m'en flatter.

LETTRE XV.

IL me feroit très-cruel, Monfieur, qu'en vous obftinant à me conferver un fentiment que je ne veux pas plus récompenfer que je ne le dois, vous me forçaffiez à bannir un ami dans le commerce de qui j'ai trouvé d'affez grands charmes, pour que ce ne fût pas fans un extrême regret que je me verrois contrainte à m'en priver. C'eft à cette feule confidération que vous devez la douceur dont j'ufe avec vous dans une circonftance où peut-être vous-même pouvez la trouver déplacée. Vous voulez que je vous croie de l'amour pour moi : fi je vous en crois, ce n'eft que pour vous en plaindre. Je ne vous montre point, comme vous voyez, de doutes fur vos fentimens : ce n'eft, affurément, ni la vanité, ni le plaifir que je trouve à être aimée de vous qui m'infpirent cette confiance : j'ai le bonheur de n'être ni coquette, ni fenfible ; mais lorfque je confidere quelle a toujours été ma conduite dans le monde, je ne fçaurois me perfuader qu'il y exifte un homme affez hardi

hardi pour oser ne me faire que l'objet d'une fantaisie. La justice que je me dois, & que je me plais à croire que vous me rendez, voilà ce qui, malgré votre réputation, & la persuasion où je suis que vous l'avez méritée, ne me permet pas de soupçonner d'exagération, ou de fausseté, la tendresse que vous me témoignez. Mais cette conviction portat-elle sur des raisons moins hasardées; ne la dussé-je, par exemple, qu'à la confiance que, par la conduite la plus mesurée, & la plus soutenue, vous auriez inspirée, cette conviction, dis-je, n'en seroit point plus à craindre pour moi; car moins je pourrois douter de vos sentimens, moins je serois flattée de m'en voir l'objet. J'ai, d'ailleurs, de plus fortes raisons que vous ne pensez, de croire que votre amour ne fera jamais sur moi une plus vive impression. Vous ne manquerez pas, sans doute d'inférer de cela, que je me promettrois avec moins d'assurance, de ne le récompenser jamais, si je n'étois pas défendue contre lui, par quelqu'autre chose que par ma vertu. Il est, en effet, très-possible que ce soit parce qu'un autre me plaît, que vous ne me plaisez pas; mais vous conviendrez qu'à

la rigueur, il l'eſt auſſi, que ce ne ſoit pas le motif de mon indifférence pour vous. Quoiqu'il vous plaiſe d'en penſer, il n'en ſera pourtant pas moins vrai qu'on n'a point encore pu me faire comprendre comment, avec tout ce qu'il nous laiſſe à redouter, il ſe peut non-ſeulement que l'amour ſoit pour nous un bonheur; mais que nous ne le regardions point comme la plus cruelle infortune qui puiſſe nous arriver jamais. Vous n'êtes pas le ſeul qui ayez eſſayé de me rendre ſenſible; & je me flatte que ce ne ſera pas avec plus de ſuccès que ceux qui vous ont précédé dans ce deſſein, que vous le formerez. Plus j'ai de quoi en être convaincue, plus je ſuis fâchée que ce ſoit à moi que vous ayez cru devoir adreſſer vos vœux. Je ne crains même pas de vous dire davantage: c'eſt que vos projets ſur moi, étant mille fois plus que vous ne pourriez l'imaginer, oppoſés aux idées que j'ai ſur vous, vous feriez beaucoup plus ſagement de les plier aux miennes, quelles qu'elles puiſſent être, que de vous flatter, comme vous le faites vraiſemblablement, de m'amener jamais aux vôtres. Cette entrepriſe, de votre part, ne peut, de quelque façon qu'elle tourne,

que rendre fort à plaindre l'un de nous deux, & d'être fort à charge à celui qu'elle tourmentera le moins; & je serois, par conséquent, comblée de joie que vous voulussiez bien la laisser là. Je vous le répete encore, je ne veux point d'amour; & je crois avoir pris sur cela définitivement mon parti. Vos prétentions s'accordant si peu avec mes idées, notre liaison ne peut devenir que très-désagréable pour vous & fort onéreuse pour moi: car je suis bien aise de vous dire que je ne vous crains pas assez pour vous interdire ma présence, à moins, cependant, que par des procédés dont je ne vous soupçonne point, vous ne me forciez de vous le prescrire. Nous continuerons donc de nous voir; mais comment? Persuadée que pour m'amener à votre but, vous me tendrez, sans cesse, des pieges, vous ne me trouverez qu'occupée à m'en défendre; & je vous laisse à sentir tout ce que cette défiance de ma part, & dont rien ne me distraira, mettra dans notre commerce de désagrément pour vous, & de gêne pour moi. Craignant de plus, & avec assez de raison, que vous n'interprétiez trop en faveur de votre sentiment, toutes les marques d'amitié que je pourrois vous

donner, vous me verrez avec vous, un ton auſſi froid que vous avez dû me le trouver amical; & beaucoup plus de réſerve encore que je ne vous ai témoigné de confiance; & ne croyez pas que j'exagere : cela ſera poſitivement comme je vous le dis. Adieu, Monſieur, ſi je vous écrivois plus long-tems, je finirois, peut-être, par vous ménager moins; & je voudrois bien que cela n'arrivât pas. Si vos ſentimens pour moi ſont ſincéres, l'accueil que je leur fais doit vous rendre aſſez malheureux pour que je n'y ajoute rien; &, s'ils ne le ſont point... Mais, c'eſt une ſuppoſition que je vous ai dit que je ne faiſois pas : enfin, ſi par haſard, pourtant, ils ne l'étoient point, les rigueurs mêmes les honoreroient encore trop.

[library stamp]

LETTRE XVI.

SI je n'ai, Monſieur, aucun uſage de l'amour, je n'en ai point du monde aſſez peu, pour être ſurpriſe que vous m'écriviez encore ſur le ton de vos dernieres lettres. En m'annonçant l'honneur que vous me faites de me trouver charmante, vous vous étiez néceſſairement mis dans le cas d'appuyer de plus d'une récidive, cette déclaration : quand, d'ailleurs, vous m'auriez crue, ſur ce que je vous ai dit de ma façon de penſer, de la ſincérité la plus grande, il ſeroit tout ſimple encore que vous travaillaſſiez à me faire changer d'avis ; & même (quoiqu'il ſe puiſſe que les apparences ſoient un peu contre le ſuccès de votre projet) que vous vous flattaſſiez vainement. Quand encore (ce que je veux bien croire que vous ne faites pas), vous ne me ſuppoſeriez point pour l'amour autant de répugnance que je ne vous en témoigne ; & que vous iriez même juſques à penſer que, ſous de feintes rigueurs, je cache des diſpoſitions favorables pour vous, vous ne vous en êtes ſûrement pas

plus promis d'emporter mon cœur, dès l'instant que vous le sommeriez de se rendre. Moins, dont, j'ai douté que vous ne me fissiez la grace de ne pas compter sur une victoire si prompte, moins aussi j'ai dû être étonnée, que vous crussiez, vous, devoir encore & plus d'une fois, me parler de votre tendresse; & qu'elle ne se tînt pas pour désespérée dès le premier échec qu'elle essuie. Ce n'est pas que je ne sente que, si vous avez quelque espoir, je l'augmente par la peine que je prends de vous répondre : je n'ignore point, de plus, que dans vos maximes, vous régardez comme conquise tôt ou tard, toute femme qui, dans la situation où je me trouve, se défend autrement que par le silence le plus profond & le plus obstiné. Cette opinion que je sçais être à tous les hommes, étoit très-propre à me le faire garder avec vous; &, si je ne l'observe pas, ce n'est point par la dangereuse vanité de vouloir prouver que, comme toutes les autres, cette regle, toute générale qu'on la croit, peut avoir ses exceptions. Il m'importe si peu personnellement qu'on la restreigne, ou qu'on lui laisse toute son étendue, que ce n'est pas, en vérité, le desir de lui ôter de son crédit, qui me détermine

à vous écrire. Je ne me suis pas, ainsi que vous le voyez, un instant dissimulé le risque que je courois par une condescendance qu'on attribue toujours dans une femme, plus au plaisir secret de se trouver aimée d'un homme qui lui plaît, qu'à quelqu'autre raison que ce puisse être ; & si en effet je le brave, ce n'est qu'à mon estime, à mon amitié pour vous, & plus encore peut-être, à la façon dont je sçais que, quelques illusions que vous puissiez vous faire, il vous est impossible de ne point penser de moi, que vous en avez obligation. Vous n'êtes pas le premier à qui la fantaisie de m'offrir son cœur, soit venue ; mais vous êtes le seul de qui je l'aie refusé avec les égards que vous me voyez pour vous. Plus il m'est important que vous ne vous mépreniez pas à leur cause, moins j'ai craint de vous redire à quoi vous les devez : si vous en alliez chercher la source dans d'autres motifs, comme de ce moment vous cesseriez de les mériter, vous verriez bientôt, à ma promptitude à les reprendre, combien vous vous seriez mépris.... Mais voilà, ce me semble, bien du sérieux pour une misere : ce n'est pas au moins de votre amour pour moi que je crois tel que vous me l'annoncez, &

par conséquent très-respectable, que je parle si cavaliérement; mais de l'amour en général, qui, je vous en demande pardon, n'a pas même, depuis que vous m'honorez du vôtre, cessé de paroître à mes yeux, la plus sotte chose du monde. Ce qui vient de m'échapper, est, je le sens bien, de la plus atroce barbarie: aussi, n'est-ce pas pour rien que je vous fais des excuses. Que voulez-vous? Puis-je dans le fond, à tout ce que je vois dans le monde, penser de ce caprice autrement que je ne fais? Croyez-vous que ce que l'on nous dit, nous aveugle toutes sur ce que l'on nous veut; & que celles à qui votre pernicieux jargon ne déguise pas le seul but que vous ayez auprès de nous, puissent vous en sçavoir assez de gré, pour vous récompenser ou de vos desirs, ou même de vos sentimens, aux dépens de ce qu'elles ont de plus cher? Car c'est toujours là que vous avez l'intention de nous faire venir: l'amour, dans ses commencemens, croit n'avoir d'autre but que de toucher; & peut-être, en effet, alors n'en a-t-il pas d'autres; mais, ses desirs croissant avec ses succès, il finit nécessairement, & quelquefois sans qu'il s'en doute lui-même, par avoir besoin de corrompre. Or,

moins je puis ignorer que c'est là sa marche, plus, à vous parler avec franchise, je crains fort pour vous, que vous ne trouviez à me tourner la tête, beaucoup plus de difficulté que vous ne croyez, même vous la fissiez-vous immense: & il faut que, si vous n'avez pas cru fort aisé d'y parvenir, vous ne l'ayez pas non plus jugé impossible, puisque vous avez parlé. Que vous êtes cruels pour nous, & pour vous-mêmes, avec la malheureuse habitude où vous êtes, de ne pouvoir vivre quelque tems avec une femme, quelle qu'elle soit encore, sur le pied d'ami, sans desirer de lui être quelque chose de plus! Combien la crainte où nous devons toujours être d'une déclaration de votre part, de toutes les importunités dont elle est ordinairement suivie, lorsqu'elle ne vous réussit pas d'abord, & des mauvais procédés qui leur succedent, quand enfin on a le malheur de vous croire sinceres, ne vous fait-elle pas perdre des ressources que vous pourriez trouver dans notre amitié, si nous pouvions, nous, n'en être pas tourmentées! Dans quelle réserve, par exemple, n'allez-vous pas me forcer de vivre avec vous! Je prévois avec chagrin que, ne vous aimant pas, com-

me vous le desirez (car je ne crains point de vous le répéter, cela arrivera indubitablement,) loin de me sçavoir quelque gré des sentimens que j'ai encore pour vous, & que je vous conserverai, à moins que vous ne me forciez de les perdre, vous me haïrez bientôt de la résistance que j'oppose à vos desirs, lorsqu'enfin, vous aurez perdu toute espérance d'en triompher. Votre cœur passe, & beaucoup trop facilement, de l'amitié à l'amour ; mais il ne retourne pas de même de l'amour à l'amitié ; & toute femme qui vous a inspiré le premier de ces sentimens, ne peut, quelqu'en ait été pour vous le succès, raisonnablement se flatter de vous voir jamais revenir à l'autre. Comme maîtresse, vous ne m'aurez point ; comme amie, vous me perdrez : ne ferez-vous pas là une belle affaire ? Mais, qu'est-ce donc qui vous tente tant en moi ? sont-ce les agrémens que je puis avoir ? Je ne ferai point faussement la modeste : je n'ignore point que, soit qu'elle le mérite ou non, ma figure est fort vantée ; mais, même en supposant qu'en le faisant, on ne lui rende que justice, combien n'y en a-t-il pas dans le monde qui y jouissent du même avantage ; & qui, de plus, vous seroient fort

obligées de ces mêmes desirs que je suis si fâchée de vous voir pour moi? Est-ce la certitude que mon cœur n'est, ni n'a jamais été à personne? Il n'y a pas longtems, témoin la jalousie que vous avez de M. de Cercey, que vous le croyez enfin. Je conviens que, me rendre sensible, doit être un triomphe pour votre vanité; & je crois bien aussi que cette considération n'entre point dans vos vues actuelles, pour aussi peu que vous le croyez, ou du moins, que vous semblez le croire : mais si, par hasard, elles vous réussissoient, je perdrois à vos yeux, non-seulement ce qui peut aujourd'hui m'y rendre d'un certain prix; mais bientôt, vous estimant moins pour m'avillir, vous en viendriez peut-être à croire que tout autre que vous auroit pu avoir le même succès : enfin, quand ce que je ne croirai jamais, il se pourroit que je ne perdisse rien de votre estime, je n'en verrois pas moins votre tendresse s'affoiblir; ce n'est pas que je croie absolument impossible que le desir seul ne vous mene pas : mais, pourtant, retranchez-le de ce que vous nommez amour; & voyez ce qui nous reste dans votre cœur. J'ai entendu parler sur cela, des hommes qui avoient du monde tous

l'usage qu'on en peut avoir, & que, par toutes sortes de raisons, je devois croire de très-bonne foi ; & ce que je leur ai entendu dire sur le peu de durée de vos sentimens, & sur la façon dont intérieurement vous pensez de nous, a fait sur moi une si terrible impression, qu'il ne se peut pas que rien la détruise jamais. J'ai, de plus, l'inconvénient de n'être point assez philosophe pour me passer de ma propre estime, & pour ne pas l'attacher à ces mêmes choses que d'autres ne regardent, peut être, que comme de très-imbécilles préjugés. La nature, si j'ose le dire, m'a, sur cet article, aussi bien servie que j'aurois pu le desirer ; & loin de chercher à en altérer en moi le bénéfice, il n'y a rien que je n'aie fait pour l'augmenter : j'ai, d'ailleurs, on ne peut pas moins d'imagination ; voyez donc si, avec tout cela, beaucoup de respect pour les devoirs qu'on m'a fait contracter, une incrédulité extrême sur l'amour, fort peu de reconnoissance pour le desir, & de vous, en général, la plus mauvaise opinion qu'on puisse en avoir, on peut bien facilement se flatter de me plaire, & s'il est même bien sage de le tenter ? Mais, en voilà assez, & trop, sans doute, tant sur la chose que sur moi. J'oubliois

de vous dire que M. de Cercey est par rapport à vous, dans l'état le plus singulier : qu'il en soit plus content qu'il ne l'étoit, lorsque vous le croyez votre rival, & qu'en conséquence vous lui écriviez avec tant de sécheresse, c'est ce qui me paroît assez simple ; mais qu'il vous loue sans cesse avec un enthousiasme qui vous feroit rire vous-même, sur la solidité de vos sentimens ; & que ce ne soit que depuis la lettre tendre que vous m'avez, il y a quelques jours, fait l'honneur de m'adresser, qu'il fasse de cette belle qualité la matiere de votre éloge, c'est, je l'avoue, ce qui me paroît un peu suspect. Je suis donc bien aise de vous avertir qu'il en diroit infiniment moins que je ne laisserois pas que d'en rabattre encore beaucoup. Le frippon ! ah ! s'il sçavoit combien dans le fond de l'ame je me moque de lui.

Nous comptions, sinon retourner pour toujours à Paris, du moins y aller passer quelque tems ; & M. de Cercey avoit si bien manœuvré auprès de Mme. de L. V. qu'il ne s'en est presque rien fallu qu'elle n'ait cru indispensable ce petit voyage ; mais, en lui prouvant combien peu il est nécessaire, je viens, au grand regret de votre ami, de donner un fu-

rieux échec au crédit qu'il se croit sur elle. Je pourrois bien n'en être pas pour cela mieux avec lui : mais avec votre permission, & la sienne, c'est ce qui m'est parfaitement égal. Le tems est admirable : j'aime la campagne ; celle-ci, sur-tout, me paroît charmante, je crois donc, afin que vous ne comptiez pas tant sur le pouvoir de M. de Cercey pour me la faire quitter, quand cela pourroit lui convenir, devoir vous dire que ce ne sera que quand je le voudrai, & que je ne le voudrai de long-tems. D'ailleurs, qu'irois-je faire à Paris ? y avoir votre amour sur les bras ? cela ne m'arrivera-t-il pas assez tôt ?

Adieu, Monsieur, je ne vous défends pas de m'écrire : je voudrois seulement que vous eussiez le bon esprit de vous le défendre vous-même ; mais bon..

LETTRE XVII.

Plus vous attribuez de force au principe que vous établiſſez, moins vous croyez que ſa juſteſſe puiſſe être conteſtée, plus auſſi je dois être ſurpriſe de ne vous voir employer que ſi tard un moyen dont vous attendiez de ſi grands effets. Seroit-ce que vous auriez dans le fond moins d'envie de m'attendrir, que je ne dois vous en croire; ou que tout preſſé que vous pouvez être de me vaincre, ſûr d'y parvenir, dès qu'il vous plairoit de vous en faire une affaire un peu ſérieuſe, vous auriez voulu me laiſſer l'honneur de me débattre quelque tems? Ce procédé de la part d'un homme amoureux ſeroit tout à la fois ſi rare & ſi beau, que j'ai peine, je l'avoue, à vous en croire capable. Vous aimez mieux, en général, un triomphe qui vous coûte peu, qu'une réſiſtance qui, en honorant votre conquête, puiſſe vous la rendre de quelque prix: enfin, il n'eſt que trop prouvé que ce qui vous eſt communément le plus néceſſaire, n'eſt pas de nous eſti-

mer. S'il m'arrive jamais de prendre une part directe à votre façon de penser sur cela, nous pourrons la discuter ensemble; mais j'y suis, quant à présent, trop peu intéressée pour chercher à la combattre, ou à la redresser. Votre modération avec moi, comme j'avois l'honneur de vous le dire, m'étonnoit donc beaucoup; & d'autant plus que je sçavois, aussi-bien que vous-même, avec quelle facilité vous pouviez me réduire au silence. *Quoi !* me disois-je, *voilà deux fois qu'il me parle de son amour; il semble desirer vivement que je le partage! je lui annonce la plus désespérante cruauté! quand il n'y croiroit pas, son devoir ne seroit pas du moins de paroître y croire! D'ailleurs, les airs que je me donne d'assurer qu'elle ne finira jamais, méritent punition! il ne tient qu'à lui de me prouver à quel point je me trompe, lorsque je me crois inexorable? & il ne le fait pas! Se pourroit-il qu'avec l'usage si connu qu'il a des femmes & du monde, il ignorât que, pour soumettre la plus rebelle, il ne faut que lui démontrer la nécessité de venger la gloire de ses charmes; & que cette démonstration est toujours d'autant moins contestée, que c'est à l'amour-propre qu'on la fait, & qu'elle a plus de quoi lui plaire.* Il est de

plus ſi clair qu'une femme abandonnée par ſon mari, n'a rien de mieux à faire que de le punir du tort qu'il a, qu'il ne ſe pouvoit point qu'une vérité ſi généralement reconnue, ne m'eût pas auſſi vivement frappée qu'elle le devoit; & que je vouluſſe me donner le ridicule d'être la ſeule qui ne l'admiſſe pas; il eſt vrai qu'en ſuppoſant, comme on fait, que c'eſt le ſeul parti qu'elle puiſſe prendre, on eſt forcé auſſi de la ſuppoſer très-affligée, ou du moins fort piquée de cet abandon; car ſi, par haſard, cela n'étoit pas, vous conviendriez à votre tour, que n'ayant aucun beſoin de ſe venger, puiſqu'à tous égards, elle ſeroit ſur cet événement de la plus profonde indifférence, elle ne pourroit pas le faire, ſans paſſer pour être fort inconſéquente. Or, par malheur pour cette ſublime vérité dont vous faites la baſe de tous vos raiſonnemens, mon cœur & ma vanité ne ſouffrent pas plus l'un que l'autre de la conduite de M. de... Vous en aſſurer, eſt, ce me ſemble, vous répondre. Sans vous avoir dit préciſément de quelle façon j'en étois affectée, je m'étois cependant aſſez expliquée ſur cela, pour que tout au moins vous puſſiez croire que ſes torts avec moi ne pre-

noient rien du tout ſur le bonheur de ma vie ; & c'auroit été auſſi ce que vous en auriez penſé, ſi vos nouvelles idées vous euſſent pu permettre d'en tirer une concluſion qui leur auroit été ſi défavorable. Sçavez-vous toutefois ſi, même dans la ſuppoſition que vous avez faite ; &, ſans avoir de plus, toute la raiſon que vous avez la politeſſe de paroître me croire, je ne pouvois pas enviſager cela très-différemment de vous ; & le voir, pour ne pas dire plus, tout auſſi bien ? Seroit-il impoſſible d'abord, quand je verrois l'inconſtance de M. de... avec moins de philoſophie qu'elle ne m'en laiſſe, que je préféraſſe la douleur d'en gémir, au plaiſir de m'en venger, & que je me cruſſe même moins dégradée de l'un que de l'autre ? Ce ſeroit à moi ſans doute une façon de penſer bien bizarre, & que je juſtifierois mal aiſément ; mais enfin ſeroit-il impoſſible que je l'euſſe, & même que je la gardaſſe ? S'il eſt doux de ſe venger, n'eſt-il pas beau de ne le faire point ? Mais quand il y auroit moins de grandeur à pardonner les injures, n'en eſt-ce donc pas aſſez pour une femme abandonnée par ſon mari, & qui ſent avec la plus grande vivacité cet abandon, que l'infortune

qu'elle essuie; & voulez-vous qu'elle y joigne le malheur, beaucoup plus affreux, parce qu'il n'a pas de terme, de se faire mépriser de l'homme de qui l'estime lui est le plus nécessaire ? La vengeance dans ce cas là ! Ah ! qu'une femme qui se la conseille a souvent à la pleurer ! & qu'il y en a peu !... j'oserai dire plus : il n'y en a point de celles qui se la sont promise, qui, à quelques désordres que successivement elle se soit livrée; à quelqu'endurcissement sur l'ignominie qu'elle soit parvenue; avec quelque tranquillité qu'elle ait subi le mépris public, toujours suivi pour elle, quand elle le mérite, du mépris de son mari, qui ne voulût racheter au prix de sa propre vie, & l'innocence qu'elle a perdue, & cette estime qu'elle ne peut pas plus recouvrer que son innocence même. Mais je veux que sa vengeance ne soit sçue que de celui qu'elle y associe (vous avez trop d'usage du monde pour croire que cela soit possible; n'importe, je veux bien un instant le supposer tel); peut-elle elle-même l'ignorer ? Se peut-il de plus qu'elle ne sente pas avec la plus affreuse douleur à quel point elle s'est avilie devant elle-même; & croyez-vous de bonne foi, qu'elle puisse trou-

ver, ſoit dans l'amour qu'elle inſpire ; ſoit dans ſes propres ſentimens, de quoi ſe conſoler jamais d'avoir perdu le droit de s'eſtimer ? Droit ſi précieux ! que ne jouiſſent-ils d'aucun autre avantage, l'honneur & la vertu s'en croiroient & en ſeroient, en effet, aſſez payés. Suppoſez à préſent (& rien aſſurément ne doit moins vous coûter à faire) que ſon mari ſoit inſtruit ; & qu'aſſez ſage pour éviter un éclat, il conſente dévorer dans le ſilence la honte qu'elle imprime ſur lui ; voyez-là chez elle-même, n'y être, pour ainſi dire, encore apperçue que pour y eſſuyer ſans ceſſe tout ce que l'amour-propre offenſé, & libre dans ſon reſſentiment, peut imaginer de plus outrageant & de plus cruel. Voyez-la, forcée de plier honteuſement devant ſes propres domeſtiques, n'échapper à leur inſolence, ou n'acheter leur diſcrétion que par la plus aviliſſante patience ; &, pour comble de douleur, ne pas y parvenir toujours. Voyez-la, enfin, déſavouée de ſa famille & de ſes amis, condamnée à une ſolitude éternelle ; ou, ce qui eſt bien pis encore, à ne pouvoir plus paroître en public, qu'avec des femmes de qui le nom ſeul annonce ſon déshonneur & ſon humiliation. Et c'eſt

vous ! vous qui me dites que vous m'aimez ! vous ! dis-je, qui voudriez que je le crusse, qui, pour que je vous rende heureux, parlons plus juste, peut-être, qui pour que je satisfasse je ne sçais quelle fantaisie, ne craignez point de me proposer de perdre à tous égards ! & encore ! avec quelle légéreté me le proposez-vous ! Vous en rougiriez vous-même, si le caprice qui vous entraîne, & l'habitude de mettre le sophisme à la place du sentiment, & d'en trouver le même prix, pouvoient vous permettre de le sentir. Mais comme vous voyez, vous n'avez pas à craindre de ne me l'avoir montrée qu'en pure perte. Eh ! quel est l'homme qui aujourd'hui ne voit pour moi de gloire & de bonheur que dans la vengeance ? C'est le même que j'ai vu, & il n'y a pas long-tems, employer toute l'éloquence imaginable à me justifier les erreurs de mon mari. Je ne sçais si, par les circonstances, le rôle que vous jouiez alors, étoit fort raisonnable : mais, du moins, vous faisoit-il plus d'honneur à mes yeux. Car enfin, vous en direz ce que vous voudrez, vous étiez ami de M. de... A présent même que vous avez cessé de l'être, à moins (ce que j'aurois assez de peine à concevoir) que vous

n'ayez trouvé le ſecret d'accorder enſemble, vos projets ſur moi, avec votre ancienne amitié pour lui, n'êtes-vous pas forcé de paroître encore à cet égard ce que vous étiez? Que dis-je! pour faire réuſſir plus aiſément ces mêmes deſſeins, ne le ſerez-vous pas de lui paroître encore plus ſon ami que jamais? Je n'ignore point que vous avez à me répondre *que vous êtes plus liés par le goût des mêmes plaiſirs, & par les haſards du monde, que par la conformité des ſentimens; qu'il eſt pour vous, moins un ami, que ce qu'on appelle une connoiſſance; qu'enfin on ſéduit plus aiſément la femme de ſon ami, que celle de quelqu'un avec qui l'on ne vit pas; &, qu'euſſiez vous toujours négligé M. de...., il ſeroit actuellement l'homme de Paris que vous rechercheriez le plus.* Grand Dieu! que de choſes ſe permet l'amour! que de perfidies accumulées les unes ſur les autres! & qui, libéré du joug de cette paſſion, peut ſans en mourir de honte, ſe rappeller à quel point elle l'a emporté loin de ſes principes! combien de devoirs on lui a ſacrifiés! & toute la ſcélérateſſe qui a ſuccédé quelquefois à la probité qu'on ſe croyoit, & qu'on avoit peut-être! Et c'eſt cet affreux ſentiment qu'on voudroit faire regner dans mon

ame! Mais je me ſens trop aigrie de votre lettre pour vouloir pouſſer la mienne plus loin : je me ſuis preſcrit des limites, je ne veux pas les franchir. Si je vous afflige, je vous en dis aſſez ; &, ſi vous n'avez pas en vous-même de quoi vous reprocher vos torts, je vous en ai dit plus que je ne devois.

LETTRE XVIII.

Dès mon arrivée ici, ou du moins fort peu de jours après, je me suis étonnée du soin que vous preniez de m'envoyer des couriers pour des lettres aussi peu intéressantes pour vous & pour moi, que devoient naturellement nous l'être les nôtres ; & je m'étois par conséquent proposé plus d'une fois de vous demander à propos de quoi vous vous imposiez cette tâche ; mais née fort distraite, & de plus, ne croyant pas que vous attachassiez à notre commerce plus d'importance que je n'y en mettois moi-même, je ne me suis jamais souvenue de vous interroger sur cela. Le ton que vos lettres ont pris depuis quelque tems ne me permettant plus à cet égard la même indifférence, j'ai cru ne devoir plus oublier de vous prier, & très-sérieusement, de laisser à la poste le soin de nous apporter respectivement de nos nouvelles. Si j'en devois recevoir des vôtres beaucoup plus tard, ou avoir à craindre de n'en pas recevoir du tout, vous sentez bien que je ne voudrois

courir

courir ni l'un ni l'autre de ces hasards; mais quoique le château de Mme. de L. V.... ne soit que sur un chemin de traverse, & que la poste n'y passe pas, nous n'en sommes point sur cet article plus mal servies. Un messager qui va d'ici tous les jours chercher à la ville la plus voisine les provisions, nous en rapporte très fidellement les lettres qu'il y trouve pour nous; enfin, toutes les personnes qui m'écrivent se contentent de cette voie, & je ne vois pas bien pourquoi vous seriez le seul qui me dépêcheriez des couriers. *Mais on ne sçait*, me répondez-vous, *à qui de vous, ou de M. de Cercey j'adresse les miens; & l'on peut même d'autant moins présumer le véritable objet de leurs courses, que ce n'est jamais qu'à lui qu'ils remettent leurs paquets, & qu'ils ne sont, en apparence, chargés pour vous que de ces complimens d'usage qui ne peuvent rien laisser à l'interprétation*; cela est vrai, mais l'empressement qu'il a de passer chez moi aussi-tôt qu'il a reçu vos lettres, & dont, quoique je l'en gronde tous les jours, je n'ai pu encore le corriger, peut & doit même faire soupçonner que ce n'est point pour lui seul que l'on voit ici vos gens si souvent. Enfin, que vous dirai-je? ce

soin de votre part, si fait pour donner à toute autre que moi la plus haute idée de vos sentimens, me blesse, parce qu'il me semble me commettre, & que je ne sçaurois supporter d'être commise en quoi que ce soit. Les gens de M. de Cercey, surpris eux-mêmes de ce redoublement d'attention que vous avez pour leur maître, en ont conjecturé que quelque chose, & qui passe leur sagacité, vous oblige à lui envoyer des messagers extraordinaires. D'après ce que les miens en ont dit, ils ne les attribuent encore qu'à quelque intrigue où je puis aussi m'être engagée, parce que ma conduite ne leur permet pas de croire que vous m'ayez fait l'objet de vos vœux, ou que, si cela étoit, je voulusse y répondre. Mais vous connoissez trop cette sorte de gens pour supposer que si la fréquence de vos couriers continuoit, ils persistassent dans la bonne opinion qu'ils ont de moi, & que même ils ne se vengeassent pas de l'avoir eue, en portant dans leurs idées les choses aussi loin qu'elles puissent aller. Cette marche, qui est assez celle de tout le monde, est beaucoup plus encore la leur que celle de personne, parce qu'où il y a moins de lumieres;

il y a communément plus de malignité. Je vous annonce de plus, que l'on attend ici Messieurs DAR.... & de D.... c'est-à-dire, & vous le sçavez aussi-bien que moi, les deux plus méchantes viperes de la cour. J'ai personnellement d'autant plus de raison de craindre leurs commentaires, qu'à mon entrée dans le monde, tous deux, & solidairement, je crois, entreprirent ma conquête, & que je leur donnai le ridicule de la manquer. Il est, à ce que l'on m'a dit, dans les principes de la plus grande partie des hommes, de ne se pas moins venger d'une cruelle que d'une inconstante : & le desir, encore plus souvent l'air, ou l'amour-propre, vous conduisant presque toujours auprès de nous, je ne doute pas que cela ne doive être. Quoi qu'il en soit, ils connoissent vos gens ; ils ne seroient pas si lents à voir clair que ceux de M. de Cercey : & quand ils croiroient que c'est aussi gratuitement qu'ils l'ont fait eux-mêmes, que vous me rendez des soins, vous les connoissez trop pour croire que ce fût cela qu'il leur convint de dire. Si vous ne voulez donc ni me désobliger formellement, ni même ce qui, à coup sûr, en seroit la suite, me

forcer à rompre pour jamais tout commerce avec vous, vous aurez attention à ce que, sur quelque prétexte que ce puisse être, aucun homme à vous ne se présente ici que je n'aie révoqué la défense que je vous fais d'en envoyer.

Je vais à présent répondre à votre lettre; elle m'offriroit, si je voulois, bien des objets à discuter, mais ma paresse naturelle, jointe à quelques autres raisons qu'il me paroît inutile de vous dire, m'en fera passer quelques-uns sous silence. En cas que vous regardiez cette omission comme un tour que je vous joue, je vous promets de la réparer quand il vous plaira; & peut-être ne serez-vous pas fort aise que j'en aie bien voulu prendre la peine. Je commence:

Si je ne vous crois pas tout-à-fait aussi affligé de m'avoir déplu que vous le desireriez, je n'ai, en revanche, aucune peine à vous croire très-mortifié du mauvais succès d'une lettre dont, selon toute apparence, vous attendiez de fort grandes choses. Mais, n'étoit-ce pas à vous, dans le fond, une terrible inconséquence que de me répéter sans cesse qu'il n'y a pas de femme qui vous inspire autant d'estime que moi, & de ne me parler cependant que comme

vous auriez pu faire à la femme que vous auriez estimée le moins ? Il est vrai que vous avez assaisonné de toute la galanterie imaginable, des maximes & des conseils ; par eux-mêmes assez singuliers ; mais, en laissant là les uns & les autres, de la galanterie où l'on n'auroit dû ne montrer que de l'amour ! Quelle méprise ! en vérité ! si vous eussiez pu avoir à démontrer à Madame de Li.... par exemple, à quel point une jolie femme qui souffre patiemment les injustices de son mari, se dégrade dans l'opinion des gens sensés, j'aurois cru, tant elle étoit légere, que c'étoit à elle que vous aviez destiné cette lettre. Vous desirez avec la plus grande ardeur que j'oublie ce ton d'aisance que bien des raisons, à ce qu'il me semble, auroient dû vous interdire auprès de moi : vous voulez, dites-vous, que j'accorde cette grace au repentir dont vous êtes pénétré : vos torts, je ne vous le cache pas, m'ont été sensibles ; mais ne me l'ont pas été non plus au point de vous en punir plus long-temps. Vous n'êtes pas encore assez heureux pour que je sois affectée de ces mêmes torts autant qu'il se peut que vous vous en soyez flatté. A l'égard de l'idée que cette let-

tre a dû me donner de votre amour, je ne crois point devoir vous cacher que celle qu'en effet j'en ai prise, ne lui est point du tout favorable. Ne vous en affligez pas; si je croyois que vous m'aimiez, je n'en étois pas encore assez reconnoissante pour que vous perdiez beaucoup à m'avoir ôté de l'opinion que j'avois de votre tendresse. J'imaginois bien, quoique vous me répétassiez sans cesse que vous n'en vouliez qu'à mon cœur, que vous me cachiez au moins la moitié de vos prétentions: mais si ce jargon de sentiment dont vous masquez le desir par-tout où vous croyez qu'il ne seroit pas sûr pour lui de paroître à visage découvert, ne m'abusoit pas, il me prouvoit que vous faisiez quelque cas de ma façon de penser; ou que, si vous ne la prisiez pas intérieurement autant que vous sembliez le faire, vous ne vous en croyiez pas moins obligé de me cacher sous des marques d'estime l'idée que vous en aviez. Je n'ai jamais eu beaucoup de foi à ce qu'on appelle l'*amour Platonique*; mais je suis convaincue que, s'il se pouvoit qu'il existât, notre sexe, sous quelque aspect qu'on veuille le considérer, en seroit infiniment plus capable

que le vôtre. Un désintéressement poussé si loin, me paroissoit donc, de votre part, un si grand miracle, que j'avois cru ne devoir pas l'adopter sans examen : vous me disiez, cependant, cela d'un air si vrai que je ne sçais ce qu'enfin il en seroit arrivé, sans cette lettre si ingénieuse qui m'a fait penser que si je vous donnois mon cœur, & que je ne vous donnasse absolument que cela, je ne vous rendrois que fort médiocrement heureux : car, s'il eût été vrai que sa seule profession eût pu vous suffire, quel besoin auriez-vous eu de me prêcher la vengeance ? Je puis, sans manquer à mes devoirs en aucune façon, livrer mon ame à toutes les douceurs de l'amitié ; &, sans blesser davantage mon innocence, il m'étoit aussi possible de vous mettre au nombre de ceux qui m'inspirent ce sentiment : mais quand je vous aurois accablé de préférences, un bonheur si chimérique pour l'amour, n'est pas fait pour le contenter ; & je crois que toutes les fois qu'il feint d'en être satisfait, c'est qu'il regarde ce qu'on vient de lui accorder comme un moyen de parvenir à ce qu'il desire. Vous devez donc voir clairement que vous vous êtes trop pressé ; & que, pour

me montrer sans déguisement le but où vous tendiez, il falloit, du moins, que vous eussiez atteint le but où vous paroissiez tendre. Ce n'est pas que je ne vous trouve très digne du sentiment qui paroît aujourd'hui le seul objet de vos desirs; & que je ne croie que vous joignez à vos agrémens toutes les vertus possibles; mais, malgré tout cela, je regarderois toujours comme fort dangereuse, entre un homme comme vous, & une femme de mon âge, une liaison si intime; & il faudroit, de toute nécessité, pour pouvoir me la faire former, que j'ignorasse qu'il y a un sentiment, ou une fantaisie que l'on nomme *Amour*; & que cette intimité doit le favoriser beaucoup s'il est né, ou le faire naître, s'il ne l'est pas encore. Renoncez donc, tant que j'aurai lieu de vous croire l'envie d'être mon amant, à devenir pour moi un ami si tendre. Vous seriez content, dites-vous, si vous étiez simplement dans mon cœur, comme y est M. de Cercey : je suis, moi, fort sûre que ce partage avec lui, ne vous plairoit pas long-temps : mais ce partage même (car je me flatte que vous n'auriez pas la prétention d'y regner seul) dût-il, en effet, vous satisfaire, il ne dépen-

droit pas encore de moi de vous l'accorder. M. de Cercey, vous ne l'ignorez pas, est mon parent : j'ai commencé à le voir, dans l'âge où le cœur cherche à se faire des attachemens : il me parut, dès-lors, très-digne du mien : plus mes yeux se sont ouverts sur lui, plus j'ai trouvé de raisons de croire que j'en avois très-bien jugé : le tems seul, joint aux preuves que vous pourriez me donner, qu'en jugeant de vous comme j'ai fait de lui, je ne me trompe pas davantage, pourroit peut-être vous mettre dans mon cœur au même rang. Si vous le desirez bien sérieusement, & que vous ne desiriez plus que cela, je trouverai, sans doute, d'autant moins de difficulté à vous l'accorder, qu'il est est plus vrai que j'ai pour peu de gens autant d'estime que j'en ai pour vous. Je vous demande presque pardon, non de vous estimer tant, mais de vous le dire : car je n'ignore pas qu'en vous le disant, je risque de vous fâcher beaucoup, du moins, passe-t-il pour certain que quand vous avez des prétentions sur une femme ; & qu'elle n'a à votre service que ce sentiment, vous vous passeriez fort qu'elle vous en donnât des assurances. S'il arrivoit, pourtant, que

dans ma bouche, des protestations de ce genre, vous déplussent à un certain point, je suis assez de vos amies pour vous estimer sans vous le dire. Ce n'est pas, selon toute apparence, tout ce que vous voudriez que je fisse pour vous; mais, me pardonnerez-vous de vous le dire? C'est, en vérité! tout ce que je puis faire.

LETTRE XIX.

SÇAVEZ-vous bien, Monsieur le duc, que si vous me mettez dans le cas de ne sçavoir plus comment, ni sur quel ton vous écrire, je suis tout-à-fait capable de ne vous plus écrire du tout ? Vous devenez querelleur ! Ah ! je vous le conseille ! croyez-moi, ne me donnez pas d'humeur : je n'en suis pas naturellement fort susceptible ; mais quand il m'arrive d'en prendre, j'en prends beaucoup, & même la garde long-tems, parce que moins je puis attribuer la mienne à mon caractere, plus je dois croire qu'elle est fondée. Voyons, cependant : de quoi vous plaignez vous ? Il vous plaît de m'écrire une lettre ! je veux bien, par égard pour vous, ne pas lui donner toutes les qualifications qu'elle méritoit ! disons donc simplement qu'elle étoit fort déplacée. En y répondant (ce qu'il se peut que je n'eusse pas dû faire), je commence, au lieu de vous en montrer du ressentiment, par me moquer un peu de vous : puis, comme la raillerie ne sçauroit ap-

paremment être jamais pour moi, vis-à-vis de vous, qu'un état forcé, je deviens insensiblement, & sans m'en douter peut-être, plus sérieuse. Je ne sçais si, dans le fond, vous avez cru avoir à vous plaindre de cette lettre : mais il n'en est pas moins vrai que vous m'avez fait de très-humbles excuses de la vôtre : vous croyez donc que je n'en devois pas être contente ? Je conviens que, ma premiere colere passée, sentant aussi que je pouvois avoir eu tort de prendre si sérieusement de certaines choses ; n'en voyant, ni même n'en voulant voir d'autres, des mêmes yeux que vous, j'ai cru pouvoir sans risque m'égayer. Vous me dites que vous m'aimez : que voulez-vous que je vous réponde ? *Comme vous voudrez ?* Vous ne gagnez rien à vous obstiner à ce sentiment ; je ne gagnerois pas davantage à vous le défendre : il me seroit donc fort inutile d'insister là-dessus ; mais vous verrez, quoique vous en puissiez croire, que mon opiniâtreté vaudra bien la vôtre. La plus forte preuve que je pusse, dites-vous, vous donner de mon indifférence, étoit de vous interdire les couriers ; il se peut que vous aiez raison ; mais, me suis-je engagée à vous

en donner d'amour ? Vos couriers m'ont choquée : ce soin de votre part, puisqu'il faut vous le dire, ne m'a paru qu'une affectation qui, de plus, me commettoit : je n'ai pu souffrir d'être commise plus long-tems ; & je vous aurois aimé, que vous m'auriez vu penser de même. Je vous refuse, ajoutez-vous, jusqu'à mon amitié ; non, mais je ne veux pas que celle que je consens à avoir pour vous, soit du genre dont vous la desiriez ; un sentiment si exclusif ressemble si fort à l'amour, que si je le trouvois dans mon ame pour quelqu'un, il me feroit mourir de peur ; & si vous vouliez, ou pouviez être de bonne foi, vous conviendriez que vous en seriez moins jaloux, si vous ne vous flattiez pas qu'une amitié de cette espece, doit mener celle qui l'accorde, à quelque chose de beaucoup plus vif. Comme je vous pardonne d'aider votre sentiment de tout ce qui peut le faire réussir, vous devez me pardonner aussi de me prémunir contre ses ruses : *Mais ce seroit ma confiance qui vous tenteroit le plus.* J'avoue que je ne sçais pas trop, ni ce que c'est que cette prétention, ni quelles en sont les bornes : est-ce que je vous ouvre mon cœur sans aucune

reſtriction ? Si ce n'eſt que cela ; vous avez en vérité bien peu de choſe à deſirer. Comme des gens, à qui je crois ſans examen, m'ont dit que vous êtes dans le commerce de la plus grande ſûreté, j'ai toujours parlé devant vous ſans m'impoſer de contrainte. Il eſt poſſible, cependant, qu'il y ait des choſes ſur leſquelles je ne vous ai pas abſolument ouvert mon cœur ; mais, ſans compter que rien ne vous étoit moins important, & j'ajoute de plus, inutile, que d'y lire à certains égards, je ſuis perſuadée qu'il y a des confidences qu'une femme ſenſée ne doit jamais faire, parce que, ſi dans le moment, elles ne tirent pas à conſéquence pour elle, il ſe peut qu'un jour elle ait à ſe reprocher de les avoir faites : que nous nous définiſſons moins comme nous ſommes, que comme nous nous croyons ; que ce qui eſt vrai un jour, ceſſe un autre de l'être : que c'eſt moins à nous-mêmes à dire quelle eſt notre façon de penſer, qu'à ceux qui vivent avec nous, à la pénétrer ; qu'il n'y a rien dont les hommes n'abuſent contre nous ; & qu'enfin, pour terminer cette longue kirielle de morale, ſoit par prudence, ſoit par modeſtie, on ne ſçauroit jamais

parler assez sobrement de soi-même. D'ailleurs sans affaires comme sans passion, quels secrets pourrois-je avoir à vous confier ? Je vois, par votre acharnement à y revenir, que ce que vous desireriez le plus, seroit de sçavoir si je suis aussi libre que j'affecte de l'être ; &, malgré toute votre attention à me le déguiser, je crois voir aussi bien, que vous êtes intérieurement tout près de penser que je ne rejetterois point votre tendresse, si je n'étois pas sensible à l'amour d'un autre. Il est si cruel de ne point réussir, & de ne pouvoir accuser un rival aimé de son peu de succès : il est de plus, si impossible qu'une femme de mon âge, & dont on dit que la figure n'est pas mal, soit véritablement dans l'état de liberté que j'affiche à vos yeux, que je ne suis point surprise de la peine que vous avez à me croire sur cela. Il me paroîtroit aussi simple, si j'étois dans le cas où vous me supposez, que je vous en fisse mystere, parce que l'envie que vous avez de lire dans mon ame, ne me paroît point du tout vous en donner le droit. En vous assurant, non-seulement que je ne vous aime pas, mais même qu'il y a toute apparence que je ne vous aimerai jamais,

il me semble que je vous dis tout ce que je puis vous dire. Cette répétition ne vous amuse point, n'est-il pas vrai ? changeons donc de matiere; car sur cela, je ne pourrois jamais qu'y retomber. Une chose qui, ce me semble, vous étonne, pour le moins, autant que l'indifférence dont je me pare, & que vous n'admettez guere davantage, est que je vive dans une liaison si intime avec une femme qui a une *affaire* dont même elle ne se cache pas; & que, voyant tous les jours l'amour de si près, j'aie pu lui conserver tant d'aversion. Premiérement, ce n'est peut être pas pour le haïr moins, une si bonne recette, que de vivre tant avec lui: mais laissant là le badinage, je vais entrer en éclaircissement sur le reste avec vous, puisque je ne pourrois le négliger, sans que la réputation d'une femme qui m'est fort chere, n'en fût compromise. Mme de L. V... n'a donc point *d'affaire*: elle aime très-tendrement M. de Cercey; elle en est aimée de même; mais il n'y en a pas pour cela plus *d'affaire* entr'elle & lui, qu'il n'y en a entre vous & moi qui, à ce que j'imagine du moins, n'avons rien à démêler ensemble. Je m'étonne que votre ami, qui me paroît

vous avoir enfin confié leurs sentimens respectifs, ne vous ait point dit sur quel pied il est avec elle; ou que, si, comme j'y vois beaucoup d'apparence, il l'a fait, vous ayez mieux aimé penser qu'il ne jugeoit pas à propos de vous dire tout, que de croire, ainsi que vous l'auriez dû, que la vérité pure vous parloit par sa bouche. Non, encore une fois, il est si peu dans le caractere de M. de Cercey, d'avoir laissé dans ses confidences, quelques nuages sur la conduite d'une femme qu'il ne respecte pas moins qu'il ne l'aime, qu'il faut nécessairement que ce soit dans la corruption des mœurs d'aujourd'hui (voyez à quel point je vous ménage!) que vous avez puisé l'idée que vous avez d'elle. En tout cas, vous pouvez, sans avoir rien à vous reprocher, vous en faire une autre; car je puis vous jurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que vous ne pourriez jamais en concevoir une qui fût plus fausse, & plus injuste. Pouvez-vous, de plus, imaginer que si Madame de L. V... vivoit avec M. de Cercey, comme, malgré tout votre désintéressement à mon égard, vous auriez quelqu'envie que je vécusse avec vous, elle pût se résoudre à une publicité qui lui seroit si hon-

teuse; & qu'elle fît, pour ainsi dire, trophée de son goût pour votre ami, & le mien ? Vous la connoîtrez vraisemblablement un jour; & je vous verrai rougir d'avoir un seul instant pu la confondre avec ces femmes qui n'ont que trop influé sur votre façon de penser, puisqu'il vous en coûteroit tant, non pour croire, mais pour supposer qu'il y en ait quelqu'une capable d'un sentiment honnête. L'intention de Madame de L. V.... est donc d'épouser M. de Cercey : vous le sçavez ; & si, en attendant que leur dispense arrive, & libre, enfin, par la mort de son cruel oncle, elle a cru pouvoir vivre avec lui sans contrainte & sans mystere, elle ne s'en est pas plus permis rien qui put altérer l'estime qu'il a pour elle. Rien, je le sçais, n'est plus extraordinaire que ce que je vous dis ; & vous n'êtes pas le seul qui, pour ne point dire plus, doutiez de l'innocence de leur liaison ; mais rien n'est, cependant, plus réel. Il ne tient donc qu'à vous de voir, par le compte que je vous rends, que la mienne ne court aucun risque à vivre avec eux comme je fais : mais, quand il seroit vrai que Madame de L. V... se fût moins respectée, son exemple ne pourroit ja-

mais être une regle pour moi, puisqu'elle est libre, & que je ne le suis pas. Si, au reste, j'étois dans la même position qu'elle, je ne m'en croirois guère plus autorisée à des choses dont, en supposant que le public ne pût pas me faire un crime, il seroit toujours en droit de m'estimer moins : or, ce seroit ce que je ne voudrois jamais qu'il pût faire ; ne me trouvez-vous pas bien bizarre ?

P. S. Mme. de T... dont vous me demandez des nouvelles, est partie d'avant-hier ; mais seroit-il possible que M. de P... persistât dans le dessein de lui plaire ? Je me flattois pour lui, que la réflexion l'en auroit fait revenir. J'entends dire toute la journée que l'amour donne de l'esprit à ceux qui n'en ont point ; & j'ai jusques ici beaucoup de raisons de croire qu'on ne dit pas vrai : quant à la proposition inverse, je n'en connois guere de plus prouvée. Nous attendons toujours, & sans aucune impatience, je vous jure, les deux personnes que je vous ai annoncées dans ma derniere lettre. C'étoit une belle occasion pour me faire retourner à Paris, que leur arrivée ici ; car il est sûr qu'ils m'y déplairont beaucoup ; mais

ils ſont dégoûtés de me dire des douceurs; & la certitude que j'en ai me fera ſupporter leur préſence plus aiſément. Vous me reconnoiſſez bien là, n'eſt-il pas vrai ? M'en aimez-vous davantage ? Hélas, je crains bien que non.

LETTRE XX.

JE ne suis point du tout étonnée que vous le soyez, vous, de tout ce que je vous ai mandé de Madame de L. V... & de votre ami. Sa façon de vivre avec lui, sur-tout dans les termes où ils en sont l'un & l'autre, est, en effet, une chose si rare que quand vous feriez même pis que de douter de tout ce que je vous ai dit, je vous le pardonnerois encore. A l'égard des raisons qu'elle a pour cacher si peu ses sentimens, si je ne vous le dis pas, ce n'est point dans l'intention de vous en faire mystere ; mais parce que pour vous les deduire, j'aurois besoin d'entrer dans une multitude de détails qui, en coûtant beaucoup à ma paresse ne pourroient que médiocrement vous intéresser. S'il arrivoit pourtant que vous les crussiez dignes de votre curiosité, M. de Cercey, qui les possede encore mieux que moi, & qui ne craint pas tant d'écrire, se fera, selon toute apparence, un plaisir de la satisfaire. A propos de lui, je suis encore on ne peut pas plus surprise

qu'il ait eu la force de vous cacher ses engagemens avec Madame de L. V... Il est vrai qu'elle en avoit exigé le secret le plus profond; mais il n'en est pas, malgré cela, moins extraordinaire, non-seulement qu'il l'ait si rigoureusement gardé avec vous, mais qu'il ait sçu vous déguiser sa marche, assez bien pour que ç'ait été de moi que vous l'ayez cru amoureux. J'avoue que pour me convaincre de sa régularité à cet égard, il ne me falloit pas moins que cet incident. Vous êtes, si je ne me trompe, plus piqué contre lui du mystere qu'il vous a fait, que reconnoissant de ce que vous êtes encore le seul à qui il ait parlé, & si cela est, vous ne sçavez pas, aussi-bien que je le croyois, ce qu'on doit à sa parole, lors même que ce n'est qu'à une femme qu'on l'a donnée. A présent que vous n'avez plus à vous appuyer de l'exemple que, dans vos idées, je recevois de Madame de L. V... je voudrois bien sçavoir ce qu'à sa place, vous croirez capable de m'amener à l'amour. Il faut en convenir; vous venez de faire une perte qu'entre nous, je crois que vous réparerez bien difficilement. Tout mal fondé qu'étoit votre espoir, il vous amusoit du

moins ; & je vous le répete, dans votre position, il pouvoit vous arriver peu de choses aussi cruelles, que de le voir s'évanouir. Pour vous en consoler, si cependant cela se peut ; je vous apprends que nous n'aurons pas ici les deux hommes que je craignois, & de qui, par je ne sçais quelle raison, vous-même y regardiez le séjour à peu près comme un malheur. C'étoit ce qu'on appelle *un arrangement* : Mesdames de L. F... & de M...... avoient formé le projet de venir passer quelques jours avec nous ; ils devoient eux, comme c'est l'usage, les y précéder de vingt quatre heures, *pour ne rien manquer*. Hélas ! ils étoient tout près de leur départ, lorsque je ne sçais quel événement imprévu retient Madame de L.... F..., & que l'autre est de semaine contre son espérance. Tous ces gens-là, & vos couriers de moins, me soulagent plus que je ne pourrois vous le dire.. Leshommes se sont excusés comme ils ont pu : nous avons d'autant plus aisément reçu tout ce qu'ils ont voulu nous dire sur cela, que c'étoit avec plus de chagrin que nous les attendions. Comme ces Messieurs sont sujets à changer de direction, je me plais à

croire que celle qui les attiroit vers nous, n'existant plus dans quelques jours, nous en serons tout-à-fait débarrassées. Je fais, ainsi que vous sçavez, assez peu de cas de l'inconstance; mais si la leur peut nous procurer ce bien, je conviendrai, pour la premiere fois de ma vie, qu'elle peut par-ci par-là, être bonne à quelque chose. Il falloit, quand j'y pense, que pour former cette partie, ils ne sçussent positivement où aller; car je sçais que Madame de L. V... & sa maison ne les amusent point du tout. J'ai dans la tête, (mais peut-être que je me flatte) que je pourrois bien aussi entrer pour quelque chose dans leur changement de projet. Sans compter la haine cordiale dont m'honorent Messieurs DAR. & de D... Madame de MA... ne sçauroit me souffrir, parce que je suis, dit-elle, la plus grande *bégueule* qu'elle connoisse: c'est une injure que je suis bien fâchée de ne pouvoir pas lui rendre. Je crois bien que vous pensez de moi comme elle en parle; & que toute la différence que sur ce point, il y a entr'elle & vous, c'est que vous ne l'osez pas dire si haut. Je vous trouve avec moi, depuis quelque tems, un certain aigre-doux qui me

me prouve combien intérieurement vous me voulez de mal, & tôut ce qu'il vous en coûte pour me le dissimuler. Enfin, vous ne pouvez pas supporter que je fasse des réflexions ; & dans le fond, vous n'avez pas tant de tort; car il est certain, qu'eussé-je pour vous le penchant même le plus décidé, elles y nuiroient beaucoup. Je ne dis point qu'elles l'anéantissent ; je ne serois peut-être pas assez heureuse pour cela, mais du moins elles me le feroient combattre si long-tems que, quelque vivement que vous desirassiez la victoire, vous pourriez vous lasser de l'attendre & de la poursuivre. Vous avez, au reste, dans vos succès passés, de quoi vous rassurer sur les rigueurs que je vous promets : moi-même, à vous parler naturellement, je ne me réponds pas de vous en accabler toujours, & c'est peut-être ce qu'il y a de plus fâcheux pour vous. Si je comptois plus sur ma vertu, vous me vaincriez bien plus sûrement ; mais comme pour n'avoir pas encore eu de foiblesse, je n'ai point la vanité de m'en croire exempte, toutes les précautions que je n'aimaginerai pas avoir à prendre contre vous, je les prendrai contre moi, &

même le plus gratuitement du monde. La perſuaſion où je ſuis, & que vous ne me ferez jamais perdre, que les hommes ne peuvent, même le vouluſſent-ils, être capables du ſentiment de l'amour, tel que je le conçois, me ſervira contre vous plus que vous ne penſez; & dûſſiez-vous trouver cela fort rigoureux, je n'ai pas encore fait d'exception en votre faveur, même malgré tout ce que M. de Cercey ſe tue de me dire d'avantageux de votre façon de penſer. Il pouſſe même les choſes juſques à vouloir que je vous tienne compte de vos étourderies. Etourderies! vous êtes bien ſurpris, ſans doute, qu'on puiſſe avoir à vous en reprocher; il n'en eſt pas moins vrai qu'il vous en eſt échappé une qui, ſi du côté de l'amour vous m'intéreſſiez davantage, pourroit vous nuire conſidérablement. Il eſt vrai qu'il eſt mon ami, & même aſſez pour que vous l'ayez cru quelque choſe de plus; que vous ſçavez, & combien je l'eſtime, & à quel point je compte ſur lui; mais ſçavez-vous ſi, en cas que vous m'inſpiraſſiez quelque choſe de tendre, je voudrois, tout mon ami qu'il eſt, qu'il ſçut ce qui, vis-à-vis de moi-même,

m'humilieroit tant ? Cela, peut-être, vous paroît dur, & vous avez tort : ce seroit du sentiment, & non de l'objet qu'il auroit, que je serois humiliée ; c'étoit tout ce que je voulois dire. Pour revenir à M. de Cercey, vous vous êtes conduit avec lui si imprudemment, que vous n'avez cru pouvoir mieux vous justifier à ses yeux, de ce ton qu'il avoit à vous reprocher, qu'en lui avouant qu'il ne le devoit qu'à votre tendresse pour moi, & à l'idée où vous étiez que je ne l'intéressois pas moins que vous-même. Il est vrai qu'il avoit, même avant que vous lui ouvrissiez votre cœur, les preuves les plus fortes que je suis l'heureuse mortelle à qui vous l'avez consacré ; mais comme vous ignoriez qu'il en fût instruit, la confidence que vous lui en avez faite n'en est pas moins une étourderie de votre part, & qui montre, ce me semble, un furieux besoin de parler. Avec lui, cela ne tire pas à conséquence, & je suis très-sûre qu'il vous gardera le secret le plus profond : mais que voulez-vous que je pense de vous qui, à peine vous croyez amoureux de moi, qu'il vous faut quelqu'un à qui le dire ? Ne serois-je pas, si je le voulois, en

droit de présumer qu'avec si peu de discrétion sur vos propres sentimens, vous en auriez moins encore pour les miens ? Votre intention étoit-elle qu'il me parlât en votre faveur ? je vous avois écrit qu'il en étoit ridicule : étoit-ce pour qu'il ne tarît pas sur vos louanges ? eh bien ! il le fait ; mais je n'ose vous dire (car je crains que cela ne soit malhonnête,) combien tout ce qu'il me dit, quelque véhémence qu'il y mette, a peu de force vis-à-vis de ce que je me dis moi-même : c'est encore une cruauté qui m'échappe, je le sçais bien ; mais aussi pourquoi vous mettez-vous si souvent dans le cas d'en essuyer ? vous sçavez bien que c'est moins ma faute que la vôtre. A propos de cruauté, M. de Cercey vient d'être cause que vous en allez trouver ci-dessous une de plus de ma part. Il vouloit que je vous permisse de venir ici ; moi je lui ai refusé tout net ; & pour qu'il ne manque rien à cette rigueur, je vous défends de vous y offrir à mes yeux, sous quelque prétexte que ce soit, que je ne vous le permette. Ce n'est pas là, sans doute, le moyen de me remettre bien avec vous ; mais dussé-je en encourir votre

haine, je n'y veux affirmativement point vous voir. A l'égard des raiſons ſur leſquelles porte cette volonté, ce n'eſt pas à vous à me les demander: je crois en avoir; mais que cela ſoit ou non, votre rôle dans cette occaſion, ainſi que dans toutes celles qui pourront ſe préſenter eſt de m'obéir ſans examen; tout ce que je puis pour vous, eſt de vous permettre le murmure; encore faut-il que ce ſoit tout-à-fait entre vos dents: entendez-vous? Voyez ſi je ne ſuis pas inſtruite de mes droits; & quelle dureté d'empire je vous laiſſe à craindre. En vérité! plaiſanterie à part, cela devroit bien vous dégoûter de m'aimer.

LETTRE XXI.

COMMENT ! ce n'eſt que d'hier que vous ſçavez que j'ai eu l'honneur de faire porter mes chaînes à M. de B... ! Ce ſot amour a fait tant de bruit que je ſuis ſurpriſe qu'il ne ſoit que ſi tard parvenu à vos oreilles. Et vous croyez, à la façon dont il vous a parlé de moi, qu'il m'adore toujours ! Quoi ! après deux années de rigueurs ; mais de rigueurs comme on n'en avoit peut-être pas encore vues ; &, de ſon propre aveu, ayant perdu abſolument la flatteuſe eſpérance de toucher mon cœur, il brûle pour moi comme au premier jour ! ce ſeroit cela, par exemple, qui ſeroit bien beau ! bien admirable ! bien inoui ! mais, malheureuſement pour ma vanité, c'eſt que je n'en crois rien, mais rien du tout. De ſorte donc, pour achever de rendre la choſe plus étonnante, que ce ſont bien moins les charmes de ma perſonne, que les vertus de mon ame, qui me l'ont ſi fortement attaché ? C'eſt encore, je l'avoue, ce que j'aurois quelque peine à croire. Vous louez

aiſément dans une femme le caractere, lorſque vous croyez lui devoir des éloges; mais je n'en ai pas moins, malgré cela, remarqué que ce n'eſt jamais ni ce qui vous entraîne, ni même ce qui vous fixeroit, s'il ſe pouvoit pourtant que l'on vous fixât : & l'indifférence où vous êtes tous ſur ce que vous devriez chercher le plus, n'eſt pas la moindre des querelles que je prends la liberté de faire, ſoit à vous, ſoit à l'amour. Ne ſeroit-ce pas, au ſurplus, pour ſe donner un air de ſolidité dont il m'a paru que ce pauvre M. de B... a grand beſoin, qu'il ſe vante de tenir plus au moral qu'au phyſique? C'eſt que cela m'en a tout-à fait la mine. Vous qui, & pour une miſere aſſurément, me voulez tant de mal que ſi vous l'oſiez, vous me diriez des injures, je voudrois que vous euſſiez vu toutes les cruautés dont je l'accablois. Figurez vous que je les pouſſois juſques à ne lui pas répondre quand il me parloit, même d'autre choſe que de ſa vive ardeur. Je vous dis que cela étoit à faire dreſſer les cheveux! A la façon dont je vous traite, y a-t-il de quoi? Je parirois bien que juſques à préſent vous n'êtes pas content de cette lettre; & la raiſon, je pen-

ſe, c'eſt que je n'y diſcute point ce que vous voudriez, & que même, (voilà bien ce qu'il y a de plus dur,) je ne vous y ai pas encore parlé de vous. Je ne me le cache point, comme vous voyez; ce procédé eſt d'une inhumanité exécrable! D'ailleurs, vous m'avez, vous, écrit une lettre fort belle aſſurément, d'une adreſſe, d'une fineſſe, d'une tendreſſe! oh! cela eſt bien vrai! mais, me direz-vous ſans doute? *Les éloges que l'on donne à l'eſprit ne ſont qu'un affront que l'on fait au cœur, ſur-tout lorſque c'eſt bien moins le premier que l'autre qui a écrit.* Voyez! qui eſt-ce qui ne ſçait pas cela comme lui? Ce que vous voudriez, ne feroit pas que je vous louaſſe: mais..... Eh bien! ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que vous ne ſçavez pas cela mieux que moi; mais que vous en revient-il? Ne vous plaignez pourtant pas; car je ſuis bien aiſe de vous dire que ſi j'euſſe eu à vous écrire du ton dont vous l'auriez deſiré, je n'aurois rien trouvé du tout à vous mander: tâchez de devider cela; pour moi, je m'entends très-bien. Toujours s'entendre demander de l'amour! toujours avoir à répéter qu'on n'en veut pas prendre; &, pour comble d'ennui, dire vrai! vous n'y pre-

nez pas garde : mais cela devient d'une monotonie à faire périr. C'est votre faute, aussi ! nous aurions, si vous vouliez, tant de belles choses à traiter ! La cour, les aventures, les tracasseries, les livres, les pieces : que de matieres sacrifiées ! &, je vous demande, à quoi ! qu'est-ce qui les remplace ! des lettres, plus pleines de mots ! plus vuides de choses ! mais, est-ce que cela ne vous ennuie pas tout le premier ? Si le sentiment a le crédit de faire passer toutes ces répétitions, & même, ainsi qu'on l'en accuse ; de les rendre cheres, que l'on doit tout à la fois craindre son pouvoir ; & s'en étonner ! Oh ça ! Monsieur le duc, ce que vous ne croiriez jamais de moi, c'est qu'après tout ce que vous avez à me reprocher, je vais avoir le front de vous demander une grace ; & cette grace qui m'est de la derniere importance, est de vouloir bien ne me pas brouiller avec M. de Cercey : il prend, comme vous sçavez, vos intérêts à feu & à sang : soit donc qu'il se doute que vous m'avez demandé la permission de venir ici, & que, malgré la protection qu'il vous accorde, je vous l'ai refusée ; soit qu'à l'air de férocité qu'il me trouve depuis ma derniere lettre, il sente seu-

lement, & ſans en deviner davantage; que de façon ou d'autre, vous n'avez pas lieu d'être content de moi, & que je pourrois, même, méditer de plus grandes cruautés encore, il me fait une mine horrible. Vous me ferez donc un extrême plaiſir de ne pas vous plaindre à lui de toutes mes barbaries, & croyez qu'il ſera d'autant plus honnête à vous de m'en garder le ſecret que je vous promets moins de reconnoiſſance, de l'effort qu'à ma ſeule conſidération vous aurez bien voulu vous faire.

Voilà une lettre, où, graces à Dieu, & moins à votre détriment que vous ne penſez, je n'ai exactement fait que *papoter*. A propos de ce terme que je ne crois pas fort bon, quoique je m'en ſerve, parce que tout populaire qu'il eſt, il me paroît rendre mieux que tout autre, ce vuide & ce découſu que l'on a, ſoit dans le ſtyle, ſoit dans les idées, lorſque, comme je viens de faire, on ne parle que pour parler, il échappa hier à Madame de L. V... & ce fut M. de Re... que, je ne ſçais comment a obtenu de la ménagerie un congé pour venir paſſer quelques jours avec nous, ne manqua pas de s'élever contre. Vous connoiſſez la ſottiſe & la pédanterie du

perſonnage; & ſans doute, vous voyez d'où vous êtes, l'air ſatisfait & gourmé dont il foudroya ce pauvre mot. M. de Cercey qui (& ce n'eſt aſſurément pas faute d'en avoir vu) ne s'eſt point encore fait aux ſots, impatienté de la ſuffiſance de M. de Re... s'aviſa de lui ſoutenir que ce terme étoit très-bon; & la preuve qu'il en apporta, & que vous auriez, je crois, peine à deviner, c'eſt que Racine s'en étoit ſervi ſans ſcrupule, dans une de ſes tragédies; il alloit, même, faire quelques vers baroques qui n'auroient pas été moins contre la mémoire de ce pauvre Racine, qu'au profit de ce qu'il venoit d'avancer, lorſque M. de Re... s'écria, *Racine! Racine, ſi connu par l'élégance & la pureté de ſon ſtyle, s'être ſervi d'un mot ſi bas! paſſe pour Corneille!* Ma foi! a répondu froidement M. de Cercey, je me trompois; vous avez raiſon: oui, c'eſt juſtement le *grand Corneille. Cela lui reſſemble bien!* a repris d'un air triomphant, M. de Re... enfin, quoique, peut-être, cela valût bien la peine d'y regarder, il a cru, ſans effort, ce que diſoit M. de Cercey; & comme nous n'avions d'autorité que Corneille, notre mot a été impitoyablement condamné. Voyez, je vous

prie, à vos momens perdus, si, par hasard, vous ne pourriez pas nous en trouver quelqu'une d'un plus grand poids.

LETTRE XXII.

JE devois, par votre derniere lettre, Monsieur le duc, être si peu préparée au malheur que vous m'annoncez dans celle que je viens de recevoir, que vous devez bien vous me pardonner d'en être surprise. Il est vrai que voilà deux nuits que je ne dors pas bien, & que je fais de fort mauvais songes : mais comme il se peut qu'on ait de l'insomnie, ou même le cochemard, sans qu'on en soit pour cela plus obligé de croire que l'on a perdu l'objet qui s'intéressoit à nous, tendrement, vivement, sincérement, perpétuellement; jamais, malgré toute ma sagacité, je ne me serois doutée qu'une infortune, si cruelle pour moi, me fût arrivée. Enfin donc, vous ne m'aimez plus : mais là, plus du tout? & vous n'avez eu pour cela besoin que de quelques petites réflexions, & encore fai-

tes en courant ! Assurément ! si, avec de si belles dispositions, vous ne devenez pas le plus grand philosophe de votre siecle, ce sera à vous, malice toute pure. Si je voulois diminuer du mérite que vous avez dans cette occasion, je pourrois vous dire que, pour triompher avec si peu de peine de votre tendresse pour moi, il falloit qu'elle ne fût pas d'une force extrême : mais comme en attribuant plus votre victoire à la foiblesse de l'impression que j'avois pu faire sur vous, qu'à l'empire que vous avez sur vos passions, je ne perdrois pas moins que vous-même, j'aime beaucoup mieux courir le risque de vous accorder plus de philosophie que peut-être vous n'en avez, que d'imaginer qu'on puisse, & avec si peu d'effort, se dégager de mes chaînes. Enfin vous voyez aujourd'hui, & même clair comme le jour, que *le projet le plus extravagant qu'un homme puisse jamais former, est le projet de me rendre sensible ; & si vous connoissez peu de femmes qui, par toutes sortes de raisons, soient aussi faites que moi pour l'amitié, vous ne croyez pas, en revanche, qu'il y en ait au monde une qui, malgré toutes ses charmes, doive moins quand on me connoîtra bien, inspirer l'autre senti-*

ment. La ſublime découverte ! Ce n'eſt pas que j'en veuille rien revendiquer ſur vous ; mais pour peu que la gloire de l'avoir faite, pût vous permettre un peu d'équité, vous conviendriez que ſi je vous euſſe moins mis ſur la voie de cette vérité, vous pourriez bien être encore à la chercher. Quoique ce ſoit un peu durement que vous me diſiez ce que vous penſez ſur mon compte, je ne ſuis point du tout fâchée que vous ſçachiez à quoi vous en tenir à cet égard : ce que j'y perds du côté de l'amour, je le retrouve, même malgré vous, du côté de l'eſtime : & je ſuis ſi loin d'imaginer que ce ſoit moi qui ſois léſée dans cette affaire, que vous n'avez qu'à voir ce que vous voulez que je vous donne de retour. Je me flatte, au reſte, que quelque honneur que pût vous faire dans le monde la belle choſe que vous venez de trouver, vous voudrez bien qu'elle demeure entre nous. Je vous laiſſe ſi généreuſement la part qui m'en revient, que vous ne pourriez, ſans la plus noire des ingratitudes, la divulguer. Je ſuis déjà ſi décriée du côté de l'amour ; & l'on trouve, à m'en montrer, ſi peu de bénéfice, que ſi j'avois encore contre moi votre témoignage, je n'aurois

d'autre ressource que d'aller me cacher. Eh! qui sçait si, toute peu disposée qu'on peut me croire à me laisser aimer, sans y rien mettre du mien, je ne serois pas fort désorientée, si je ne trouvois plus personne qui voulût bien en prendre la peine. Je vous prie aussi de vouloir bien considérer (& je ne vous demande pas que ce soit de sang froid, car actuellement, vous en avez de reste) que si je cesse de vous plaire, c'est bien plus par un effet de cette inconstance qu'on vous reproche, que par l'excès de mes rigueurs; & que votre changement ne vous dispense pas des égards que je vous demande. Il faut, pourtant, quand j'y songe, que pour m'abandonner après tout ce que j'ai fait pour vous, vous soyez né le plus ingrat de tous les hommes. Vous, m'abandonner ! grand Dieu ! .... Ah ! cela n'est pas vrai ! En relisant cette épitre, qui m'avoit d'abord paru si terrible que, vous le voyez bien, je n'espérois plus rien de votre cœur, je viens d'y découvrir un *je vous aime*; mais placé si timidement dans un petit coin, qu'en vérité je ne l'avois pas apperçu. Ce que c'est que de relire ! je me tuois de vous faire des reproches de votre légéreté, lorsque je n'ai à vous en faire que

de votre persévérance. Ah ! Monsieur le duc ! je ne suis pas votre dupe ! vous voudriez que je vous permisse de venir ici : mais je suis bien aise de vous dire que, pour lever les défenses que je vous en ai faites, il me faut quelque chose de plus qu'une lettre un peu plus sensée que les autres ; & qu'encore, faudra t-il que vous ayez l'attention d'y être un peu plus conséquent avec vous-même, que vous ne l'êtes dans la derniere. Ce malheureux *je vous aime* a tout gâté : mais il faut donc que vous l'ayez mis là par distraction, ou par pure habitude ? Car il y est exactement comme *le très-humble serviteur* est au bas d'une lettre ; & ce qui est encore à remarquer, sans rien qui l'amene, le précede, & le suive ; mais, enfin, de quelque façon qu'il y soit, il n'y est pas pour rien ; &, à moins que vous ne le désavouiez dans toutes les formes, je vous avertis que je m'obstinerai à la regarder comme plus décisif en ma faveur, que vous ne le voudriez dans ce moment-ci. Pourquoi aussi, me tendez-vous des pieges ? Je ne les aime pas ; & il est d'ailleurs d'autant moins facile de m'y faire tomber, que si, dans de si chaudes occasions, je ne conserve point toute la liberté de ma

tête, il m'en reste, du moins, assez pour appercevoir promptement mes ressources. Il faut convenir, pourtant, que c'étoit une superbe ruse de guerre que celle que vous aviez imaginée contre moi, & qu'il y avoit bien peu d'apparence que je n'en fusse pas la dupe! aussi à la premiere lecture de votre lettre, ma cervelle a-t-elle été si renversée! & de plus, ce pauvre petit *je vous aime*, qui auroit suffi pour m'empêcher de m'alarmer trop, étoit, pour mon malheur, au milieu de tant de choses qui devoient peu me le laisser prévoir, ou remarquer qu'il n'est pas bien étonnant que j'aie commencé par vous croire. Vous voyez assez, sans que je vous le dise, à quel point je suis rassurée, & le peu qu'il m'a fallu pour cela.

Oh ça! ne feriez-vous pas mieux, entre nous, de mettre dans votre marche de la simplicité, que de vous servir de petites finesses, si peu faites pour m'obliger à changer la mienne? Sans avoir encore eu de passion, j'en connois assez bien l'allure pour ne pouvoir point douter que vous ne me trompiez, lorsque vous voulez paroître ne m'aimer plus, ou que vous ne me trompassiez quand vous avez voulu paroître m'aimer: C'est à

vous à choisir ; car je vous annonce que, soit que je raisonne bien ou mal, rien ne me fera sortir de-là. Si vous pouviez sçavoir combien ces stratagêmes me vont peu ; & à quel point, de plus, ils me donnent mauvaise opinion des sentimens de l'homme qui les met en usage, ce ne seroit pas avec moi que vous voudriez en employer ! Le simple desir d'avoir une femme, peut en admettre : ce desir, quand il est tout seul, ne vous occupe pas, en effet, assez la tête pour vous ôter la liberté de bien discerner quelle est la voie par laquelle vous pouvez le plus promptement la décider en votre faveur : mais, à mon sens, l'amour ne doit point, quand il est vrai, quelque vive même que puisse être l'envie qu'il a de triompher, employer la ruse. Ce seroit, d'ailleurs, le plus vainement du monde, & peut-être même avec plus de danger que vous ne le croiriez, que vous voudriez vous en servir ; chercher à piquer ma vanité, à me donner de la jalousie, enfin, à affliger mon cœur de quelque façon que ce pût être ; toutes ces choses-là assez faites, en général, pour nous déterminer, ou pour nous forcer à laisser éclater un sentiment jusques-là ca-

ché dans le fond de notre ame, ne seroient bonnes qu'à me faire penser que l'on ne m'aime point, puisque l'on peut, avec moi, avoir recours à l'artifice; & acheveroient de me révolter contre ce que l'on voudroit m'inspirer. Quoi que j'en dise, ne vous gênez cependant qu'à un certain point: car il se pourroit très-bien, quelque parti que vous prissiez, que cela revînt absolument au même. Lorsque votre amour sera éteint, vous pourrez me l'avouer de bonne foi; & je doute qu'alors le mouvement de la douleur, soit le mouvement que vous me trouverez: mais, tant que vous aurez sujet de vous croire dans les mêmes dispositions, ne vous avisez pas de me dire le contraire: cette petite fausseté tireroit à conséquence avec moi, même du côté de l'amitié; & comme c'est un sentiment que je voudrois vous conserver, & qu'il n'a rien qui me dégrade, je crois pouvoir, sans me commettre, vous prévenir sur ce qui pourroit l'altérer. Je vous prie donc de vouloir bien faire quelques réflexions sur ce que j'ai l'honneur de vous dire. Adieu, Monsieur le duc: sans rancune au moins.

P. S. *Parbleu! il faut avouer que le voilà bien payé de son drap & de ses moutons!*

LETTRE XXIII.

BON ! du repentir ! quelle folie donc ! Monſieur le duc ! à propos de quoi, s'il vous plaît, vous feriez-vous des reproches ? Eſt-ce que vous n'avez point vu que je n'ai pas donné dans le piege que vous me tendiez, & que je crois toujours que vous m'aimez à la fureur ? Mais laiſſons-là ce badinage ; j'ai pour aujourd'hui à traiter avec vous d'affaires ſérieuſes : ſans un plus long préambule, vous allez juger par vous-même, ſi une bagatelle comme votre amour eſt faite pour l'emporter ſur tout ce que j'ai à vous dire.

Je ſuis on ne peut pas plus ſenſible à la confidence que, malgré toute votre fâcherie contre moi, vous venez de me faire. Si, comme vous devez à préſent l'ignorer, moins que beaucoup d'autres, je ne me ſoucie qu'à un certain point d'inſpirer de l'amour à mes amis, vous pouvez ſçavoir auſſi que ce n'eſt jamais ſans me faire un extrême plaiſir, qu'ils me témoignent de la confiance. Cela ne viendroit-il pas de ce que je

penſerois aſſez peu juſte pour préférer l'eſtime au deſir, & même à quelque choſe de plus? c'eſt que je tremble que cela ne ſoit. Lorſque je ſerai un peu réhabilitée dans votre eſprit, où, ſans me vanter, il me ſemble que je ne ſuis pas fort bien, je vous dirai plus poſitivement ce qui en eſt; car c'eſt aujourd'hui bien moins par indéciſion ſur le choix, que dans la crainte d'une brouillerie ouverte avec vous, que je veux bien paroître n'avoir pas encore pris mon parti ſur cela: je ne pourrois, ſans en riſquer une, en agir avec moins de prudence; & c'eſt très aſſurément, ce que je me garderai bien de faire.

Or donc, pour en venir au fil de mon diſcours, vous êtes ſi ſûr, & me ſemblez en même tems ſi glorieux de m'avoir appris une choſe que vous croyiez devoir m'être tout-à-fait nouvelle, que ce n'eſt pas ſans quelques remords que je ſuis obligée de vous dire que je la ſçavois, & même depuis notre dernier voyage chez Madame de N... *Pourquoi donc*, me demanderez-vous, *ne m'en avez vous rien dit?* C'eſt que, ſans compter qu'on m'en avoit demandé le plus profond ſecret, & que je l'avois promis, je n'aurois pu vous faire ce récit ſans y

mêler des réflexions qui, peut-être, vous auroient donné des ſoupçons que j'euſſe été très fâchée de faire naître ; que j'ignorois ſi de vous-même, vous verriez les choſes du même œil que moi ; & que je ne voulois pas que la complaiſance, que, dans le cas où je me ſerois trouvée, penſer différemment de vous, vous auriez, ſelon toute apparence, cru me devoir, agît dans une occaſion où il n'étoit queſtion que de votre intérêt, & où, par conſéquent, vous ne deviez ſuivre que votre propre impulſion. Puiſque vous l'avez fait, & que je ne ſuis plus obligée au ſecret, je vais parler.

On ne vous aura pas, ſans doute, en vous faiſant cette propoſition, dont, à ce que je crois, vous ne devez l'inſolence qu'à la perte de votre procès, laiſſé ignorer que Madame *** eſt née fille de qualité ; & en effet, on a d'autant moins dû vous le taire, que l'on eſpéroit plus que la nobleſſe & l'illuſtration de la famille de la femme vous laiſſeroient peſer moins ſur la baſſeſſe de l'extraction du mari. Ce n'étoit pas, ſelon moi, raiſonner fort juſte ; car en pareil cas que fait la mere ? n'importe : on s'en flattoit ; mais ce qu'il ſe

peut que vous ne ſçachiez pas, quoiqu'il ſoit pourtant difficile de penſer qu'on ne vous l'ait pas dit, c'eſt que Madame *** eſt par elle-même, proche parente de Madame de N... & que cette derniere que nous n'appellons pas *la gloire* pour rien, & à qui le nom qu'elle porte aujourd'hui, tout beau qu'il eſt, ne paroît pas comparable au nom avec lequel elle eſt née, ne s'éloigne pas plus que Madame *** de croire cette alliance très-convenable pour vous. C'eſt chez Madame de N... que j'ai rencontré Madame *** avec le bel objet qu'on voudroit que vous épouſaſſiez; & c'eſt là que toutes deux m'ont dit que ce n'étoit point la fureur de procurer à Mademoiſelle *** l'honneur du tabouret, qui leur faiſoit jetter » pour elle, les yeux ſur un homme » titré; que c'étoit un avantage qui ne » les tentoit pas avec tout le monde; » & que la preuve en étoit le nombre » prodigieux de ducs qui s'étoient pré- » ſentés, & de qui l'on n'avoit pas » voulu (Vous noterez que, par égard apparemment pour ces pauvres gens-là, on ne m'en a pas nommé un), que c'é- » toit un honnête homme que l'on vou- » loit de préférence à tout; & que ſi

» l'on eût connu à la cour quelqu'un
» qui y jouît d'une meilleure réputa-
» tion que M. le duc de ... Mlle.***
» avec ſon incroyable quantité de
» charmes & de talens, tant naturels
» qu'acquis, & *cinquante mille écus de*
» *rente d'entrée de jeu, ſans compter*
» *qu'un jour, elle en auroit encore autant*,
» ne ſeroit pas pour lui ; que ce n'é-
» toit point qu'on ignorât que vous
» êtes très-galant ; & même que feu
» Madame votre femme, avec tout ce
» qu'il falloit pour fixer un cœur,
» n'avoit pas arrêté votre inconſtance :
» mais que vous lui aviez toujours té-
» moigné tant d'égards ; qu'enfin, à
» cela près de la fidélité, vous aviez
» été ſi bon mari, que votre légéreté
» ne paroiſſoit pas une raiſon contre
» vous ; que d'ailleurs, moins jeune,
» vous deviez être plus rangé, & ne
» plus croire que la peine de courir
» après des femmes, & l'honneur de
» les tromper, duſſent ou paroître
» toujours à un homme, un objet de
» gloire, ou remplir toute ſa vie «.
(Sur cet article, j'ai, ſi vous me permettez de vous le dire, été tout-à-fait de leur avis), qu'à la vérité (ce ſont elles qui continuent l'entretien),

M..

» M.*** ne paſſoit pas dans le mon-
» de pour être ce qu'on appelle *noble*
» *de race*; mais qu'il n'en deſcendoit
» pas moins *d'un comte du Saint-Em-*
» *pire Romain*, *& des plus anciens qui*
» *s'y fuſſent jamais faits*; qu'il étoit
» vrai encore, qu'en attendant les ti-
» tres qui pouvoient prouver qu'il
» avoit cet honneur, il avoit (vous
» verrez que c'étoit ſeulement pour
» tuer le tems,) acheté une charge
» de ſecrétaire du roi : mais que quand
» il auroit fait débrouiller ſa généa-
» logie, on ſeroit tout ſurpris de voir
» qu'il n'y avoit pas en France de
» maiſon, quelle qu'elle fût, (ſauf, ce-
pendant, la maiſon royale, en faveur
de laquelle, malgré toutes ces gran-
deurs, ils m'ont paru aſſez diſpoſés à
faire une exception,) » qui ne tînt
» ſon alliance à honneur : & je crois
en effet que, comme ils le diſent, cela
ſera fort ſurprenant. Et puis, les *cin-
quante mille écus de rente*, *& en bonnes
terres encore*, *ſans compter qu'un jour
Mademoiſelle... en auroit encore autant*,
revenoient brochant, ſur le tout, com-
me l'oie de *l'Avocat patelin*. Le réſul-
tat de tout cela a été de me prier, non
de vous faire, en propres termes, la

propoſition d'épouſer Mademoiſelle ***, mais de tâcher de ſçavoir de vous ſi cette demoiſelle, ſes graces, & ſes *cinquante mille écus de rente, en bonnes terres encore*, &c. n'auroient rien qui pût vous agréer.

A cela, laiſſant à part cette fameuſe deſcendance dont on cherche à maſquer la plus vile roture qui fût jamais, j'ai répondu, 1°. qu'aux choſes qui vous échappent de tems en tems dans la converſation, j'avois de quoi douter que vous fuſſiez dans l'intention de vous remarier: 2°. que, quoique nous fuſſions amis, à ce que je croyois du moins, notre liaiſon étoit trop nouvelle encore, pour que je cruſſe devoir me charger vis-à-vis de vous de quelque choſe de ſi ſérieux; & que j'imaginois que c'étoit naturellement par M. le maréchal de C*** qu'on devoit vous faire tâter ſur cela. Vous qui connoiſſez la hauteur de M. votre oncle, & ſon extrême mépris pour les gens de la ſorte de M. *** vous comprendrez ſans peine à quel point étoit cruel le tour que je leur jouois, de les renvoyer à lui. Je ne ſçais ſi Madame de N... a ſaiſi ma méchanceté: mais comme la façon de penſer du maréchal ne lui eſt pas

moins connue qu'à moi-même, elle n'a pas cru devoir ſuivre l'ouverture que je donnois, & s'eſt contentée de dire, en rompant l'entretien, qu'elle ſçavoit par qui elle vous feroit parler, & à me demander pour vous, ainſi que pour qui que ce pût être, le plus profond ſecret. Vous jugez bien que je l'avois promis, puiſque je l'ai gardé, même avec vous, Monſieur le duc : eh! quel effort! mais c'eſt à vous que je le laiſſe à juger. Parlons d'affaire à preſent.

Je ne ſuis point ſurpriſe, non-ſeulement que l'alliance de M. *.*.* toute honorable qu'elle peut devenir un jour, par les ſoins de ſon généalogiſte, ne vous ait pas tenté ; mais que, même malgré tous les avantages dont on cherchoit à vous en couvrir l'honneur, la propoſition ne vous en ait paru qu'une ſorte d'inſulte. Je doute, de plus, avec quelque indulgence que les méſailliances ſoient aujourd'hui regardées, qu'il puiſſe ſe trouver à la cour quelqu'un, fût-ce même le duc de... à qui il ne reſte plus à vendre que ſon tabouret, qui pût vouloir de cet homme-là pour beau-pere. Il eſt pourtant bien dur, avec l'honneur de deſcendre d'un comte du St. Empire Romain, & cinquante

mille écus en rente, en bonnes terres encore, à donner à Mlle. sa fille, sans compter les événemens, qu'on ne puisse tout au plus en faire qu'une marquise. Eh bien ! c'est que je meurs de peur que ce chagrin n'arrive à ce pauvre M.*** & bien moins encore à cause de l'injustice que l'on fait à sa naissance, que par la justice que l'on rend à ses mœurs. N'en déplaise au maréchal, nous connoissons, vous, & moi, des financiers avec qui les gens d'un certain ordre pourroient s'allier sans honte ; mais, aussi, c'est qu'ils ne sortent pas de la lie du peuple, & qu'ils ne sont que cela ; mais pour lui ! ah ! mon Dieu ! fi ! J'ignore si je me trompe, mais il me semble que, sans trop d'humeur, on en pourroit dire autant de Mademoiselle sa fille. C'est cependant une petite personne, courte, ronde, mal faite, dégingandée, des yeux qui mourroient d'envie d'être tendres, mais que leur lorgnerie perpétuelle ne rend que louches & fort impudents ; une gorge d'un volume ! d'une couleur ! d'une forme qui fait trembler, & qui, pour qu'on la trouve horrible, n'a pas même besoin de la présomption, &, si j'ose le dire, de la sorte d'effronterie dont on l'offre aux regards des infortu-

nés ſurvenans. Repréſentez-vous, enfin, ce qu'il y a tout à la fois, de plus ignoble, de plus mauſſade, de plus diſgracieux: & croyez que quand ce ſeroit Rigaud qui l'auroit peinte, vous ne l'auriez pas plus reſſemblante. Elle n'en eſt pas moins dans les mains de ce pauvre Marcel: s'il parvient à donner des graces à cette écoliere, il faut aſſurément que, comme l'on dit, il en ait à revendre. Pour l'eſprit, à ce qu'il m'en a paru, l'on peut ne lui pas croire plus d'idées à elle, qu'on n'a de quoi lui en ſuppoſer d'acquiſes: ce qui n'empêche pas qu'elle ne parle ſans ceſſe. Elle ſe flatte apparemment de ſuppléer à ce qui lui manque, par le plus odieux bavardage, la plus atroce méchanceté, une petite teinte d'eſprit-fort qui fait mal au cœur, un ſouverain mépris des opinions reçues, de celles ſur-tout, qui reglent notre conduite, qui ne lui ſied guere mieux; & par une indécence inimaginable à ſon âge, ſpécialement, quand elle ſe trouve avec des hommes: car, ſoit que malgré ſon air d'audace, elle ſe rende aſſez de juſtice pour ſçavoir que laiſſés à eux-mêmes, ils pourroient bien ne trouver rien à lui dire; ſoit, ce qui me paroît plus vraiſembla-

ble, par une heureuse disposition de la nature, qui n'aura rien voulu faire pour elle à demi, elle est avec eux, d'une douceur! d'une familiarité! d'une aisance! telles que la femme du monde, qui les priseroit le plus, & se soucieroit le moins de le leur cacher, ne pourroit point le leur marquer davantage. Elle se conduit enfin sur ce point, avec une indécence si consommée, qu'il n'y a que le desir extrême qu'elle montre d'avoir un amant, qui puisse faire penser qu'elle ne sçache pas depuis longtems, ce que c'est. Quant à Madame sa mere, elle prend tout cela pour des graces: il est vrai qu'elle est, sur le compte de cette charmante créature, d'un aveuglement, & sur tout le reste, d'une ineptie qu'il n'est pas aisé de concevoir. Voilà ce que vous avez manqué: toutefois ne vous en désespérez pas; toute cruelle qu'est cette perte, j'ai pour vous en dédommager, mais dans deux ans au plutôt, parce qu'il faut nécessairement les attendre, une fille de qualité, ma parente, qui promet d'être d'une figure infiniment agréable, & que sa mere éleve très-bien, parce qu'on ne sçauroit avoir plus de mœurs, d'esprit & de connoissances qu'elle-même n'en

a. Vous n'y trouverez pas, à la vérité, d'entrée de jeu, les cinquante mille écus de rente de Mademoiselle * * *; & vous n'avez pas à en espérer autant encore; mais, avec plus d'un million d'argent comptant, soixante mille livres de rente en l'épousant, & plus du double de cela après la mort de sa mere, & de son oncle, les agrémens & les vertus qu'elle possede, & que l'âge ne peut qu'augmenter, l'éclat de sa naissance, je crois que ce que je vous offre, est fort supérieur au parti que vous venez de refuser. Madame votre femme ne vous a laissé qu'un fils; & quoiqu'il paroisse d'une très bonne constitution, & qu'il ait même essuyé tous les périls qui menacent l'enfance, vous ne pouvez pas ignorer combien facilement il peut vous être enlevé. Vous sçavez de plus, à quel point le bon *Maréchal* tient à son nom; avec quelle douleur il le voit si mal appuyé; & toute la satisfaction dont vous le combleriez, en cédant au violent desir qu'il a de pouvoir, avant que de mourir, compter plus d'un rejetton d'une si belle race. J'aime à me flatter que vous ferez quelques réflexions sur ce que je vous propose; & que, si vous n'y trouvez pas les senti-

mens que vous voudriez que j'eusse pour vous, vous y verrez, du moins, tout ce que la plus tendre amitié, jointe à l'estime la plus sincère, peut inspirer d'intérêt.

Le cruel *Non*...... est ici d'hier, plus impertinent, & plus ridicule que je ne l'ai jamais vu; il me semble, de plus, qu'il s'est jetté à corps perdu dans la médisance. Mais est-ce qu'il n'en avoit donc pas assez d'être bête, qu'il a encore voulu devenir méchant? Adieu, Monsieur le duc; oh ça! n'allez pas, au moins, vous aviser de me bouder.

LETTRE XXIV.

J'ÉTOIS presque sûre que, sçachant aussi-bien que vous faites, votre métier d'amoureux, le rôle d'amant outré, seroit, que vous le fussiez ou non, le seul que vous pussiez prendre dans une occasion, où, à dire la vérité, je marquois assez peu d'égards pour vos sentimens. Vous pouvez juger par-là à quel point vous m'auriez attrapée, si, au lieu de ne me dire que les tendres injures sur lesquelles j'avois encore l'audace de compter, vous m'eussiez, comme je le méritois, froidement répondu que ce seroit avec le plus grand plaisir du monde, que vous prendriez une femme de ma main. Le dépit devoit si naturellement vous dicter cette réponse, que j'ai peine encore à concevoir comment vous avez pu ne mettre à la place que la douleur de l'amour, & même de l'amour le plus respectueux ; & qu'enfin, vous vous soyez contenté de vous plaindre, lorsqu'il pouvoit, & devoit vous paroître si doux de tâcher de m'humilier. Il faut, pour vous en

être refusé le plaisir, que vous ayez sur vous-même un empire bien surprenant! Pour vous payer de l'effort que vous avez dû vous faire pour conserver une si grande modération où tout sembloit devoir vous en rendre l'usage si difficile, je devrois bien attribuer ce même empire, plus à la crainte de me blesser, qu'à toute autre cause; & je ne voudrois pas répondre que vous ne vous soyez point flatté que ce ne fût le parti que je croirois devoir prendre. Peut-être aussi, l'aurois je fait, si je n'étois pas si persuadée qu'il vaut toujours mieux, avec un amant, courir le risque de ne lui pas rendre assez de justice, que de le juger trop en bien; & que, quelqu'odieuse que soit l'ingratitude, elle n'est jamais aussi à craindre pour nous, que la reconnoissance. Si, par hasard, vous me desirez une façon de penser qui aille mieux à vos vues, que celle que je vous expose ici, je vous préviens qu'il n'y a au monde, rien qui ait de quoi moins me surprendre, & que je puisse plus aisément vous pardonner. Mais, en revanche, Monsieur le duc, vous épouserez ma petite cousine, n'est-il pas vrai? Il ne seroit point raisonnable que, pour me bouder, & uni-

quement, parce que c'eſt moi qui vous propoſe ce mariage, vous vous y refuſaſſiez. *Je ne veux pas me remarier*, me répondez-vous bruſquement; je conçois ſans peine que vous n'en avez point d'envie; mais c'eſt préciſément cette volonté qu'il ne faut pas que vous ayez, lorſque tout exige de vous que vous ayez celle que je vous deſirerois. *Quand*, ajoutez-vous avec la même humeur, & tout auſſi peu de raiſon, *la durée de mon nom ſeroit auſſi mal appuyée qu'on ſe l'imagine, que m'importeroit? N'en voit-on pas tous les jours périr qui méritoient plus de ne finir jamais?* Ce diſcours eſt aſſurément d'autant mieux placé dans votre bouche, qu'il eſt plus avéré que votre nom eſt très-beau; mais eſt-il, entre nous, auſſi ſincere qu'il eſt modeſte? Vous n'avez point, il eſt vrai, le repouſſant ridicule de la hauteur; mais ſans être, ou, ſans paroître du moins trop rempli de l'orgueil de la naiſſance, vous n'en ſçavez pas moins faire ſentir que vous n'ignorez pas ce que vaut la vôtre; & vous me permettrez de vous dire qu'à ne vous juger que d'après le cas que vous avez l'air d'en faire, vous ne devez pas enviſager avec autant d'indifférence que

vous en affichez, l'extinction de votre maison. Une nobleſſe dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems, & ſoutenue de toute l'illuſtration poſſible, des honneurs, des titres, des dignités, des charges, & de celles qui ſont le plus en droit de nous flatter, parce qu'elles nous font approcher de plus près la perſonne de notre ſouverain, que de choſes! & qui ne portent que ſur la tête d'un ſeul enfant! Votre oncle, ſi vous vous obſtinez à lui refuſer la conſolation qu'il vous demande, ſe remariera indubitablement. Vous me répondrez que cela vous eſt égal, parce qu'il ne fera point d'héritiers; mais, l'admirable raiſon pour qu'il en manque! Ce malheureux procès que vous avez perdu cet hiver, & qui, ſi l'appel ne vous en eſt pas auſſi favorable que vos gens d'affaire le croient, vous dépouillera de près de la moitié de vos biens, ne vous impoſe-t-il pas auſſi la loi d'un ſecond mariage? Il eſt vrai que, même en ſuppoſant que vous le perdiez ſans reſſource, vous reſterez encore fort riche; mais malgré cela, il ne ſe peut point qu'accoutumé comme vous l'êtes à la plus grande magnificence, vous ſupportiez avec autant de courage, que de loin vous

l'imaginez, les retranchemens que votre nouvelle position exigera de vous. Des gens de notre sorte, élevés dans le luxe le plus grand, ne s'apperçoivent que quand il faut qu'ils en descendent, qu'il leur est devenu une nécessité, &, si j'en ai vu quelques-uns qui, soit par leur manque de conduite, soit par d'autres causes, ont été forcés de se réduire, je n'en ai pas vu un seul qui supportât avec fermeté ce même malheur, qui, quand il jouissoit encore de toute sa fortune, lui paroissoit si peu de chose. Ne comptez donc pas tant, croyez-moi, sur une philosophie qu'aucun revers n'a encore éprouvée; & soyer sûr que le plus sage est celui qui évite autant qu'il peut être en lui de donner à la sienne des motifs de s'exercer. Je vous parle raison, & je vous en devrois, sans doute d'autant plus d'excuses, que ce ton est moins le ton qui vous agréroit le plus; mais, afin qu'il ne vous révolte pas tant, ou qu'il vous persuade davantage, je crois devoir vous assurer que vous vous êtes trompé, lorsque vous avez imaginé que ce n'étoit que pour vous prouver d'une façon plus cruelle le peu de cas que je fais de vos sentimens, que je vous ai proposé un ma-

riage dont, quelques avantages que vous y trouvassiez, ces mêmes sentimens ne pourroient que vous écarter. Je me flatte que quand je vous aurai appris ce que jusques à présent j'ai cru devoir vous cacher, vous me rendrez plus de justice, & que vous conviendrez que tous vos propos sur cela sont pur radotage d'amant, & rien de plus.

Je ne me doutois pas, en commençant cette lettre, qu'elle ne seroit qu'un préambule, & j'allois discuter l'article de vos injustices, lorsque Madame de L. V. m'a fait dire que Madame la princesse D... venoit d'arriver. Quand vous ne sçauriez pas de combien de bontés cette princesse me comble, vous n'en ignoreriez pas davantage tout ce que je dois à son rang. Je vais donc vous quitter, & avec d'autant plus de regret, que je suis moins sûre de me retrouver la premiere fois que je vous écrirai, qui sera demain, un aussi grand fond de raison que je crois avoir aujourd'hui. Je tâcherai pourtant que cette interruption ne me fasse pas ce tort-là : il est question pour moi de vous rendre raisonnable, & je ne sçaurois vous dire, de peur que vous ne vous fâchiez, à quel point je desire que vous vouliez bien voir les

choſes du même œil que moi ; ce ſeroit, pourtant, ce que vous auriez de plus ſage à faire. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous m'en croire ſur ma parole, que de laiſſer, ainſi que je le crains fort, au tems à vous en convaincre ? Bon ſoir, duc.

LETTRE XXV.

JE vous tiens parole : comme la princesse nous reste, & que je ne pourrai pas la quitter de toute l'après-dînée, je me suis fait éveiller plutôt que de coutume ; & c'est dans mon lit que je vous écris. Plaise au ciel que vous me sçachiez de cette attention, tout le gré que vous devriez !

J'ai, ce me semble, aujourd'hui un objet très-intéressant à discuter avec vous, c'est à dire, le reproche que vous me faites de ne vous avoir proposé ce mariage que dans l'intention de vous en braver plus cruellement. Il pourroit me paroître assez singulier que ce soit cette vue que vous me supposiez, quand il eût été si naturel que vous m'en eussiez prêté tant d'autres ; mais ce ne sera pas, sans doute, la derniere fois que je vous surprendrai à mettre la passion à la place de la justice.

Je vais, je crois, vous prouver que rien ne peut être moins fondé que ce reproche : si j'étois moins polie, je pourrois trouver sans peine quelque chose

de plus fort à dire ſur cela ; & ſi je m'en abſtiens, c'eſt ſeulement parce que je ne veux point aller plus loin, mais je quitte ce chapitre, & j'entre tout uniment en matiere.

Il y avoit tout au plus deux mois que vous veniez chez moi (ayez, & pour cauſe, la bonté de remarquer cette époque) lorſqu'une femme de mes parentes qui, comme vous l'allez voir, a en moi la plus grande confiance, me pria de vouloir bien moi-même lui choiſir un mari pour ſa fille, qu'on lui demandoit de tous côtés ; & que, malgré toute l'attention qu'elle ſe flattoit d'y apporter, elle craignoit de mal pourvoir. La raiſon de cette crainte étoit qu'elle vit dans une trop grande retraite, pour n'être pas obligée de prendre un gendre preſque ſur ma parole ; & qu'elle ne ſe diſſimuloit aucun des riſques que l'on court, quand, ſur une affaire de ſi grande importance, on eſt forcé de s'en rapporter au témoignage de gens qui ont ordinairement intérêt à ne pas être ſinceres. A des choſes inutiles à redire ici, elle ajouta, qu'obligée par état à vivre dans le monde, je pouvois mieux que perſonne la ſauver du malheur, toujours affreux pour une me-

re tendre, d'être trompée, & qu'enfin c'étoit à moi, & à moi ſeule qu'elle vouloit s'en rapporter. Ne voyant dans notre jeuneſſe perſonne qu'elle ne pût un jour me reprocher de lui avoir nommé, & ne pouvant lui donner M. de Cercey, de qui je ſçavois la deſtination, je vous avoue que ce fut à vous que je penſai. Si alors vous n'aviez point encore perdu votre procès, du moins étiez-vous fort menacé de le perdre : enfin, le vent du bureau n'étoit pas pour vous ; & en mon particulier, la mauvaiſe opinion qu'avoient de votre affaire (ſur-tout, ſi vous la laiſſiez à la chambre qui devoit la juger) le préſident P. & quelques - uns des meilleurs juges, me faiſoit regarder la choſe comme déjà arrivée. Je ne vis, dans ce moment, que ce que, ſi vous le perdiez, ce cruel événement vous enleveroit : je conſidérai que vous retrouveriez dans ce mariage beaucoup plus, ſans comparaiſon, que ce que vous étiez ſur le point de voir arracher de vos mains : que c'étoit à la fois l'occaſion la plus sûre, la plus belle, & la plus conforme à votre façon de penſer, que vous euſſiez jamais de rétablir votre fortune. Cependant

je ne me déterminai pas d'abord : la répugnance que je vous connoissois pour un second mariage ; d'autres considérations qui se présenterent à mon esprit, & sur lesquelles je crus devoir me donner le tems de raisonner avec moi-même, sur le point de vous nommer à ma parente, m'arrêterent ; il me parut qu'il suffisoit de vous désigner : dans cette idée, je lui répondis simplement, » que je ne trahirois pas sa con-
» fiance, qu'intérieurement, mon
» choix étoit tout fait ; mais que j'avois
» quelque raison de lui taire encore
» le nom de la personne que j'avois
» en vue ; que tout ce qu'en ce mo-
» ment je pouvois lui en dire, c'est
» que c'étoit un homme titré, d'une
» très-illustre naissance, d'une réputa-
» rion excellente sur toutes les choses
» essentielles ; d'une figure fort agréa-
» ble, & fort noble ; âgé de près de
» trente ans, qui, avec une très belle
» charge à la cour, jouissoit dans l'ins-
» tant que je lui en parlois, d'une for-
» tune fort considérable ; mais dont
» il étoit menacé de perdre peut-être
» un tiers, si l'événement d'un pro-
» cès qu'on lui avoit intenté, tournoit
» contre lui, qu'à la vérité, si en

» l'époufant, fa fille devenoit duchef-
» fe, l'aîné des enfans qu'elle auroit
» pourroit bien ne pas fuccéder au ti-
» tre de fon pere, parce que d'un pre-
» mier mariage, il reftoit un fils à
» l'homme fur qui j'avois jetté les
» yeux; que ce même homme devant
» hériter d'une grandeffe de la premiere
» claffe, & pouvant la faire tomber au
» fils qui probablement lui furviendroit,
» je n'imaginois pas que l'exiftence ac-
» tuelle de cet enfant, pût être pour
» elle une raifon de rejetter la pro-
» pofition que je pourrois lui faire un
» jour : qu'au refte, je connoiffois trop
» la nobleffe de fon ame pour penfer
» une minute que, fi l'homme que
» j'avois dans l'idée, perdoit ce procès,
» ainfi que je ne lui cachois pas qu'on
» le craignoit, elle en fût plus éloig-
» née d'une alliance, de toute façon fi
» fortable ».

Sur ce dernier article, ma parente me répondit feulement que *je lui rendois juftice, & qu'elle me le prouveroit ;* mais foit que fans vous avoir nommé tout ce que je lui avois dit du gendre que je lui deftinois, lui parût ne pouvoir aller qu'à vous, foit que fçachant que depuis peu, nous vivions beaucoup

ensemble, cette circonstance de plus l'aidât à vous deviner, ce ne fut que sur vous que ses idées se fixerent; & je ne vous cache pas que, si en supposant, comme elle fit, que ce n'étoit que de vous que je lui avois parlé, vous lui convîntes fort à tous égards, votre réputation de galanterie, trop étendue pour n'avoir pas été jusques à elle, ne lui fît point, pour le bonheur de sa fille, une peur médiocre. Sans lui avouer que ses conjectures fussent justes, je saisis cette occasion de vous réhabiliter dans son esprit, & l'assurai de votre conversion avec d'autant plus de force, que vous me l'aviez à moi-même plus persuadée. Sans entrer dans un plus grand détail, je calmai ses craintes; elle me donna sa parole de ne disposer de sa fille pour quelqu'autre que ce pût être, que dans le cas où l'homme que j'avois en vue, persisteroit à ne vouloir pas se remarier; car il est bon de vous dire que je m'étois souvenu de tout, & même de votre répugnance pour de secondes nôces.

Ce fut peu de tems après cette conversation entre elle & moi, & que j'avois différentes raisons de vous taire, du moins un certain tems, que vous

jugeâtes à propos de vous arranger avec votre Madame de Vo... Plus par-là, vous me prouviez que vous étiez toujours le même, plus votre conduite me causa de chagrin; j'avois comme engagé ma parole que vous étiez tout-à-fait revenu de vos égaremens; je le croyois moi-même! eh par qui! comment? & dans quel instant me voyois-je désabusée! Vous crûtes devoir vous excuser devant moi, d'avoir fait un choix si honteux; & vous pouvez-vous rappeller que, sur la peine que vous en prîtes, & qui, je l'avoue, me parut on ne peut pas plus singuliere, je vous écrivis *que vous m'auriez fait beaucoup de plaisir de prendre une autre femme que celle-là*, & *même*, que j'ajoutai, que *si je ne pouvois, dans ce moment-là, vous dire pourquoi je l'aurois desiré, il ne tiendroit qu'à vous, que je ne vous l'apprisse un jour.* Il se peut que je ne retrouve pas absolument les termes dont je me servis; mais du moins, suis-je bien sûre que c'étoit là mon idée. Il me parut que ce peu de mots vous avoit, & donné beaucoup à rêver, & inspiré en même tems une curiosité fort vive. Je ne m'éloignerois même pas de croire que, si dès-lors, vous

aviez, ainsi que vous me l'avez dit depuis, tout au moins l'envie de m'aimer, la sorte de chagrin que je vous marquois du choix que vous veniez de faire, dût vous faire imaginer que vous ne m'étiez rien moins qu'indifférent. Aussi, tout simple qu'étoit ce discours (car enfin, être fâchée que vous eussiez pris cette femme, n'étoit pas en exclure d'autres) ne me le serois-je pas permis) si j'eusse un seul instant pu penser que j'avois déjà le bonheur de vous plaire. Quoi qu'il en soit, si vous avez alors cru pouvoir l'interpréter en votre faveur, vous pouvez voir à présent combien peu vous en aviez saisi le véritable sens. Je voulois donc vous dire simplement que je craignois que, dans quelque retraite que vécût ma parente, cette sotte affaire (passez-moi le terme) n'allât, à cause de la cruelle célébrité de Mme. de Vo... jusques à ses oreilles, & qu'en la confirmant dans les craintes que votre conduite passée lui avoit données, elle ne la fît se dédire de la sorte d'engagement qu'elle avoit pris avec moi. Ma peur, malheureusement, par le peu de tems que dura cette liaison, fut chimérique. Vous devez vous

ſouvenir encore, que lorſqu'aſſez peu de tems après, il vous plut de me déclarer votre amour, je vous dis, dans je ne ſçais quelle de mes lettres, que *les projets que vous aviez ſur moi, ne pouvant point du tout aller avec les idées que j'avois ſur vous, je croyois que vous feriez beaucoup plus ſagement de vous prêter aux miens, que de vous flatter de m'amener aux vôtres; & que même c'étoit un conſeil que je croyois ne pouvoir vous donner trop tôt.* Ce propos vous inquiéta beaucoup plus encore que le premier; & je ne diſconviens pas qu'il n'eût de quoi produire cet effet ſur vous. Je vous promis alors de vous l'expliquer un jour, ainſi que le précédent; & rien ne me forçant plus au ſilence, je vais vous tenir parole: *c'eſt qu'il faut néceſſairement que vous vous mariiez; que je ne veux être la rivale de perſonne, & qu'il ne me conviendroit moins encore de l'être de ma couſine, que de qui que ce fût.* A l'égard du nom de ma parente, vous connoiſſez trop la regle des procédés, pour devoir être ſurpris que je vous le cache encore: ſi ce myſtere vous bleſſe, conſentez à ce que je vous demande; & dans l'inſtant, il ceſſera pour vous. Tout ce que je

je puis vous dire avec vérité, c'eſt que ſur la naiſſance, les biens & les graces de la perſonne que je vous propoſe, je ne vous en ai point du tout impoſé : donnez-moi votre parole ſeulement; & je vous engage la mienne que vous n'aurez pas à vous repentir de vous en être fié à moi.

Bon! ne voilà-t-il pas que la princeſſe envoie ſçavoir de mes nouvelles? C'eſt, & je crois que vous ſentez cela comme moi, une façon honnête de m'apprendre qu'il eſt tems que j'aille lui faire ma cour: j'y vais donc, demain, ſi je le puis, je vous reprendrai. Il me reſte actuellement à vous prouver à quel point vous êtes injuſte, quand vous m'accuſez de n'avoir voulu que braver les ſentimens que vous avez pour moi; & je ne ſçais pas trop pourquoi je veux à toute force prendre cette peine : car, dans le fond, je ne ſerois point ſi fâchée que vous n'euſſiez pas tort.

LETTRE XXVI.

IL eſt cinq heures, & je ne viens cependant que de me coucher : la raiſon d'un déréglement qui me reſſemble ſi peu, c'eſt que, pour la derniere ſoirée qu'elle paſſoit avec nous, la princeſſe a voulu jouer au *biribi* qui, après, ou même avant ſes chiens, par parentheſe, les créatures de l'Europe le plus mal élevées, eſt ce qu'elle aime le plus; il eſt inutile de vous dire qu'on a bien voulu avoir pour elle cette complaiſance. J'ai prodigieuſement gagné; & n'en ſuis pas pour cela plus contente : non que j'aie eſſuyé le chagrin de ruiner mes amis; la plus groſſe perte a été ſupportée par des gens qui ne m'intéreſſent guere ; mais c'eſt que, même quand j'y ſuis la plus heureuſe, le jeu m'eſt encore inſupportable. Avoir de la répugnance pour le vin, craindre l'amour, déteſter le jeu, il faut convenir, pourtant, qu'avec tout cela, je ſuis une femme d'un fort agréable commerce ! Ce malheureux biribi, & cette veille inuſitée m'ont ſi fort échauffé le ſang qu'il m'eſt

de toute impossibilité de dormir : n'en ayant rien de mieux à faire, je vous consacre donc mon insomnie. Ah ! si je l'eusse prévu ce biribi, comme au lieu de me faire éveiller hier pour vous écrire, j'aurois dormi la grasse matinée ! & qui sçait encore si je n'en suis pas la dupe ; & si vous ne me faites pas comme C*** qui prétend qu'il y a nombre de lettres qu'il ne prend pas la peine d'ouvrir, parce que, soit d'après la position où il se trouve, soit d'après les gens qui lui écrivent, il sçait toujours ce que ces lettres doivent contenir ; & s'arrange en conséquence. Il met donc dans un coffre toutes celles qu'on lui écrit, & telles absolument qu'il les a reçues, sur-tout, lorsque ce sont des lettres d'amour, parce qu'en partant de la situation où l'on se trouve avec une femme, rien n'est plus aisé, selon lui, que d'y répondre sans essuyer le dégoût de les lire. Il me disoit la derniere fois, qu'il se réjouissoit en songeant qu'à son inventaire, on en trouveroit plusieurs milliers toutes cachetées, auxquelles il n'en auroit pas moins répondu, & rarement hors de propos, quoique presque toujours à la boulevue. N'en feriez-vous pas autant des miennes ? C'est que si je

le croyois ! mais non, vous n'oseriez !
Oh ça ! tenez vous bien, & je vais commencer à vous parler raison.

J'ai exprès, dans l'éclairciſſement que vous me forcez aujourd'hui de vous donner, pris ſoin de bien marquer les époques, afin de vous prouver à quel excès vous pouſſez l'injuſtice, lorſque vous m'accuſez de joindre la bravade à l'indifférence. En effet, ſi vers la fin de l'hiver dernier, tems où j'ai penſé pour vous à ce mariage, vous m'aimiez déjà, vous conviendrez que je n'en pouvois rien ſçavoir, puiſque vous ne me l'aviez pas dit encore ; qu'en ſuppoſant, ainſi que j'euſſe deviné l'état de votre ame, dès que je ne voulois pas répondre à vos ſentimens, ils devoient être pour moi, comme n'étant pas, & même, que feindre de ne les point remarquer, étoit dans cette poſition, de tout ce que je pouvois faire, & ce qui commettoit le moins votre amour-propre, & ce qui devoit auſſi le moins m'expoſer à l'aveu d'une paſſion que je n'aurois pas voulu récompenſer. Mais il s'en falloit beaucoup, & ce n'eſt point d'aujourd'hui que je vous le dis, que je cruſſe que ce fût moi qui vous paruſſe digne de remplacer dans votre

cœur Madame de Vo... Ne le desirant pas plus que je ne croyois avoir sujet de le craindre, assez peu de tems après, je vins ici ; vous m'écrivîtes que vous étiez passionnément amoureux. La femme que vous veniez de quitter, ne me laissant pas imaginer que vous en aimassiez une qui pût vous faire plus d'honneur, je ne sçaurois vous dire combien en moi-même, je rabattis de vos soupirs, de vos tourmens, & beaucoup plus encore de ce que, selon vous, méritoit d'estime, la miraculeuse beauté à qui, depuis mon absence, vous aviez adressé vos vœux. Mais combien ne m'applaudis-je point de ne l'avoir pas jugée d'après ce que vous paroissiez en penser, lorsque toutes les lettres qui me venoient, soit de la cour, soit de Paris, m'apprirent qu'à tout ce qu'on voyoit faire à Mad. du Br... il n'y avoit pas lieu de douter que vous ne fussiez devenu pour elle l'objet d'une nouvelle fantaisie ; & que vous aviez l'air de ne pas vous éloigner de répondre aux agaceries qu'elle vous faisoit sans ménagement. Aussi, ne pouvant pas imaginer que vous me fissiez une histoire, ne puis-je vous exprimer à quel point

la timidité que sembloit vous inspirer votre nouvelle passion, étoit singuliere à mes yeux. Toutes réflexions faites, pourtant, je crus que ce que l'on disoit de vous & de Madame du Br... n'étoit qu'une de ces fables dont Paris amuse de tems en tems son oisiveté ; & qui, quelquefois, n'ont-même pas le plus léger fondement. Enfin, vous rompîtes le silence : peut-être dès-lors, pour vous empêcher d'aller plus loin, aurois-je dû vous dire les vues que j'avois sur vous ; je doute, cependant, que cette confidence eût eu le succès dont, pour me déterminer à vous la faire, il auroit fallu que je me fusse flattée ; & que, n'eût-ce été que pour me prouver plus d'amour, vous n'eussiez rejetté hautement ma proposition ? Ne croyant donc point devoir la hasarder ; & voulant toutefois mettre de bonne heure un frein à votre imagination, je vous écrivis *que vous feriez bien d'avoir des vues plus sérieuses, & dont en même tems, vous deviez attendre plus de succès, que des projets que vous m'annonciez.* Si ce n'étoit pas vous en dire assez, c'étoit, du moins, vous dire tout ce que je me croyois permis. Comment d'ailleurs, & par quelle voie,

vous ſur-tout, voulant que je vous cruſſe de l'amour pour moi, aurois-je pu me flatter de triompher de la répugance que vous marquiez pour de ſecondes nôces, lorſque la perte de votre procès, loin de la vaincre, ſembloit y avoir ajouté encore. Je crus donc, que je ne devois pas me preſſer de parler; & ſans vous dire quelles pouvoient être vos reſſources, je me contentai de vous en faire enviſager. J'attendois toujours le moment de rompre le ſilence; & il ſe peut que je l'euſſe attendu longtems encore, ſi la propoſition que cette Madame a eu l'inſolence de vous faire faire, ne m'eût fait penſer qu'il étoit tems que je parlaſſe auſſi; & que je ne pouvois même, ſans manquer à l'amitié que je me flatte qui nous unit, & à ce que j'avois promis à ma parente, m'obſtiner encore à me taire, par la raiſon que, ſi je perſiſtois dans ce parti, il ſe pouvoit que quelqu'un me gagnât de vîteſſe; & que s'il arrivoit, qu'entre les propoſitions qu'on pourroit vous faire, il s'en trouvât quelqu'une qui vous agréât, & que vous engageaſſiez votre parole, je ne pourrois m'en prendre qu'à moi-même. Il a donc fallu m'y déterminer; mais moins je pou-

vois douter des idées désagréables que je vous donnerois, plus ç'a été avec une répugnance inexprimable, & que je me serois épargnée, si j'eusse imaginé qu'elle eût été si peu sentie, que j'ai fait cette démarche... Laissons cela ; cette lettre ne me paroît déjà que trop longue : pour la terminer, voici quelle est ma résolution ; après vous en avoir instruit, je passerai au reste.

Je ne dirai, ni dans l'instant, ainsi que vous le voudriez, ni même de si-tôt à ma parente, le refus que vous faites de sa fille ; & crois ne pouvoir mieux vous prouver combien vous m'êtes cher, qu'en vous laissant sur cela, quoique malgré vous, le tems de la réflexion. Sur le fond de mes sentimens pour vous, je n'ai rien à vous dire que ce que je vous en ai dit tant de fois. Tout ce que, dans cette circonstance, je me crois permis d'y ajouter, c'est que je vous aimerois, non-seulement autant qu'aujourd'hui vous croyez le desirer, mais autant que, si cette cruelle passion se rendoit maîtresse de mon ame, je serois, à ce qu'il me semble, capable de le faire, que je n'en sacrifierois pas moins mon amour à ma gloire ; & bien plus facilement encore, à ce que je

croirois être vos véritables intérêts. Reglez-vous donc sur cela ; & prouvez-moi, en consultant mieux les vôtres, que vous êtes digne de la très-tendre amitié que je vous ai vouée. Adieu, Monsieur le duc, je tombe de lassitude, & vais tâcher de dormir.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DE
LA DUCHESSE DE***
AU
DUC DE***

SECONDE PARTIE.

LETTRE XXVII.

Vous êtes opiniâtre ; je suis obstinée : vous ne doutez point que vous n'ayez raison ; je crois aussi fermement que je n'ai pas tort : je suis aussi sûre de ne pas vous convaincre, que

vous devriez l'être de ne point me persuader. Vous me jurez que je vous donnerois cent ans, & même par-delà, pour réfléchir sur ce que je vous ai proposé, que vous n'en changeriez pas plus d'avis : quand vous m'en donneriez autant, vous courriez tout au moins le risque de me voir toujours penser de la même façon : le parti que je prends, vous gêne : ce que vous semblez avoir décidé ne me plaît pas : mais comme c'est une matiere qu'il me paroît inutile de rebattre, & que si je voulois répondre à votre derniere lettre, ce seroit ce que je ne pourrois éviter, vous trouverez bon que, la regardant comme non-avenue, ce ne soit que d'une scene très-ennuyeuse que j'ai essuyée hier, & où votre ami a joué le premier rôle, enfin de tout ce qui me viendra dans la tête, que j'aie l'honneur de vous entretenir.

Parbleu ! Madame ! va me dire M. de Cercey, sans doute pour s'achever de peindre auprès de moi, *vous avez l'air d'avoir aujourd'hui terriblement d'humeur ?* Oh ! beaucoup en effet, Monsieur, on ne peut guere en avoir davantage. Il trouvera que j'ai tort ; mais je vous en fais juge, vous, Monsieur le duc : qui est-ce ce qui, à ma place, n'en auroit pas ?

Nous étions ici peu de monde ; &, par un hasard qui, pour le bonheur de la société, n'arrive que trop rarement, ce peu de monde se convenoit. Je ne sais quel dieu propice, touché de nos précédens malheurs, sembloit retenir loin de nous ces sots importans, qui n'ont pour eux que des dignités qu'ils dégradent : ces *caillettes*, moitié indécence, moitié bégueulerie, parlant sans cesse de leur vertu, & marchant toujours avec un amant nouveau ; ces petits maîtres, gorgés de bonnes fortunes, & qui ne peuvent pourtant encore se vanter que de Mesdames *** & de quelques filles d'opéra : enfin, nous étions tranquilles, lorsqu'hier nous voyons arriver le triste marquis de *** d'autant plus cruel depuis qu'il veut forcer le roi à le faire ambassadeur, qu'il a joint à sa sottise naturelle cet air capable & gourmé, dont les gens de son espece cherchent toujours ; &, quelquefois avec trop de succès, à masquer leur disette, & à étayer leurs prétentions. Avec lui, ont été déballés je ne sais combien de gros livres. *Mon Dieu ! Madame*, ai-je dit à Madame de L. V... qui regardoit, aussi tristement que moi cette bibliotheque de campagne, *est-ce*

que cet automate politique ne voudroit nous quitter que quand il aura lu tout cela? *Ah! Madame*, m'a-t-elle répondu avec un des plus profonds soupirs qu'elle ait, je crois, jamais poussés, *ce seroit une barbarie dont un Cannibale même ne seroit pas capable*. Malgré cela, je pensois en moi-même qu'il ne falloit pas s'y fier; & j'avois tort; nous ne sommes pour lui qu'un entrepôt: mais c'est sa façon de voyager: de plus, sans compter qu'il prétend que dans le tumulte, soit de la cour, soit de la ville, il est impossible de se livrer à des études un peu approfondies, c'est qu'il fait des notes sur *Grotius*, & qu'il a entrepris la critique de *Puffendorf*; & que ce travail, à ce qu'il dit, exige un recueillement, une méditation que l'on ne peut se flatter de trouver que dans la solitude de la campagne. Il se peut qu'il ait raison; mais je voudrois bien demander à cet animal-là, ce qui, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures seulement, lui fait donner la préférence à la nôtre. *Puffendorf! Grotius!* connoissez-vous cela, vous? Mais, assurément, oui, puisqu'il soutient qu'il connoît à la cour fort peu de gens qui aient autant de profondeur, fassent de si solides lectures, & à qui les

intérêts des princes ſoient mieux connus qu'à vous. S'il a dit vrai, je vous en fais mon très-ſincere compliment. J'avois cru, juſques à préſent, que vous n'aviez étudié la politique que dans la gazette; je n'aurois jamais, par conſéquent, imaginé qu'en ce genre, vous nous cachaſſiez un ſi grand homme; & M. de Cercey eſt convenu lui-même qu'il n'y avoit rien de plus nouveau pour lui, que le mérite que vous attribuoit M. le marquis, & à quoi en même tems il eût moins de foi. Après une aſſez longue promenade, où nous avons cent fois épuiſé & repris tous ces riens qu'on ſe dit quand on a rien à ſe dire, & qu'on a la ſottiſe de vouloir ſe parler, on s'eſt mis à table. L'abbé T... qui, parce qu'il a retenu beaucoup de mots, croit qu'il ſçait beaucoup de choſes, un peu trop borné pour ſentir à quel point l'eſt le futur ambaſſadeur; &, enchanté de trouver un homme de qualité en état de rendre juſtice à ſon immenſe littérature, a finement fait tomber l'entretien ſur les négociations, & ſur tous les talens qu'il faut pour former un parfait négociateur. M. le marquis, vous le croyez ſans peine, a ſaiſi avidement l'occaſion que lui offroit l'ab-

bé. J'ai tout d'un coup entendu parler des droits réels des nations, & de ceux que, respectivement, elles s'attribuent & se passent; de Romains, de Carthaginois, de la sagesse de la législation de la Chine, du traité de Bretigni; & tout cela pêle-mêle comme je vous le rends: c'étoit une érudition infernale! Ensuite, & comme de raison, le fameux traité de Westphalie, à son tour, a paru sur la scene; puis il a été question de décider lequel du cardinal de Richelieu, ou du chancelier Oxenstiern, étoit le plus grand homme d'état. Le marquis tenoit pour le premier, l'abbé pour le second: M. de Cercey, pour faire durer une conversation maudite dont il s'amusoit d'autant plus qu'il y trouvoit moins de sens, étoit tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; & déraisonnoit exprès, comme je pense, il n'a fait de sa vie. Cependant, sans qu'après plus d'une heure de dispute ils eussent rien décidé, tout alloit se pacifier, lorsque M. de Cercey, prenant gravement la parole, leur a dit qu'il étoit surpris qu'ayant cité tant de politiques, tant anciens que modernes, ils en eussent oublié un qu'aucun de tous ceux de qui ils avoient parlé avec tant d'éloges, ne pouvoit, selon

lui, égaler. Tous deux, avec un égal empressement, lui ont demandé qui c'étoit : l'auriez-vous jamais cru ? Il s'est trouvé que c'étoit Caligula. Il sont, ainsi que nous, restés immobiles de stupéfaction ; mais l'excès de leur surprise passée ; *c'est, sans doute*, a dit l'abbé d'un ton doux, *l'empereur Tibere que M. le marquis a cru nommer ? Point du tout, M. l'abbé*, a répondu M. de Cercey, avec une intrépidité inconcevable, *je sçais mon Tibere tout aussi bien qu'un autre ; & ce n'est point par inadvertance, mais par choix, comme par esprit de justice que j'ai nommé Caligula.* Comme il est vrai que jusques à lui personne ne s'étoit avisé de vanter la politique de ce forcené, & que, pour l'oser faire, il falloit qu'il crût que rien n'égaloit la bêtise de ceux à qui il faisoit une si belle confidence, la dispute s'est renouvellée avec tant d'acharnement que, ni l'autorité de Madame de L. V... ni l'ennui dont il a vu qu'il m'accabloit, n'ont pas empêché qu'il ne se soit donné le plaisir de la faire durer jusques à près de trois heures. Enfin, le marquis & l'abbé, atterrés, tant par le serieux & l'opiniâtreté dont il défendoit sa these, que par la foule des auto-

rités qu'il se créoit pour l'appuyer, sont convenus qu'avant tout, il falloit relire, & avec la plus scrupuleuse attention, la vie de *Caligula*; mais, pour leur donner le plaisir des recherches, il les a prévenus bonnement que c'étoit dans les sources qu'il falloit qu'ils la cherchassent; parce que *Süetone* n'étoit qu'un bavard, qui ne disoit rien d'important, & *Tacite*, un homme renfermé qui ne disoit pas tout. Voilà à quoi il nous a fait employer toute notre soirée; il est odieux quand, par malheur, il lui tombe des sots sous la main; & je desirerois fort, je l'avoue, qu'il voulût bien se croire moins dans l'obligation de les faire valoir. Je conviens que cela peut être plaisant quelque tems, & quelquefois; mais, toujours! & six heures, au moins, d'ennui, comme hier! En vérité! l'on n'y tient pas! ce n'est point façon de parler, j'en ai réellement des vapeurs; & il m'avoit, de plus, par la force de l'impatience où il m'a jettée, mis tant de chaleur dans le sang, qu'à peine ai-je fermé les yeux de la nuit. O! le monstre!

Il vient d'arriver, le scélérat, l'air aussi tranquille que si sa conscience n'eût exactement rien eu à lui reprocher. Je l'ai traité comme un negre: il m'a de-

mandé pardon à genoux ; &, ainſi que vous vous en doutez bien, j'ai fini par lui accorder ſa grace : mais, ſous la condition expreſſe qu'il ne parleroit jamais de politiques, & ſur tout de celle de Caligula. Imagineriez-vous bien qu'il a eu peine à s'y ſoumettre, tant il trouvoit cela dur ? Enfin, pourtant, il l'a promis ; mais ç'a été de ſi mauvaiſe grace, que, malgré toute la confiance que j'ai en ſa probité, je meurs de peur qu'il ne s'échappe à la premiere occaſion qu'il s'en préſentera. Vous, qui êtes aſſez heureux pour avoir, à ce qu'il m'a paru, du moins, l'eſprit d'un genre plus ſolide que n'eſt le ſien, vous devriez bien travailler avec moi à lui faire faire de ce qu'il en a, un emploi plus digne de lui, & même de ſon âge, qui exigeroit, peut-être, qu'il ne ſe livrât pas tant à la bouffonnerie. Un ancien a dit quelque part, *qu'il valoit infiniment mieux ne rien faire, que ne faire que des riens* ; & je crois que vous ne trouvez pas qu'il ait eu tort. Seroit-il donc ſi difficile à M. de Cercey, de croire qu'il vaudroit mieux ne rien dire, que de dire des puérilités ; que les ſots ne méritent pas qu'on prenne la peine de ſe moquer d'eux ; & même qu'il eſt rare que l'on ne ſoit point puni

de la prendre, par l'étendue, qu'en cherchant à la faire briller, on donne nécessairement à leur sottise. Tâchez, Monsieur le duc, de lui faire comprendre tout cela ; &, croyez que si vous y parvenez, je vous aurai beaucoup d'obligation, tant du service que vous me rendrez, en me délivrant de ce maudit persifflage, qui m'ennuie au de-là de tout ce que je pourrois vous exprimer, que du bien que vous lui ferez à lui-même, en le rendant à la société tel qu'il doit être. Il n'est pas douteux que, pour obtenir de vous ce que j'en desire, je ne dusse vous dire de petites choses un peu plus obligeantes que de coutume ; & j'aurois plié de bonne grace à cette nécessité ; mais vous voyez bien vous-même, qu'il ne me reste plus de place ; &, d'aller, seulement pour cela, commencer une nouvelle page ! je parie que vous ne le voudriez pas. Adieu, donc tout simplement, Monsieur le duc : cela est pourtant bien dur !

LETTRE XXVIII.

Celui que j'implorois, est Oreste! Quoi! c'est vous! vous! dis-je, que je priois si vivement de travailler avec moi à dégoûter M. de Cercey du mauvais ton de plaisanterie qu'il a pris, qui, loin de me seconder dans un si louable projet, osez trouver infiniment facétieuse la même scene dont je vous portois de si ameres plaintes; &, de plus, me marquer du regret de n'en avoir pu partager le plaisir! Quoi que vous m'en disiez pourtant, & malgré l'éloquent éloge que vous me faites du persifflage. Jamais, non jamais, vous, ni tous les pairs du royaume, ne m'empêcherez de trouver cette façon de railler, lors même qu'elle est maniée avec le plus de légéreté, le plus sot, le plus incommode, le plus odieux des établissemens que l'on doive à la sottise humaine. Ce qu'il y a de pis encore, selon moi, c'est que l'homme du monde, le plus persifflable, s'avise de se croire aussi fait qu'un autre, pour être persiffleur; & que c'est pour les bêtes qui, quelques précautions que l'on puisse

prendre, trouvent toujours, on ne sçait comment, le moyen de se glisser dans la société, une ressource de plus pour la désoler. En vérité! les gens d'esprit, créateurs de ce nouveau & déteftable genre, avant que de s'y livrer avec si peu de ménagement, auroient bien dû faire cette réflexion; mais, de façon ou d'autre, ils veulent briller; & l'on est encore bien heureux, lorsqu'ils n'immolent que le goût à cette dangereuse manie.

Votre cher ami, ce M. de Cercey, si facétieux, ne me paroît point, pour mon malheur, aussi près que je le desirerois, d'en reconnoître les inconvéniens. Barré du côté de la politique, par la parole qu'il m'a donnée de ne la prendre plus pour champ de bataille, il s'occupe actuellement à donner à notre futur ministre des leçons de dignité; mais c'est d'un air si sérieux qu'il remplit cette importante fonction, que toute ma haine pour cette mauvaise espece de plaisanterie, ne sçauroit me sauver de l'affront d'en rire quelquefois. Il lui a persuadé, qu'un homme qui, comme lui, doit avoir l'honneur de représenter un grand roi, ne peut, sans s'acquitter mal d'un si noble rôle, être

aussi uni qu'un autre dans ses façons ; & , d'après ce beau principe, il lui fait prendre des airs de hauteur qui, s'il manque son coup, acheveront de le rendre un des plus sots particuliers de France ; & dans le cas contraire, en feront le plus ridicule ambassadeur de l'Europe ; cela est tout-à-fait plaisant ! n'est-ce pas ? Mais qu'ils s'en faut encore, que ce soient-là tous les griefs que j'ai contre lui !

M. de D... que Madame de L. F... vient, comme vous sçavez, sans doute, de quitter avec tant de promptitude, & si peu d'égards, tant pour elle-même que pour lui, s'est avisé hier de nous venir voir, par la raison, apparemment, que la maison de Madame de L. V... étoit la seule où il ne fût pas encore venu pleurer son infortune, & la donner en spectacle ; nous vivons, en effet, elle & moi, trop peu avec ce délaissé, pour que je puisse supposer, à sa visite, quelqu'autre motif, que le motif que je lui donne. Au milieu de la profonde, & assez risible douleur où ce jeune seigneur s'obstine à paroître plongé, M. de Cercey à cru s'appercevoir qu'il y avoit dans cette affliction beaucoup moins de réalité que d'appareil; & qu'il vouloit qu'on

le plaignît encore, quand lui-même ne ſe trouvoit plus à plaindre. Cette mauvaiſe foi l'a choqué: Madame, m'a-t-il dit d'un ton fort grave, après avoir en ſilence, quelques inſtans conſidéré l'appétit prodigieux du déſeſpéré prétendu, *l'on veut ici nous en donner à garder: voilà, ou je ſuis bien trompé, un homme qui mange de meilleure foi qu'il ne ſoupire. Il eſt contre les mœurs, de ſe conſoler ſi promptement d'une infidélité auſſi abominable que l'eſt celle qu'il vient d'eſſuyer; & je veux, ne fût-ce ſeulement que pour notre honneur, lui rendre l'affliction dont, dans toutes les regles, il devroit encore être pénétré.*

Ces paroles, qui m'annonçoient qu'il méditoit quelque nouvelle ſcene, m'ont fait trembler. Je l'ai, dans mon effroi, ſupplié de vouloir bien ne nous montrer que ſon eſprit ordinaire, & l'ai même aſſuré, pour qu'il fût plus ſenſible à mes prieres, qu'il en auroit encore de reſte pour moi; mais il avoit envie de s'amuſer aux dépens de ce beau ténébreux; &, quoi que j'aie pu me faire, ne m'a pas été poſſible d'en obtenir le ſacrifice. Pour commencer donc, il s'eſt mis à raconter des hiſtoires d'infidélités, de perfidies, d'horreurs, toutes des nôtres, comme vous croyez bien, & à donner la

peau de poule, tant elles étoient atroces. Le traître ne doutoit pas qu'en partant de sa position, M. de D... non-seulement ne prît feu, mais ne renchérît sur lui, & il n'a pas eu tort de s'en flatter : bientôt, ç'a été à qui des deux en raconteroit de plus épouvantables. Enfin, M. de Cercey (& il faut que ce scélérat soit un des plus grand comédiens de l'univers !) les yeux mouillés de pleurs, après avoir quelque tems fixé sa victime, de l'air du monde le plus attendri : *Ah ! mon pauvre comte*, lui a-t-il dit presqu'en sanglottant, *qu'il y a de malheurs pour une ame honnête, & sensible !* Il avoit si bien préparé la matiere, qu'il n'a fallu que ce peu de mots pour faire fondre l'autre en larmes, & au point qu'il a été forcé de se retirer, & que, même n'osant plus reparoître, il a été se coucher vers le milieu d'un souper que, gourmand comme il l'est, il ne se pouvoit point qu'il ne regrettât pas beaucoup. Vous me direz encore que votre ami est délicieux : mais laissons cela.

Je ne sçais quel sont les espions que vous entretenez auprès de moi pour être si bien informé de tout ce qui m'arrive, sur-tout, lorsque c'est de quelque con-

quête

quête nouvelle que j'aurai faite ſans le vouloir, & même ſans m'en ſoucier, ainſi que c'eſt aſſez mon uſage, qu'il s'agît. Quels qu'ils puiſſent être, ſi l'on ne peut les louer de vous avoir ſervi bien promptement, puiſque la choſe eſt du dernier ſéjour qu'a fait ici la princeſſe, du moins ne ſçauroit-on les accuſer de vous en avoir impoſé. M. le marquis D... n'ayant, ſelon toute apparence, rien de mieux à faire pour le moment, m'a fait effectivement la grace de me trouver aimable; &, ce qui ne me paroît pas moins ſurprenant, a bien voulu prendre la peine de me le dire: mais, d'un air qui me prouvoit ſi bien à quel point il croyoit m'honorer, en daignant me croire digne d'amuſer quelques inſtans ſes loiſirs! avec une conviction ſi parfaite, &, en même tems, ſi peu déguiſée, qu'il étoit de toute impoſſibilité, non-ſeulement que je ne me rendiſſe pas, mais que j'oſaſſe lui réſiſter ſeulement vingt-quatre heures, que mon averſion naturelle pour les déclarations, & mon dégoût pour lui, en ont, ſur le champ, augmenté de moitié. Vous connoiſſez ſa figure; & je crois que, ſans riſquer d'être accuſé de l'injuſtice qui accompagne toujours la rivalité, vous

pouvez convenir qu'il y en a peu de plus ignoble & de plus rebutante. Eh bien! peignez-vous, sur cette désagréable petite figure, tout ce que la présomption peut avoir de plus révoltant; & vous n'aurez pas besoin de me demander quelle est la sorte d'impression qu'elle a dû produire sur moi. Eh puis! que de présentations à l'esprit! que de sécheresse, & de faux dans les idées! que de gauche, au milieu de tout cela! quel fatigant égoïsme! qui ne riroit de le voir, affectant tout ce que la philosophie peut avoir de plus austere, donner dans tous les travers des petits maîtres les plus décidés, & y joindre une pédanterie qui ne sert qu'à les rendre plus odieux! Jamais je n'avois rencontré de fat philosophe; mais, à ce qu'ils sont, il me paroît à desirer, qu'insupportable comme en est l'espece, elle ne pullule pas absolument autant que l'autre qui, du moins, dédommage quelquefois par un peu de graces, de l'excès de ses ridicules. Un de ceux de ce nouveau stoïcien, est de penser des femmes, & à toutes sortes d'égards, on ne peut pas plus mal; &, dans le fond, ce n'est pas leur faute; car, toutes celles qu'il a attaquées, ont reçu ses in-

solens hommages de façon à devoir lui prouver que, si nous n'avons pas plus de vertu qu'il ne nous fait l'honneur de paroître nous en supposer, nous ne pêchons point par le goût autant qu'il lui plaît de le dire. Quant à moi, je me flatte, à la façon dont, par son impertinence avec moi, il m'a forcée de lui répondre que je n'aurai plus ce sot amour-là à renvoyer : c'est tout ce que je puis vous en dire. Vous ne m'en croirez peut-être pas ; mais, à de certaines conquêtes que je fais par-ci, par-là, j'ai quelquefois bien du regret d'être si jolie. Pour vous, Monsieur le duc, je crois, à la façon dont je me suis conduite avec vous, n'avoir pas besoin de vous dire que ce n'est point du tout la vôtre que je me reproche. Celle-là! Tubleu.

LETTRE XXIX.

MALGRÉ tout le ſoin que vous me paroiſſez avoir apporté à me cacher quelle étoit, en m'écrivant votre derniere lettre, la diſpoſition de votre ame, j'ai crû, Monſieur le duc, y voir deux choſes; l'une, que c'eſt à moi que vous vous en prenez de la déclaration dont il a plu à M. le marquis de m'honorer; l'autre, que vous ne me voulez guere moins de mal du ſilence que je viens de garder avec vous, que de ce que j'ai quelquefois le malheur de plaire à d'autres yeux que les vôtres. Il eſt, j'en conviens, on ne peut pas plus déſagréable pour vous, dans ce moment-ci, que je ne vous aie pas encore aſſez bien traité pour que vous croyiez pouvoir, ſans riſque, vous y comporter en amant favoriſé, c'eſt-à-dire, avec toute l'humeur qu'on laiſſe paroître, quand on ne craint plus que d'affliger. Je ſens avec douleur pour vous, à quel point cette conſidération vous a gêné; & vous en fais très-ſincérement mon compliment de condolence. Quoi! nous ſom-

mes au lundi! & depuis mercredi dernier, rien, au reste, ne s'étant opposé à ce que je vous écrivisse, vous n'avez point entendu parler de moi! Vous avez raison! cela ne doit pas plus se pardonner, que se concevoir. Ne diroit-on pas, à vous entendre, que j'ai pris avec vous l'engagement le plus formel de vous répondre toujours sur le champ; &, qu'en supposant que je l'eusse pris, je fusse nécessitée à le regarder comme inviolable. Croyez-moi, le meilleur parti que vous ayez à prendre, si vous disiez, ainsi qu'il me le semble, que notre commerce de lettres continue, est de vous conduire avec moi de façon à ne me jamais faire sentir toute l'importance que vous y attachez: vous ne devez pas avoir de peine à deviner pourquoi je vous le conseille. Je suis, d'ailleurs, née fort volontaire; &, moins aussi je me dissimule que je fais plus que je ne dois, plus je suis blessée que l'on exige. Si j'étois pourtant, comme la plus sotte de mes femmes, à qui je viens de découvrir le rare talent de faire, & sans aucun effort, des livres toute la journée, vous auriez, peut-être, moins à vous plaindre de ma négligence; mais, sans compter que j'ai naturelle-

ment la main fort pareſſeuſe, je ne me trouve pas toujours des idées; &, pour que j'écrive, ſi je n'en ai pas, du moins, faut-il que je m'en croie. Enfin, il eſt poſſible, & que je prenne quelquefois la liberté de ſubordonner à d'autres ſoins, le ſoin quoique ſi doux pour moi à remplir, de vous prouver à quel point je m'occupe de vous; & que, ſi vous oſez encore, non vous en plaindre (car, en n'employant que cette voie, vous croiriez vous manquer) mais en murmurer ſeulement, je me tienne ſans ceſſe, & par pure malice, les bras croiſés, plutôt que de tracer pour vous une ſeule ligne. Ce n'eſt pas, s'il m'en ſouvient bien, la premiere fois que vous ayez été mécontent, ſoit du ton dont je croyois devoir vous répondre; ſoit, de ce que je ne vous écrivois point auſſi fréquemment que vous l'auriez deſiré; & à vous parler avec franchiſe, cette répétition de votre part me paroît aſſez deplacée. Je n'en avoue pas moins que vous avez d'autant plus ſujet de vous bleſſer de ma négligence, que pendant tout le tems qu'elle a duré, vous m'avez, vous, écrit des lettres très-ſpirituelles; & que, (ce qui peut bien ne pas arriver à tous les ducs) vous les

avez faites vous-même. Mais, que j'aie eu, ou non, des raisons pour en agir comme j'ai fait, ce que je sçais parfaitement, c'est que je ne vous dois aucun compte: & il ne tient qu'à vous de voir que je me conduis d'après l'opinion que j'ai sur cela. Il se peut, cependant, en supposant que j'en aie eues d'autres que ma volonté, que je n'eusse point refusé de vous les dire, si, au lieu de cet air d'humeur qui se fait sentir dans votre lettre, vous ne vous fussiez plaint de mon silence que comme il m'a paru que vous auriez dû le faire. Il est permis à un amant bien tendre, tel que je ne vous crois pas, mais tel que vous voudriez que je vous crusse, de s'affliger du silence de ce qu'il aime; mais il ne le lui est pas de l'en gronder, sur-tout avec aussi peu de droits qu'il me semble, Monsieur le duc, que je vous en ai donné, de me proposer vos desirs, du ton dont vous dicteriez des loix.

Je ne sçais si je suis aussi coquette que vous paroissez avoir envie de me le reprocher: si ce n'est que la multiplicité de mes conquêtes, qui m'en donne l'apparence à vos yeux, vous sçavez, par votre propre expérience, & peut-être, le sçaurez-vous encore mieux un jour,

qu'il n'y a point de femme au monde qui puiſſe plus que moi, redouter d'en faire & qui en même tems encourage moins les deſirs qu'elle fait naître. Ce n'eſt, en vérité! pas ma faute, ſi j'ai plu à M. le marquis, & s'il a cru pouvoir me le dire. Je vous prie, donc, de vouloir bien conſidérer que, quand nous ſerions enſemble, vous, & moi, de ce que l'on appelle vulgairement *du dernier bien*, vous n'en ſeriez pas mieux fondé à me ſçavoir mauvais gré de ce qui m'eſt arrivé avec lui, par la raiſon, qu'eſſuyer une déclaration, n'eſt point du tout la même choſe qu'y répondre: que la femme qui y aura moins donné lieu, n'en eſt pas plus ſûre d'en éviter une, tant parce que, le plus ſouvent, on ne la lui aura pas laiſſée prévoir, que parce que c'eſt bien moins d'après les eſpérances qu'elle aura pu donner, que d'après celles que l'on aura, de ſoi-même, jugé à propos de ſe faire auprès d'elle, que l'on part pour lui parler; que tant qu'il y aura des fats, ou, ſimplement, des inconſidérés, il y aura des déclarations; & qu'enfin, j'aurois pu me conduire à cet égard tout-à-fait différemment, ſans que vous euſſiez, vous, entendez-vous bien, Monſieur le duc,

le plus léger reproche à m'en faire. Vous voudrez bien que sur ce, j'aie l'honneur de prendre très-humblement congé de vous.

LETTRE XXX.

LES événemens se tournent terriblement contre moi, Monsieur le duc; le marquis m'est revenu; mais n'en ayez point peur, au moins, car je vous jure que je ne l'aime pas plus que quand je vous ai écrit que je ne l'aimois point. Ce n'est pas, à ne vous rien cacher, qu'il ne me boude de toutes ses forces: mais, si vous pouviez voir avec quelle tranquillité! quel désintéressement je le laisse faire, vous rougiriez d'en être jaloux. Lui! jaloux! & il me l'ose dire! en vérité! cela est trop plaisant: mais passons, je retrouverai cette querelle-là, quand je le voudrai. Ceux qui soutiennent que l'amour-propre survit de beaucoup, non l'amour qui n'est, comme vous sçavez, qu'un être de raison, mais, au desir qui, comme vous ne l'ignorez pas davantage, n'est point si chimérique, ne me paroissent point du tout dans

leur tort : car que peut encore me vouloir ce marquis, à présent qu'il est arrangé avec Madame de R... & que, dans la joie qui le transporte d'avoir enfin trouvé une femme qui voulût bien le venger des rigueurs de toutes les autres, il le dit à tout le monde ? Je ne sçais si c'est que depuis qu'il en a fait la conquête, il a entendu dire, ainsi que pour l'honneur du conquérant, il n'est, hélas ! que trop vrai, que de ses jours elle n'a sçu refuser personne ; & que cette découverte, qui ne peut manquer de blesser sa vanité, le rejette vers moi ; mais je vous assure qu'il ne m'a pas encore pardonné de l'avoir impitoyablement réduit à s'honorer d'elle. Ah ! si vous voyiez à quel point mon air froid gêne sa philosophie ! l'air gauche qu'elle a auprès de moi ? & combien, malgré la fierté qu'il affecte, & les myrthes qui ceignent sa tête pour la premiere fois, un seul de mes regards le terrasse encore ! vous ne vous éloigneriez pas plus que moi-même, de croire que les rigueurs nous conservent les amans, bien plus long-tems que les bontés. Si cela est aussi vrai que je l'imagine, la nouvelle flamme que je viens d'allumer n'est pas près de s'éteindre. Il ne tiendroit qu'à moi de

dire quelque chose de plus fort ; mais, si vous feignez de croire à l'éternité de l'amour, vous ne croyez pas à l'éternité des rigueurs ; & je veux bien par-ci, par-là ménager vos opinions.

Tout amoureux que j'ai sujet de croire encore M. le marquis, dans la crainte qu'il a que s'il me montroit toute l'étendue de mon triomphe, je ne fusse tentée d'en abuser, il se tue, sans que personne se soucie de sçavoir ce qui en est, de dire à tout le monde qu'il n'a fait que suivre ici la princesse qui, en effet, nous est revenue. Il est vrai que c'est pour bien peu de tems, puisque c'est après-demain qu'elle nous quitte, quoi qu'à ce qu'elle dît, nous lui paroissions de si bonnes gens, qu'elle ne se trouve nulle part aussi-bien qu'avec nous. A la bonne heure ; quand nous serions, nous, moins contens d'elle, cela reviendroit au même. J'avoue, cependant, que malgré tout ce qu'elle daigne mettre dans la société, les gens que, par cette négligence qu'ont assez volontiers sur ce qui les entoure, les personnes de son rang, & qui, quelquefois, est poussée si loin, qu'on seroit tenté d'en conclure qu'elles craignent de manquer de flatteurs, elle traîne à sa

suite son éternel biribi, ses chiens, nous empêchent de sentir autant que, sans toute cela, nous le ferions, le bonheur de lui plaire. J'ai plus d'une fois pris la liberté de lui faire mes représentations sur une facilité qu'elle devroit avoir d'autant moins que ses qualités personnelles la lui rendent moins nécessaire; mais cette perpétuelle distraction qui la tient toujours loin des objets, & ne lui permet guere plus de sentir le mérite que les défauts des gens qui se donnent à elle, jointe à l'idée où elle est qu'il vaut mieux que les princes péchent par trop d'affabilité, que par trop de hauteur, les ont jusques à présent rendues inutiles; & j'ai aujourd'hui plus de sujet que jamais d'en être fâchée, puisque le marquis est de sa cour. Ce n'est pas, assurément, que du côté de la naissance, il ne soit très-fait pour en être; *mais, Philis, le triste avantage* que celui-là, lorsqu'on n'en tire que le bénéfice d'avoir plus audacieusement des vices & des travers! Ce marquis, au reste, pour me punir apparemment de la façon un peu sauvage dont j'ai accueilli son amour, vient de composer un traité contre la vertu des femmes, où il prétend prouver, & même géométrique-

ment, qu'elles n'en ont jamais qu'en raiſon du plus, ou du moins de goût qu'on leur inſpire ; & que, par conſéquent, la leur n'eſt que conditionnelle : donc, *zéro*. Comme je n'ai pas douté que je n'euſſe quelque part à l'intention de l'auteur, & que M. de Cercey a cru pouvoir en porter le même jugement, nous avons tous deux ſi vivement relevé l'impertinence de ſa philoſophique production, qu'il s'eſt, à ce que j'imagine, plus d'une fois repenti d'avoir voulu nous en faire part. La princeſſe elle-même, toute peu formaliſte qu'elle eſt naturellement, s'eſt bleſſée de ce qu'on avoit oſé lire devant elle un ouvrage où ſon ſexe étoit traité ſans aucune ſorte d'égards ; &, de ce ton lent & traîné que vous ſçavez qu'elle prend toujours, quand une dureté va lui échapper, a dit au marquis, *qu'il lui paroiſſoit bien injuſte qu'il reverſât ſur toutes les femmes le mépris qu'une ſeule avoit dû lui inſpirer*. Voilà tout ce qu'il en a eu. Ce n'eſt pas pour vous raſſurer, au moins, mais, tendre, ou piqué, ce marquis-là me paroît toujours un des plus pauvres marquis de France. Ah ! ſi l'on pouvoit, ainſi que L. N. l'envoyer en ambaſſade ! ne croyez pas que je rie, il

y prétend : cette fureur d'ambassade est comme une maladie épidémique. Si les affaires de l'état pouvoient n'en pas souffrir, je voudrois qu'on en donnât à tous les sots qui en demandent ; mais il ne le faut pas ; & d'ailleurs, le moyen ?

M. de Cercey m'annonce en cet instant que M. le comte de Ger... c'est-à-dire, l'homme le plus roux ; le plus grand bavard, le plus intrépide menteur, & malgré tout cela, l'homme de son siècle le plus ennuyeux ; vient de nous arriver ; & qu'une des premieres nouvelles qu'il ait débitées, c'est qu'à son départ de Paris, Madame de Li.... étoit fort malade ; & qu'aux symptomes qu'elle avoit, on croyoit qu'elle alloit avoir la petite-vérole, & même que cette petite-vérole seroit de la plus mauvaise espece. Comme on m'a assurée que vous la voyez quelquefois (& en vérité ! je ne comprends pas trop pourquoi), j'ai imaginé que vous pourriez, plus que beaucoup d'autres, m'en donner des nouvelles certaines. Si c'étoit par un motif dont j'eusse à rougir, que je desirerois qu'elle devînt laide, je n'avouerois pas avec tant de franchise, que je voudrois qu'il eût dit vrai, qu'elle

eût la petite-vérole, qu'elle en revînt, pourtant, mais le visage à faire trembler. Quand, pour nuire, il ne lui resteroit que son esprit & son cœur, elle seroit encore raisonnablement à craindre; mais elle le seroit moins; & ce seroit toujours autant de gagné. Ce n'est pas, lorsqu'elle m'inspire tant de crainte, que j'imagine qu'il soit bien difficile de rendre des méchancetés; mais, c'est que j'attache à cette revanche une idée de bassesse qui me la fait toujours rejetter; & qu'en conséquence, rien n'est si à redouter pour moi que les méchans, toujours sûrs, par ma façon de penser sur cela, que je ne les punirai pas des noirceurs qu'ils pourroient me faire: car, que leur importe le mépris?

Je vous prie donc de me mander si c'est en effet, la petite-vérole qu'a Madame de Li.... de quelle nature elle est, en cas qu'elle l'ait; & si, en supposant ce dernier cas, on croit qu'elle n'en relevera qu'aussi laide que je le voudrois. N'oubliez pas, non plus, de me dire de quelle façon M. de... est affecté de cet événement; & gardez-vous bien, sur-tout, d'en croire plus à ses discours, qu'à ses mouvemens, parce qu'à coup sûr, les premiers seront beaucoup plus

vrais que les autres. S'il vous paroît tranquille, & qu'intérieurement il le soit, c'est une preuve certaine qu'elle ne l'intéresse plus; mais comme, de ce qu'il n'y penseroit plus, il ne feroit point, du caractere dont il est, raisonnable d'inférer qu'il n'y pensera jamais, ce qu'il y auroit de mieux, feroit qu'elle ne conservât aucunes traces de cette même beauté dont elle ne s'est jamais servie qu'à sa honte, & pour le malheur de ceux qu'elle a séduits. Mais, mon Dieu! Monsieur le duc, si vos alliés, par aventure, n'étoient pas surcela, du même sentiment que moi!

LETTRE XXXI.

QUOI ! nous venons, & dans ses plus beaux jours encore, de voir périr de cette affreuse maladie cette pauvre petite Madame de S... si jolie ! si douce ! si honnête ! & qui faisoit les délices de sa famille, de son mari & de ses amis ; & ce monstre de Madame de L.... de qui, si le nombre des derniers n'excédoit de beaucoup le nombre des autres, on pourroit dire qu'elle compte ses jours par ses forfaits, en rechappe ; & avec toute sa beauté !

O ! justice du ciel que j'ai peine à comprendre !

Sérieusement, cela me donne tant d'humeur, que j'en sens beaucoup moins le plaisir d'en être quitte, dans votre lettre, pour quelques petites fleurettes, mais petites à n'être presque pas apperçues ; & M. de....? il vous a donc paru prendre cet événement avec beaucoup de philosophie, & s'inquiéter peu, ou point du tout, des suites qu'il pouvoit avoir ? Mais comment n'auroit il pas été tranquille, puis-

qu'il n'y a pas eu une minute de danger? Mon Dieu! mon Dieu! que j'aurois été aiſe que cette femme fût devenue laide! Mais après la belle occaſion que nous en avons eue, & que nous venons de voir s'échapper, je ne crois pas qu'il fût bien raiſonnable à moi de m'en flatter davantage, de bien long-tems du moins. Il faut donc que ce malheureux comte mente toujours de façon ou d'autre? Car, à l'entendre, non-ſeulement c'étoit la petite-vérole qu'elle avoit; mais tout portoit à croire que cette petite-vérole feroit de la plus mauvaiſe eſpece: & point du tout, *la voilà qui joue à la foſſette.* Dites-moi donc, ſi vous pouvez, pourquoi les ſots ſont ſi menteurs? prennent-ils ce vice comme un dédommagement de leur diſette; s'en font-ils une grace? J'ignore quelle eſt ſur cela leur façon de penſer, mais, à mon ſens, cela acheve de les rendre bien inſoutenables dans la ſociété. Oh çà! pendant que vous en êtes encore à tems, choiſiſſez; voulez-vous achever de me lire? ne le voulez-vous pas? C'eſt que je me ſens bien: vous n'aurez aujourd'hui de moi que du bavardage; là, une de ces lettres dont, amoureux ou indifférent, il eſt impoſſible à un

homme de tirer le plus léger parti. Ce ne sera, en un mot, ni de vous, ni même de moi, que je vous entretiendrai : mais de tout ce qui, sans m'intéresser, ni sans croire que cela ait de quoi vous intéresser vous-même, me passera par l'esprit. Je vous dirai, pour commencer, par exemple, que la petite Madame D. B... est ici depuis quelques jours ; supposé pourtant que je vous l'apprenne, & que M. de Cercey, sur qui je me suis débarrassée, le plus souvent, du soin de vous nommer les personnes qui viennent troubler notre solitude, ne vous ait pas déjà mandé cette importante nouvelle : quoi qu'il en soit, elle est ici. Comme, avec quelques ridicules, & de ces petites distractions sur ses devoirs qu'on ne remarque presque plus, tant elles sont devenues communes, elle a véritablement des choses fort estimables ; & qu'il se peut, à la rigueur, que je ne sois pas, non plus, tout-à-fait aussi bégueule que certaines gens le disent, je suis fort aise qu'elle y soit. J'ai depuis long-tems entrepris de la guérir de la très-forte & très-malheureuse passion qu'elle a prise pour l'homme que vous sçavez, & qui, de toutes façons, est si peu fait pour lui :

plaire, que quand on les connoît tous deux, on a peine à concevoir comment la chose est arrivée. Toute excédée qu'elle étoit des plus mauvais procédés que l'on puisse essuyer jamais, elle m'a fait craindre plus d'une fois de ne pouvoir pas la tirer d'affaire; mais enfin, je commence à n'en plus désespérer. Elle sent aussi vivement que je puis le desirer pour son bonheur & pour sa gloire, à quel point sa tendresse est mal placée; & quoique je n'ignore pas que le mépris, quelque bien fondé qu'il puisse être, ne guérit point d'abord de l'amour, je n'en ai pas moins remarqué que, dans une ame honnête, l'un & l'autre ne sçauroient long-tems subsister ensemble; & c'est ce qui me rend un peu tranquille sur son état. J'aurois peine à vous exprimer tout le plaisir que je sens à arracher à l'amour cette victime. Ce ne sera pas en ce genre, le premier mauvais tour que je lui aurai joué: aussi ne douté-je pas que, vindicatif, comme on assure qu'il l'est, il ne cherche quelque jour à me le rendre: mais, ainsi qu'il ne tient qu'à vous de le remarquer, sa colere & lui me font on ne peut pas moins de peur. Si vous me permettez de vous le dire, tant

d'intrépidité de ma part vis-à-vis de lui, me paroît d'un bien mauvais augure pour vous : car.... mais passons, je veux bien ne point peser sur cela ; voilà, si vous y prenez garde, un procédé qui, pour une cruelle, ne dit pas si peu de chose. A présent voyons, que vous manderai-je qui puisse vous faire aussi peu de plaisir que ce que vous venez de lire?.... Fort bien : je l'ai trouvé. Je vous annonce donc encore qu'avec cette majestueuse langueur de sentiment qui les accompagne par-tout, & n'en fait pas mieux, M. de Si.. & Madame de Tran... nous sont arrivés... je ne sçais plus de quand ; sentant si bien le poids de la parole qu'ils se sont respectivement donnée de s'aimer toujours, & de l'engagement solemnel qu'ils en ont pris avec le public, enfin si harassés l'un de l'autre, que vous ne pourriez jamais imaginer l'excès de l'ennui qu'ils s'inspirent, & qu'ils reversent sur tout le monde. La tendresse qu'ils feignent de s'inspirer encore, a quelque chose de si faux ! Il regne entr'eux, sous les plus douces apparences ; une aigreur si vraie ! c'est avec tant de satisfaction qu'intérieurement ils ne se trouvent pas le sens commun ! que

jamais ſpectacle n'a été auſſi ridicule que le ſpectacle qu'ils donnent par-tout où il leur plaît de ſe montrer. C'eſt bien la petite paſſion la plus élimée ! Il eſt, en vérité, trop plaiſant de voir comment on s'aime, quand on ne s'aime plus; mais, malgré cela, Madame de L. V. & moi, ſerions fort aiſes qu'ils vouluſſent bien ſe choiſir un autre théatre. Si je n'avois pas tout ſujet de craindre que vous ne me trouvaſſiez beaucoup de vanité, ou, ce qui me paroîtroît pis encore, que vous n'imaginaſſiez que je cherche à vous faire peur, je vous dirois bien une choſe: n'importe, à toutes ſortes de riſques, je vais vous la dire. Il faut donc que vous ſçachiez que, pour peu que je me prêtaſſe, il ne me ſeroit abſolument pas impoſſible de conduire M. de Si... à une infidélité complette: oui je vous le jure, M. le duc, il ne tiendroit qu'à moi. Quel dommage que cette occaſion de triomphe ne s'offre point à d'autres que je dirois bien ! Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que, & peut-être, ſans qu'elle s'en doute elle-même, Madame de Tran.. eſt poſitivement pour M. de Cercey, dans les mêmes diſpoſitions où l'on prétend, moi toute la premiere, que M. de Si.... eſt

à mon égard. Il en est d'une humeur qui le rend un peu plus singulier que de coutume : c'est, je crois, tout vous dire sur cela. Mais l'ennui que lui inspirent les conversations de sentiment auxquelles l'assujettit Madame de Tran... ne l'empêchent point de me parler de vous, & pour vous, avec toute la vivacité imaginable. Assurément ! vous pouvez vous vanter d'avoir là un bon ami. Aussi m'obligerez-vous fort de ne vous pas plaindre à lui de cette lettre : elle est, de toutes manieres, si peu selon ses intentions, qu'à coup sûr, il ne me la pardonneroit jamais : & vous, M. le duc ?

J'oubliois, & ce me semble, assez mal à propos, de vous parler de Madame de Li... Vous vous trompez très-assurément, lorsque vous imaginez que c'est pour vous faire une méchanceté de plus, que je vous accuse d'avoir du goût pour elle. Il est de toute vérité que l'on m'a dit que vous la voyiez souvent ; & vous verrez, vous, qu'on imagine qu'un homme ne sauroit aller quelquefois chez elle, sans en avoir quelqu'autre raison que la simple politesse. Vous sçavez de plus que ce n'est pas la premiere fois qu'on vous soupçonne d'a-

voir des vues ſur elle : pourquoi auſſi, vous êtes-vous fait une ſi mauvaiſe réputation ? Quant à moi, qui veux bien ne vous pas juger tout-à-fait d'après le paſſé, je ne demande pas mieux que de croire qu'on ſe méprend lorſqu'on vous accuſe de ces vilaines choſes-là ; & je vous le jure, je ne m'y ſuis pas trompée. Quelque léger que juſques à préſent j'aie ſujet de vous croire, j'ai toujours moins mal penſé de votre cœur que de votre imagination ; & pour vous croire capable d'aimer une pareille femme, il faudroit que vous m'inſpiraſſiez autant de mépris que je m'en ſens pour elle. Ai je beſoin de vous dire que je n'en ſuis pas là ?

LETTRE XXXII.

RIEN n'eſt plus vrai : ſur la fin de la ſemaine derniere, M. de.... m'avoit écrit qu'il viendroit indubitablement me voir au commencement de celle-ci ; mais comme c'étoit depuis mon départ, la dixieme fois, au moins, qu'il s'annonçoit, & que toujours quelqu'incident l'avoit empêché de tenir parole, je n'avois point du tout compté qu'il fût plus fidele à ſa derniere, qu'il ne l'avoit été à toutes les autres ; & j'avois effectivement très-bien fait d'en juger ainſi. Hier, au lieu de lui, j'en ai reçu une lettre où il me mande, non-ſeulement qu'il ne viendra pas de la ſemaine, mais qu'accablé d'affaires, comme il l'eſt, il ne ſçait plus quand il pourra venir. Lui! des affaires ! Eh ! mon Dieu ! où les auroit-il priſes ! Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ſon excuſe : à la bonne heure : ce qui m'en plaît, c'eſt que ſans avoir à me reprocher de m'en être mêlé en aucune maniere, vous voilà tiré d'une bien terrible pei-

ne ! La solitude ! un mari si tendre ! un premier penchant plus assoupi, peut-être, que détruit, & que, par conséquent, les soins les plus légers peuvent ranimer ! Je suis tout-à-fait de votre avis ; il y avoit là de quoi tourner la tête de l'amant le moins délicat ; & vous avez à l'amour, qui vous a préservé de ce supplice, des obligations incroyables. Par une suite de cette injustice qui fait le fond de mon caractere, & dont il m'est plus aisé de convenir, que de me corriger, je me plais à imaginer que vous n'étiez pas tout-à-fait aussi tourmenté de la visite que M. de... devoit me faire, que vous auriez bien voulu que je le crusse : mais lorsque l'on peut à si peu de frais, marquer des craintes ; & que ces craintes annoncent un cœur excessivement tendre, il faudroit, n'est-il pas vrai, être bien imbécille pour ne pas profiter d'une si belle occasion de donner de son amour une grande idée ? Aussi ; en faveur de l'opinion que tout cela m'a fait prendre du vôtre, n'ai-je point balancé à vous pardonner de m'avoir exposé vos terreurs avec une confiance qui, dans tout autre tems, auroit pu me paroître fort déplacée : du moins,

si je m'en souviens bien, n'ai-je rien fait qui ait dû vous y autoriser. Vous n'y avez pas pris garde; mais rien n'est, en vérité, plus plaisant que la sorte de bonhommie que vous y avez mise. Il est, au reste, fâcheux pour vous, ou que vous ayez si peu sçu quelle est la conduite actuelle de M. de.... ou que vous ayez si peu connu mon caractere, parce que, soit dans l'un, soit dans l'autre cas, vous auriez trouvé les plus puissans motifs de vous rassurer: mais est-il concevable que ce soit à moi à vous apprendre qu'il retourne à l'opéra? Quand il auroit eu l'intention de vous en faire mystere, pouvoit-il un seul instant se flatter qu'une chose si publique vous seroit long-tems cachée? Si vous l'avez sçu, il y a à vous d'autant plus de générosité à ne me l'avoir pas dite, avec les craintes que vous inspiroit le séjour de M. de... auprès de moi, que vous deviez être plus sûr qu'une confidence de ce genre lui rendroit plus inutile toute la tendresse que, par désœuvrement, il lui auroit plû de me montrer; mais n'auroit-ce pas été dans la crainte de me faire trop de peine, que vous m'auriez tu cette aventure? Il est certain que de tout

ce qu'il pouvoit se permettre, c'étoit ce qui devoit le plus me déplaire, parce que je ne puis, ni ne dois lui voir reprendre tranquillement des chaînes si avilissantes, & qui, d'ailleurs, lui ont déjà donné les plus grands ridicules; mais cette considération à part, que m'importe? Le hasard m'a mise une fois à portée de voir de près, & même d'entendre cette créature, & je ne crois pas qu'il soit possible, & de voir de figure plus flétrie que la sienne, & d'entendre des propos d'un ton plus ignoble & aussi dégoûtans par leur extrême bêtise, que l'étoient ceux qu'elle tenoit. On m'a pourtant dit depuis, qu'elle avoit ce jour-là formé le projet de me jetter de la poudre aux yeux, & de me prouver, de combien, à tous égards, je lui suis inférieure. Quant à moi, tout ce que j'en ai conclu, c'est qu'il faut, pour que de si méprisables *especes* vous entraînent si loin, que l'impudence vous tienne lieu de bien des choses. Et cette pauvre Madame de Gi...? la voilà donc réduite à l'affreuse alternative de partager ce qu'elle aime, avec ce que la nature a peut-être produit de plus abject; ou de s'en voir privée! Quel sort! Ah!

si j'étois à sa place, avec quelle promptitude je congédierois M. le duc! ... Pourtant qui le sçait; & comment pouvoir assurer de quelle maniere agiroit en nous un sentiment que nous n'avons pas encore éprouvé? On a besoin, avec un amant, d'une terrible patience! & il faut que vous ayez, vous, un grand fond de corruption dans le cœur, & bien du caprice dans le goût, pour préférer, comme cela n'arrive que trop souvent, à une femme estimable & charmante, une malheureuse qui n'a pour elle que l'excès de son infamie! Mais il est tems d'en venir à vous.

Vous voulez bien, je crois, me dispenser de vous nommer, & même de vous désigner les gens de qui je tiens la nouvelle de votre attachement pour Madame de L... mais il est de toute vérité que vous passez dans l'opinion publique, pour être avec elle aussi-bien qu'il est possible. On m'a, de plus, écrit que, sans être brouillés tout-à-fait, vous, & M. de.... vous vous voyiez cependant beaucoup moins que vous ne faisiez autrefois. Il y a même des gens qui soutiennent qu'il regne entre vous deux plus de froideur enco-

re qu'il n'en paroît; & qu'il ne peut vous pardonner d'avoir été trouvé par Madame de Li... plus aimable que lui. Il seroit dans le fond, assez plaisant qu'il pût vous dire comme *Orgon* à *Tartuffe* :

Comme aux tentations s'abandonne votre ame !
Vous prenez ma maîtresse ! & convoitez ma femme !

Mais quand ce seroit de personnes qui mériteroient la plus grande créance, que je tiendrois ce récit, j'aurois toujours peine à vous croire assez maladroit pour vous mettre mal avec le mari d'une femme sur qui vous avez de si grands projets.

Je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'annoncer la mort de M. de D.... j'en avois déjà pris le deuil lorsque votre lettre m'est parvenue. Il vaudroit autant, selon moi, que nous le prissions des chevaux qui nous meurent, que de le porter de certains parens. Mandez-moi, je vous prie, s'il est vrai qu'il ait expressément recommandé qu'on l'ouvrît; & qu'il ait donné pour raison de cette volonté, *que les médecins n'ayant jamais pu s'accorder entr'eux sur la cause de sa maladie, il ne seroit pas fâché de sçavoir*

à quoi s'en tenir sur le genre de sa mort. Si ce n'est pas lui qui a dit cette absurdité, il faut convenir que celui qui l'a prêtée à ce pauvre homme, a bien attrapé le tour de son esprit.

LETTRE XXXIII.

NOUS partons dans le moment, Monsieur, pour aller passer chez Madame de N... je ne sçais encore combien de jours.

On n'attend plus que moi, tout est prêt : allons donc !

Ne croyez pourtant pas que ce soit ni à ce départ si précipité, ni à tout ce qu'on me dit d'injurieux sur ma lenteur, que vous devrez une des plus courtes lettres que je vous aie jamais écrites. Vraiment ! vraiment ! vous avez aujourd'hui bien autre chose à faire qu'à me lire ! Autant donc pour ménager l'impatience de Madame de L. V.... que pour ne pas trop prendre sur vos plaisirs, je me borne à vous féliciter du choix que vous venez de faire. Dès que vous vouliez une fille

de ſpectacle, vous n'en pouviez pas prendre une qui raſſemblât plus de choſes faites pour plaire, que Mlle. ***, & qui, par conſéquent, pût vous faire plus d'honneur. Quoique je ne la connoiſſe point perſonnellement, je n'en ignore pas davantage que ſes agrémens ne ſe bornent pas aux ſeuls agrémens de la figure; du moins, des gens que je ſçais très-faits pour en juger, m'ont-ils aſſurée que, non-ſeulement elle a beaucoup d'eſprit, mais que le ſien eſt très-cultivé, & du meilleur ton: le ciel apparemment a cru qu'il vous devoit un prodige. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que s'il eſt vrai, comme je le crois, que plus ſoi-même on a de l'eſprit, moins il peut être indifférent de trouver ou non cette reſſource dans ce que l'on aime, les charmes du ſien ne ſeront pas, de tous ceux qu'elle peut avoir, les charmes qui prendront le moins ſur vous. Adieu, M. le duc, il ne me reſte plus que le tems que de vous donner le bon jour: encore me gronde-t-on de le prendre.

[stamp]

LETTRE XXXIV.

SI je n'ai pas été surprise que, de la très-agréable figure dont elle est, & avec les talens les plus distingués, Mademoiselle *** vous ait paru digne de vos hommages; en revanche, Monsieur, je le suis beaucoup que vous vous soyez un seul instant flatté que, malgré même tout le mystere que vous y mettiez, une liaison de cette nature entre un homme comme vous, & une fille qui, dans son genre, ne vous cede point en célébrité, pût rester quelque tems ignorée. Le public, ainsi que rien n'étoit plus naturel, en a d'abord été instruit de lui, cela est venu jusques à moi; & vous conviendrez qu'il n'y a point encore à cela un bien grand sujet d'étonnement. Vous me paroissez si fâché de ce que votre secret a été si mal gardé, que vous me forcez d'en conclure qu'il n'y a rien que vous ne croyiez perdre à le voir divulgué. Consolez-vous, & ne vous faites pas, croyez-moi, plus malheureux que vous n'êtes; l'indiscrétion du public

m'apprend bien moins que vous ne penſez, à quel point vos anciennes erreurs vous ſont encore cheres. Je n'imaginois ni que vous en fuſſiez revenu, ni que le malheur d'être loin de moi, & le deſir de me revoir vous occupaſſent tout entier : je ſçais combien l'homme le plus ſincérement amoureux, a encore beſoin de nous exagérer ce qu'il ſent ; & je ne vous croyois pas plus qu'un autre à l'abri de cette néceſſité. Qui ſçait, de plus, lorſqu'avec ce pathétique d'habitude que vous poſſédez ſi bien, vous me peigniez le profond ennui dont vous accabloit mon abſence ; ſi, loin de ne m'en rien affoiblir, je ne pouſſois pas l'injuſtice juſques à vous accuſer en ſecret, ou de vous tromper ſur vos propres mouvemens ; ou, ce qui eſt bien plus vraiſemblable encore, de chercher à leur donner à mes yeux autant de violence que vous leur en connoiſſiez peu. Je devois, effectivement, trouver ſi ſingulier que, du caractere dont vous êtes, l'amour fût devenu pour vous une affaire ſi importante, qu'en partant de ce ſeul point, il m'eût été très-difficile, vous l'euſſé-je même deſirée, de ne rien rabattre de la force de votre paſſion. J'en demande pardon à l'amour,

mais je n'ai jamais eu de foi à ses miracles; & j'ai, tout au moins, de quoi douter que ce soit vous qui m'ameniez à en avoir davantage! Quant à la vive douleur où vous vous dites plongé, vous devriez sentir que, fût-elle même aussi vraie que j'ai sujet de ne la pas croire telle, rien ne sçauroit moins avoir le droit de m'intéresser.

A l'égard de M. de Cercey, j'ignore comment vous pourrez, ou même, si vous pourrez justifier à ses yeux une chose qu'il croit avoir plus d'une raison de vous reprocher. Comme c'est une inquiétude qui ne peut regarder que vous, je vous prie de ne point trouver mauvais que je ne la partage point. Mais, est-il bien possible que, par rapport à moi, vous n'en ayez eu aucune; & que vous n'ayez point senti tout ce qu'un pareil caprice de votre part, & dans le tems encore où vous me juriez l'amour le plus tendre & le plus sincere, devoit vous faire perdre de mon estime! J'ai d'autant plus de raison d'être surprise que vous ne fassiez que si tard, & si hors de propos, cette réflexion, que, par votre lettre, vous semblez moins borner à cette perte le tort que vous avez pu vous faire auprès de moi.

Il eſt vrai que vous pourriez donner à vos malheurs, un peu moins d'étendue : mais, plus votre imagination vous les exagere, plus auſſi j'ai de peine à concevoir que la conſidération des riſques que, dans vos idées, votre goût pour Mlle. *** devoit vous faire courir, ne vous ait pas retenu : ſi vous me dites vrai, convenez, du moins, que vous êtes bien inconſéquent.

Les perſonnes de qui je tiens plus particuliérement votre liaiſon avec Mademoiſelle *** m'ont aſſurée qu'il s'en falloit beaucoup que M. de Ma... qui a fait pour elle de ſi éclatantes folies, eût pouſſé les choſes auſſi loin que vous : en cela, je ſoupçonne de l'exagération ; non que je ne vous connoiſſe très-magnifique ; mais je répugne à croire que, dans une poſition qui devroit naturellement vous conſeiller de donner moins que vous ne faiſiez, à ces ſortes de fantaiſies, vous ayez, à un ſentiment aſſez fait par lui-même pour vous donner un ridicule, joint une profuſion qui ne pourroit qu'ajouter beaucoup à ce qu'il vous en donne déjà. Je ne doute pas, ſi M. de Cercey vous écrit, que vous n'ayez à lire de bien belles remontrances. Par le ſecret que, comme à moi,

vous avez jugé à propos de lui faire de votre nouvelle passion, vous l'avez exposé à perdre une somme assez considérable, car il a voulu parier jusques à quatre mille louis, que rien n'étoit plus faux que ce que l'on vous imputoit; & nous avions ici de ces gens à qui il est plus commode de parier à jeu sûr qu'autrement: par bonheur pour lui, Madame de L. V.... a retenu son zele. Depuis qu'il sçait à quoi s'en tenir, il est si changé que, si vous le voyiez, il vous feroit pitié: il ne peut plus me regarder sans pousser de profonds soupirs, que le rire qu'ils excitent en moi, ne rend que plus profonds encore. Ce que j'y ai gagné, c'est qu'il n'ose plus du tout me parler de vous; & ce n'est point si peu de chose; il étoit sur cela, d'une si terrible importunité, qu'il n'y avoit que mon amitié pour lui, qui pût me la faire supporter. Tout ce qui m'est revenu de sa façon de penser sur votre situation actuelle, c'est qu'il croit, sans y mettre trop de sévérité, qu'on peut placer mieux sa personne & son argent, que vous ne venez de faire l'un & l'autre: vous verrez qu'il ne sera pas tout seul de son avis.

LETTRE XXXV.

JE ne suis pas moins fâchée pour vous, Monsieur, de l'indécence que vous mettez dans votre rupture avec Mademoiselle ***, que je ne l'ai été de la légéreté dont vous l'aviez prise. Votre engagement avec elle, & son peu de durée vous donnent (j'étends peut-être un peu trop ici les droits de l'amitié), un air de petit-maître qui ne peut que vous dégrader infiniment dans l'esprit de tous les gens sensés; & que, par conséquent, ceux qui s'intéressent à vous, ne peuvent vous voir qu'avec une peine extrême. Je n'ignore pas que le caprice & la vanité, ainsi que de tout sexe, sont de tout âge: mais je sçais aussi qu'il en est un (& je me plaisois à vous y croire parvenu), où, loin de se faire une gloire de ne se conduire que d'après leurs mouvemens, on se cache le plus qu'il est possible, des travers que l'on peut avoir le malheur de leur devoir encore. Eh, quoi! ne pouvez-vous donc vous défaire d'un ridicule qu'en vous en donnant un autre? Je veux, qu'abusant

avec Mademoiselle*** de la distance qu'il y a entre vous deux, vous vous soyez cru dispensé avec elle, de toutes sortes d'égards, ne vous en deviez-vous pas, & pouvez-vous, sans vous manquer à vous-même, traiter avec si peu de ménagement une fille à qui, quelques jours auparavant, vous juriez peut-être l'amour le plus tendre ? Se peut-il d'ailleurs, que vous n'ayez pas senti que, plus en lui restant si peu de tems attaché, vous prouviez qu'elle n'intéressoit pas votre cœur, plus vous mettiez le public en droit de blâmer votre conduite ? Car, enfin, si vous ne l'aimiez pas, comment pouvez-vous vous justifier de l'avoir prise ? *Un foible desir*, dites-vous, *dont elle a profité*... A la vérité cela est possible : mais on me l'a bien mal peinte, ou, si en ne lui montrant qu'un mouvement qui n'est pas plus fait pour l'honorer, que pour la surprendre, vous en avez triomphé ; elle s'est furieusement relâchée en votre faveur, de sa fierté ordinaire. Nous connoissons, vous & moi, des gens de qui la conquête pouvoit la flatter autant que la vôtre ; & qui n'ont pas à si bon compte, obtenu ses bontés. Mais, entre nous, ne m'exagériez-vous pas, d'un

côté, le peu qu'elle vous a coûté; comme de l'autre, vous pourriez me l'affoiblir? & est-il bien vrai que vous en ayez été quitte pour aussi peu de soupirs & de diamans, qu'il vous plaît de vous en vanter? Quoique vous n'ayez pas osé me le dire bien ouvertement, je n'en ai pas moins, ainsi que c'étoit sans doute votre intention, que cela ne m'échappât point, cru voir dans votre lettre, que ce n'est qu'au très-tendre sentiment que malgré toutes vos erreurs, vous conservez pour moi, que vous avez, & si promptement immolé Mlle.*** Par les reproches que je vous fais, soit de l'avoir quittée, soit de la façon dont vous l'avez fait, il doit vous être aisé de décider quel est le gré que je puis vous sçavoir d'un si brillant sacrifice, & ce que j'en veux prendre sur mon compte. Si, avant que de vous embarquer dans cette affaire, vous m'eussiez consultée, il est indubitable que j'aurois tout tenté pour vous en détourner; &, sans vous en apporter de raisons qui me fussent, & même me pussent être personnelles, vous n'ignorez pas que j'avois à vous en donner qui auroient dû être pour vous du plus grand poids. Si, avant que de la quitter,

vous eussiez cru me devoir la même déférence, je vous aurois conseillé, ou de ne la pas abandonner, ou de mettre dans votre rupture avec elle moins de scandale, & plus de bons procédés. Je vous aurois même, d'autant plus prié de ne me pas sacrifier cette victime, que j'étois plus sûre de ne vous en témoigner aucune reconnoissance. A l'égard, & des excuses que vous me faites de cette fragilité, & du pardon que vous desirez que je vous en accorde, tout ce que j'ai à vous répondre, c'est que, si vous trouvez dans le reste de vos amis autant d'indulgence pour ces petits travers, que j'en ai moi-même; ou, vous renouerez avec Mlle. * * *; ou, après une inconstance aussi subite, & j'ose le dire, aussi peu ménagée que la vôtre, il vous paroît trop difficile de la ramener à vous, vous en chercherez qui n'aient pas les mêmes raisons de s'en plaindre. Quoi que vous en puissiez penser, je ne mérite, en vérité, pas que vous me croyiez sur cela plus sévere que tout autre!

LETTRE XXXVI.

Si vous pouviez sçavoir, Monsieur, à quel point, après ce qui vient de se passer, votre obstination à me vanter votre amour me choque, vous vous rendriez sans doute à la priere que M. de Cercey a dû vous faire de ma part, de ne m'en parler de votre vie. Encore une fois, tant pis pour vous, si vous n'avez pas aimé Mademoiselle ***; c'étoit, dans la position où vous vous étiez mis, ce que vous aviez de mieux à faire. Je ne suis pas, & même à beaucoup près, en droit de vous reprocher cette aventure; &, de plus, vous devez aujourd'hui, moins que jamais, vous flatter, & que je puisse me mettre dans le cas de prendre à vos actions l'intérêt que vous paroissiez desirer que j'y prisse, & même que je retrouve l'intérêt que je pouvois y prendre. Epargnez-vous donc, croyez-moi, les justifications, & les plaintes: vous ne vous devez pas plus les unes, que vous ne me devez les autres; & tout ce que vous perdez dans cette circonstance,

malgré l'évaluation que vous en pouvez faire mentalement, se réduit à si peu de chose, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Si, dans cette occasion, quelque chose peut, de votre part, me paroître un outrage, c'est que vous vous soyez cru si indispensablement obligé de m'en faire un si profond mystere. Moins je puis penser que ce soit les plaintes de l'amitié, que vous avez craint d'entendre, plus je dois croire que c'étoit aux reproches de l'amour, que vous aviez intention d'échapper; & vous ne devez pas être surpris que la présomption renfermée dans cette idée, me blesse au plus haut point. Mais je veux que ce soit avec aussi peu de fondement, que je vous accuse de vous l'être faite, que ç'auroit été légérement que vous l'auriez conçue, comment m'expliquerez-vous cette crainte si marquée, que je ne fusse instruite de votre arrangement avec Mlle.*** ? Car, enfin, ou vous avez eu peur que cette aventure n'affoiblît l'amour dans mon cœur, si vous m'en aviez déjà inspiré; ou, si cela vous restoit encore à faire, qu'elle ne l'empêchât d'y naître; & dans l'une ou l'autre de ces suppositions, je suis en droit de vous accuser de

beaucoup de vanité, ou de me plaindre d'une dissimulation qui ne pourroit jamais avoir pour principe qu'une assez noire perfidie. Il est donc très-sûr que, si, comme amant (graces à ma façon de penser sur l'amour, & peut-être autant encore à l'opinion que j'ai conservée de vous,) je ne trouve rien à vous reprocher, comme amie, il ne sçauroit en être de même, puisque, sans que je vous inspirasse rien, vous n'en avez pas moins cherché à me rendre sensible; & que vous pouviez, à la rigueur, m'épargner cette préférence. Il est vrai qu'au milieu de l'élégante confusion qui regne dans votre lettre, & qui n'est, sans doute, qu'une embûche de plus que vous me dressez en passant, simplement, pour n'en pas perdre l'habitude, vous prétendez que, quand même je vous aurois aimé, vous n'auriez pas, en prenant Mademoiselle***, dû m'en offenser davantage, *à raison de la prodigieuse différence qu'il y a entre une passion sincere, vive, délicate, telle en un mot, que la passion que je vous inspire*, pour en parler comme vous, *& ce que vous avez senti pour elle*. Je m'étois bien douté que, quand nous serions-là, vous n'oublieriez pas de m'établir cette dis-

tinction ; car elle est véritablement d'une force entraînante ! Si vous vous étiez souvenu, cependant, de ce qu'à propos de votre Madame de Vo... je vous ai dit autrefois de ma façon d'envisager ces choses-là, vous auriez moins cru que cela dût vous justifier auprès de moi, autant que vous semblez vous en être flatté. Ce n'est pas que, malgré les exemples fréquens que nous avons du contraire, je ne sois persuadée que ce qu'inspirent les filles de cet état, peut ne poins passer toujours jusques au cœur ; &, lorsque vous me jurerez que Mademoiselle*** n'a rien pris sur le vôtre, vous ne me direz rien qu'il me soit fort difficile de croire : mais, ce que vous ne me persuaderiez qu'avec une peine extrême, c'est qu'avec une véritable passion dans le cœur, il soit possible à un homme, même le voulût-il, de se livrer à des distractions de ce genre. Je sçais qu'en général, vous avez sur cela une jurisprudence très-différente de la nôtre ; & que, pour excuser à nos yeux les écarts de votre imagination, vous avez soin de distinguer vos sens, de votre cœur ; & de rejetter toujours sur l'erreur des uns, ce qui n'est que trop souvent le crime de l'autre. Qu'une fem-

me, dominée par un ſentiment impérieux qui ne lui laiſſe voir rien d'auſſi cruel que la perte de ce qu'elle aime, de peur, que de l'infidélité, l'on ne paſſe à l'inconſtance, reçoive cette excuſe, ou ſemble, du moins, ne la pas rejetter, je n'en ſuis point ſurpriſe : mais, que dans une ſituation paiſible, & qui ne ſçauroit lui déguiſer les objets, elle admette une propoſition ſi abſurde, c'eſt, en vérité ! ce que je ne ſçaurois concevoir. Ce qu'il me paroît que vous ne concevez guere davantage, c'eſt qu'en ne ceſſant de vous aſſurer d'une indifférence qui doit m'en laiſſer une entiere ſur tout ce que vous pouvez faire en ce genre, je prenne ſi ſérieuſement votre derniere fantaiſie : je ſens même, malgré tout le ſpirituel entortillage dont vous vous enveloppez, que vous me trouvez un peu inconſéquente ; & que, de plus, vous triomphez d'avoir de quoi m'en accuſer : car, aſſurément ! Monſieur le duc, vous avez de moi cette idée. Si j'y étois moins intéreſſée, ce ſeroit un plaiſir que je vous laiſſerois le plus volontiers du monde ; mais il eſt un peu trop à mes dépens, pour que vous deviez trouver mauvais que je cherche à en altérer les

ſources. Ou je me trompe fort, ou j'ai placé plus haut la raiſon de cette ſenſibilité dont vous faites la matiere d'un problême : quant au reſte, je vais, avec votre permiſſion, le diſcuter.

Après m'être examinée avec toute la ſévérité poſſible, de ce qui a pu m'échapper, depuis que vous me parlez de votre amour, je n'ai trouvé que la condeſcendance que j'ai eue de vous répondre, qui ait pu vous faire penſer que vous aviez fait ſur mon cœur une impreſſion plus vive que je ne veux l'avouer. Ce n'eſt pas la premiere fois que je m'accuſe d'imprudence à cet égard : non que je croie vous avoir jamais rien écrit dont votre amour-propre ait pu tirer le parti le plus léger, ni qui ait dû me faire accuſer d'une coquetterie que, pour notre bonheur, & notre gloire, nous ne nous permettons que trop ſouvent. Sur cela, c'eſt à M. de Cercey à me juſtifier : il ſçait non-ſeulement à quel point la lettre où vous m'inſtruiſiez de vos ſentimens, me ſurprit, & me déplut ; mais que je ne voulois même pas y répondre. Il me pria avec la derniere vivacité, de vous traiter moins rigoureuſement : vaincue par ſes inſtances, je vous écrivis : il vit ma

lettre, & en blâma la sécheresse : je lui opposai votre réputation, qui sembloit me défendre d'avoir pour vous des égards qui pourroient vous paroître une preuve sans replique, du plaisir secret que je sentirois à me voir l'objet de votre tendresse. Il me répondit que, *vous, étant aussi changé que vous l'étiez; & moi, ayant trouvé bon de vivre avec vous, sur le ton de l'amitié, rien ne pouvoit me dispenser de vous traiter avec une douceur, que le reste de ma conduite dementiroit trop pour que je pusse jamais avoir à m'en repentir.* Enfin, il me demanda pour vous, & comme si c'eût été pour lui-même, tous les ménagemens qui pourroient ne me pas commettre : il ajouta que *l'idée que je me faisois de vous, n'étoit pas juste; qu'il convenoit que dans le cas où je me trouvois, une femme, sans s'exposer, ne se dispensoit guere de garder le silence; mais que, sans compter que vous aviez trop d'usage du monde pour ignorer combien, quand on ne s'y conduit que par des regles générales, on court risque de s'y égarer, vous me connoissiez trop pour que, fussiez-vous encore ce que vous aviez été, vous pussiez, d'une si légere complaisance, vous faire des sujets d'espérer.* Je n'ai pas besoin de vous dire qu'enfin je le crus :

vous

vous me prouvez que j'ai eu tort : tout ce qui me reste à faire, est de cesser de l'avoir, & de vous prier très-sérieusement de ne plus m'écrire sur un ton qu'à aucun égard, il ne me convient pas de vous souffrir plus long-tems. J'aime à me flatter que vous voudrez bien en cela vous conformer à mes desirs ; & ne vous pas exposer, par une opiniâtreté qui, d'ailleurs, vous seroit fort inutile, à perdre une amie, par la seule raison que vous n'aurez pu parvenir à vous en faire une maîtresse.

LETTRE XXXVII.

L'ESPRIT de prévention, quoi qu'il vous plaise d'en dire, Monsieur, n'est point ce qui regle mes jugemens : & il me seroit plus facile que vous ne pensez, de vous en convaincre ; mais je suis si lasse de parler toujours de la même chose, que pour éviter l'ennui des redites, je veux bien substituer au motif que j'avois tant de raison de vous attribuer, le motif que vous desirez si vivement que je vous attribue, c'est-à-dire, *que je crois avoir dû bien moins à la crainte d'avoir offensé l'amante, qu'à la peur que vous inspiroit la sévérité de l'amie, le profond mystere que vous avez cru devoir me faire de votre liaison avec Mademoiselle *** & que, dans ma derniere lettre, j'avois si différemment interprété.* L'un n'est, peut-être, pas tout-à-fait aussi vraisemblable que l'autre ; mais, pour me déterminer de la façon qui peut vous agréer le plus, il me suffit que tous deux soient possibles : à Dieu ne plaise que ce soit avec un ami tel que vous, que j'y regarde de si près ! Vous voilà donc actuellement

blanc comme neige dans mon esprit. Ainsi je me flatte que, délivré d'une aussi cruelle inquiétude que celle dont vous étiez agité, tout va reprendre en vous son cours naturel. Je serai, de plus, si vous voulez bien m'en croire, la femme de France au service de qui vous dormirez plus tranquillement, parce qu'il n'y en a peut-être pas, ou qui croie moins aux insomnies qu'on la flatte de procurer, ou qui en tienne si peu de compte. Mais, ne seroit-il pas possible qu'oubliant, de part & d'autre, les miseres qui nous occupent depuis trop long-tems, nous cessassions de nous écrire, ou que nous ne nous écrivissions que pour des choses qui en valussent la peine, & qui, respectivement, coûtassent moins à notre imagination, que ce qui a fait jusques ici l'objet des lettres que nous nous sommes adressées ? Comme, par exemple, pour ce que vous allez trouver ci-dessous.

L'Abbé... aussi galant homme que bon écrivain, & que vous avez quelquefois vu chez moi, m'a écrit hier » que » depuis long-tems il desire avec la der- » niere vivacité, l'académie Françoise ; » qu'un de ceux qui la composent, est » sur le point de mourir ; qu'il a lieu

» de croire ces Messieurs assez bien dis-
» posés en sa faveur pour pouvoir se
» flatter, lui, sur-tout, n'ayant rien
» fait qui puisse rendre désagréable au
» roi son élection, d'emporter cette
» place si elle vient à vaquer. Que l'u-
» nique chose qui, selon les apparen-
» ces, pût s'opposer à ses desirs, seroit
» qu'elle tentât un homme de qualité,
» qui joignît à l'éclat de la naissance
» cette réputation d'esprit, sur laquelle
» l'académie ne se relâche jamais que
» le moins qu'elle peut, & qui est tou-
» jours pour elle d'un plus grand prix
» que les titres; que ce n'avoit donc été
» qu'avec beaucoup de chagrin, qu'il
» avoit appris que vous y pensiez;
» qu'eût-il, autant qu'il étoit sûr du
» contraire, la certitude d'emporter
» cette place sur vous, il se garderoit
» bien assurément de vous la disputer;
» que s'il eût eu le bonheur de vous
» être plus connu, il auroit été lui mê-
» me vous faire le sacrifice de ses pré-
» tentions; mais qu'il espéroit de mes
» anciennes bontés pour lui, que je
» voudrois bien que ce fût moi qui
» vous apprisse que, si effectivement
» l'académie vous tentoit, il attendroit
» une autre occasion pour s'y présen-

» ter, quoique son élection dépendît
» d'un certain concours de circons-
» tances qu'il pourroit ne pas retrou-
» ver toujours aussi favorables qu'en
» cet instant elles le paroissoient pour
» lui, & que vous fussiez toujours sûr
» de la vôtre «.

Laissant les paroles de cette lettre, & ne m'attachant qu'au sens qu'elles renferment, j'ai tout de suite vu que ce n'étoit pas à l'abbé... à vous sacrifier ses prétentions, mais à vous, en cas qu'il fût vrai que vous en eussiez, à retirer les vôtres, par la raison très-simple qu'à quelque point que vous fussiez fait par l'académie, il l'étoit, lui, beaucoup plus que vous; qu'à la vérité, vous passiez pour avoir de l'esprit; & que même vous aviez à cet égard fait vos preuves; mais que l'auteur de quelques petits vers galans, quelqu'agréablement tournés qu'ils fussent, descendît-il de Charlemagne, n'étoit pas fait pour disputer une place dans cette compagnie, à un homme de lettres connu par des ouvrages aussi estimables qu'estimés: que vous ne le pouviez du moins, sans vous donner un fort grand ridicule; &, comme je me suis plû à penser que vous n'imaginiez pas encore qu'il en fût de

cela comme du galon, j'ai, tout bien pesé, & même de ma pure autorité, écrit à l'abbé... *que je ne croyois point du tout que vous eussiez pensé à l'académie; mais, que cela eût-il été, je répondois qu'aimant les lettres, & honorant, par conséquent, ceux qui les cultivent, & avec autant de succès que lui, vous cessiez d'y penser, dès que vous pouviez lui croire le même desir; qu'il devoit, de ce moment, regarder la chose comme tout agréée; & sur ma parole, faire les démarches convenables*, &c.

Si, dans tout autre tems, j'eusse pris cela sur moi, je n'aurois pas cru risquer beaucoup; mais je ne sçais, si étant ensemble aussi froidement que nous y sommes, je ne me suis pas un peu plus aventurée que je n'aurois dû. Nous verrons pourtant, si après la grace que je vous fais de vouloir bien ne vous supposer que les louables intentions où, dans toutes les regles, je pouvois ne vous en croire que de tout-à-fait contraires, vous oserez m'en donner le démenti, & aller sur les brisées de l'abbé... Ah! je voudrois bien le voir! Adieu, Monsieur, je finis aussi élégamment que notre ami *P... en vous priant de me faire la singuliere faveur de me croire votre, &c.*

LETTRE XXXVIII.

MALGRÉ toute l'audace que j'affectois dans ma derniere lettre, je ſuis charmée que, pour laiſſer l'abbé courir l'académie, vous n'ayez eu, Monſieur, aucun ſacrifice à me faire : non que j'euſſe aucune répugnance à en accepter de votre part, d'auſſi léger, s'entend, que devoit vous l'être le ſacrifice que je ſemblois vous preſcrire ; mais, parce que moins il vous coûte, moins j'ai à me reprocher de l'avoir exigé de vous. Vous avez dû me trouver bien hardie, ſans doute, d'avoir, étant ſi mal avec vous à certains égards, oſé vous impoſer des loix ; c'eſt, pourtant, cela ſeul qui m'en a donné le courage. L'on ordonne à l'ami, avec bien moins de ſcrupule qu'à l'amant ; l'un n'accorde jamais rien qu'avec l'eſpoir, & preſque ſous la condition d'en être récompenſé ; l'autre ſe trouve payé de ce qu'il a pu faire, par le ſeul plaiſir d'en avoir fait ; & c'eſt à ce dernier titre ſeul que vous devez le peu de répugnance que je ſens à vous devoir quelque cho-

ſe; & que je m'obſtine à croire, quoi que vous en diſiez, que ce n'eſt qu'à moi que vous immolez le deſir que vous aviez d'ajouter à tous vos titres, *& l'un des quarante de l'académie Françoiſe.* Vous ne ſçavez, dites-vous, *d'où l'abbé avoit tiré cette belle nouvelle;* ni moi non plus, je vous jure! il faut cependant qu'elle ait couru, & beaucoup, pour lui avoir fait tant de peur. Vous verrez que ç'aura été un de ces bruits de ville qui s'élevent quelquefois, ſans qu'on en ſçache plus la raiſon que l'on en connoît la ſource, & qu'il eſt fort égal à ceux qu'il regarde, de voir courir ou non. Ce bruit vous bleſſe, ce me ſemble, plus qu'il ne faudroit. Il vaut mieux, ſans doute, (du moins vois-je la choſe comme cela) que dans ce moment-ci, vous n'ayez pas penſé à l'académie; mais il n'en ſera pas moins vrai que vous pouviez y penſer, ſans vous donner un auſſi grand ridicule que vous me paroiſſez le croire; & que, ſeulement pour vous trouver ſur ce que je voulois de plus facile compoſition, j'ai eu la malice de vous le faire craindre.

Je vais actuellement vous remercier des livres que vous m'avez envoyés, il y

à quelques jours, quoique, malgré le brillant ſuccès qu'ils ont, aucun ne m'ait amuſé à un certain point. Ce n'eſt point, par la raiſon que j'y trouve peu d'eſprit : c'eſt, au contraire, parce que j'y en trouve trop, ou pour mieux dire, une ſi forte envie d'en montrer, & ſi peu de naturel, qu'après les avoir lus, je me ſuis ſentie plus fatiguée que ſatisfaite. Pour vous prouver que ce n'eſt point par humeur que j'en ai porté ce jugement ; je vous envoie avec cette lettre, quelques phraſes que j'en ai extraites, &, qu'avec toute la bonne volonté du monde, je n'ai jamais pu comprendre. Comme les auteurs de ces ouvrages ſont de votre connoiſſance, vous me ferez plaiſir, lorſque vous les rencontrerez, de leur demander ce qu'ils ont voulu dire ; &, pour peu qu'ils ſoient de bonne foi, je doute fort que vous ne les embarraſſiez pas beaucoup. Ce qu'en attendant qu'ils s'expliquent, je crois pouvoir conclure de la façon d'écrire de ce tems-ci, c'eſt que les auteurs du ſiecle dernier n'avoient pas autant d'eſprit que nous l'avons cru juſques à préſent ; ou que ceux d'aujourd'hui pourroient bien n'avoir pas tout à fait autant qu'ils ont l'air de s'en croire. Je puis, preſ-

que toujours, en lisant ceux-ci, dire comme feu *Madame Pernelle*,

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nues!

Si l'on entend tout de suite à Paris ces ouvrages-là, il faut nécessairement que, depuis que je l'ai quitté, la pénétration s'y soit bien fortifiée, ou que la mienne se soit fort affoiblie.

Je suis moins surprise que vous de la chûte précipitée de M... Cette piece, même malgré l'éclatante protection que vous lui accordiez, ne m'avoit jamais paru faite pour réussir. Vous pouvez vous rappeller que quand nous l'entendîmes ensemble, je n'en jugeai pas aussi favorablement que vous; & que ce n'est pas d'après son manque de succès que je pars pour la condamner. Je ne suis pas fâchée que, pour vous payer de l'avoir vantée comme un des chefs-d'œuvre du théatre, l'auteur veuille vous la dédier. Il ne manquera sûrement pas de dire dans son épitre, comme en effet, vous l'avez dit, que vous avez trouvé *qu'il reunissoit à la grandeur de Corneille toute l'élégance de Racine*; & il me semble, à vous parler naturellement, que vous ne feriez pas si

mal pour votre gloire, de cacher au public combien aiſément l'on vous paroît un grand homme ; détournez-le donc, croyez-moi, de vous faire cette dédicace.

A l'égard de la permiſſion que vous me demandez de venir vous juſtifier auprès de moi, ſi je vous la refuſe, ce n'eſt pas que je ne puſſe, ſans aucun riſque, vous l'accorder ; mais, parce qu'il faudroit, pour que je conſentiſſe à la recevoir, qu'il me fût auſſi néceſſaire de vous trouver innocent, qu'il vous l'eſt, en ce moment, de me le paroître ; & c'eſt ce qui n'eſt point encore. S'il m'arrive de changer de ſentiment ſur cela, j'aurai l'honneur de vous en inſtruire : mais juſques à préſent, je ne vois nulle apparence que vous deviez vous en flatter.

AVIS AU LECTEUR.

QUOIQUE dans le manuſcrit qui nous a été remis, rien ne nous prévienne qu'il y ait de lacune, tout ne nous en porte pas moins à croire qu'ici, quelques lettres ont été égarées; ou que, pour en ſupprimer, l'on a eu quelques raiſons qui ne ſont pas venues à notre connoiſſance. Voici ſur quoi nous fondons cette conjecture: il va être queſtion de bien des choſes qui ſont cenſées s'être paſſées quelques tems auparavant, & qui ont été diſcutées! car Mme. la ducheſſe en parle, non-ſeulement comme de choſes qui ne ſont pas nouvelles; mais, comme n'écrivant pas ſur cela pour la premiere fois; d'ailleurs, le ton des deux ou trois premieres lettres ſuffit pour perſuader qu'elles étoient précédées de quelques autres qui rouloient ſur les mêmes ſujets; & où Madame la ducheſſe ne ſe permettoit pas tant de gaieté.

Entre la lettre qu'on va lire, & les lettres qui la ſuivent, il y en avoit quelques-unes, que, dans la crainte qu'elles ne pluſſent pas au plus grand nombre des lec-

teurs; nous avons cru devoir supprimer. Si, en effet, il y en a qui aiment à suivre le cœur jusques dans ses plus légers mouvemens, il y en a davantage, peut-être, à qui cette étude paroît peu nécessaire, & qu'on ne fait qu'impatienter, en les laissant trop long-tems sur la même situation. Que la nature soit, ou non consultée, peu leur importe, pourvu que, rapidement & sans aucun intermédiaire, on les fasse passer d'un objet à un autre. On doit sentir aisément, que, soit que Madame la duchesse aime Monsieur le duc, plus qu'elle ne veut le lui dire; soit, ce que nous ne pouvons croire, qu'elle ait pour lui toute l'indifférence dont elle se pare; elle ne sçauroit, après une légéreté qui, de façon ou d'autre, ne pouvoit que la blesser, être ramenée que peu à peu au ton qu'elle avoit avec lui. Or, c'est de cette gradation qui, dans les lettres que nous supprimons, n'étoit marquée que par des nuances presqu'imperceptibles, que nous avons cru devoir faire grace au public. Nous n'en avons point, cependant, assez retranché pour qu'on ne s'apperçoive pas sans peine que, si dans la lettre qui suit, Madame la duchesse semble rire avec M. le duc, elle ne paroît pas avoir, autant qu'il le voudroit bien, oublié les torts qu'elle lui croit avec elle. Il est vrai, aussi, que dans

la lettre d'après, sa rancune semble, au moins fort adoucie. N'est-ce en elle que l'ennui de parler toujours de la même chose? Un sentiment qui, pour vouloir se cacher aux yeux, peut n'en avoir intérieurement que plus de violence, ne seroit-il point la cause de cette variation dans son style? c'est sur quoi nous ne croyons pas qu'il nous convienne de prononcer, & ce que nous laissons à décider tant au lecteur qu'aux événemens.

LETTRE XXXIX.

JE voyois aussi ce maudit Cercey, aller & venir, parler avec chaleur à Madame de L. V... Enfin elle se détermine, & passe chez moi ! On me fait donc la proposition. Bon ! dis-je, quelle folie ! à cinq mortelles lieues de Saint-Cloud ! nous irons à la fête ! Pour qui voulez-vous qu'on nous prenne ? *Mais, Madame, avec beaucoup de chevaux, & des relais autant qu'il en faudra, qu'importe ?* --- Mais la chaleur ?--- *Ah ? pour cela, Madame, il ne fait pas chaud.* --- Des chemins de traverse !--- *De traverse, ou non, vous n'ignorez pas qu'ils sont les plus beaux du monde.* -- Il faudra aller un train enragé ; & j'ai peur en carrosse, quand on va si vîte.--- *On n'ira point trop vîte.* On n'arrivera donc pas ? --- *On arrivera.*--- Oui ! mais à quelle heure ?--- *A tems.* On partira donc dans l'instant ?--- *Après dîner.*--- La belle partie de plaisir ! *Peut-être* ! Faire dix mortelles lieues pour faire une sottise ! Allez y vous.--- *Non Madame, avec votre permission, cela ne se fera pas*

que vous n'en soyez. Enfin, donc, je consens : j'oubliois de vous dire que pendant tout ce colloque, M. de Cercey étoit venu : aussi-tôt que j'ai accordé ce qu'on demandoit, il part comme l'éclair. Mais Madame, dis-je à Madame de L. V... quand il fut sorti, est-ce de vous, ou de lui que vient cette fantaisie ? *De moi ! non, je vous jure ; vous voyez bien que cela ne me ressemble point. A Dieu ne plaise que je sois assez folle pour avoir, de moi-même de pareilles idées ! Celle-là, par exemple, est d'une tête si jeune !* --Eh bien ! Madame, puisque cela est, pourquoi céder ?-- *Vous sçavez combien vivement il veut ce qu'il veut, & je ne lui ai jamais vu rien vouloir de cette force-là.*-- Mais, c'est qu'en vérité ! on n'est pas de cette mollesse.--- *Que voulez vous ? Je n'aime pas la dispute : il étoit, je ne sçais pourquoi, possédé du desir que nous fissions cette course : il faut bien, dans la vie, avoir de ces complaisances qui ne menent à rien : cela peut dispenser quelquefois de celles qui pourroient tirer à une plus grande conséquence. Je ne connois, Madame, me dira-t il quelque jour, rien de moins complaisant que vous : Ah ! Monsieur, lui répondrai je ; & Saint-Cloud ? Il sera bien embarrassé !*... Oh ! sans dout-

te ! Pour abréger, nous partons. M. de Cercey, d'un contentement merveilleux, & riant ſous cape tout le long du chemin : on arrive. La premiere perſonne que j'apperçois au milieu de cette foule, c'eſt vous ; car vous êtes ſi long ! ſi long ! qu'il eſt impoſſible, en vérité ! de ne vous pas appercevoir où vous êtes. Je penſois, dans ce moment, ſi peu à vous ; & quand j'y euſſe penſé, je vous aurois encore ſi peu attendu-là, que votre préſence m'y auroit toujours cauſé de la ſurpriſe. Dans mon premier mouvement, j'en marque donc : Ah ! dis-je, c'eſt le duc *de*...!--- *Eh, oui, Madame*, me répond d'un air nonchalant, M. de *Cercey*, *c'eſt lui* ; *pourquoi ne ſeroit-il pas ici ? Nous y ſommes bien, nous.* -- Admirez ma bêtiſe !... Mais, qu'y vient-il faire ? ajoutai-je tout de ſuite : à cela, M. de Cercey ne me répond que par un ſouris ſi malin, qu'il s'en fallut peu que je ne fuſſe tentée de le battre. Je devins rouge, comme ſi c'eût été moi qui vous euſſe cherché. Je vois en même tems le piege où je me ſuis laiſſé prendre, & le bel arrangement que vous avez fait enſemble. Pâtience ! M. le marquis, lui dis-je, vous me le paierez, ſoyez-en ſûr ; &

il me le paierai, rien n'eſt plus certain. Me faire faire dix lieues, à moi, qui ſuis la plus pareſſeuſe perſonne du monde, pour le ſeul plaiſir de voir votre figure, eſt un tour, aſſurément, qu'on ne peut jamais pardonner! Pour vous, je n'ai rien à vous dire, quant à préſent, du moins; il me paroît tout ſimple, dans les idées que vous avez ſur moi, qu'ennuyé d'une abſence, qu'à en juger par le parti qu'elle vous a forcé de prendre, vous avez dû trouver fort longue; croyant, quoique fort mal à propos, me devoir quelques petites excuſes, vous ayez cherché les moyens de me revoir; mais il ne me le paroît pas tant que M. de Cercey ſe ſoit prêté ſi généreuſement à votre fantaiſie: car, je me flatte que vous ne m'imaginez pas aſſez imbécille pour croire que le haſard ſeul lui ait fait naître ce deſir ſi véhément, & en apparence, ſi peu motivé, d'aller à Saint-Cloud; & que le même haſard vous y ait fait trouver auſſi, à point nommé. Mais ſçavez-vous bien ce que j'ai fait pour vous en punir? Vous le ſçavez déjà, ſans doute: n'importe, je veux jouir de la douceur de vous le raconter. Madame de L. V... vouloit à toute force vous prier à ſou-

per; & j'ai eu, je vous l'avoue, d'autant plus de peine à l'en empêcher, que ce redoutable Cercey, qui nous avoit traînées malgré nous, à Saint-Cloud, avoit déjà tout arrangé pour que votre satisfaction fût complette. Il étoit donc dit, & décidé *que vous viendriez avec nous; que vos chevaux vous attendroient où nous vous avions trouvé; & que les siens, & sa chaise vous y rameneroient, le soir même, ou le lendemain;* c'est ce que j'ignore; mais, enfin, vous deviez souper à C... & sûrement vous y aviez bien compté. Qu'arrive-t-il? C'est que, sans y songer, Mme. de L. V.. me confie son projet. Point du tout, Madame, lui dis-je, je sçais qu'il a à Paris un souper tout arrangé, & que, si vous lui proposiez le vôtre, vous le mettriez dans le plus grand embarras du monde. --- *Mais*, me répondit-elle, *ce n'est point du tout là ce que m'a dit M. de Cercey! puisqu'il faut même ne vous rien cacher, M. de *** n'a point douté qu'il ne soupât avec nous.* --Il étoit donc sûr de nous rencontrer ici: vous, & moi, pourtant, n'avions, ce me semble, nulle intention d'y venir; comment a-t-il imaginé que nous y serions? Cette prescience de sa part me paroît bien singuliere! -- *Mais*,

ou, il y auroit bien, si l'on vouloit approfondir cela, à croire qu'il ne l'a pas eue tout-à-fait de lui-même : quoi qu'il en soit, vous sentez bien que ce n'est pas à moi, à entrer là-dedans ; & qu'il est impossible que je ne fasse pas à M. de... une politesse qu'il ne pourroit être que très-blessé de ne pas recevoir de ma part. Mais, Madame, si je vous priois bien sérieusement de ne la lui pas faire, cette politesse, toute due qu'elle lui puisse être ? -- *Ah! Madame, je vous assure que vous me ferez faire une chose peu convenable, & dont, de plus, M. de Cercey se fâchera.* --- Cela se peut, Madame; mais, aimez-vous mieux me fâcher que lui ? Là-dessus, elle ouvre sur moi de grands yeux fort étonnés : *Vous me confondez !* me dit-elle ; *je croyois M. de... fort de vos amis.* --- Peut-être, effectivement, en est-il; mais, que cela soit ou non, je vous demande en grace qu'il ne soupe pas ce soir avec nous : j'ai mes raisons. --- *Vous me les direz donc, Madame ?* Dans le fond, je n'en avois aucune envie; mais, pour me débarrasser d'elle, je lui réponds oui à tout hasard : dans cet instant, vous vous rapprochez de nous ; & vous, sur-tout, avec un air de satisfaction qui m'annonçoit que vous comptiez que je n'en serois pas quitte

pour le chagrin de vous avoir trouvé à Saint-Cloud ; & cette certitude vous donnoit une gaieté charmante, qui, pour vous dire la vérité, m'a pensé plus d'une fois faire repentir du tour que je vous jouois. Malgré ce petit reproche que je ne pouvois m'empêcher de me faire, je jouissois intérieurement de tout le plaisir qu'on peut avoir, quand on fait manquer une conjuration dont on n'est pas, ou qui est faite contre nous ; & ce plaisir, je vous en demande pardon, me sembloit me dédommager très-amplement du malheur que j'essuierois de vous perdre quelques heures plutôt. Cependant, tout occupé que vous paroissiez l'être de moi, je vous voyois fort distrait par l'inquiétude que vous inspiroit l'entretien de Madame de L. V... & de votre complice ; & j'aurois peine à vous exprimer toute la joie qui a passé dans mon ame, quand, à un seul regard du dernier, j'ai vu tomber tout votre enjouement. J'ai cru même voir une tristesse assez profonde en prendre la place, lorsque, malgré tout ce que vous attendiez du crédit de M. de Cercey, vous avez été obligé de prendre congé de nous, & de vous en retourner à Paris, sinon aussi triste que

vous vouliez me le paroître, du moins, fort attrapé; & de vous douter tout au moins, que c'étoit à moi seule que vous deviez cette cruelle mortification. Il faut, pourtant, quand j'y songe, être bien sûr des gens pour oser leur jouer de pareils tours! Je ne crois point, malgré cela, que je ne risquasse pas beaucoup à y revenir. N'est-il pas vrai que dans ce moment-ci, vous me voulez un mal affreux? Mais, se peut-il qu'après une pareille dureté de ma part, vous m'aimiez encore! Si cela est, vous m'aimez bien plus que je ne pensois. De quoi vous avisez-vous, aussi, de me faire une noirceur? Pour vous consoler, si, cependant, cela est possible, d'une si atroce vengeance, je vous dirai naturellement que si vous m'eussiez paru moins aimable, j'aurois laissé Madame de L. V..... suivre son projet; & que vous avez beaucoup moins dû au desir que j'avois de me venger de vous, qu'à la crainte que vous ne fissiez trop d'impression sur moi, l'opposition que j'y ai mise. Vous pouvez d'autant moins douter de ce que je vous dis, que je pourrois plus aisément vous le taire, & que je ne cede, en vous l'avouant, qu'à la force de la vérité qui me l'arrache

malgré moi. Il faut vous rendre justice; en sçachant me montrer beaucoup d'amour, vous n'en avez pas moins sçu mettre dans vos actions & dans vos regards une circonspection dont je ne vous croyois pas capable, & dont il est vrai que, jusques à ce qu'il me plaise d'en penser autrement, je vous sçais tout le gré possible. A l'égard du fond de mes sentimens, quand ils seroient pour vous tels que vous avez l'air de le desirer, je suis dans cet instant si peu sûre que vous m'aimiez encore, que je n'oserois pas vous le dire. Convenez qu'il y a des momens où ce qu'on aime paroît bien laid! J'attends avec autant d'impatience que d'inquiétude ce que vous me manderez de vos dispositions à mon égard: quant aux miennes, je ne vous laisse pas, ce me semble, de quoi en douter; je vous écris la premiere, & vous fais presque des excuses: je suis fort trompée si cela ne dit pas bien des choses. Soit que j'aie encore le bonheur de vous être chere, ou que, comme je le crains singuliérement, je vous sois indifférente, je vous prie de me raccommoder avec M. de Cercey, qui daigne à peine me parler. Je crois aussi devoir vous apprendre que,

n'ayant pu donner à Madame de L. V... aucune bonne raison de ce que j'avois fait, parce que j'ai voulu lui cacher la véritable, je passe actuellement dans son esprit pour la plus grande capricieuse qu'il y ait au monde. Voyez si l'on peut jamais être plus puni d'une cruauté que je le suis de la mienne; aussi, me promets-je bien d'y prendre garde à l'avenir. Ah! Monsieur le duc, vous qui avez tant d'esprit! dites-moi, je vous prie, quand on se rappelle si fortement que l'on a vu quelqu'un, qu'on croit le voir encore, tout absent qu'il est, qu'on se souvient avec plaisir de tout ce qu'on lui a entendu dire, & qu'on se reproche les rigueurs dont on s'est cru obligé de l'accabler, quel signe est-ce?

LETTRE

LETTRE XL.

VOUS m'avez beaucoup tranquillisée, en m'assurant que si le tour que je vous ai joué, vous a causé une peine mortelle, il ne vous a rien ôté de votre tendresse pour moi. Quoi que vous puissiez en penser, je n'étois pas sur cela sans une sorte d'inquiétude. Il se pouvoit bien qu'elle ne fût pas aussi forte que je vous l'ai dit, moins, comme vous le croyez, dans le dessein de me moquer de vous, que pour vous consoler un peu de la noirceur que je venois de vous faire; mais j'en avois pourtant. Je vous conseille même de ne la pas réduire à rien, parce qu'en ce cas, & avec plus de raison, peut-être, j'en ferois autant de cette peine mortelle que vous m'exprimez avec tant d'emphase; & qu'au lieu de n'en rien rabattre, ainsi que je veux bien le faire, je ne la prendrai plus que pour le plus léger mouvement de chagrin qu'on puisse ressentir: encore, l'attribuerai-je plus à la vanité compromise & blessée, qu'au motif que vous auriez tant d'inté-

rêt que je lui donnasse. Restons donc comme nous sommes, croyez-moi, & ne me laissez même pas trop réflechir sur ce que je vous propose; plus il y a à gagner pour vous, moins, si vous ne me preniez pas au vol, je voudrois tenir le marché. Si vous faites sagement de ne pas croire de vous-même, que je fusse inquieté de vos sentimens; lorsque je vous dis que je le suis, vous avez tort de ne me croire pas; puisque cela devient une affaire, moins d'amour propre que de confiance. Je conviens que le ton dont je vous en ai assuré, pouvoit bien n'être pas de tous, le ton le plus propre à vous le persuader; mais qui sçait, si sous un air de plaisanterie, je ne cherche pas à cacher les véritables mouvemens de mon cœur? Je n'ignore point que vous aurez toujours à me reprocher ce maudit souper dont je n'ai pas voulu que vous fussiez; & à la façon dont vous avez été affecté de cette cruauté inattendue, il y a toute apparence que vous me la reprocherez longtems encore, à moins que, comme cela est très-possible, je ne vous en fasse perdre le souvenir par quelque nouvelle cruauté qui passe de beaucoup la premiere. Ce n'est pas que je ne vous trouve

fort aimable; mais, déterminément, je ne veux point aimer: vous auriez peine à concevoir à quel point je tiens à mes résolutions; & combien, en particulier, je crois avoir de raisons de ne jamais varier sur celle-là. Il est vrai que vous êtes le premier pour qui j'aie eu besoin de m'en faire une d'être indifférente: avec tous ceux qui, avant vous, m'ont parlé comme vous faites, je la trouvois toujours toute formée; mais, moins je me dissimule l'avantage que je vous donne sur eux, moins vous devez en concevoir d'espérance. En effet, toute la préférence que vous me verrez vous donner sur vos concurrens présens, & à venir, se réduira à rebuter votre amour avec plus de douceur, & d'égards que je n'en ai eus, ou n'en aurai pour le leur. Je sens bien que ce n'est pas assez pour vous; mais cela n'empêche pas que ce n'en soit, peut-être, beaucoup trop pour moi. M. de Cercey qui, enfin, s'est déterminé à me bouder moins, semble ne s'être fait cet effort que pour se conserver le droit de me parler de vous. Vous le mettez, quand j'y songe, dans un assez plaisant embarras: il est contre ses principes de me prier de n'être pas insensible à votre tendresse; la sienne

pour moi ne lui permet même pas de se dissimuler combien un pareil attachement me coûteroit & de gloire & de bonheur ; mais, tout machinalement, son amitié voudroit vous voir heureux ; & ce desir qu'il ne raisonne pas, le rend sur votre chapitre & le mien, d'une inconséquence d'autant plus risible, qu'il ne s'en doute point du tout. Le parti qu'il a pris, est donc de me persuader, autant qu'il le peut, la vérité de vos sentimens, & de laisser à mon cœur toute liberté, soit sur la récompense, soit sur la continuité des rigueurs. C'est, jusques à présent, tout ce qu'il a pû imaginer pour accorder ensemble sa morale, & ce qu'il croit nous devoir à tous deux : mais, à quelque point qu'il tâche de ne pas sortir de ce plan, la chaleur dont il me parle de vous, ne décele que trop combien dans son ame vous l'emportez sur ce qu'il croit s'être prescrit. Je l'écoute donc : car que faire ? Irai-je, en voulant lui imposer silence, me mettre encore une querelle sur les bras, moi, à qui il n'a recommencé à parler que d'hier ? Je l'ai, cependant, ce matin, beaucoup embarrassé lui-même : il me disoit, & pour la centieme fois au moins, que rien n'étoit ni plus tendre,

ni plus ſincere que votre amour pour moi. Eh bien ! marquis, lui ai-je dit, je me ſuppoſe auſſi convaincue que vous-même de ſa ſincérité ; après? *Après!* m'a-t-il répondu tout ſtupéfait, *ma foi! moi! je n'en ſçais rien! mais c'eſt qu'il me ſemble que quand on eſt auſſi perſuadé que vous devez l'être, d'être aimé véritablement* (que vous devez l'être ! cela eſt admirable) ! *on a pour les gens qui nous inſpirent cette confiance, d'autres procédés que ceux que vous avez avec M. de...* - Mais, vous ne me dites que des mots ; & vous devriez le ſentir vous-même : moi, je vous demande conſeil : que croyez-vous qui me convienne mieux, ou d'aimer M. de... comme vous ſçavez qu'il voudroit l'être, ou de continuer de vivre ainſi que j'ai fait juſques à préſent ? Songez que c'eſt votre probité que j'interroge : s'il s'agiſſoit d'un autre que de M. de... que croyez-vous que je duſſe faire, & que me conſeilleriez-vous ? *Ma foi, Madame*, m'a-t-il répondu fort en colere, *je vous dirois d'envoyer l'amour à tous les diables, & les amans avec.* Vous quitter auſſi bruſquement que je fais, eſt, ce me ſemble, vous dire aſſez combien ſon conſeil m'a paru bon à ſuivre.

LETTRE XLI.

VOUS avez si vivement grondé ce pauvre Cercey de m'avoir donné le conseil que j'ai, à peu de chose près, suivi dans ma derniere lettre, qu'il est venu, & de fort mauvaise humeur, se plaindre à moi des tracasseries que je lui faisois avec vous. Comme il m'en vouloit d'ailleurs, & que malgré toute sa colere, il n'avoit pas osé me dire à quel point ma conduite lui avoit déplû, je vous laisse à penser s'il a manqué une si belle occasion de satisfaire le ressentiment qu'*in pettò* il conservoit contre moi. Je me suis justifiée comme j'ai pu; plus aux dépens de l'amour, qu'aux vôtres; ce n'est pas que, dans le fond je pense mieux de vous que de lui; mais, avec un homme aussi emporté que celui-là, & qui, de plus, me croyoit avec vous tous les torts imaginables, j'ai cru que ce que j'avois de mieux à faire, étoit de vous ménager; sauf à prendre ma revanche sur vous, de la violence que je viens d'être obligée de m'imposer. Je n'ai pourtant été, ni aussi douce

qu'il l'auroit voulu, ni même, autant qu'à la modération dont j'ai reçu ses reproches, il s'en étoit flatté; &, dans la fureur qu'il a conçue de voir ses espérances trompées, il m'a quittée brusquement, en me disant, ce me semble, à demi bas, beaucoup d'injures. Mais, persuadée qu'il lui seroit impossible de ne point revenir bientôt sur ses pas, son départ ne m'a pas plus inquiétée que n'avoit fait sa colere. Une demi-heure après, il est rentré; & ç'a été, comme je m'en doutois bien, pour me reparler de vous, & avec la derniere vivacité. Vous avez tous deux beau dire; l'amour me fait une peur horrible; &, si vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de le craindre tant. Vainement, vous me direz que *me jurer qu'on m'aime, est me jurer qu'on m'aimera toujours*: cela a été dit à mille autres que moi; & qu'on n'en a pas pour cela plus long-tems aimées. Ce n'est pas, au moins, que je veuille vous reprocher de m'avoir dit quelque chose de si usé: il y a si long-tems que l'on aime! & ce sentiment a rempli tant de cœurs, & exercé tant de plumes, que je serois plus surprise qu'il produisît quelque idée nouvelle, que

je ne le suis de le voir forcé de se répéter sans cesse. Aussi, crois-je qu'un amant doit toujours beaucoup plus son succès à ce penchant secret qui nous entraîne vers lui, souvent avant qu'il ait parlé, & même avant qu'on sçache s'il aura quelque chose à nous dire, qu'à la façon dont il nous exprime son amour, quelqu'élégante, & quelque vive qu'elle puisse être. Il est, au reste, très possible que quand vous m'avez écrit la belle phrase que je discute ici, vous ayez pensé ce qu'elle renferme : ce n'est pas dans les commencemens d'une passion que l'on présume qu'elle peut avoir un terme : & de plus, vous sçavez que, malgré un écart assez singulier dans un amant, je veux bien vous croire sincere. *Je veux bien!* comme cela, pourtant : mais, que cela soit ou non, je n'en suis pas moins convaincue que l'amour ne dure pas toujours ; &, lorsqu'il arrive qu'on me cite des exemples contre mon sentiment, je m'y obstine encore davantage, par la raison seule que ce soit des exemples. Au surplus, quand je penserois différemment sur cela, il s'en faudroit de beaucoup encore que cette passion eût perdu à mes yeux tout ce qui me la rend si redoutable, car enfin (&

vous ne l'ignorez point, quoique vous ne me le disiez pas,) l'inconstance n'est pas le seul malheur qu'en nous y livrant, nous ayons à craindre. Ne pensez point, lorsque je vous dis cela, que je tire, de la façon dont vous avez vécu dans le monde, des préjugés contre vous. Si, dans toute votre liste que je sçais très-bien, j'eusse trouvé seulement une femme qui, par sa façon de penser, méritât de fixer un honnête homme; & que vous ne vous y fussiez pas attaché; il est sûr que j'en aurois reçu une impression qui vous auroit été très-défavorable, & que vous auriez vainement tâché d'affoiblir : mais, loin que les femmes qui, jusques-à-présent, vous ont occupé, fussent dignes de vous arrêter plus long-tems qu'elles n'ont fait, il n'y en a pas une que, sans vous donner le plus grand des ridicules, vous eussiez pu aimer sérieusement. Croiriez-vous bien que, si je consentois à vous voir pour moi, ce que vous paroissez avoir tant d'envie d'être, j'aimerois infiniment mieux la dissipation où vous avez vécu, que si vous aviez été susceptible de ce goût un peu durable que, faute de connoître mieux, on décore aujourd'hui du nom d'amour. Les raisons que j'aurois

pour justifier une idée qui peut vous paroître bizarre, c'est que, quoiqu'il s'en faille beaucoup, selon moi, que les premiers mouvemens d'un cœur soient toujours sa premiere passion, il me suffit que le contraire puisse être vrai, pour que je craignisse que ce que j'inspirerois à un homme qui auroit eu déjà de quoi se croire vivement touché, ne fût moins un sentiment qu'une réminiscence; & que cette crainte, fondée ou non, m'empêcheroit d'être jamais parfaitement heureuse. Je n'infere donc point, de ce que vous n'avez pas encore aimé, que vous en soyez plus incapable de connoître l'amour. Hélas! que ceux qui, mais bien plus strictement que vous, sont dans le même cas, seroient heureux, si leur insensibilité passée pouvoit leur être un garant assuré de leur insensibilité future! Dans le fond, cependant (passez-moi, je vous prie, cette réflexion) n'est-il pas un peu extraordinaire que vous puissiez compter tant de femmes qui font honneur à votre goût; & que vous n'en puissiez pas nommer une qui en fasse à votre cœur? Il faut, pour que cela soit, que le hasard vous ait constamment bien mal servi! Je suis quelquefois tentée de croire que ce pourroit bien n'être pas

à lui qu'il faudroit s'en prendre; & je ne sçais pourquoi quand il m'arrive de le penser, je trouve mille raisons de me fortifier dans ce sentiment, & pas une de le perdre. Mais, adieu, Monsieur le duc, quand je me mets à vous écrire, je crois toujours que vous, & moi, en serons quittes pour quatres lignes; & je ne sçaurois concevoir comment il se fait que je ne finis pas. Accusons-en tous deux l'oisiveté de la campagne, qui est cause, & de ce que je vous écris si long-tems, & peut être même de ce que je vous écris. Tout ce qui me reste à vous dire, c'est que vous avez assez plû à Madame de L. V. pour qu'elle desire fort de vous connoître plus particuliérement. Vous ferez donc très-bien à tous égards, d'aller la voir à son retour: c'est une attention que les politesses qu'elles vous a faites, & le service qu'elle vouloit vous rendre, exigent de vous. On ne sçauroit, d'ailleurs, être plus aimable qu'elle l'est, & joindre à plus de candeur dans l'ame, plus de naturel dans l'esprit; elle n'en a pas moins ce dernier très-cultivé; mais, si soi-même on ne l'a pas, on a bien de la peine à s'appercevoir de ce qu'elle sçait, tant elle se soucie peu qu'on le sçache. Ne

venez, pourtant, point la voir ici; ce n'eſt point elle qui ne le trouveroit pas bon; mais moi, qui, comme vous le ſçavez, le trouverois mauvais; je vous le défends donc encore, vous y invita-t-elle: Voyez ce que c'eſt que de m'avoir pardonné ſi aiſément! vous n'y avez rien entendu; il falloit me faire languir; vous le deviez du moins; car non-ſeulement je le méritois; mais c'eſt qu'il eſt de toute certitude que je n'en ſuis que plus encouragée à vous jouer de mauvais tours: vous verrez! encore une cruauté! oh! cela devient trop fort auſſi! Je finis donc, pour que celle qui vient de m'échapper, ſoit la derniere qui m'échappe; du jour, s'entend.

LETTRE XLII.

COMME on ne sçait ce qui peut arriver, je me hâte d'user de tous les droits de l'indifférence : quand même j'en abuserois, il me semble qu'il n'y auroit pas encore si grand mal ; vous me le rendrez, peut-être, si bien un jour ! Cela posé, j'aurai donc l'honneur de vous dire que, toute éloignée que je suis de vous accorder des graces ; & même ayant formé depuis long-tems la résolution de vous traiter toujours à toute rigueur, je n'en exige pas moins de vous un nouveau service ; que ce ne sera pas, sans doute, le dernier que je vous ordonnerai de me rendre ; & que, malgré cela, je ne vous en conseille pas plus de compter sur une certaine reconnoissance de ma part. *Je dis certaine* exprès ; car, si vous ne vouliez de moi que de l'amitié, & même une amitié d'une espece assez particuliere, il s'en faudroit beaucoup que vous me trouvassiez aussi ingrate que vos prétentions sur moi, me forcent de l'être. *D'une espece assez particuliere!* est-ce donc que

je rêve, de parler ainſi à un homme qui me dit qu'il m'aime, qui veut à toute force que je le croie, & qui ne manquera ſûrement pas d'en concevoir les plus hautes eſpérances ? Ah ! qu'en effet, c'eſt bien là le jargon d'une femme qui ſent qu'elle aime plus qu'elle ne voudroit ; & qui ſe refuſe encore au plaiſir d'avouer ſa défaite ! Eh bien ! en vérité ! Monſieur le duc, il n'y a pas un mot de tout cela. Je ſuis d'une franchiſe que vous auriez peine à imaginer ; & tant que je n'en ſerai pas à vous dire bien en face, *je vous aime*, vous ferez le plus ſagement du monde, de ne pas vous flatter que cela ſoit. Je me défends du ſentiment, parce que toutes ſortes de raiſons m'en interdiſent l'uſage : mais ou je me connois mal, ou, ſi jamais vous parvenez à m'en inſpirer, vous me verrez y céder avec autant de franchiſe, que je l'aurai combattu avec opiniâtreté. *Ah ! Madame*, vous dites-vous, peut-être, en liſant cela ; *votre vertu a bien de l'air d'une poule mouillée !* Point du tout, je vous le jure, Monſieur le duc ; encore une fois, ſi je vous aimois, ce ne ſeroit pas comme cela que je voudrois vous l'apprendre, & même que je le pourrois.

Dès que l'on aime, hélas ! on ne rit plus.

Voilà, ce me semble, un vers : de vous dire s'il est de moi, ou si c'est à ma mémoire que j'en ai l'obligation, c'est ce que je ne ferois pas bien facilement : qu'il en soit ce qui pourra, il me paroît qu'il a raison ; mais venons, & tout au plus vîte, à ce que j'ai à vous demander.

Le marquis de G... homme de qualité, comme vous le voyez bien, à son nom, qui n'est point du tout un masque, mon parent très-proche, & de plus mon ami, a dans les mousquetaires un fils à qui il voudroit faire avoir un régiment, ou un guidon. Il a, lui, servi long-tems, & avec beaucoup de distinction : mais des propos assez peu mesurés qu'il tint sur une injustice qu'on vouloit lui faire ; & un peu trop de vivacité du ministre à lui, & de lui au ministre, le mirent, comme de raison, fort mal en cour. Ce ministre étoit, malheureusement, un de ces petits esprits qui mettent en hauteur ce qui leur manque en dignité ; & de ces méchantes ames qui attachent beaucoup de gloire à être irréconciliables. Le marquis de G... qui le connoissoit, comprit que, tant que l'ennemi qu'il venoit de se faire seroit en

place, le service ne seroit pour lui qu'une source intarissable de désagrémens & de chagrins. Ne voulant attendre ni la retraite, ni la mort de ce ministre, il quitta dans les premiers momens de son dépit; & eut d'autant plus de tort que, fort peu de tems après, son ennemi fut déplacé : mais la faute étoit faite; &, par malheur, elle étoit irréparable. Il a donc, depuis ce tems-là, pris le parti de vivre sans emploi, consolé de cela, tant par sa réputation qui est fort bonne, que par sa fortune qui est très grande. Son fils, comme je vous l'ai dit, est mousquetaire, & l'est depuis quatre ans, promet beaucoup, & est, au reste, de la figure du monde la plus intéressante & la plus noble. Ce dernier article ne fait pas qu'on mérite un régiment; mais il est fort possible qu'à ce seul titre, on en ait obtenu plus d'un. Pour nous, ce n'est pas sur cet avantage que nous nous fondons pour avoir le nôtre : encore une fois nous avons un beau nom, bien du desir d'en augmenter l'éclat, une grande fortune, une bonne réputation; & c'est tout cela que je vous charge de représenter au ministre. Quoique vous ne vous vantiez point d'être bien avec lui, je n'en

ignore pas davantage que vous y êtes infiniment mieux que beaucoup de gens qui ne cessent de s'en targuer ; & qu'il a pour vous tous les égards possibles ; & c'est précisément par cette raison que je veux que vous lui demandiez pour le comte de G... un régiment ou un guidon, si le premier de ces deux objets vous paroît, quant à présent, trop difficile à obtenir. Vous serez peut-être surpris que je vous charge d'une chose que, soit par moi-même, soit par M. le prince de..., je pourrois si aisément faire : mais, pour ne vouloir en cette occasion, ni de lui, ni de moi, voici quelles sont mes raisons. J'en ai quelques-unes de soupçonner le prince d'avoir pour moi plus de goût que je ne voudrois ; & je suis sûre de la part du ministre, de ce dont je ne puis encore que soupçonner le prince. Je ne crois point, par conséquent, qu'il me convienne d'avoir à aucun des deux la plus légere obligation ; &, de tous ceux que je puis accuser de me vouloir un certain bien, vous êtes le seul vis-à-vis de qui la reconnoissance ne me pese pas. Méritez une préférence, ce me semble, assez flatteuse pour vous ; en travaillant, le plutôt qu'il vous sera possible, à ce que je desire. Je ne vous

fait pas l'affront de vous recommander de joindre de la chaleur à la diligence : je ne sçais pas dire à mes amis des choses désobligeantes. Sur-tout, cachez bien au prince & au ministre l'intérêt que je prends à cette affaire. La derniere fois que j'ai vu le dernier, je l'ai renvoyé très-mécontent de la façon un peu trop désintéressée dont j'avois pris ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me dire ; & l'autre ne croit pas avoir plus de sujet d'être content de moi, à cause de mon obstination à refuser qu'il travaillât à me faire avoir une place à la cour. J'ai eu beau rejetter sur le peu de goût que j'ai pour y vivre, sur ma paresse, qui me rendroit trop onéreux les devoirs de cette même place, enfin, sur mon peu d'ambition, mon opiniâtreté à n'en vouloir pas ; quoique je lui disse exactement vrai, il s'est obstiné à croire que je n'avois, pour refuser ce qu'il m'offroit, d'autre motif que ma répugnance à lui devoir quelque chose ; &, en effet, je ne veux pas, quoiqu'il lui plaise d'en penser, qu'il s'emploie pour rien qui me regarde, pas même pour mon parent. J'ai toujours cru que nous ne pouvions trop éviter de devoir aux gens qui ont des prétentions sur nous ; & vous êtes,

je le répete, le ſeul en faveur de qui je me ſois écartée de cette regle. Je ne ſçais ce que vous en penſerez; mais, à votre place, un ſi grand relâchement dans les maximes de ce que j'aimerois, me donneroit de terribles eſpérances! Je vais encore vous dire une choſe que je vous conſeille de croire, parce qu'elle eſt fort vraie; c'eſt que, ſi je ne ſens pas votre abſence tout-à-fait auſſi douloureuſement que vous paroiſſez ſentir la mienne, elle ne m'eſt pourtant pas auſſi indifférente que vous le penſez. L'amour, ſauf reſpect, eſt bien ridicule! on diroit, à le voir agir, qu'il ne ſçauroit ſe garantir de la préſomption, ſans ſe chercher un dédommagement dans l'injuſtice: au ſurplus, ce ſont ſes affaires! Adieu. Ce vilain comte de Ger... qui étoit allé pendant quelques jours ennuyer ailleurs, nous eſt revenu; & j'en ſuis d'une humeur effroyable. Si vous connoiſſez quelque choſe qui chaſſe d'une maiſon les importuns, & qui faſſe en même tems devenir raiſonnables ceux à qui il ne manque que cela pour y être vus de bon œil, enſeignez-le-moi: je vous promets de m'en ſervir pour vous, & contre lui. Il me ſemble que, pour une inhumaine, je vous dis de petites choſes

assez tendres; mais, moins je me les déguise, moins je crois que vous deviez vous y fier : voyez pourtant : car il est si possible que je m'y trompe !

Comme depuis la scene que m'avoit fait M. de Cercey, il m'avoit parlé le plus amicalement du monde, je me croyois raccommodée avec lui; mais je commence à craindre que cette paix qui me paroissoit si sincere, ne soit de sa part qu'une paix plâtrée : il ne me dit point qu'il me boude, mais je n'en sens pas moins qu'il le fait. Je l'ai même surpris ce matin, qui me regardoit d'un œil fort noir : Ai-je tort ? marquis, lui ai-je dit en le fixant : *Eh! morbleu! Madame!* il m'a quitté tout de suite, & avec une humeur qui me semble durer encore. Je vous prie donc de lui cacher, au moins, la moitié des barbaries dont je me propose de vous accabler. *Oui, Madame, tout-à-l'heure :* C'est à Madame de L. V... qui m'attend pour la promenade que je parle. *En vérité! tout-à-l'heure! Monsieur de Cercey, pour calmer son impatience, dites lui, je vous prie, que c'est à M. le duc de... que j'écris; & , comme elle a bien de l'esprit, elle concevra tout de suite que ce n'est pas à lui que je puis n'écrire que quatre mots.* Oh ça! Mon-

ſieur le duc, vous le voyez bien, je n'y mets pas de malice, on m'attend.

LETTRE XLIII.

J'AI dû trop vous accoutumer à ne me pas voir de votre avis, pour que vous deviez être étonné de ce que, dans l'occurrence préſente, je ne penſe pas comme vous. Vous auriez voulu que nous euſſions eu le régiment; moi je ſuis contente du guidon. J'ignore ſi, comme vous le prétendez, en tourmentant M. de... plus que vous n'avez fait, vous l'auriez amené à ce qui paroiſſoit flatter le plus le petit comte: mais vous me permettrez d'en douter, puiſque, malgré toute ſon amitié pour vous, c'eſt tout ce que vous avez pu en obtenir. En ſuppoſant, cependant, que vous ne vous trompaſſiez point ſur cela, je n'en approuverois pas davantage que vos ſollicitations pour mon petit parent, euſſent eu toute la chaleur que vous me ſemblez vous reprocher de n'y avoir pas miſe. Je juge, à la façon dont le miniſtre vous a parlé, qu'il a des engagemens; & que, s'il ne demanderoit pas

mieux que de n'en avoir point, il n'en a pas de moins fortes raisons d'être fidelle à ceux qu'il a pu prendre. Vous lui deviez de les respecter : & je suis bien sûre aussi, que si vous êtes fâché de ne l'avoir pas fait, ce n'est que par l'intérêt que je prenois à la chose. Je ne sçais si vous le remarquez ; mais je m'accoutume singuliérement à vous dire des fleurettes.... *Allons, allons, ma vertu, ne faites point tant de bruit pour si peu de chose : une galanterie n'est pas un sentiment ; & je vous réponds bien que, quelqu'envie qu'il pût en avoir, Monsieur le duc lui-même, ne s'y méprend pas plus que moi.* Je vous disois donc, ou pour parler plus juste, je voulois vous dire, ou que mon cousin voudra rester dans la gendarmerie, ou que le régiment continuera à le tenter : dans le premier de ces cas, il n'a qu'à aller son chemin ; dans l'autre, il n'attendra pas longtems pour être placée suivant ses desirs. Quand les circonstances seules rendent les choses difficiles, il me paroît qu'il y a plus de sagesse à en attendre paisiblement de plus favorables, qu'à chercher à l'emporter sur celles qui nous barrent, sur-tout lorsque l'on est sûr que la bonne volonté de l'homme de

qui la chose dépend, ne rendra pas l'attente bien longue. Vous me faites, je crois, trop d'honneur, lorsque vous pensez que, non-seulement j'aurois obtenu le guidon encore plus aisément que vous, mais que j'aurois eu le régiment. J'ai beaucoup de quoi douter de cela; mais, ce qui est certain, c'est que j'aime mieux avoir manqué l'un, que de le lui avoir demandé; & que ce soit plutôt vous que moi qui ayez à le remercier de l'autre. Cette façon de penser de ma part me semble répondre suffisamment à la question que vous me faites. Il seroit, en effet, si simple que je craignisse moins que je ne fais, d'avoir obligation à un homme avec qui j'ai beaucoup vécu, que vous avez dû inférer de cette même répugnance, qu'il a dû, lui, me donner de fortes raisons de l'avoir. Non, encore une fois, ce n'est pas sur des propos qui, dans sa bouche, prouvent d'autant moins qu'ils y sont pour plus de femmes, que je lui ai cru pour moi, si-non un sentiment, du moins le desir de me persuader que je lui en inspirois un fort vif. Je ne suis pas assez sensible au plaisir de plaire, pour me flatter à aussi bon marché que beaucoup d'autres, que je plais. C'est donc sur une

déclaration dans toutes les formes, réitérée autant qu'il l'a pu, &, de plus, appuyée de tous les soins qui les suivent, quelque mal reçues qu'elles puissent être, que je l'accuse d'avoir été amoureux de moi, ou, si vous l'aimez mieux, d'avoir cherché à me le paroître. J'ai, à la vérité, cru si aisément que vous m'aimiez, que vous pourriez de même en conclure que j'ai naturellement peu de peine à me flatter que je fais de tendres impressions, mais, si vous vous le rappellez, ce n'a pas été à l'opinion que je puis avoir de moi-même, quant à la beauté, & beaucoup moins encore à la façon dont je pensois de vous; mais au peu d'encouragement que je dois donner au simple desir que vous avez dû ma promptitude à le croire; & encore! comme quoi l'ai-je cru, & quelles suites a eu cette sorte de persuasion? Que si, malgré ce que je vous ai dit autrefois sur cela, vous l'avez intérieurement attribuée à des dispositions de ma part, plus favorables pour vous que pour ceux qui m'ont tenu, & peuvent me tenir encore le même langage, vous vous êtes trompé: car, soit dit sans compliment, si vous êtes de tous celui à qui je me trouve le plus

honorée

honorée de plaire, vous êtes en même tems celui à qui je voudrois le moins avoir plû : si vous ne trouvez point la raison de cette contradiction, vous n'avez qu'à la chercher. Mais, moins encore pour revenir au ministre, que pour ne pas risquer de vous dire plus de duretés que je ne voudrois, je ne crois point avoir besoin de vous recommander, sur ce que je viens de vous confier, le plus profond silence. Soit qu'abusé par ma douceur, ou par sa présomption, il ait cru ne devoir pas douter qu'il ne me rendît sensible ; soit que, sans aucune sorte de réflexion en sa faveur, ou contre moi, il n'ait été conduit que par cette vanité qui vous est à tous si naturelle, je l'ai vu si honteux de ne m'avoir pas soumise, qu'il me pardonneroit, peut-être, moins encore d'avoir ébruité ses desseins, que de ne les avoir pas approuvés : & , en ne parlant pas de sa place qui, en effet, ne m'est à moi d'aucune considération, il mérite par lui-même tant d'égards, que je ne voudrois jamais lui causer une mortification si sensible. Je sçais qu'il est bien cruel de se voir forcé de taire les malheurs d'un concurrent ; mais, sans compter que ce concurrent est vo-

tre ami, vous êtes si peu sûr que je vous fasse un sort plus agréable qu'à lui-même ! vous avez même tant de quoi vous dire, qu'à certains égards, vous ne serez pas plus heureux, que ce seroit toujours à vous, moins un acte de charité, qu'un acte de prudence, que de ne vous moquer de personne. Quant au prince, malgré l'air de légéreté dont, pour me dérober les inquiétudes qu'il vous cause, vous avez cru devoir traiter ce chapitre, il ne m'a pas été difficile d'appercevoir qu'il vous donne, par rapport à moi, beaucoup plus d'alarmes que M. de... J'ai dans la tête, que le soin de vous les ôter, en seroit un qui me compromettroit vis-à-vis de vous effectivement, dans mon systême d'indifférence, il me seroit fort égal que vous crussiez ou non qu'il peut me plaire : mais, la crainte qu'il vous inspire me semble me dégrader. Si ce prince étoit à la place de M. de B... par exemple, le craindriez-vous ? sûrement non ! Ce n'est donc que par son rang que vous croyez qu'il peut m'imposer : mais ne devriez-vous pas sçavoir que, si sa naissance lui assure incontestablement le respect, elle est en même-tems pour lui, fût-il d'ailleurs très-aimable, un

titre d'exclusion pour l'amour ? Je n'ai pas besoin de vous en dire la raison ; elle saute aux yeux. De plus, si ce prince si redoutable me fait la grace de m'aimer, il ne m'a pas fait encore l'honneur de me le dire ; & j'ai quelque sujet de croire, en supposant toujours qu'il ait des vues sur moi, qu'il m'en gardera le secret le plus long-tems qu'il lui sera possible ; & qu'il pourroit même arriver, tant je sçais l'inviter à la discrétion, qu'il l'emportât avec lui. Attendez, du moins, pour avoir peur de son amour, qu'il l'ait déclaré. Au reste, je croirois assez, comme vous, & que son crédit est assez peu étendu, & qu'on ne prise plus sa personne que ce qu'elle vaut. C'est un malheur que j'ai toujours vu arriver à ceux que l'on a commencé par priser plus qu'ils ne valoient. Il falloit bien que, tôt ou tard, l'on s'apperçût que cette affabilité, dont on lui faisoit un si grand mérite, étoit moins en lui une vertu de caractere, que l'impossibilité où il est de répréfenter dignement ; & qu'il mettroit toute sa vie à la place de la bienfaisance, ce que, dans les personnes de son rang, l'on appelle, & quelquefois si abusivement, bonté. Je crois que ces découvertes

étoient bien propres à le faire un peu baiſſer dans l'opinion publique. A l'égard de ce qu'il eſt reſté dans la mienne, il me ſemble que je vous ai menacé plus haut, de vous le laiſſer à deviner : vous voudrez donc bien que je vous tienne parole.

L'aimable petite Madame de Han..... eſt avec nous : elle ne ſçait, dit-elle, où ſe fourrer pour échapper aux extravagances du duc de F.... & ſon amour. *Madame*, me demandoit-elle ce matin avec ſon ingénuité ordinaire, en me parlant de lui, *ne pourriez-vous pas me dire ce que cet homme-là veut de moi, qu'il me perſécute d'une façon ſi cruelle?*--Non, en vérité ! Madame, comment voulez-vous que cela ſe devine? Elle a été toute ſtupéfaite de ce que je n'en ſçavois pas là-deſſus plus qu'elle. Si, par aventure, vous êtes plus au fait que moi, Monſieur le duc, de ce qu'un homme éperduement amoureux d'une femme, peut avoir à lui demander ; & que vous vouliez bien en inſtruire Madame de Han... vous la tirerez d'une peine qui ne me paroît pas la tourmenter médiocrement.

LETTRE XLIV.

SI vous voulez que nous nous entendions un moment, Monsieur le duc, & que vous ayez une idée juste de nos devoirs respectifs, vous verrez que ce n'étoit pas à moi qui, comme vous sçavez, n'ai point, non-seulement pris encore couleur avec vous, mais qui n'en veux pas prendre, à vous avertir que j'allois à l'opéra : mais à vous, qui osez encore vous dire amoureux de moi, à deviner que j'y allois. C'est du côté de la passion que doivent être les pressentimens ; & l'indifférence n'est pas faite pour donner des avis, sur-tout, quand les avis courroient le risque de ressembler à des rendez-vous ; car, en bonne foi ! vous annoncer que j'allois à l'opéra, n'étoit-ce pas vous dire que je vous ordonnois de vous y trouver ? Vous m'accusez d'avoir empêché M. de Cercey de vous avertir à tems de cette partie : avec votre permission, vous vous trompez encore : vous dites que je la sçavois la derniere fois que je vous ai écrit, & que je vous en ai fait mystere : pas en-

core un mot de tout cela. Ce n'eſt point qu'il ne ſoit très-vrai que, ſi alors cette partie avoit été décidée, je ne vous en aurois pas informé, parce qu'encore une fois, j'aurois cru ne pouvoir le faire ſans vous donner au moins des eſpérances ; & que je ne ſuis pas encore, mais je dis, point du tout, dans le cas de vous en permettre. Quant à celles que vous vous permettrez vous-même, je n'ai rien à vous dire, cela ne me regarde pas. Enfin donc, j'ignorois complettement que je duſſe aller à l'opéra ; & voici comment cette importante affaire s'eſt arrangée. Il y avoit, peut-être, une heure que notre meſſager étoit parti, que Madame de L. V... arrive dans mon appartement, une lettre à la main.--- Qu'y a-t-il de nouveau, Madame ?--- *C'eſt une lettre de Madame de N. qui étant actuellement ſeule, nous prie d'aller ſouper, & coucher chez elle.*--- Ah ! Madame, voilà de ces parties que je hais à la mort, & où l'on trouve toujours la fatigue, beaucoup plus ſûrement que le plaiſir. Qu'irons-nous faire chez elle ? nous ſommes ſi bien ici ! Au lieu de vouloir nous en tirer, que n'y vient-elle elle-même ?--- *Mais, Madame, c'eſt qu'elle a beaucoup d'envie, & moi*

aussi, de voir l'opéra nouveau : qu'à P... nous en sommes plus près, au moins de quatre lieues ; que nous partirons après dîner ; que nous reviendrons souper chez elle ; & qu'en supposant que nous n'y voulussions pas rester, la plus belle lune du monde nous reconduiroit ici : il me semble qu'il n'y a pas à tout cela grand embarras.---- Ah ! l'opéra ! réponds-je en rêvant : mais, si par hasard, le duc de... y étoit. ---*Eh bien ! qu'importe, qu'il y soit !*----- C'est que j'aurai mal dormi, que j'aurai l'air fatigué, les yeux battus ; & qu'à quelque point que je compte sur sa tendresse, je voudrois bien qu'il ne me vît pas avec tant de désavantage pour moi ; voyez, pourtant, si je ne pense pas à vous ! *Eh ! Madame*, me répond M. de *Cercey, vous seriez au pardessus, toute couverte de petite-vérole, que le pauvre malheureux vous adoreroit encore.* Ce qu'il me disoit, me paroissoit bien fort ; & même je mourois de peur qu'il n'y eût de l'exagération. Tout en le craignant, croiriez vous que cela me détermine ? ----*En effet ! Madame, il ne s'en appercevroit pas.* ----*Allons donc* : je passe tout le reste : nous voilà à Paris. M. de Cercey ignorant que le courier que dès le matin, il vous avoit dépêché de chez Ma-

dame de N... fût resté ivre mort au point du jour, nous quitte à Passy ; & c'étoit, selon toute apparence, pour vous aller chercher. Quoiqu'il se gardât bien de nous le dire, je me doutois du motif qui l'obligeoit à nous dévancer ; &, (jugez, quand vous vous plaignez de moi, si vous n'êtes pas le plus injuste de tous les hommes !) persuadée de ce qu'il alloit y faire, je ne l'empêche point de partir. Il est vrai, d'ailleurs, que, comptant comme je fais sur la justesse des pressentimens des amans, je regardois comme fort inutile le soin qu'il alloit prendre ; & que j'étois aussi sûre que vous étiez à la porte de l'opéra, à m'attendre que si je vous eusse déjà apperçu Quand, cependant, je fis réflexion que j'allois paroître à vos yeux, j'avoue que, malgré toute la confiance que j'ai de moi-même en vos sentimens, & que M. de Cercey avoit, ainsi que je vous l'ai dit, prodigieusement augmentée, le cœur me battit avec une violence que vous auriez peine à croire. Je songeai alors, avec amertume, que, née délicate, je devois, quoique pour le cacher j'eusse autant de rouge qu'une furie, porter sur le visage l'impression de la fatigue d'une mauvaise nuit. J'ar-

rive donc avec tout le tremblement d'un criminel qui va paroître devant son juge : point du tout : c'est que vous n'y êtes pas ! *Voyons*, dis-je en moi-même, *il ne faut pas juger en mal si légérement, du pouvoir de l'amour : il sera sûrement sur l'escalier !* Non ! cela commence à me donner, & beaucoup d'inquiétude, & beaucoup d'assurance : car, à vous parler franchement, pour tout autre que pour vous, je me croyois assez jolie. Chaque homme qui s'arrêtoit à notre lorgnette, me faisoit retourner la tête ; & cela est arrivé si souvent, que j'en ai les vertebres du col toutes faussées. Peine inutile ! Seroit-ce, me disois-je, que, malgré toutes les douceurs que je lui ai écrites depuis mon forfait de Saint-Cloud, il seroit encore fâché contre moi ? Idée ridicule, si vous voulez, & qui aussi, pour dire la vérité, ne m'occupa pas bien long-tems. Je ne pouvois pourtant point me figurer qu'il se pût que je fusse à l'opéra ; & que votre cœur ne vous eût pas dit que c'étoit là qu'il falloit vous rendre. Il sçait, me dis-je encore (car il est incroyable combien je vous cherchois d'excuses !) ; *que je n'ai pas pour les hommages publics un goût extrême ; &, sans doute,*

il est dans le balcon vis-à vis de notre loge ; d'où il me lorgne le plus tendrement, & le plus imperceptiblement qu'il est possible. Pendant que je me berçois de cet espoir ; & que, pour le voir rempli, j'attendois avec impatience qu'il fît plus clair dans la salle, arrive M. de Cercey, consterné, anéanti ! il faut lui rendre justice. Je le regarde d'un œil moqueur : eh bien ! lui dis-je. *Eh bien ! Madame, cela ne se conçoit point ; il vient de monter en chaise pour aller je ne sçais où ; & , peut-être, n'en sçavoit-il rien lui-même. Assurément, il prend bien son tems pour voyager ?* Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, il n'est point à Paris ! Vous avez raison : cela n'est pas imaginable ! Toute abattue que j'étois de cet affreux événement, je sens, cependant, qu'il est convenable que je ne laisse pas voir à quel point il prenoit sur moi ; &, afin qu'il ne le devine pas ; & pour que rien ne démente l'air d'indifférence que je me crois obligée de prendre, je ne lui fais aucune question. *Ce chien de laquais !* disoit-il entre ses dents, *je lui casserai les bras ! Mais, qu'est-ce qu'un maraut comme cela peut-être devenu ?* J'entendois, en riant en moi-même, tout ce beau monologue, & jouissois malicieusement de

l'excès de son agitation. Enfin, l'opéra a commencé: prévenue, comme je l'étois, que ce seroit le plus vainement du monde que je prendrois la peine de vous y chercher; je me suis livrée toute entiere au spectacle; &, ce qui a résulté pour moi de votre absence, c'est que je n'y ai pas eu la plus légere distraction, même, malgré la présence de M. de... qui, du balcon où il étoit, nous ayant apperçues, s'est fait ouvrir notre loge, & m'a fait la galanterie de me pas quitter de tout l'opéra. Il est vrai que je puis me vanter de lui avoir bien rendu sa politesse; sa divinité sautilloit maussadement dans un des recoins du ballet; & je n'ai eu garde de manquer de la trouver charmante, & de demander très-sérieusement pourquoi l'on faisoit à la fille de l'opéra qui a le plus de graces naturelles, & qui annonce les plus grandes dispositions, l'injustice de ne lui pas faire danser d'entrées seule. Il faut qu'il en soit encore plus épris qu'on ne me l'avoit dit; car, loin de soupçonner, comme il le pouvoit, ce me semble, très-aisément, que je me moquois de lui, il a renchéri sur mes éloges avec une bonne foi qui pourroit bien mériter une autre qualification. Mon Dieu!

que l'amour est bête quelquefois! Il ne s'en est, en vérité, presque rien fallu qu'il ne m'ait remerciée; mais, ne l'osant pas, il s'est borné à me dire des choses si agréables que, si vous eussiez été à portée de les entendre, elles vous auroient certainement fait faire les plus terribles des grimaces. Cependant, malgré toutes ses fleurettes, & quoiqu'il y ait dans cet opéra de très-belles choses, je ne m'y suis pas fort amusée. Je suis fort sûre que le peu de plaisir qu'il m'a fait, ne vient pas de ce que mon mari étoit derriere moi; mais, cela ne viendroit-il pas de ce que ce n'étoit pas vous qui y étiez? Voilà, par exemple, ce que je ne fouillerai point. Ce qu'il y a de plaisant dans cette aventure, c'est que M. de Cercey est aussi affligé d'avoir trouvé votre cœur en faute dans cette importante occasion, que si c'eût été le sien qu'on y eût pris; qu'il en a été près de vingt-quatre heures, sans oser me parler de vous. Enfin, en nous en revenant ici, il m'a dit que *vous ennuyant à Paris; & ne pouvant, par la faute de ce laquais, avoir l'espérance de m'y voir, vous étiez aller passer la soirée chez le duc de R.... & que, quoique j'en voulusse penser au désavantage de votre tendresse,*

ce sont de ces malheurs qui peuvent arriver à tout le monde. Dans le fond, je le pense comme lui : aussi ne vous en fais-je point de querelle, mais pour jouir du plaisir de le mettre en fureur, je feins de ne point douter qu'une véritable passion ne doive donner toutes sortes de pressentimens ; & c'est une chose assez curieuse à voir que toutes les peines qu'il se donne pour me démontrer le faux d'une opinion que je n'ai pas. En relisant votre lettre, (comprenez-vous bien ce que cela veut dire ? Je relis vos lettres : ah ! le bon signe pour vous, si je m'en cachois !) je l'ai trouvée d'un ton si triste que, sans m'attendrir pourtant, elle m'a mis beaucoup de noir dans l'ame. Vous me ferez donc plaisir de ne m'en plus écrire de si lamentables ; & je ne sçais pourquoi j'imagine que celà vous seroit plus aisé que vous ne me le dites. Je sçais bien que vous voulez vous croire pour moi une passion très forte ; mais comme j'ai, moi quelques preuves du contraire, je vous assure que si vous vouliez bien n'exagérer ni à vous, ni à moi, l'état de votre cœur, vous pourriez le plus aisément du monde, m'écrire d'un ton beaucoup moins tragique. Vous de-

vriez même vous mettre ſur cela d'autant plus à l'aiſe, que les belles élégies que vous me compoſez, fuſſent-elles, s'il ſe pouvoit, mille fois plus touchantes, ne vous en obtiendroient pas davantage la permiſſion ſi deſirée de jouir de ma préſence. Oh ! que je ne ſuis pas ſi bête ! Je ne vous conſeille pas plus d'abréger mon abſence dans votre imagination ; quand ce qui n'eſt point, Madame de L. V... voudroit retourner à Paris plutôt qu'elle ne ſe l'étoit propoſé ; ou que des événemens imprévus l'y rameneroient malgré elle, je ne ſçais où je n'irois pas, plutôt que de l'y accompagner. Sur cette barbarie, je finis audacieuſement en me recommandant, M. le duc, à vos bonnes graces.

LETTRE XLV.

MON petit couſin eſt arrivé avant-hier ici, fort ſenſible au plaiſir d'être placé, & beaucoup plus charmé encore de vous en avoir obligation. Vous avez non-ſeulement dû trouver ſon nom ſur la liſte de votre ſuiſſe, mais on a dû vous remettre une lettre de ſa part, où il vous exprime, autant qu'il le peut, la reconnoiſſance qu'il a du ſervice que vous lui avez rendu, & ſon regret de n'avoir pu vous en parler lui-même. C'eſt un jeune homme très-aimable; & qui joint aux agrémens de ſa perſonne, de l'eſprit, des connoiſſances, & des mœurs: croiriez-vous qu'à ſon âge, il poſſede l'hiſtoire comme l'abbé de Vertot? Dieu veuille que quelque belle dame ſans principes, comme on prétend qu'il y en a, ne nous en aille pas faire un fat & un libertin! Pour éviter ce malheur, il auroit un extrême envie que je vouluſſe bien me charger de ſon éducation; mais ſans compter que l'éducation d'un jeune homme, ſur-

tout, quand il est aussi joli que celui-là, me paroît une fort grande affaire, je n'ai pas cru devoir entreprendre la sienne, sans consulter auparavant quelques-uns de mes amis, vous nommément, à qui je crois sur ces sortes d'affaires beaucoup plus de lumiere qu'à qui que ce soit. Tout vif qu'est donc le desir que j'ai qu'il n'en reçoive qu'une bonne, je n'ai encore pris sur cela aucun arrangement avec lui. Nous verrons ce que vous m'en direz : mais non, non, toutes réflexions faites, ce sera sans vous que je me déterminerai. Vous me donneriez peut-être le dégoût de me conseiller de le prendre ; & comme je sens que je ne m'en consolerois pas, je crois qu'il vaut mieux que, dans cette occasion, je ne consulte que moi-même : ainsi, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de prendre que je n'ai rien dit.

Ah ! vraiment ! depuis hier matin que cette lettre est commencée, les choses ont bien changé de face pour moi ! Ce ne sont plus des conseils, Monsieur le duc, mais des consolations que j'aurois à vous demander. L'auriez-vous jamais imaginé ! Ces mêmes charmes, dont à ce qu'il me disoit, on ne

ſupportoit l'éclat que ſi difficilement ! Ces yeux qui, d'un ſeul regard, portoient ſi impérieuſement l'amour dans le fond des cœurs ! Cette taille qui, pour l'élégance, la grace, & la majeſté, ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit jamais vu, tout cela, dis-je, dans une ſeule minute, & par le pouvoir vainqueur de deux yeux qui, pourtant, n'avoient, que je ſçache du moins, jamais été mis en comparaiſon avec les miens, eſt réduit à ſi peu de choſe, que l'on auroit bien de la peine à concevoir que je puſſe ſeulement faire une tendre impreſſion. Vainement je me dis, pour diminuer ma honte, que c'eſt beaucoup moins à ce qu'ils ſont, qu'à ce qu'ils ont promis, que ces mêmes yeux remportent ſur moi une ſi éclatante victoire ; & que, ſi j'euſſe permis aux miens d'en dire autant, la défaite auroit bien pû n'être pas de mon côté. Tout cela n'empêche point, & que je n'aie été vaincue, & que je ne ſente ce malheur avec d'autant plus de vivacité, que l'enchantement où je paroiſſois plonger ce petit ſcélérat, avoit dû moins me le laiſſer prévoir. Ce n'eſt pas que n'oſant point reprendre tout ce qu'il m'avoit dit d'exagéré ſur mes

appas ; il ne m'en parle fort obligeamment encore ; mais quand je pourrois ignorer ce qui s'eſt paſſé, je m'y connois trop bien pour ne pas voir que le ſentiment n'anime pas plus ſes fleurettes ; & même qu'il ne m'en dit plus qu'avec toute la timidité d'un homme qui auroit peur qu'on ne prît pour meilleurs qu'il ne voudroit, les tendres propos qu'il pourroit tenir encore. Il me feroit, ſi je le voulois, on ne peut pas plus aiſé de le guérir de cette crainte ; mais comme je ne pourrois, ſans me commettre, avoir paru la ſaiſir, il faudra bien, malgré toute l'envie que j'aurois de le raſſurer, que je la lui laiſſe toute entiere. Vous me demanderez, peut être, quelle eſt la beauté à qui je dois un ſi cruel affront : je vais d'un ſeul mot vous la faire connoître : c'eſt celle qui vous a paru aſſez bien pour être à elle, deux grands mois d'arrache-pied ; je vous défie de vous y méprendre actuellement. Cette vilaine bête, je vous demande pardon de parler ſi cavaliérement d'une femme en faveur de qui vous avez pu vous faire un pareil effort, eſt arrivée hier comme nous allions à la promenade : ſes regards ſe ſont tout de ſuite portés ſur le petit comte ; &

tout de suite aussi, le coup de foudre. Pour lui, quoiqu'il n'ait point paru aussi frappé de ses charmes qu'elle croyoit l'être des siens, il a saisi avec une sagacité que je ne lui aurois jamais crue, tout ce que les yeux de Madame *de la Bli...* se tuoient de lui dire d'obligeant; & comme, selon toute apparence, il a jugé convenable d'y répondre, il a sçu peu à peu, pour converser plus commodément avec elle, se dérober d'auprès de moi; & n'y est même pas revenu du reste de la soirée. Vous sentez aisément combien, après une entrevue si tendre, le souper l'a été: des mines, des distractions, des soupirs, du chuchetage, l'oubli le plus scandaleux de soi-même, & des autres, de petites rigueurs suivies de petites faveurs qui les démentoient, des langueurs, que sçais-je, moi? Ce qu'il y a de sûr, c'est que cela étoit fort beau à voir. Après souper, une partie de *Comete* à eux-deux: des souris, des reproches de part & d'autre, de ne sçavoir ce qu'on y faisoit; enfin,

Agnès, & le corps mort s'en sont allés ensemble.

J'ignore combien de tems le petit traître est hier au soir resté à la toilette de Ma-

dame *de la Bli...* ni combien d'instans il a passé ce matin auprès d'elle; mais ce n'a été que fort tard qu'il est venu me faire sa cour; & *toutes les regles de la Métoposcopie sont fausses*, ou l'on ne lui a pas fait essuyer de cruautés bien grandes; en douze heures! comprenez-vous cela? Ah! oui! & de reste! Je sçais que la liberté de la campagne abrege les formalités des nouvelles connoissances: mais il me semble que j'y vivrois cent ans que je n'y deviendrois pas si familiere que cela. Elle ne sçavoit seulement pas son nom! la voilà bien tombée! Elle nous quitte ce soir; & lui demain: ils ont pris cet arrangement pour n'avoir pas l'air de s'en retourner ensemble à Paris: il faut convenir que l'on a bien perfectionné la décence.

Après vous avoir écrit tant de choses, dont je suis sûre que vous ne vous soucierez guere, il n'y auroit que justice, peut-être, à vous en écrire qui eussent droit de vous intéresser davantage; mais quand il vous arrive d'être aussi terriblement tendre que vous l'êtes dans votre derniere lettre, je ne trouve rien à vous répondre. Hélas! pourtant, quand j'y songe, que de mots, si je voulois, je pourrois payer d'un seul.

LETTRE XLVI.

AH! ſans doute! je ſuis, par exemple, tout-à-fait de votre avis! Je n'aurois jamais pu me diſpenſer de donner dans ce piege-là! Auſſi, conviens-je que pour avoir négligé un moyen qui vous aſſuroit ſi infailliblement *le bonheur de me voir*, il faut que vous ſoyez d'une bonne foi digne tout au moins, du premier âge du monde. Il devoit, en effet, me paroître d'autant plus probable que l'affaire dont je vous avois chargé pour mon petit couſin, fût ſi embrouillée que vous ne puſſiez m'en rendre compte qu'en préſence, qu'il s'y agiſſoit purement d'un *oui* ou d'un *non*; & qu'il eſt plus avéré qu'il n'y a rien qui, pour être rendu, exige & plus de détails, & plus d'embarraſſantes diſcuſſions. Si vous m'avez crue auſſi capable de donner là-dedans, qu'à la façon dont vous cherchez à me faire valoir votre franchiſe dans cette circonſtance, je dois le penſer, vous vous faites ſûrement plus, & de bien plus fortes illuſions que vous ne me dites, & que

vous ne devriez. Mais voyons : pour vous payer d'une candeur dont moi-même je ne reviens point, & que vous n'auriez pas eue, si vous eussiez cru que vous ne l'auriez qu'en pure perte, que voudriez-vous que je fisse ? Ne seroit-ce point, par hasard, que je vous rendisse ce dont vous imaginez qu'elle vous prive ? C'est-à-dire, que parce que vous n'avez pas employé auprès de moi un stratagême dont il ne se pouvoit pas que je fusse jamais la dupe, il faut, de toute nécessité, que je m'attrape moi-même. Non, Monsieur le duc, non, avec votre permission, cela ne sera point du tout comme vous vous en êtes flatté ; & de vos jours, vous n'aurez voulu plus gratuitement paroître franc & désintéressé. Si cette résolution de ma part trompe vos espérances autant que je le crois, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de vous rappeller que je ne me suis rien moins qu'engagée à réaliser toutes les chimeres dont vous jugeriez à propos d'amuser votre amour. Si donc vous continuez à trouver mauvais que je ne révoque pas les défenses que je vous ai faites de venir ici, du moins cela n'auroit-il pas lieu de vous paroître extraordinaire ? Il n'y a rien, si je vous

en crois, que vous ne tentiez pour vous défaire du malheureux ſentiment que je vous ai inſpiré : ah Monſieur le duc, ce n'eſt pas le tout que d'être amoureux, il faut encore être conſéquent. S'il eſt auſſi vrai que vous me le dites, que vous ſouhaitez de ne m'aimer plus, pourquoi deſirez-vous tant ma préſence ? La regarderiez-vous comme une choſe qui doive plus que toute autre, aider à cette réſolution ?

Vous me craignez ſingulièrement ! me direz-vous : *que voulez vous que je penſe ?* Tout ce qu'il vous plaira : *& quel eſpoir, une pareille crainte ne devroit-elle pas me donner ?* Oh ! cela, c'eſt ce que, de quelque façon qu'on s'y prenne, on ne ſçauroit jamais empêcher : vous êtes, aſſurément, bien le maître d'en prendre. Si vous me permettez, cependant, de vous parler en amie, je ne vous conſeille pas de vous livrer tant aux idées flatteuſes que ces mêmes craintes peuvent vous faire naître, par la raiſon ſi connue que, plus nous nous ſommes abandonnés à des chimeres agréables, plus, quand l'événement n'y répond pas, il nous rend à plaindre. Chacun, vous ne l'ignorez pas, a ſes maximes : il eſt dans les miennes, par exemple, que

dans la position où je suis, une femme ne sçauroit ni se craindre trop tôt, ni, quoi qu'il en puisse coûter à l'amour-propre, penser trop mal d'elle-même. J'y ajoute qu'il est bien rare que celles qui commencent par se croire toute la vertu qu'il leur faudroit, ne finissent point par s'en trouver beaucoup moins qu'il ne leur seroit nécessaire d'en avoir. J'ai toujours regardé comme une des plus grandes raisons de nos foiblesses, notre confiance en nos propres forces; & d'après ce principe, le risque de ne me pas rendre, peut-être, assez de justice, ne m'a point paru devoir entrer en comparaison avec le danger qu'il pouvoit y avoir pour moi à compter trop sur les miennes. Vos prétentions subsistant toujours, il doit vous paroître tout naturel que mes craintes, loin de s'affoiblir, aient pris un degré de force de plus. Vous m'avez fait rêver; cela m'a fait peur: j'ai mieux aimé croire, que si je ne m'armois pas contre vous avec la derniere sévérité, il n'étoit pas impossible que je répondisse à vos sentimens; que de ne m'aviser de le craindre que, quand sans pouvoir l'emporter sur les miens, tout ce que j'aurois fait pour les combattre, n'auroit servi qu'à me les rendre

plus

plus douloureux. On se dit toujours, & plus commodément, & avec plus de fruit tout le mal qu'avec un peu de raison seulement on doit se dire de l'amour, quand ce n'est pas en présence de l'amant qu'on se le dit. Pourrois-je donc, sans une inconséquence impardonnable, m'exposer à la campagne, & dans un lieu encore où je ne sçaurois douter qu'on ne lui donnât tout le tems de me persécuter de sa tendresse, à voir un homme que je ne veux pas plus aimer que je ne le dois? Vous ne viendrez donc pas ici, de mon aveu; & je me plais à croire que vous ne chercherez point à abuser contre moi de la protection que vous y accorde M. de Cercey. Il seroit, de plus, assez peu sûr pour vous de chercher à prendre cette voie: j'ai du moins lieu de me flatter que, quelque ardent que puisse être le desir qu'il a de vous obliger, il ne le poussera pas au point de vous faire paroître ici tant que je n'y consentirai point. Je ne vous cache pas, tout en vous interdisant ma présence, que j'emploie très-cruellement contre vous le tems que je vous force à me laisser. Si ce qu'en vérité, je n'ai point du tout encore sujet de croire, vous triomphiez de toutes

mes résolutions, j'aurois du moins la consolation de ne m'être rendue qu'à un sentiment qui, si toutefois il en est de tels pour la vertu, auroit pour me surmonter, dû être véritablement irrésistible. Dans un malheur si grand, c'est sans doute une bien foible ressource : aussi moins je crois qu'elle pût me suffire, plus je tâche de n'en avoir pas besoin.

Comme du caractere féroce dont je suis, les cruautés ne me coûtent absolument rien, je voulois en continuant de vous en accabler, aller jusques au bas de ma page : & j'ose dire que j'avois de-quoi; mais Mme. de L. V... ne me l'a pas permis : je lui ai pourtant dit que c'étoit à vous que j'écrivois. *Allons, allons, Madame*, m'a-t-elle repliqué, *en voilà bien assez pour un homme que l'on n'aime point, & à qui l'on ne doit avoir que cela à écrire.* Que vouliez-vous que je lui disse? J'ai trouvé qu'elle avoit raison.

LETTRE XLVII.

EFFECTIVEMENT, Monſieur le duc, je croirois aſſez, comme vous, que ſi j'avois le malheur de vous aimer, je ne vous le dirois que le plus tard qu'il me ſeroit poſſible. Mais ſi cela étoit, auriez-vous beſoin que je vous le diſſe; & juſques dans tout ce que je ferois pour vous le cacher, ne le découvririez-vous pas? Si vous voulez donc en croire plus que je ne vous en dis, ce ſera moins ma faute que la vôtre; & je ne ſerai même pas de nous deux, celle qui y perdrai le plus, puiſque c'eſt bien moins à moi qu'à vous qu'il importe que vous ne vous faſſiez pas d'illuſions. Je conçois, ſans peine, que le ſoin que je prends de vous fuir, & dont je n'ai pas cherché à vous diſſimuler la cauſe, a dû vous faire penſer que, ſi vous n'agiſſiez pas encore ſur mon cœur autant que vous le deſireriez, vous pouviez n'en être pas auſſi loin que je m'obſtine à vous le dire. Il vous eſt, enfin, pénible de croire qu'une

femme puisse se craindre si prématurément, & sans en trouver en elle-même aucune raison. Je conviens que, pour notre malheur, ce n'est point un excès de précaution que l'on a communément à nous reprocher ; mais de ce que la chose est rare, doit-on en inférer qu'il ne se peut pas qu'elle existe ? Il me semble que, dans le moral comme dans le physique, ce seroit une bien mauvaise façon de raisonner que celle-là. Il est vrai, cependant, que quelque pouvoir que cette crainte ait eu sur mes actions, ce n'est pas elle seule qui les a guidées ; & que la peur horrible que me fait votre Madame de Vo... y est entrée pour beaucoup. Nous avons été assez seules ici, pour ce que nous sommes l'une & l'autre, s'entend ; les sentimens de mon ami, & du vôtre, & leurs arrangemens respectifs sont aujourd'hui trop connus, pour que cette odieuse femme les ignore ; & pour qu'elle n'eût pas cru, si vous étiez venu nous voir, que ce n'eût été moi seule qui vous y auroit attiré ; & que me regardant peut-être comme la cause de votre inconstance, elle ne m'eût pas accablée de toutes les noirceurs dont la voix publique & la vôtre la disent si capable. Votre liaison

avec Madame de Li... n'a pas, non plus peu contribué à m'affermir dans cette résolution. Ce n'est pas que, comme bien des gens, je vous croie de l'amour pour elle, ni même rien qui en approche: mais si je veux bien ne pas douter que vos dispositions à son égard, ne soient telles qu'elles doivent être, puis-je de même, me répondre des siennes; & s'il est vrai, ainsi qu'on l'assure, que vous lui tourniez la tête, ai-je moins à craindre d'elle que de Madame de Vo...? Beaucoup d'autres à ma place, pourroient n'avoir pas en ce que vous leur diriez, la même confiance, sur-tout, quand presque tout le monde leur diroit le contraire: mais naturellement, je ne suis pas soupçonneuse; & de plus, une pareille affaire me paroîtroit si avilissante pour vous, que l'estime seule que vous m'inspirez, suffiroit pour m'empêcher de la croire. Au reste, lorsque ces bruits vous fâcheront bien sérieusement, vous sçaurez bien aisément les faire tomber. *Tout ce qui m'en reviendra, si je cesse aujourd'hui de la voir*; m'avez-vous dit dans quelqu'une de vos lettres, *c'est qu'on dira que nous sommes brouillés.* Ah! pensez-vous qu'il ne fût pas mieux que ce ne fût que cela qu'on dît? *L'avenir*

me justifiera, ajoutez-vous : je le veux croire : mais en attendant, le présent vous accuse; & vous ne me paroissez pas le sentir assez. Vous êtes bienheureux que je ne vous aime pas ; car je serois bien éloignée de prendre cette réponse pour une raison. Cependant, Madame de Li... n'empêche pas moins que Madame de Vo... & plus encore, peut-être, que j'aie l'honneur de vous voir ici. Monsieur de... malgré la dissipation que vous lui voyez, le peu de goût que je lui inspire, & l'air de ne pouvoir pas imaginer qu'on puisse être jaloux de sa femme, est pour le moins tout aussi mari qu'un autre ; & tant à ce titre, que par une malheureuse facilité qu'il a à croire tout ce qui nous dégrade, il adopteroit d'autant plus aisément les rumeurs qui pourroient être à mon désavantage, qu'il se dissimule moins qu'il auroit besoin d'une excuse. Je ne puis, ni ne dois même vous en dire plus sur ce chapitre ; mais croyez qu'à cet égard, mes peurs ne sont que trop bien fondées, & que je ne m'en fais pas d'illusoires. Vous voilà instruit de tous mes motifs ; moins vous gagneriez à les combattre, plus je desire pous vous que vous en soyez content. Vous devez sentir que

ce n'eſt pas pour m'y ſouſtraire totalement à la ville, ſur-tout avec les craintes qui m'occupent, & qui m'y ſuivront, que je me ſuis impoſé cette loi à la campagne; mais comme à moi-même elle me paroît un peu dure, & que je n'aurai pas à Paris beſoin de tant de circonſpection, je crois pouvoir auſſi m'y permettre moins de contrainte. Vous pourrez donc, quelquefois, me voir chez moi: je dis *quelquefois*, & vous le dis d'avance, afin que vous ne vous flattiez pas que je tolere des aſſiduités bien marquées. Je crois encore devoir vous annoncer de ne pas vous attendre à des tête-à-tête: ce n'eſt point que je les craigne, c'eſt ſeulement que je ne les aime pas; & ſi le haſard peut vous en procurer, je ſçaurai les rendre ſi courts que vous ne pourrez pas plus en tirer d'inductions favorables pour vous, que les autres n'auront lieu d'en penſer mal de moi. D'ailleurs, à moins que des circonſtances particulieres ne me forcent à changer cet ordre, ma porte vous le ſçavez, n'eſt jamais ouverte qu'à une certaine heure; & ſi je vous voyois, ou chercher à la prévenir, ou tâcher d'être toujours le premier que je reçuſſe, je pourrois bien ne

vous plus recevoir du tout. Ma belle-mere, femme qui passoit pour avoir dans les mœurs trop d'austérité, & qui dans le fond, n'étoit que fort raisonnable, avoit mis dans la maison une régularité que sa mort n'en a point bannie, parce qu'elle ne me gêne pas; & qu'entre nous, M. de... n'est pas fâché de la voir subsister. En attendant que, suivant mon projet, je vous aie rendu raisonnable, ou que, suivant le vôtre, vous m'ayez fait partager votre folie (remarquez bien, au moins, que je ne parie pas plus pour moi que contre vous,) vous pourrez, plus souvent que chez moi, me voir chez Madame de L. V. Son goût pour la solitude, son aversion pour les gens à fracas, le peu de monde qu'elle admet chez elle, le genre dont il est, tout cela réuni rend sa société aussi sûre qu'agréable. Ce sont d'honnêtes gens qui ne sçavent ni commenter, ni répandre ce qu'ils voient, ou ce qu'ils entendent : mais toute persuadée que je suis de leur sagesse, & de leur probité, je n'en ai pas plus d'envie de leur servir de spectacle; & je vous déclare, qu'à la premiere imprudence qui vous échapperoit, quelque légere même qu'elle pût

être, vous ne me verriez plus ni là, ni ailleurs. Ce n'eſt pas que j'ignore que vous pourriez paſſer pour m'aimer, ſans que je paſſaſſe, moi, pour vous le rendre, ſur-tout, à la façon dont je me conduirai avec vous; & qui, je vous le jure, ne donnera point de priſe aux propos : mais on eſt toujours ſi diſpoſé à nous le croire portées à la reconnoiſſance, & même on nous en croit ſi ſouvent, long-tems avant que nous en ayons, que nous ne pouvons, à mon ſens, trop prendre garde à ce qui peut nous rendre l'objet de l'attention & des diſcours des autres. Si je ne puis toujours échapper à la calomnie, du moins tâcherai-je de ne jamais mériter la médiſance. Voilà quelles ſont mes intentions; ou je m'abuſe fort, ou ce ne ſont pas tout-à-fait les vôtres : pour moi, je n'en changerai point; c'eſt ce dont vous pouvez être parfaitement ſûr. Adieu, Monſieur. Ah ! mon Dieu ! je vous demande pardon : avant que d'écrire ce *Monſieur*, j'aurois bien dû me rappeller combien il vous déplaît dans mes lettres; mais comment vous traiter ? Vous ſçavez bien que je ne puis encore, en conſcience, vous appeller mon

ange; ne vous découragez point, cela viendra, peut-être.

LETTRE XLVIII.

C'EST cependant, quand j'y songe, une terrible chose que l'habitude ! Il est quatre heures : je suis selon mon usage, retirée dans mon appartement : mes lettres ne sont pas encore arrivées ; & parce que je n'ai point à vous lire, je ne sçais que faire. *Ah! duchesse! duchesse!* Ce qui pourtant me rassure un peu sur mon état, c'est qu'à quelque point que me pese mon loisir, je ne me suis point avisée, pour charmer mon impatience & mon ennui, de relire les beaux manuscrits que j'ai de vous ; & que, si j'étois dans le cas d'avoir à me craindre, ç'auroit indubitablement été cette occupation que, tout machinalement, je me serois cherchée ; mais, que mets-je à la place ? je vous écris ! en vérité ! cela me paroît bien revenir au même, & puis, que veut dire cette impatience qui m'agite ? Qu'attends-je, soit de la cour, soit de Paris, que de petites nouvelles, parmi lesquelles je

ſuis preſque ſûre qu'il n'y en aura pas une qui ait le droit de m'intéreſſer ? A quoi donc puis-je la devoir qu'à la certitude où je ſuis, qu'entre tous ces chiffons, il pourra s'en trouver que je ne regarderai pas avec la même indifférence que les autres ? Peſez bien ſur-tout cela :

Et, plaignez-vous après, ſeigneur, ſi vous l'oſez !

Ah ! grand Dieu ! voilà votre lettre ! On me donne pour raiſon de ſon retard, que notre meſſager a trouvé à M... quelques-uns de ſes amis, & qu'il s'eſt arrêté à boire avec eux. Le plaiſant marouffle ! Il prend vraiment bien ſon tems pour boire ! Ah ! je lui apprendrai à s'amuſer, lorſque j'attends quelque choſe de vous ! Je viens de vous lire. Avec quelqu'adreſſe que vous cherchiez à me déguiſer ce qui ſe paſſe, ſoit dans votre cœur, ſoit dans votre imagination (car quelquefois vous êtes un peu ſujet à prendre l'une pour l'autre), M. le prince de... vous occupe, ou paroît du moins vous occuper l'eſprit, & fort déſagréablement encore. Vous le faites, à vrai dire, revenir d'un peu loin ſur la ſcene ; mais

enfin puisque l'y voilà ; & que, selon toute apparence, vous ne l'y mettez pas pour rien, prenons-le : autant vaut lui qu'un autre ; & pour vous faire le plaisir tout entier, laissons-là Madame de Li... Ce qu'il y a de plaisant, c'est que pendant que l'idée d'un prince qui, peut-être, hélas ! ne pense plus du tout à moi, ou n'y pense guere, a l'air de vous persécuter, vous ne vous doutez seulement pas que le malheur du monde le plus à craindre pour votre amour, vient de vous arriver. Sçavez-vous bien que, réellement vous ne sentez rien ? Quoi ! sans en avoir aucune cause qui vous fût connue, vous ne vous êtes pas trouvé le cœur serré ? Vous avez si peu de pressentimens ! & vous osez dire que vous aimez ! eh bien ! puisqu'à votre honte, il faut donc vous le dire...... Mais non, vous n'avez qu'à le deviner : bon ! lui ! deviner ! je lui donnerois bien cent ans pour cela, qu'il n'en viendroit pas à bout. Eh bien ! c'est... c'est le comte de Ger.. de qui j'ai hier refusé l'hommage le plus tendre qui jamais ait été offert. Oui, Monsieur, entendez-vous bien ? ce n'est que de M. le comte de Ger... qu'il s'agit. J'en ai d'autant plus été confondue,

que je croyois que c'étoit à Madame de L. V... qu'il adressoit ses vœux ; mais soit que cette derniere ayant jugé à propos de ne plus cacher ses sentimens pour M. de Cercey, ce malheureux comte ait cru n'avoir plus rien à espérer d'elle ; ou que mes charmes, qu'à tout ce qui m'arrive dans ce genre-là, je dois croire très-dangereux à la longue, ne lui aient pas fait plus de grace qu'à vous, il s'est, enfin, vu forcé de me déceler leur nouvel ouvrage, & ses nouvelles peines ; &, par parenthese, je ne crois pas, moi qui, sans me vanter, ai essuyé en ma vie quelques déclarations, en avoir jamais entendu de si blaffardes. Aussi malgré tout l'honneur qu'il me fait, & que je sens aussi vivement que je le dois, ai-je, quand il a jugé à propos de me parler, pensé lui rire au nez ; mais pour ne dégoûter personne de m'en dire autant, je me suis contenue. Comme il a aux maximes d'opéra la plus grande foi du monde, ne trouvant dans la réponse que je lui ai faite, rien qui fût absolument bien flatteur, il m'a dit qu'il attendoit beaucoup de la persévérance. Je lui ai répondu qu'il étoit réel qu'avec cela, l'on ennuyoit plus longtems qu'en ne persévérant pas ; & mê-

me que je ne craignois point de l'assurer qu'avec ce systême, l'on conduisoit infailliblement de l'indifférence à la haine. Il a pris ce que je lui disois pour ce que nous appellons une *façon de parler*, & il continue de m'assassiner des plus cruelles fadeurs qu'on puisse jamais avoir le malheur de s'entendre dire. Je le trouvois déjà bien sot; mais j'aurois peine à vous exprimer ce que, depuis son impertinent amour, il me paroît, & à quel point je me sens dégradée de cette conquête. Quand j'aurois la vanité de la beauté, autant que je me flatte de l'avoir peu, il me semble que ce seroit encore la même chose. J'ai fait sur le champ, confidence à Madame de L. V. du malheur qui m'arrivoit: d'abord elle a été tentée d'en rire; mais lorsqu'elle a vu que cette ridicule aventure me causoit un vrai chagrin, elle a cessé de prendre la chose si légérement. Qu'y faire toutefois? Il est chez elle; & elle ne sçauroit l'en bannir. Moi j'ai différentes raisons pour ne vouloir pas retourner si-tôt à Paris: premiérement la petite vérole qui y regne, & que je crains comme le feu: secondement... enfin, je n'y veux pas retourner. Cependant, ce terrible comte est

insoutenable ; & si, comme il m'en menace, il persiste à être tendre, il me fera fuir bien par de-là les *Sauromates*. Je ne sçais pas trop bien quels pays habitoient ces gens-là ; mais enfin, vous pouvez juger par ce que je dis, que je suppose qu'ils n'étoient pas fort près de chez nous tous. Quoique votre amour ne m'ait pas donné l'idée d'aller si loin, je vous exhorte, en bonne amie, à n'en pas plus présumer en sa faveur. Croiriez-vous que, même en voulant bien, ainsi que vous m'en assurez, m'en tenir quitte pour le simple aveu de mes sentimens pour vous, vous ne m'en encouragez pas davantage à vous rendre ce que mérite un excès de désintéressement qui n'est presque point croyable ? Fussé-je même, ce dont à la vérité je doute encore un peu, dans le cas d'avoir à vous faire une si belle confidence, après vous avoir tant répété que je ne vous aimerai jamais, j'attacherois à changer de langage, un si grand ridicule que je n'aurois jamais la force de me le donner. Ainsi, plus vous auriez à craindre qu'en moi la vanité n'imposât toujours silence à l'amour, moins vous devez vous réduire à de pures miseres qui, sans qu'il vous en revienne

rien, ne font que gêner considérablement votre imagination. Conservez donc, croyez-moi, vos prétentions dans toute l'étendue que vous leur aviez donnée d'abord. Quand d'ailleurs, cet aveu si charmant sortiroit enfin de ma bouche, s'il m'arrivoit de m'en tenir là; dites-moi en conscience, Monsieur le duc, que feriez-vous d'un aveu tout sec?

LETTRE XLIX.

NON! c'eſt que je ſuis d'une humeur comme je n'ai été de ma vie! Vous croyez, peut-être, (car il n'y a, graces à Dieu, rien dont vous ne vous flattiez, (que c'eſt vous qui en êtes la cauſe? Eh bien! c'eſt que ce n'eſt non plus vous! mais quand il le croiroit? *En vérité! Madame, vous êtes folle!* Paſſons: j'ai donc bien de l'humeur. Il n'eſt pas que vous ne vous ſouveniez de ce que dans ma derniere lettre, je vous ai mandé du comte de Ger... & du ſot amour qu'il a jugé à propos de prendre pour *mes charmes*. Vous ne pouvez pas ignorer non plus que vous êtes le ſeul à qui je permette de m'aimer; à vos riſques, il eſt vrai; mais n'importe, je vous le permets. J'avois été auſſi ſurpriſe que ſcandaliſée de l'aveu qu'il avoit pris la peine de me faire; car enfin, ma façon d'être dans la ſociété, devroit, ce me ſemble, m'expoſer moins que beaucoup d'autres, à ces ſortes de propos. Il m'a toujours, lui, tant déplû perſonnellement! J'ai pris ſi peu de ſoin

de le lui cacher, qu'il auroit dû, moins que personne, se livrer aux tendres sentimens que je faisois naître dans son ame; mais quand même je lui aurois, jusques à ce jour-là, mieux dissimulé ma façon de penser à son égard, l'air dont j'avois reçu sa déclaration, n'auroit pas dû lui permettre la plus légere espérance de me faire jamais changer d'avis. Je me flattois donc que cette ridicule aventure n'auroit point de suite; je me trompois. J'étois hier à-peine éveillée, que cet épouvantable comte s'est présenté à ma porte. Comme mes gens sçavent que je ne reçois de visite que debout, ils lui ont répondu de leur chef, qu'il falloit que, pour me voir, il choisît un autre instant. Loin de les en croire, il s'est emporté contre eux, de l'audace qu'ils avoient de l'exclure, & selon lui, de leur propre autorité; & enfin, les a forcés de venir me demander si je voulois ou non, le recevoir. J'ai confirmé de ma bouche l'arrêt qu'ils avoient porté; & en murmurant contre moi, d'une façon assez singuliere, M. le comte a pris le parti de se retirer. On assure même qu'en s'en allant, il a dit que *j'avois des mœurs bien gothiques*. J'ai si peu de connoissance des

usages des Goths, que je ne puis sçavoir si le reproche qu'il me fait de leur ressembler, est fondé ou non. Ce que je sçais, c'est que le privilege de me voir dans mon lit, n'est accordé qu'à M. de Cercey, encore n'est-ce pas tous les jours. Il est vrai, pour ne vous rien cacher, qu'il trouve à cela assez de bégueulerie; & il ne l'est pas moins que le ridicule qu'il a cherché à m'en donner, ne m'en a pas plus fait changer de conduite. Et n'allez pas croire, s'il vous plaît, que ce que j'en fais, vienne de la crainte, ou de la certitude que j'ai de n'être pas bien en bonnet de nuit? M. de..... lui-même m'a dit, & cela remarquez bien, depuis son refroidissement pour moi, que j'y suis on ne peut pas plus jolie; & quand on a sur ces sortes de choses le suffrage d'un mari qui, de plus, n'est pas amoureux, il me semble que l'on peut sans inquiétude, se montrer dans le plus grand négligé. Une heure après sa premiere apparition, M. le comte est revenu: quoiqu'alors je fusse à ma toilette, je l'ai fait encore renvoyer. Ce n'est pas que je n'accorde à quelques personnes la liberté de m'y voir? mais ne la donnant pas à tout le monde, il m'auroit paru peu convenable de faire une

exception en faveur d'un homme qui ne mérite aucune grace. D'ailleurs, ce grand empressement à me chercher, & si nouveau pour lui, m'a; & sur-tout après les propos qu'il m'avoit tenus, été fort suspect; & je voulois si, comme j'avois lieu de le craindre, son intention étoit de les recommencer, que ce ne fût qu'en présence de gens qui pussent un peu les contraindre, ou me donner plus de facilité de les abréger. Je lui ai donc fait dire que j'allois dans l'instant passer chez Madame de L. V., & qu'il ne tiendroit qu'à lui de m'y voir. A ce nouveau refus, il s'en est peu fallu qu'il n'ait fait éclater toute sa colere. Quand ma toilette, que la crainte de le trop faire attendre, ne m'a point engagée à brusquer, a été finie; je me suis fidelement transportée au lieu du rendez-vous: croirez-vous bien que, non-seulement je ne l'y ai pas trouvé; mais qu'il n'a paru qu'à l'heure du dîner? encore étoit-il d'une humeur effroyable. Il ne m'a pas été difficile de juger que ma façon de me comporter avec lui, pouvoit en être un peu la cause: ma conscience ne m'eût-elle absolument rien reproché à son égard; son air sombre, & contraint avec moi;

auroit suffi pour m'apprendre qu'il croyoit avoir, lui, quelques raisons de se plaindre. M. de Cercey, à qui les mines de M. le comte n'ont point échappé, s'est douté dans l'instant que la tendresse de ce dernier venoit de recevoir quelque grand échec; &, pour s'en assurer, persuadé avec raison que si ses conjectures étoient justes, M. le comte ne croiroit plus que la persévérance fût le meilleur moyen pour attendrir une cruelle; il a froidement remis cette these sur le tapis. M. de Ger. qui, dans l'excès de la fureur qui le transportoit, n'avoit garde de croire qu'après mes torts: &, sur-tout, après la tranquillité où ils me laissoient, il pût jamais en revenir pour moi à de plus doux sentimens, s'est hâté de reprendre toutes les anciennes platitudes dont il avoit cherché à étayer ce même systême; & il a ajouté, en propre termes (car il ne faut pas vous le gâter,) *que cela étoit bon pour le discours.* Je ne sçais si en pareilles circonstances, vous auriez trouvé rien de si ingénieux; mais il est de toute vérité qu'il l'a dit. Vous sentez aisément ce qu'un homme d'un si rare génie, animé encore par une passion malheureuse, a pu ajouter à une si

belle phrase : quand j'aurois le tems de vous rendre cette conversation, la crainte que M. le comte ne perdît trop à être traduit par moi, ne me le permettroit pas. Tout ce que je puis donc ajouter à cela, c'est qu'il est impossible de faire dire, d'un côté, autant d'absurdités à quelqu'un, & avec plus de malice que M. de Cercey en a fait dire à M. le comte; & que de l'autre, on ne sçauroit en dire avec autant de bonne foi, que M. le comte y en a mis. Enfin, la persévérance n'a plus été que la vertu des sots; & que même les opéra nouveaux, de peur de se donner un trop grand ridicule, n'osent plus recommander. Vous trouverez bon que je vous abrege l'histoire de ce sot dîner. Tant qu'il a duré, & même assez long-tems après, la colere du comte s'est soutenue dans toute sa force; mais, apparemment, l'amour reprenant ses droits peu à peu, quand il m'a vue près d'aller dans mon appartement, il a été me guetter au passage. Mon premier mouvement à son aspect, a été de retourner sur mes pas, mais il m'a retenue, & d'une façon assez respectueuse pour un amant si fâché; & se hâtant de profiter de la solitude où il se trouvoit avec

moi, il m'a encore parlé de son amour, & mieux, ce me semble, que je ne devois l'attendre de lui. Seroit-il donc vrai que cette passion donnât quelquefois de l'esprit? Comme, malgré tout ce qu'en ce moment, elle lui en faisoit trouver, le fond de son discours ne m'en agréoit pas davantage; j'ai pris la liberté de l'interrompre pour l'assurer avec beaucoup de politesse, mais avec autant de fermeté, que rien ne lui pouvoit jamais être plus inutile que les sentimens qu'il avoit conçus pour moi; & que, pour son bonheur, je desirois vivement qu'il ne s'obstinât point à les conserver. *C'est donc, Madame*, m'a-t-il demandé d'une voix tremblante, & avec la physionomie toute renversée, *votre derniere résolution?* Oui, Monsieur, lui ai-je répondu d'un air fort tranquille, mais très-décidé. Je ne sçais s'il n'a pas cru trouver un air de mépris, où il n'y avoit que la plus profonde indifférence: quoi qu'il en soit, après avoir gardé le silence quelques instans, il a promené sur moi des yeux enflammés de colere; & reprenant la parole: ----- *C'en est assez: vous ne m'en entendrez parler de ma vie.* --- C'est ce que je desire, & vous m'obligerez fort de vous tenir paorle.---

Vous n'en exigeriez pas autant de tout le monde, a-t-il repris avec un souris assez méprisant ; *& ce même aveu qui, dans ma bouche, n'a pas le bonheur de vous plaire.*---- ne me plairoit pas plus dans la bouche d'un autre, ai-je interrompu avec une émotion assez marquée. -- *Ah! pardonnez-moi, Madame, vous ne savez pas moins qu'une autre faire des exceptions.* Admirez ma bêtise ! j'ai eu presqu'autant de peur qu'il ne vous nommât, que si je partageois votre tendresse, mais j'ai senti par réflexion à quel point cette crainte étoit ridicule. Oui, a-t-il continué ; *&, encore une fois, vous recevriez moins mal mon hommage, si quelqu'un, plus heureux que moi, ne sçavoit pas vous le rendre odieux : ces grands airs de vertu ne m'en imposent pas autant qu'on s'en flatte !* J'ai été tentée de lui répondre que, s'il se rendoit justice, il seroit convaincu que, pour se défendre contre lui, l'on n'avoit pas plus besoin de vertu, que d'avoir du goût pour un autre ; mais j'ai cru que ce seroit l'honorer trop que de prolonger cette conversation ; & en le regardant d'un air où, je l'avoue, le plus affreux dédain étoit peint, je suis entrée chez moi. Mon Dieu ! qu'un amant rebuté est laid, surtout

tout quand il n'eſt pas, d'ailleurs, bien de ſa perſonne! Quoique j'aie déjà pris la liberté de faire des infortunés, je n'avois jamais vu cela auſſi bien qu'hier. Comme, cependant, après ſon impertinence je ne pouvois plus le revoir, j'allois faire prier Madame de L. V. de ſe rendre dans mon appartement pour lui apprendre cette nouvelle ſcene, lorſqu'elle-même y eſt venue me dire que M. le comte avoit pris bruſquement congé d'elle; & qu'il ſe diſpoſoit à ſon départ. En effet, aſſez peu de momens après, j'ai entendu rouler ſa chaiſe. M'en voilà donc quitte; mais n'avez-vous pas eu un peu de peur que je ne l'aimaſſe? A de certaines choſes qui vous ſont échappées, j'ai dû le croire: ah! ſi j'en étois ſûre!... Laiſſons cela: je vous apprends que nous partons d'ici demain pour aller paſſer trois ou quatre jours plus ou moins chez Madame de N... Vous la connoiſſez aſſez, ce me ſemble, pour y venir, ſans que l'on ait lieu d'imaginer que c'eſt pour moi que vous y venez. Je me flatte, d'ailleurs, que perſonne ne me ſoupçonne encore d'être l'objet de vos adorations. Je vous donne deux ou trois heures avant le ſouper, autant après,

& pas davantage : il ne faut pas, de plus, que vous comptiez ſur une minute ſeulement de converſation particuliere. Tout cela eſt, je le ſens bien, d'une dureté extrême ; mais, voyez : voulez-vous ? ne voulez-vous pas ? De chez elle, nous reviendrons ici, où nous comptons l'amener, & la garder juſques à la fin de notre voyage dont je vois arriver le terme avec un extrême regret. Si je ſuis auſſi contente de vous, que je veux bien le préſumer ; ou (ce qui m'eſt d'une toute autre importance) que j'aie de quoi ne pouvoir pas douter que vous ne me ſoyez encore, quant à l'amour, auſſi indifférent que de loin, j'ai lieu de le croire, je verrai ſi je n'aurai pas de plus grandes graces à vous faire. Convenez que ce qu'à préſent vous deſirez le plus, n'eſt pas que je vous en faſſe ? Eh bien ! je meurs, pourtant, de peur que cela ne ſoit.

LETTRE L.

VOUS venez, pour un homme qui paroît desirer vivement de revoir ce qu'il aime, de faire une choses tout-à-la-fois si honnête & si sensée, que j'ai peine encore à la comprendre. Quoi ! ce n'auroit été que dans la seule crainte de me commettre, que vous ne seriez pas venu chez Madame de N... ? Allons, allons, Monsieur le duc, jamais, non, jamais vous ne me ferez croire cela. Ce n'est pourtant pas, qu'à la rigueur, vous ne puissiez me dire vrai; mais c'est que l'amour est bien peu fait par lui-même, pour de pareils tours de force: que, quand il se les impose, il faut qu'il ne les croie pas perdus pour lui; & qu'enfin, il n'est jamais ni plus à craindre, ni plus faux, peut-être, que quand il est plus généreux. Car, d'imaginer que, sans en espérer aucun dédommagement, vous ayez été capable d'un sacrifice que, s'il est vrai que vous m'aimiez, n'a pu que vous coûter beaucoup, vous sentez bien qu'à cause des suites que pourroit avoir pour moi cette opinion, c'est ce

qu'il m'eſt abſolument impoſſible de faire. La reconnoiſſance ne pouvant donc m'être que très-dangereuſe, pour pouvoir être ingrate en sûreté de conſcience, vous trouverez bon que je me faſſe incrédule. Comme rien, cependant, n'eſt plus odieux que l'ingratitude, voyons ſi, en diſcutant un peu la choſe, il ne ſe pourroit pas que, comme je le penſe, je ne vous duſſe rien. » Je ne ſuis » pas, me dites-vous, aſſez lié avec » Madame de N... pour que mon appa» rition chez elle eût pu ne pas donner » lieu à des conjectures; & j'ai mieux » aimé me priver du bonheur de vous » voir, quelque néceſſaire qu'il me fût, » que de riſquer de vous y expoſer. » Moins on auroit pu m'y croire attiré » par Madame de L. V... plus, peut» être, on auroit ſoupçonné le verita» ble motif de cette courſe. Enfin, puiſ» que vous vouliez bien vous détermi» ner à me laiſſer jouir de votre pré» ſence, il me ſemble qu'il eût mieux » valu que vous m'euſſiez reçu à C..... » que d'imaginer de me faire venir dans » un lieu où mon arrivée n'auroit ja» mais pû paroître que fort extraordi» naire. «

De ſorte donc que vous croyez que

j'avois beaucoup rabattu de ma prudence accoutumée, lorsque je vous ai proposé cet arrangement? Admirez comme, sur la même chose, on peut différer d'avis! C'est qu'en supposant, d'après vous, que ce fût à moi une imprudence que de vous voir chez Madame de N... j'aurois cru en commettre une infiniment moins excusable, si c'eût été à C... que j'eusse consenti à vous voir; & que ce n'a été qu'après la plus profonde réflexion, que, lasse de vos plaintes, & voulant, enfin, m'en délivrer, j'ai préféré, pour notre entrevue, celle des deux maisons qui pouvoit vous agréer le moins, aux lieux où vous vous seriez rendu avec le plus de plaisir. *Pourquoi ce choix?* me demanderez-vous: Ah! pourquoi? J'avois mes raisons apparemment pour en agir ainsi. *Vous me les direz donc, Madame?* Point du tout, Monsieur; & cessez, croyez moi, de m'interroger sur ce chapitre; car je vous jure que vous n'en sçaurez jamais davantage.

Revenons, dit communément je ne sçais quel auteur, quand il a besoin d'une transition, & qu'elle ne lui vient pas à point. Je vous ai dit ci-dessus, qu'il n'y auroit rien que je ne

fisse pour ne vous rien devoir ; & je vais vous donner la preuve que je vous ai dit très-vrai. Voici donc, sauf erreur, comme je raisonne. Il est, quoi que vous m'en disiez, de toute notoriété, non-seulement que vous avez été très-lié avec Madame de N... mais que, quand le hasard vous rassemble, vous avez encore l'air d'être ensemble d'une assez grande intimité : n'allez pas me dire non ; car c'est un fait. J'ai donc pu, ce me semble, en partant, soit de ce que l'on m'en avoit assuré, soit de ce que je croyois en avoir vu par moi-même, vous annoncer que nous allions passer quelques jours chez elle, & vous y supposer en droit d'y venir, sans en être nommément prié. Il est vrai aussi, que j'ai remarqué que quand elle est avec ce triste Monsieur de Pré... qu'elle semble ne pas moins craindre qu'elle n'en paroît ennuyée, votre ton avec elle, est beaucoup moins amical que lorsque vous la rencontrez sans lui. Pourquoi cette différence ? Ne viendroit-elle pas de ce que vous avez peur que cet automate, qui ne peut guere ignorer que vous avez eu le bonheur de plaire quelque tems à ce qu'il a, lui, le plaisir de désespérer tous les jours, n'i-

magine que, ſi devant lui, vous n'affichiez point pour elle l'indifférence la plus grande, vous pourriez bien lui plaire encore? Or, ce Monſieur *de Pré...* eſt actuellement chez elle; & il ne ſe pouvoit pas que vous n'en ſçuſſiez rien. Je puis donc, & ſans injuſtice, ce me ſemble, inférer de cela, que la crainte que par rapport à vous, il ne lui fît quelque ſcene, peut auſſi bien avoir été votre motif pour ne pas vous rendre chez elle, que la raiſon d'égard qu'il vous plaît de m'en donner. Que je me trompe, ou non, c'eſt, toutes réflexions faites, cela, & rien que cela que je veux croire. Sçavez-vous, au reſte, que ſi dans cette occaſion, vous avez perdu ce plaiſir de me voir qui vous eſt, ſelon vous, ſi néceſſaire, & dont, pourtant, vous vous privez avec tant de facilité, lorſque je vous l'offre, vous y avez gagné de ne vous pas trouver avec votre Madame de *Vo*...& le petit Monſieur qui a bien voulu vous remplacer auprès d'elle. Ce couple, auſſi charmant qu'amoureux, eſt arrivé chez Madame de *N*... ſans y être plus attendu que prié, & pour y ſouper encore, le jour même que ſi vous n'étiez pas, comme je viens, je crois, de vous la

dire, l'amant le moins empressé, & le plus ingrat, vous auriez dû vous-même, vous y rendre. Figurez-vous notre surprise : pour Madame de N... si quelque chose égaloit la sienne, ce ne pouvoit être que son chagrin. Quoiqu'elle tâchât de le dissimuler autant que la politesse, la parenté qui, malheureusement, la lie à cette femme, l'y condamnoient, il étoit encore si marqué qu'il n'étoit pas possible à Madame de Vo... de ne point sentir à quel point on la trouvoit déplacée; mais, soit qu'elle n'eût compté que sur l'accueil qu'elle recevoit, soit habitude d'être reçue de même, par-tout où des raisons parculieres forcent de l'admettre encore, elle ne s'en est pas plus déconcertée; &, de cet air léger que vous lui connoissez, a présenté son petit homme, avec tout aussi peu d'embarras qu'elle l'a pris. Nous en rougissions pour elle; & il faut qu'elle ait cru que cela suffisoit; car il ne se peut pas que l'on s'affiche avec plus de cette vilaine audace, si révoltante dans les personnes de son sexe, & de son rang. Grand Dieu ! se peut-il qu'on soit parvenu à se faire honneur, & à ce point encore, du manque de mœurs ; & que l'on prenne pour des moyens de plaire, ce que l'in-

décence peut offrir de plus dégoûtant! L'horrible femme! &, qu'en la regardant, je vous ai vous-même trouvé laid! Mais, se peut-il que vous vous consoliez d'avoir été, & si publiquement encore, attaché à une si méprisable créature! Ah! oui! & que trop aisément! Mais ne nous livrons point aux réflexions: n'est-il pas vrai, Monsieur le duc? cela mene trop loin. Votre joli successeur, sans doute, pour nous en ressembler mieux à tous égards, affecte une petite toux mignarde que Madame de Vo... n'entend jamais sans en changer de couleur. Je ne crois pas, entre nous, que vous lui ayez jamais inspiré un intérêt si tendre. Je l'ai vue ving fois près de lui dire comme cette vieille folle dans je ne sçais plus qu'elle comédie, *de la ptisane, Comtin de la ptisane.* Aussi, avoit-il profité du très-léger froid qu'il fait depuis quelques jours, pour se munir d'un manchon presqu'aussi long que lui, dont en faisant l'exercice devant la cheminé avec des graces à le faire jetter par les fenêtres, il a cassé une porcelaine très-belle, & très-rare dont elle étoit ornée. Sçaviez-vous, vous, qu'il y eût un exercice du manchon? Il y en a pourtant un. La divertissante chose

que la jeunesse d'aujourd'hui ! & puis, le beau jabot ! ah ! le beau jabot que portoit M. le comte ! Non, jamais ce pauvre Monsieur de T... qui, s'il vous en souvient, ne s'épargnoit pas plus les dentelles que les ridicules, n'auroit pu, sans en mourir de rage, voir celui-là à d'autres qu'à lui : figurez-vous une fraize ! Au dessert, Madame de Vo... qui n'avoit point du tout partagé l'embarras où nous mettoit sa présence, nous a annoncé qu'avec la plus jolie voix du monde, M. le comte possédoit toutes les graces du chant ; & tout de suite, sans qu'aucun de la compagnie parût le desirer, ils ont, elle, & lui, chanté un *duo* : très-bien, il faut être juste ; mais ce *duo* n'étoit que tendre ; & je n'oserois vous dire ce que, par l'expression qu'ils y ont mise, & le plus gratuitement du monde, ils l'ont rendu. Mon Dieu ! les affreuses créatures ! Enfin, pourtant tout cela nous a quitté, & même d'assez bonne heure, graces à la petite poitrine de M. le comte, qui exige, à ce qu'assure Madame de Vo... des ménagemens infinis. En vérité ! vous avez bien fait de ne pas venir : il auroit été trop douloureux pour vous de voir combien cet aimable petit homme est

adoré : cela eſt au point que je doute qu'elle vous eût reconnu ; il eſt vrai auſſi, qu'on ne peut pas bien aiſément reconnoître tant de monde.

Oh çà ! préſentement parlons d'affaires. Je ſuis pourtant, toute plaiſanterie à part, fort aiſe qu'elle ne vous ait pas rencontré. Vous autres amoureux, vous êtes quelquefois de la derniere étourderie, que vous vous croyez encore de la plus grande prudence : jamais, quoi que vous m'en diſiez, vous ne vous ſeriez abſtenu de me lorgner ; & quoiqu'il y ait quelque apparence que je ne vous l'aurois pas rendu, j'aime mieux qu'elle ne nous ait pas vus enſemble, parce que devant des femmes telles que Madame de V.... ce que vous faites, avec quelqu'indifférence que nous paroiſſions le regarder, nous fait preſque le même tort que ce qui pourroit nous échapper à nous-mêmes. Toutes réflexions faites, quand vous conſentiriez à vous rendre chez Madame de N... je ne me ſoucierois plus de vous y faire venir : elle voit tout le monde ; & je ne veux donner en ſpectacle, ni vous, ni moi. Nous partons d'ici inceſſamment. Si je me détermine à vous voir à C... (car il n'y a rien encore de moins décidé dans ma

tête) je vous le manderai. Je ne puis, eussé-je même la plus forte envie du monde de m'abuser sur cela, me dissimuler, non les risques qu'il peut y avoir pour moi en vous donnant ce rendez-vous : car je ne crois pas en courir ; mais toutes les importunités où il m'expose de votre part ; &, quoique j'imagine ne me pas tromper à l'état de mon cœur, cette démarche ne m'en fait pas moins trembler. Ah ! pourquoi l'amour n'est-il que ce qu'il est ! Adieu, duc, attendez mes ordres : & puissiez-vous n'avoir pas à vous en louer !

LETTRE LI.

JE vous envoie, Monſieur, la copie de deux lettres qu'entre hier, & aujourd'hui j'ai reçues de celle de mes parentes de qui je voulois vous donner la fille. Je ne ſçais ſi lorſque vous les aurez lues, vous croirez avoir encore quelque choſe à me dire; mais vous me connoiſſez bien peu, ſi vous vous flattez que je puiſſe avoir quelque choſe à vous répondre.

PREMIERE LETTRE

De Madame de...

» QUOIQUE, dans l'entretien que
» nous avons eu enſemble l'hiver
» dernier, au ſujet de l'établiſſement de
» ma fille, vous n'ayez pas, ma chere
» couſine, cru devoir me nommer
» l'homme que vous me propoſiez pour
» elle, il y avoit, entre ce même hom-
» me, & M. le duc de... de ſi grands rap-

» ports, qu'il ne me fut guere possible
» de douter que ce ne fût à lui que vous
» pensiez pour elle. La chaleur dont
» vous m'assurâtes que ses mœurs qui
» étoient la seule raison que j'eusse con-
» tre lui, n'avoient plus rien qui pût jus-
» tifier mes alarmes, acheva de me
» confirmer dans ce que j'en pensois
» déjà. Vous vouliez, cependant, m'en
» faire une espece de secret : &, sans
» deviner pourquoi vous croyiez ne
» devoir pas vous expliquer mieux, je
» le respectai. Vous ne m'avez pas mê-
» me, depuis, trouvé sur cela la plus
» légere inquiétude ; & ; sans des cir-
» constances particulieres dont il y a
» toute apparence que vous serez bien-
» tôt instruite, vous m'auriez toujours
» vu la même tranquillité : mais ces mê-
» mes circonstances sont de telle nature,
» qu'elles me forcent de vous prier, &
» très-instamment, de vouloir bien me
» dire si c'est au duc de ... que vous avez
» pensé. J'ai dans ce cas des choses
» très-importantes à vous découvrir ;
» mais, qui sont telles aussi, que dans
» le cas contraire, je ne puis trop soi-
» gneusement les renfermer. Je vous
» supplie donc, ma chere cousine, de
» vouloir bien faire cesser un mystere

» qui me plonge dans le plus grand des
» embarras, & dont j'avoue que je
» n'apperçois pas les motifs. Il m'est de
» la nécessité la plus absolue, & que
» votre réponse ne se fasse pas long-
» tems attendre. Je vous serois, même,
» fort obligée, si vous pouviez en char-
» ger le courier qui vous remettra cette
» lettre. Je n'attends, pour continuer
» de me taire, ou pour commencer à
» parler, que le oui, ou le non que je
» vous demande, & que, par toute
» l'amitié qui nous unit, je vous con-
» jure de ne me pas refuser «.

Je vous ai nommé: & voici sa réponse.

SECONDE LETTRE

De Madame de...

» C'EST avec toute la répugnance
» imaginable que je cede, ma chere cou-
» ſine, à la néceſſité où vous-même
» m'avez miſe, de vous éclairer ſur le
» compte d'un homme de qui il falloit
» que vous penſaſſiez très-bien, puiſque
» vous lui aviez deſtiné ma fille. Si quel-
» que choſe peut me conſoler d'une
» délation qui eſt ſi peu de mon carac-
» tere, c'eſt la certitude que j'ai, que
» ſi votre abſence, plus encore que le
» très-profond myſtere dont ce même
» homme couvre ſa marche, ne vous
» eût pas miſe hors de portée de la dé-
» couvrir, vous auriez, il y a long-
» tems, fait à mon égard, ce qu'avec
» tant de regret, je fais aujourd'hui
» au vôtre.

» J'étois, il y a près de quinze jours,
» chez Madame de C... j'y jouois; deux
» hommes, qui n'étoient point encore
» occupés, s'entretenoient enſemble
» peu loin de moi. L'un des deux, ar-

» rivé nouvellement d'une terre fort » éloignée de Paris, où il avoit passé » six mois, prioit l'autre de lui faire » l'amitié de le mettre au courant, parce » qu'il étoit ici comme en pays perdu ; » que, faute d'en connoître la carte, il » étoit allé dire à une femme, du bien » de l'amant qu'elle venoit de quitter, à » une autre, du mal de celui qu'elle ve- » noit de prendre, & qu'enfin, depuis » son retour, chaque instant de sa vie étoit » marqué par de pareilles balourdises.

» Après beaucoup de médisances, & » plus encore de calomnies, peut-être, » celui à qui l'autre demandoit des lu- » mieres, lui nomma Madame de Li... & » M. le duc de... comme vivant ensem- » ble depuis plusieurs mois dans la der- » niere intimité. Il ajouta à cela, que » l'on avoit d'abord été d'autant plus » surpris que cette liaison se fût formée » entr'eux, que le duc avoit jusques-là » affiché plus de mépris pour elle ; mais » que l'exemple de Madame de Vo...... » avoit enfin fait trouver tout simple » ce dernier choix ; qu'au reste, il » avoit raison, parce qu'on ne pouvoit » guere être tout-à-la-fois homme à » bonnes fortunes, & difficile ; qu'il » falloit, pourtant, que son goût pour

» Madame de Li... ne fût pas aussi vio-
» lent qu'on le disoit, ou qu'il n'y eût
» rien qu'il ne sacrifiât à une fantaisie,
» puisque, cet été même, il avoit pris
» Mademoiselle....... Mais que par quel-
» ques profusions qu'il eût annoncé
» ses sentimens pour elle, il s'en étoit
» séparé avec la derniere promptitu-
» de, soit par un effet de cette incons-
» tance naturelle qu'on lui connoissoit,
» soit que ce ne fût que pour la soustraire
» aux fureurs de Mme. de Li.. qui mena-
» çoit cette fille des dernieres violences.
» Persuadée, ainsi que je vous l'ai dit,
» que ce ne pouvoit être qu'au duc de...
» que vous eussiez pensé pour ma fille;
» ce que j'entendois dire de sa liaison
» avec une femme si justement décriée,
» ne pouvoit m'être d'une aussi grande
» indifférence, que, sans cette raison,
» cela me l'auroit été. Vous connoissez
» mon inquiétude pour elle, & vous
» concevez aisément tout ce que je croi-
» rois avoir à me reprocher, s'il arri-
» voit qu'elle fût malheureuse par le
» choix que j'aurois fait. J'ai donc cru
» que, dans la circonstance où je me
» trouvois, non-seulement la curiosité
» m'étoit permise, mais qu'elle me de-
» venoit, même, le plus indispensable.

» des devoirs ; & que, s'il ne convenoit
» pas que j'adoptasse sans examen, des
» rumeurs qui, pour être fort répan-
» dues, pouvoient, comme beaucoup
» d'autres de ce genre, n'en être point
» mieux fondées, je n'en pouvois pas
» plus négliger de les approfondir. D'a-
» près ces considérations, j'ai été aux en-
» quêtes; & tous ceux que j'ai interrogés
» moi-même, ou fait interroger, ont
» unanimement confirmé ce que j'avois
» entendu dire chez Made. de C... Ce
» n'en a pourtant pas encore assez été
» pour moi : souvent, on redit avec
» autant de confiance que si c'étoit par
» soi-même qu'on en fût instruit, ce
» qu'on ne sçait que pour l'avoir enten-
» du dire à d'autres : & d'ailleurs, je
» ne me serois point pardonné de con-
» damner, sur de simples bruits, un hom-
» me de qui vous même m'aviez certifié
» le changement. En conséquence, j'ai
» employé, pour observer le duc de....
» des gens sûrs, & que l'habitude où
» ils sont de ce métier, y rend de la
» plus grande intelligence. J'ai eu la
» constance de les mettre en œuvre,
» pendant toute la semaine derniere ;
» mais, avant que de vous rendre ce
» que je tiens d'eux, & dont vous ne

» devez pas plus douter que vous ne
» feriez du témoignage de vos yeux mê-
» mes, je crois néceſſaire de vous dire
» quelle eſt la conduite que, pour le
» public, M. le duc de... tient avec
» Madame de Li...

» Soit qu'il rougiſſe en lui-même d'une
» aventure qui, à ſon âge, lui va ſi peu,
» ſoit (ce que ſa façon ordinaire de vi-
» vre, & de penſer, me feroit croire
» davantage,) il ait quelque femme à
» tromper, il ne voit le jour celle-là,
» depuis quelque tems, ſur-tout, que fort
» rarement, affecte même, quand il y
» va, de prendre les momens où elle a
» le plus de monde; &, lorſqu'il lui
» arrive d'y ſouper, de ſortir toujours
» des premiers, afin, ſans doute,
» qu'on puiſſe l'accuſer moins de cher-
» cher à ſe ménager des tête-à-tête. C'eſt
» apparemment dans la même vue, que
» pour affoiblir encore plus les bruits
» auxquels il a quelque ſecrete raiſon
» de ne point donner de conſiſtance, il
» ne la ſuit jamais dans quelque lieu
» public que ce puiſſe être. De vous dire
» comment il a pu s'arranger pour faire
» goûter le myſtere à une femme pour
» qui l'éclat a toujours plus été que le
» plaiſir, c'eſt ce que je ne ferois pas bien

» facilement. On m'a assurée, & cela me
» semble, en effet, assez vraisemblable,
» que, pour y parvenir, il lui a dit qu'il
» traitoit pour lui un grand mariage, que
» la perte de son procès, & l'excès de
» sa prodigalité lui rendoient égale-
» ment nécessaire, & que la publicité
» de leur liaison feroit manquer. Quoi
» qu'il en soit, toute la sagesse de ses
» mesures ne l'en a pas plus garanti
» de l'éclat qu'il paroissoit craindre.
» On m'a dit encore qu'il le devoit à
» un homme qu'il est inutile de vous
» nommer, amoureux ainsi que le duc
» de... de Madame de Li... qui, piqué de
» ce que ce dernier l'avoit emporté sur
» lui, pour s'en venger, a d'autant plus
» pris de plaisir à divulguer cette affaire,
» que par les précautions que prenoit le
» duc de... il sembloit plus redouter
» qu'elle ne transpirât : & rien n'est plus
» certain que ce dernier point ; mais il
» est tems d'en venir à ce que mes soins
» m'ont appris sur son affaire avec
» Madame de Li...

» Ce n'est jamais que la nuit qu'il la
» voit sur le pied d'amant : lundi, jeudi,
» & avant-hier, dimanche, enveloppé
» dans une redingote de couleur, com-
» me vous croyez bien, à ne pas trahir

» ſa marche, à une heure après-minuit ;
» il eſt entré chez elle par la porte du
» jardin dont il a une clef, & chacun
» de ces trois jours, n'en eſt ſorti que
» peu de tems avant que le jour vînt à
» paroître. Une petite voiture qu'il
» mene lui-même, & un ſeul laquais
» vêtu auſſi myſtérieuſement que lui-mê-
» me, l'attendent dans la petite rue... où,
» pour peu que vous la connoiſſiez, vous
» concevez aiſément qu'à l'heure qu'il
» y entre, il ne doit pas avoir à crain-
» dre d'être rencontré, ou du moins,
» d'être reconnu.

» Voilà, dans la plus exacte vérité,
» ma chere couſine, un précis de la
» conduite actuelle de M. le duc de...
» Vous ſçavez trop quelle eſt ma façon
» de penſer pour qu'il me fût inutile de
» vous dire quelles ſont les réſolu-
» tions que mes découvertes m'ont fait
» former. Que, comme ceux qui vou-
» droient excuſer en lui un travers qui
» me ſemble, à moi, n'admettre aucune
» ſorte d'excuſe, ce ne ſoit qu'aux avan-
» ces réitérées de cette femme, & à la
» façon dont elle a paru avoir la tête
» tournée pour lui, qu'il s'eſt rendu ;
» ſoit, ce que la fréquence de leurs ren-
» dez-vous me feroit croire plus volon-

» tiers, que le goût l'entraîne vers elle,
» c'est ce qui m'est on ne peut pas plus
» égal : il ne seroit même que son ami,
» que je n'en ferois jamais mon gendre.
» Je sçais qu'il pourroit avoir des vices
» que des gens, moins au fait du monde
» que nous n'y sommes, vous & moi,
» pourroient regarder comme plus dan-
» gereux pour une femme, que le goût
» qu'il a pour les bonnes fortunes ;
» mais, sans compter que cette manie
» est une de celles que les hommes per-
» dent le plus tard, parce que, de toutes
» celles qu'ils peuvent avoir, il n'y en a
» pas qui flatte autant leur amour-pro-
» pre que celle-là, je sçais, & par ma
» propre expérience, à quel point, dans
» un mari, elle peut rendre une fem-
» me à plaindre ; combien elles les rend
» avec nous, durs, injustes, & même
» barbares ; les affreux conseils que leur
» donnent presque toujours contre leurs
» femmes, les objets de leurs fantaisies,
» & qui souvent, hélas ! ne sont que
» trop exactement suivis. Je n'ignore pas
» davantage, combien il faut qu'une
» femme ait de vertu pour résister, soit
» au desir de se venger, que tout ce qu'el-
» le a à supporter de mépris, & d'hor-
» reurs, peut quelquefois inspirer à la

» plus raisonnable de toutes, soit à tout
» ce qu'entreprennent auprès de l'infor-
» tunée qui se contenteroit de gémir,
» les gens qui voudroient la consoler,
» & à l'ardeur dont sa situation dont
» tôt on tard ils se flattent de profiter,
» anime leurs poursuites; &, quelque
» bien que j'aie sujet de penser de ma
» fille, je craindrois de l'exposer à cette
» épreuve. La nature me paroît avoir
» fait beaucoup pour elle; & j'ai, autant
» qu'il m'a été possible, secondé les heu-
» reuses dispositions qu'elle me semble
» lui avoir données : elle est, enfin,
» très-raisonnable; mais elle a l'ame
» tendre & sensible : comme elle ai-
» mera, elle aura besoin d'être aimée;
» &, malgré tous les charmes que vous
» lui connoissez, ce n'est pas de M. le
» duc de... qu'elle peut s'attendre à
» l'être. Je connois trop votre façon de
» penser pour douter un instant que
» vous ne fussiez la premiere à me con-
» damner, si je pouvois donner ma fille
» à un homme qui annonce encore dans
» ses mœurs tant de déréglement, &
» de qui elle auroit si peu de bonheur
» à se promettre. On m'a parlé pour
» elle d'un homme qui, avec plus de
» jeunesse que M. le duc de... nous offre
tout

» tout ce qui en lui pouvoit nous ten-
» ter, & de qui, jusqu'à présent, les
» mœurs & les goûts ne nous offrent
» rien que nous puissions avoir à crain-
» dre; mais, quoique ce parti me con-
» vienne fort à tous égards, je n'ai ab-
» solument voulu rien terminer sans
» vous. Si votre retour, que vous m'an-
» noncez pour la semaine prochaine,
» se différoit, je vous serois obligée de
» me le mander, parce qu'en ce cas,
» j'irois vous voir : dans le cas con-
» traire, j'attendrai votre retour. Adieu,
» ma très-chere cousine «.

LETTRE LII.

M. de Cercey à M le Duc de...

IL faut néceſſairement, mon cher duc, que vous vous affoibliſſiez vos torts beaucoup plus que vous ne me le dites, & que vous ne le croyez, ou que vous vous ſoyez fait du caractere de Madame de... une idée bien peu juſte, puiſque vous vous flattez encore qu'ils peuvent vous être pardonnés. Je ne répondrois pas, à la vérité, de ce que le tems, & d'autres raiſons qui, à ce que je crois, du moins, lui parlent en votre faveur plus fortement qu'elle ne voudroit, pourront opérer ſur ſon cœur; mais ce dont je ſuis aujourd'hui, l'on ne peut pas plus perſuadé, c'eſt qu'elle eſt actuellement plus éloignée que je ne pourrois vous l'exprimer jamais, ni de ſe prêter à entendre parler de vous, ni de recevoir de votre part quoi que ce ſoit. Mes plus preſſantes ſollicitations, mes importunités redoublées, tout ce qu'enfin, au riſque même de lui déplaire, mon amitié pour vous m'a fait

tenter, rien, dis-je, n'a pu l'engager à jetter seulement les yeux sur la lettre que vous m'avez adressée pour elle, & que, dans l'impuissance où je me vois d'en faire l'emploi que vous desireriez, je vous renvoie telle que votre courier me l'a remise. J'ai, de plus, la douleur, à moins que les choses ne changent considérablement, de ne pouvoir désormais vous être auprès d'elle d'aucune utilité, par la précaution qu'elle a prise de me faire donner ma parole que jamais je ne lui parlerai ni de vous, ni de votre amour. Plus je sentois de quelle importance il vous étoit que je ne m'y engageasse point, plus j'ai fait d'efforts pour m'en dispenser; mais elle a été inexorable ; & , pour n'être pas privé de l'amitié dont elle m'honore, j'ai, enfin, été forcé de lui promettre ce qu'elle s'obstinoit à exiger de moi. Vous me connoissez trop pour croire que je ne lui aie donné cette parole qu'avec l'intention de n'y pas être fidelle ; & , d'ailleurs, quand je pourrois l'avoir, dans les dispositions où vous avez mis son cœur, que pourrois-je y gagner que de la désobliger sensiblement ; &, peut-être, de lui devenir odieux ? Quant à sa façon actuelle d'ê-

tre, elle paroît aux yeux de ceux qui la connoissent peu, à cela près de quelques nuages, n'avoir pas changé d'humeur; mais, à quelque point qu'elle se contraigne, même avec nous, sur la situation de son ame, nous la lui sentons, Madame de L. V.... & moi, très-cruellement occupée, ainsi je crois que vous pouvez vous flatter de l'avoir rendue fort malheureuse; je doute, au reste, qu'elle ne vous fasse point payer très-cher le triomphe que vous remportez sur elle, mais n'anticipons rien.

Elle m'a chargé pour vous d'une commission: je commence par vous prévenir que ses ordres n'ont rien dont, ne missiez vous-même à cette affaire que de l'amour-propre, vous ne deviez être affligé: c'est de vous prier de lui épargner la peine de vous faire refuser sa porte. Il lui semble qu'après vos assiduités de l'hiver dernier, elle ne pourroit, sans se commettre, annoncer entre elle & vous une rupture décidée; mais, si vous l'y forcez, elle ne balancera pas à le faire. Comme, sans paroître absolument brouillé avec le duc de... vous êtes ensemble, grace encore à vos soins, on ne peut pas plus froi-

dement, & que personne ne l'ignore, elle présume, & avec raison, ce me semble, que cette même froideur justifiera aux yeux du public votre éloignement de chez elle, pour qu'on n'aille pas en chercher d'autres causes. Elle se flatte encore que par de l'affectation à vous montrer par-tout où elle pourra paroître, vous ne l'obligerez pas à se chercher contre vos persécutions un asyle dans une de ses terres, ou à se tenir constamment renfermée chez elle. Elle exige aussi, que je vous redemande ses lettres : non que, fussiez-vous, ce qu'elle ne vous fait pas l'injure de croire, capable d'abuser d'un dépôt sacré pour tout homme d'honneur, elle eût à les craindre ; mais elle ne veut pas qu'il existe le plus léger vestige de sa liaison avec vous. Tout cela, j'en conviens, mon cher duc, est infiniment rigoureux ; mais, pour peu que vous vous rappelliez d'après quels procédés elle part, je doute, quelque porté à vous excuser que vous puissiez être, vous osiez l'accuser d'injustice. Je ne sçais si vous avez pu ignorer autant qu'elle vouloit se le cacher à elle-même, que vous aviez fait sur elle une très-vive impression : je doute, ne vous

en eût-elle donné d'autres preuves que l'indulgence dont, sur votre fantaisie pour Mademoiselle... elle a usé envers vous, que cela vous ait été possible : mais comment, soit que vous crussiez lui plaire, soit que vous crussiez avoir encore à le chercher, avez-vous pu vous conduire avec elle, comme vous avez fait ? Combien de fois, & avec quelle douceur ne vous a-t-elle point parlé de Madame de Li.... ? Avec quelle vivacité, moi-même sentant à quel point les bruits qui couroient de votre liaison avec elle, vous nuisoient dans le cœur de Madame de.... ne vous ai-je point prié de les faire cesser ; & de quel poids vous ont paru, soit sa déplaisance, soit mes prieres ? » Que vouliez-» vous que je fisse ? me répondez-vous : » il y avoit déjà plus de six semaines que » je vivois avec Madame de Li... quand, » malgré toutes mes précautions, si » Madame de.... a ignoré comment j'é-» tois avec cette femme, elle a sçu, du » moins, que je la voyois quelquefois. » N'osant point, dès-lors, rompre avec » elle, à cause de sa méchanceté, de son » manque si connu de tous principes, » de la peur qu'elle ne découvrît que » c'étoit à Madame de... que je la sacri-

» fiois, & des violences où cette décou» verte pouvoit la porter, je me cher» chois, & vainement, un successeur.
» C'étoit même, autant pour la déter» miner à m'en donner un, que pour
» sauver Madame de... de ses soupçons,
» & de sa fureur, que j'avois pris Ma» demoiselle.. pour qui je n'avois que le
» goût le plus médiocre. Le magnifique expédient, quand vous en aviez tant d'autres! eh quoi! ne pourrez-vous donc jamais prendre que des femmes que vous n'oseriez quitter! n'aviez-vous pas avec Madame de Vo... assez senti la cruauté d'un pareil esclavage; &, à peine dégagé de ces méprisables chaînes, falloit-il que vous en prissiez de plus odieuses encore! *Les sens! les persécutions redoublées!* Ah! duc, étoit-ce dans la position où vous étiez, que les premiers devoient avoir sur vous tant d'empire, & que les autres pouvoient l'emporter sur ce que vous deviez à une femme charmante à tous égards, & sur ce que vous vous deviez à vous-même! Mais vous n'aimiez pas véritablement Madame de... non, duc, vous ne l'aimiez pas; & je le sens par moi-même. Aussi jeune, aussi ardent, ayant vécu dans le même tourbillon que vous, aussi exposé, peut-être,

aux agaceries, & aux basses avances de ces mêmes femmes que votre foiblesse rend si dangereuses pour vous, voyez, depuis que je suis attaché à Madame de L. V... quelle a été, & constamment, ma conduite. L'amour & l'estime ont à tel point fermé mon cœur à tout ce qui n'est pas elle, que, de quelque sévérité qu'à certains égards sa tendresse pour moi ait toujours été accompagnée, il me semble qu'elle est la seule femme qui existe dans la nature. Eh quoi ! toujours des surprises des sens ! toujours la fureur des bonnes fortunes ! toujours des femmes qui, à la honte de leur sexe, ne devroient, quels que puissent être leurs charmes, n'être jamais que l'horreur du nôtre ! Vous ne sçaviez comment la quitter? mais pouviez-vous ignorer combien aisément on détermine ces sortes de femmes à l'inconstance ? N'aviez-vous pas, au défaut de tout autre prétexte, des terres où vous réfugier; & aviez-vous assez oublié sa façon de penser pour croire qu'une absence de quinze jours seulement, n'eût point placé dans son imagination quelqu'autre que vous? Quel choix ! grand Dieu ! quel choix ! dans quelle position ! & qui trompe-t il ! en vérité ! cela est in-

croyable ! mais laiſſons ces inutiles réflexions.

Vous voulez, dites-vous, quitter Madame de Li... & même avec le plus grand éclat. Si c'étoit uniquement dans l'eſpoir de vous ramener Madame de.... que vous vous impoſaſſiez ce ſacrifice, pour peu qu'il vous fût onéreux, je vous dirois de ne le pas faire ; car il eſt plus que douteux qu'elle vous en récompenſe jamais : mais vous le devez à votre gloire, plus bleſſée que vous ne le croyez, peut-être, de ce qu'à votre âge, une femme ſi généralement mépriſée vous engage. Quant à l'éclat, ne conſidéraſſiez-vous dans cette occaſion que votre propre intérêt, bien loin de le chercher, vous l'éviterez le plus ſoigneuſement du monde. N'ajoutez rien, croyez-moi, au ridicule dont vous couvre déjà cette liaiſon : quoiqu'il y ait, de plus, à parier que Madame de Li... à quelque point même que vous paroiſſiez lui tourner la tête, ne vous aime pas plus qu'elle n'a aimé aucun de vos prédéceſſeurs, il n'en eſt pas moins certain que, ſi votre inconſtance ne peut avoir le droit d'affliger ſon cœur, elle déſeſpérera ſon amour-propre ; & que, ſi vous y joignez toute la publicité que

vous méditez, vous ne la portiez aux dernieres violences, & par conséquent, à des éclats qui pourront commettre cruellement Madame de... si Madame de Li... vient à la croire sa rivale. Sans compter que vous avez assez de torts avec Madame la duchesse, pour vous en épargner quelques-uns de plus, vous ne pouvez, à mon sens, & pour vous-même, vous abstenir trop soigneusement de tout ce qui peut la faire nommer dans cette circonstance-ci, parce qu'il est de toute certitude que, si elle l'est, rien ne pourra la faire consentir à vous revoir, & qu'il est possible que si vous êtes assez sage pour n'y rien ajouter, le tems, plus encore ce penchant secret qui, malgré elle-même, lui parle pour vous, lui fasse oublier vos torts actuels. Si vous m'en croyez donc, vous ne direz rien à Madame de Li... qui puisse, ou lui faire prévoir vos intentions, ou la mettre au fait de vos sentimens; point de querelle, ni de ce scandale, qui, en donnant une célébrité qui ne peut jamais satisfaire qu'un fat, commet toujours un galant homme, & cause quelquefois le repentir du reste de sa vie: n'oubliez pas plus que vous ne pouvez trop ménager sa vanité, que

vous ne ſçauriez trop éviter de vous donner en ſpectacle ; mais ſur différens prétextes qui ne vous manqueront pas, dès que vous voudrez en chercher, & en la flattant, ſur-tout, d'un retour prochain, allez-vous-en dans une de vos terres ; ou ſi l'état actuel de votre ame vous rend redoutable le ſéjour de la campagne, allez dans votre gouvernement, & reſtez y juſques à ce que vous ſçachiez Madame de Li... arrangée avec un autre. Tout adoré d'elle que je vois que vous croyez l'être, j'oſe vous répondre que votre exil ne ſera pas bien long. Ne vous fiez point, pour vous livrer ſans ſcrupule à vos mouvemens, ſur l'impoſſibilité où elle eſt, ſelon vous, de deviner Madame de... Je ſçais que cette derniere étant abſente de Paris, depuis près de cinq mois ; & vous, ne l'ayant, depuis ce tems-là, vue qu'une ſeule fois, & encore comment, & au milieu de quelle foule ! il n'eſt pas fort à préſumer que ce ſoit à elle que Madame de Li... doive ſe croire ſacrifiée ; mais ſi vous vous rappellez que ſoit, comme je le crains beaucoup, que vous ayez, plus que vous ne l'auriez dû, ébruité vos deſſeins ſur elle, ſoit que vos aſſiduités auprès d'elle, aient ſeules ſuffi

pour donner des idées à Mme. de Li.; elle vous en a, de votre aveu, parlé plus d'une fois ; & que vous-même, vous excusez de ne l'avoir pas quittée plutôt, sur la peur que vous aviez qu'elle ne découvrît que vous aimiez la duchesse, il ne vous paroîtra plus si peu vraisemblable que la réputation de cette derniere ne dépende beaucoup de la façon dont vous vous conduirez. Patience, prudence, & discrétion sont donc les seuls points que je croie avoir à vous recommander, & sur lesquels, connoissant votre fougue comme je fais, je crois, en même tems, ne pouvoit insister trop.

Le tems de mon départ pour la cour n'est point encore déterminé : j'attends, pour m'y rendre, les derniers ordres du ministre. Comme je dois avoir avec lui plus d'une conférence, j'y resterai sûrement quelques jours, & ne puis vous donner que là le rendez-vous que vous me demandez. La tristesse où je sens Madame de... beaucoup plus que je ne l'y vois, ne me permet pas de la quitter, & de me rendre à Paris comme vous le desirez. Dans la situation où sont les choses, je ne puis, ni ne dois me prêter plus au voyage que vous se-

riez tenté de faire à M... & à la priere que vous me faites de m'y trouver. Quoique nous en soyons ici éloignés de plus d'une lieue, c'en est à peu près la route : il se peut que votre Madame de Li... vous fasse observer : si cela étoit, elle ne manqueroit pas de croire que ce seroit Madame de... que vous y seriez venu chercher ; & même ne le pouvant, ne l'en diroit pas moins. C'est un danger que je ne puis, ni ne dois contribuer à lui faire courir ; & j'aime à me flatter que vous penserez, sur cela, comme moi.

LETTRE LIII.

M. de Cercey à M. le Duc de....

Vous rejetteriez, je crois, moins facilement sur ma lenteur à vous répondre, les nouvelles imprudences qui viennent de vous échapper, si vous vous rappelliez & la commission dont vous m'aviez chargé auprès de Mme. de... & la sorte d'injonction que vous m'aviez faite de ne vous écrire que quand je pourrois vous en mander le succès, quel qu'il put être. Vous même, ne me croyiez pas alors aussi facile qu'il vous le paroît aujourd'hui, de la déterminer à recevoir votre lettre. Vous semblez avoir quelqu'envie de me blâmer d'avoir employé tout un jour à tâcher de l'y faire consentir; mais vous auriez beaucoup plus de sujet d'accuser de tiédeur mon amitié, si, croyant que je pouvois m'en tenir à ses premiers refus, je n'eusse point poussé mes sollicitations auprès d'elle, jusqu'à la plus fatigante importunité; & je ne vous cache pas que je me serois

reproché à moi-même de n'avoir point été jusques-là. En retardant ma lettre de vingt-quatre heures, je n'ai donc fait que ce que vous-même aviez exigé de moi. Il est vrai, pourtant, que si je vous eusse cru capable d'aller si vîte sur une chose que tant de raisons vous défendoient de brusquer, je vous aurois donné plutôt ces mêmes conseils que vous vous plaignez d'avoir reçus trop tard, quoiqu'entre nous, je doute fort que vous en eussiez plus cru l'amitié que votre impétuosité naturelle. Je suis très-sincérement affligé pour vous, & beaucoup plus encore pour Madame de... de la précipitation dont, malgré tout ce qui auroit dû vous le défendre, vous venez de quitter Madame de Li... & de l'éclat que vous avez cru devoir y mettre; & je ne doute point que vous ne soyez affecté sur cela du même sentiment que moi, lorsque vous sçaurez que cette derniére vient d'écrire à l'autre une lettre pleine d'insolence, de fureur, & de menaces. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état une insulte qui ne pouvoit point être plus prévue qu'elle n'étoit méritée, a mis Madame de... & avec quel désespoir elle se voit l'objet de la rage & de la calomnie

d'une femme avec qui elle est si peu faite pour avoir quelque chose à démêler. Dans son premier mouvement que, quoiqu'elle ne me le dise point, je la crois actuellement bien fâchée d'avoir suivi, elle lui a fait réponse. Comme dans le même mouvement, elle a brûlé la lettre qu'elle en avoit reçue, je ne sçaurois vous l'envoyer; mais, vous trouverez ci-joint, & par son ordre, afin que vous puissiez mieux juger de l'état des choses, du ton qu'on a cru pouvoir se permettre avec elle, la réponse qu'elle y a faite. Ce seroit, sans doute, vous faire injure, que de vous supposer sur cela un seul instant capable d'envisager de sang-froid les suites cruelles qu'entraîne votre imprudence, & à quelle point elle commet une femme qui, à toutes sortes de titres, mérite tant d'égards, & à qui, vous personnellement, en deviez plus que personne. Par le même motif, je ne vous presserai point de chercher à réparer une chose irréparable, peut-être; mais qu'il ne vous convient de croire telle, que, quand l'inutilité de vos efforts, vous en aura convaincu. Dussiez-vous, pour la calmer, être obligé, pour quelque tems, de vous raccommoder avec Mme de Li...

eussiez-vous même, pour cela, la plus horrible répugnance, il n'y a point de sacrifices que vous ne deviez à Mme. de.. & que, dans cette circonstance, l'honneur ne vous prescrive autant que l'amour. Tâchez, enfin, non seulement de fermer la bouche à cette furie, mais de retirer de ses mains la lettre dont je vous envoie la copie, & dont, mieux encore que Madame de... je sens toute la conséquence. Elle ne devroit pas naturellement être tentée de la montrer ; & , de toute autre qu'elle, je ne le craindrois pas; mais, que n'y a-t-il pas à redouter d'une femme qui n'a jamais sçu se respecter, qui n'a plus rien à perdre ; & que la fureur aveugle ?

A l'égard de vos sentimens pour Madame de Li... tout ce que je puis vous en dire, & tout ce que je crois que vous devez vous en dire vous même, c'est qu'il ne peut y avoir rien de plus inutile pour vous, que de vous obstiner, ainsi que vous me paroissez dans l'intention de le faire, à les lui conserver ; & je crains fort que l'avenir ne vous confirme le jugement que j'en porte ici.

Je suis toujours sur le tems de mon voyage à la cour, dans la même indé-

cision ; & je ne sçais pas davantage quand nous quitterons C.... Vous devez aisément sentir que ce séjour devient plus cher que jamais à Madame de... & que ce ne sera pas ce moment-ci qu'elle choisira pour reparoître dans un lieu où elle se croit (eh ! dans quel genre encore) ! l'objet des propos publics : & même sans cette raison, l'état actuel de sa santé ne lui permettroit pas ce déplacement. Je crois entrevoir aussi, qu'elle craint de vous rencontrer ; & qu'elle voudroit bien ne retourner à Paris que lorsqu'elle pourra se flatter de pouvoir soutenir tranquillement votre présence, s'il arrive que le sort la serve assez mal pour vous offrir à ses yeux. Je ne sçais même, si voyant que la fin de nos affaires nous y rappelle incessamment, Madame de L. V... & moi, craignant dans la position présente de s'y fixer ; ne voulant pas non plus, dans la crainte de nous gêner, accepter la proposition que nous lui faisons tous deux de rester ici autant qu'elle pourra le desirer, son intention n'est point d'aller dans ses terres de Bretagne. Des propos jettés au hasard, peut-être, le fruit des rêves d'une ame agitée, sont la seule chose qui puisse me faire juger de

ce qu'elle médite : aussi, à cet égard, me garderai-je bien de rien affirmer. La seule chose sur laquelle je ne la vois point varier, est la crainte de vous rencontrer ; & cette crainte est si vive, qu'elle suffit pour l'entraîner fort loin d'un lieu que vous habitez.

Adieu, songez, de grace, à tout ce que je vous recommande : n'oubliez pas davantage que vous n'avez point un moment à perdre : conduisez-vous, enfin, de façon que Madame de... n'ait pas à vous reprocher d'avoir fait, à tous égards, le malheur du reste de sa vie ; & mandez-moi, je vous prie, le plutôt que vous pourrez, si vous aurez, ou non, pu gagner quelque chose sur l'esprit de cette exécrable femme.

LETTRE LIV.

Madame de... à Madame de Li...

JE ne suis pas surprise qu'il vous soit plus doux de vous croire une rivale, que de n'attribuer qu'à vous-même le malheur qui vous arrive de n'être pas aimée autant que vous croyez toujours que vous devez l'être; mais il me paroît singulier, je l'avoue, que, de tant de personnes sur qui, dans la supposition qu'il vous plaît de faire, vous pourriez le rejetter, je sois la seule que vous en accusiez. Si M. le duc de... ne répond point comme vous le desiriez, ni aux bontés que vous convenez vous-même que vous avez pour lui, ni aux sentimens que vous imaginez qu'il vous inspire, ce n'est sûrement pas à moi, ni peut-être, plus à d'autres, que vous devez une indifférence qui peut avoir beaucoup d'autres causes, que la cause que vous lui donnez. Quand, d'ailleurs, il m'aimeroit, seroit-il absolument impossible que ce fût en pure perte pour lui? Il se peut, quoi que vous en veuil-

liez croire qu'il y ait des femmes à qui l'ingratitude coûte moins que la reconnoissance ; & le hasard a pu très-bien faire que je fusse du nombre de celles-là. Vous me demandez une explication ! vous flatter, ainsi que je vois que vous l'avez fait, que je pourrois m'abaisser jusques à vous satisfaire, n'est, peut-être, pas ce qu'il y a de moins singulier dans votre conduite & dans vos idées. Le duc de... m'aime, ou ne m'aime pas : c'est à vous de choisir ; & c'est tout ce que j'ai à répondre aux menaces où vous osez vous emporter contre moi. Si je ne rendois justice qu'à l'une de nous deux, je vous craindrois, peut-être ; mais je me connois ; & vous voudrez bien que cela me suffise. Il n'appartient pas à tout le monde de pouvoir noircir la réputation d'autrui. Je sçais qu'il n'y en a pas, quelque bien établie qu'elle puisse être, qui soit à l'abri de la calomnie ; mais je n'ignore pas davantage qu'elle n'a sur les hommes qu'un crédit bien passager, lorsque l'objet qu'elle se choisit est en possession de l'estime du public, & que le calomniateur est depuis long-tems l'objet de son mépris. Vous pouvez donc inventer & débiter sur moi, autant d'hor-

reurs qu'il vous plaira : je me montrerai, Madame; & vous verrez que, de nous deux, je ne ferai pas celle à qui vous aurez nui le plus, si, cependant, quelque chose peut encore vous nuire. Quant aux sacrifices que vous osez exiger pour prix de votre silence, je n'ai pas plus à vous en faire, que vous n'avez, vous, à m'en prescrire ; mais je sçais ce que je me dois ; & vous en profiterez peut-être.

LETTRE LV.

M. de Cercey à M. le duc de....

JE viens enfin de recevoir mes ordres : je pars ; & j'allois vous en donner avis, lorsque votre lettre est arrivée. J'ai, sur le champ, été porter à Madame de.... le billet qu'elle renfermoit. Elle a, ainsi que je m'en doutois, refusé de le lire ; mais comme je le croyois aussi, n'a pu jetter les yeux dessus, sans le mouvement le plus marqué. Ce qui m'a prouvé que je ne m'étois pas trompé lorsque j'ai cru qu'elle se reprochoit vivement d'avoir fait réponse à Madame de Li... est le sentiment de plaisir qu'elle a paru éprouver en revoyant sa lettre ; sur tout le reste, elle affecte une indifférence que l'état de sa santé, la distraction où elle est perpétuellement plongée, des soupirs qui lui échappent malgré elle, de tems en tems, & la tristesse profonde qui est peinte dans ses yeux, ne démentent que trop : encore une fois, vous l'avez rendue cruellement à plaindre ; eh ! de quelle

femme avez-vous fait le malheur! Vous n'en auriez pas, à ce que je crois, moins de tort, de conclure de l'état où vous la réduisez, que sa colere contre vous ne sera pas éternelle. Ou je la connois bien mal, ou la fierté de son ame rendra fort inutile tout ce que vous tenterez pour vous la ramener; & je suis fâché pour vous, de vous voir déterminé à l'essayer. J'aime du moins à me flatter, en vous voyant former un projet dans lequel, peut-être, l'amour vous fortifie beaucoup moins que la vanité, que vous ne pousserez point les choses au point où elles deviendroient pour elle de l'importunité, & ce qu'après ce que je vous ai dit de sa part sur ce point, elle ne pourroit regarder de la vôtre que comme une nouvelle insulte. Peut-être, avec des torts moins marqués, le parti le plus sensé que vous pussiez prendre auprès d'elle, seroit-il le parti qu'elle vous défend; l'amour, quelque desir qu'il puisse avoir de pardonner, a souvent besoin qu'on l'y sollicite; mais je doute, que, dans une occurrence où le cœur a été très vivement blessé, il ne faille pas lui laisser le tems de s'affoiblir l'injure qu'on vient de lui faire; & que le meilleur moyen

de le rendre irréconciliable, ne soit pas de lui présenter l'objet de son ressentiment, avant qu'il sente le besoin de pardonner. J'imagine aussi que notre marche dans ces sortes d'occasions, doit être bien moins réglée d'après notre propre caractere, que d'après la façon de penser de la personne que nous avons outragée ; &, ou je me fais de Madame de... une idée très-fausse, ou des empressemens marqués de votre part, sur-tout après qu'elle vous les a si sévérement défendus, ne feroient qu'achever de la révolter contre vous. Comptez donc ici moins sur l'amour que vous lui aviez, peut-être, inspiré que sur la haine à laquelle vous l'avez forcée. Souvent une femme ne nous pardonne que parce qu'elle s'est mise dans le cas de ne pouvoir faire autrement ; encore y en a-t-il, sur-tout de celles qui ont de la dignité dans le caractere, sur lesquelles cette raison est sans pouvoir, & qui aiment mieux vivre dans toutes les horreurs d'une passion malheureuse, que de subir l'ignominie qu'elles attachent à la réconciliation ; & c'est ainsi que pense Madame de... D'ailleurs, si comme je le crois, vous étiez parvenu à lui plaire ; vous n'ignorez pas combien

peu elle a donné à son sentiment; & il est tout simple que, moins elle lui a fait de sacrifices, plus elle conserve de fierté. J'ai cru aussi, lorsque je lui ai remis sa lettre à Madame de Li... entrevoir qu'elle ne doutoit point que ce ne fût à un renouvellement de liaison avec elle que vous deviez la condescendance qu'elle avoit eue de vous la rendre; & j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour lui faire perdre cette idée, quoiqu'à vous parler naturellement, je la partageasse avec elle. Vous m'assurez que vous n'avez pas eu besoin pour cela, de passer par l'humiliation du raccommodement, & que Madame de Li... a cru se venger mieux de vous en s'arrangeant avec un autre, qu'en vous rengageant dans ses chaînes. Il n'étoit pas à présumer que ce seroit ce parti-là qu'elle croiroit devoir prendre; mais l'amour-propre de ces femmes-là a, je le vois, une marche plus irréguliere, & moins aisée à deviner que nous ne pensons. Vous êtes, entre nous, plus heureux que vous ne méritez. Je crois Madame de... déterminée enfin à aller passer quelques mois en Guyenne, avec Madame de T... qui ne doit plus revenir que l'été prochain. Ce qui me

fait penſer que c'eſt à ce parti qu'elle s'eſt fixée, c'eſt qu'elle vient d'écrire à ſon amie; & que j'ai ſenti, par ſes diſcours, qu'elle craignoit que le voyage qu'elle méditoit en Bretagne, & dont elle n'avoit pas de motifs raiſonnables à apporter à ſon mari, ne donnât à celui-ci à penſer, & que, toute innocente qu'elle eſt, elle a voulu éviter ſes commentaires. Il ne peut effectivement que trouver tout ſimple qu'elle ait envie d'aller voir une femme à qui la parenté, & l'amitié la lient également. Adieu, je pars: c'eſt après demain que le roi ſigne mon contrat: l'affaire de la duché eſt dans le meilleur train poſſible. Ma façon de penſer m'auroit rendu ce titre fort indifférent, ſi Madame de L. V... en m'épouſant, ne m'eût ſacrifié le ſien. Plus elle m'a prouvé qu'elle n'y tenoit pas, moins je me ſuis cru permis de ne point travailler à le lui rendre. Adieu, encore une fois: ce ſoir je vous en dirai davantage; mais je vous préviens que je n'aurai rien de plus conſolant à vous dire que ce que je vous écris ici.

LETTRE LVI.

Et derniere.

Cette Lettre n'a été écrite que deux ans après celles qui la précedent.

SI je n'avois eu simplement, Monsieur, qu'à vous accuser la réception de la lettre que vous m'avez écrite, ou qu'à vous entretenir de l'étonnement où elle m'a mise, des mouvemens qu'elle a excités dans mon ame, & des différentes combinaisons qu'elle m'a forcée de faire, je vous aurois moins long-tems laissé ignorer qu'elle m'est, en effet, parvenue : mais, sans compter que je ne devois pas me flatter que tout cela pût être fait pour vous intéresser, vous me demandiez une réponse positive ; & notre bonheur respectif, mais le mien, beaucoup plus encore que le vôtre, étant attaché à cette même réponse, j'ai cru que tout exigeoit de moi, que je ne la précipitasse pas. Je vous pardonne, & avec moins de peine que vous ne semblez m'en attribuer, la fa-

çon, un peu amere, peut être, dont vous me reprochez mon silence, & & qu'après votre conduite avec moi, le principe qu'elle a eu, & la constance dont elle a été, je pourrois, sans qu'il y eût de quoi m'accuser d'y mettre trop d'humeur, trouver un peu déplacée: passez-moi, à votre tour, une lenteur, dont, eût-elle même eu les causes que vous lui supposez, vous seriez si peu en droit de vous plaindre.

Si, pour me prouver mieux combien vous mettez dans cette occasion, d'ardeur & de sincérité, vous avez eu besoin de me paroître n'attendre qu'avec l'impatience la plus vive, le résultat de mes réflexions, ou l'effet de mes sentimens, pour pouvoir m'assurer que je ne me trompois ni à ce que je croyois penser, ni à ce que je croyois sentir; j'avois besoin, aussi, de tout le tems que je me suis donné.

Enfin, je suis décidée: mais, avant que de vous apprendre l'impression que j'ai reçue de la proposition que vous me faites, je vais vous dévoiler un cœur auquel il faut que vous vous soyez considérablement trompé, puisque vous avez cru y trouver de l'artifice, & qui, sans doute, a moins dû au soin conti-

nuel que, tout pénible qu'il lui étoit, il apportoit à vous déguiser ses sentimens, qu'au peu d'intérêt que, quoi que vous en dissiez, vous aviez d'y lire, le bonheur de vous voir les ignorer.

Vous serez, selon toute apparence, surpris que j'entre aujourd'hui dans des détails dont le tems doit vous paroître également passé pour tous deux. Comme, à quelques égards, j'en porte le même jugement, & que je puis, d'ailleurs, avoir plus d'une raison de ne me les rappeller qu'avec douleur, je ne m'en serois pas moins fait grace qu'à vous-même, si j'eusse pu ignorer que, lors de notre rupture, vous m'avez peinte comme la coquette la plus dangereuse que vous eussiez jamais rencontrée; & que, persuadé sans doute, que mes lettres prouveroient incontestablement ce que vous avanciez, vous avez cru pouvoir vous permettre de les montrer aux personnes que vous vouliez convaincre de la justice du reproche que vous vous croyiez en droit de me faire.

J'ai d'autant moins envie de me plaindre d'une chose qui, si vous me permettez de vous le dire, n'est pas dans les regles les plus strictes de l'honneur

que, si je me le rappelle bien, elle ne contient rien dont, en aucun sens, je doive avoir à rougir; & que j'ai plus de peine à croire que ce soit le manege honteux de la coquetterie, que l'on y aura pu trouver. Vous vous étiez, d'ailleurs, mis, par vos propres torts avec moi, dans la nécessité absolue de m'en chercher; & quand même j'aurois été, par cette démarche, aussi compromise que je me flatte de l'avoir été peu, je sçais trop combien, lorsque l'on est revenu à soi-même, on regrette tout ce que l'on a accordé aux premiers mouvemens de l'amour-propre offensé, pour que je ne vous plaignisse pas plus de ce que vous avez suivi les conseils du vôtre, que je ne vous en voudrois de mal. Quoiqu'il se puisse donc que, si vous avez véritablement eu de moi l'opinion qu'alors vous avez tâché d'en répandre, vous en ayez, depuis, reconnu la fausseté; qu'il faille même que cela soit, ou que, de tous les hommes, vous soyez le plus inconséquent; il est possible aussi, que vous l'ayez conservée; & ce doute doit me suffire pour que je me croie obligée de vous prouver combien vous m'avez mal définie.

Si c'eſt (eh ! de quelle autre, en effet, pourriez-vous partir !) la complaiſance que j'ai eue de vous écrire, en même tems que je vous proteſtois que jamais vous ne me rendriez ſenſible, qui, combinée par vous, avec la réſiſtance opiniâtre que je vous ai oppoſée, vous a fait penſer que, ſi je ne croyois pas qu'il me fût permis de récompenſer vos deſirs, du moins, je croyois qu'il ne m'étoit pas défendu de m'en amuſer, je commence par vous déclarer qu'il vous eſt impoſſible, quelqu'envie que vous en ayez, de m'en blâmer plus que je ne m'en ſuis blâmée moi-même; que j'ai craint plus que vous ne penſez, l'idée qu'elle devoit vous donner de moi; & que même je ne me ſuis pas toujours diſſimulée combien les ſuites pouvoient m'en faire repentir. Cependant, je l'ai eue : ni les riſques qui y étoient attachés, ni les reproches que je m'en faiſois, ni même ce que vous pouviez en penſer, rien ne put me déterminer à me priver du ſeul bonheur qui me reſtât ; ſi vous croyez encore que la ſource n'en étoit que dans mon amour-propre, je vous le répete encore, vous m'avez mal connue; mais, comme vous le dire, n'eſt

pas vous en convaincre, c'est en vous exposant les mouvemens les plus secrets de mon ame, ceux même qu'autrefois j'ai cru devoir vous cacher le plus sévérement, que je vais tâcher d'y parvenir.

Soit que, comme le bruit en courut alors, vous fussiez chargé par le roi d'une commission secrete auprès de quelques souverains de l'Europe, ou que pour voyager, vous n'eussiez d'autres motifs que votre propre goût, lorsque je parus dans le monde, vous n'étiez pas en France, & vous n'y revîntes même que fort long-tems après; mais vous n'y étiez pas, pour cela, plus oublié: plusieurs femmes abusées, trahies, même irrémissiblement perdues; ce qu'enfin vous appellez entre vous, des aventures d'éclat, y avoient si bien fondé votre réputation, qu'à votre retour, vous la retrouvâtes toute entiere.

Ce fut au palais Bourbon où j'étois avec ma belle-mere allé faire ma cour à Madame la duchesse, que je vous vis pour la premiere fois: comme vous y étiez avant nous, que pendant long-tems on ne vous nomma point, & que l'envie que vous aviez de plaire à Mada-

me de R.. à qui, en ce moment, peut-être, vous ne croyiez point pour le fracas, le goût que peu d'inſtans après vous lui découvrîtes apparemment, rien ne me dit que c'étoit le duc de... que j'avois le malheur de rencontrer; & ainſi que vous le verrez, cette ignorance qui me laiſſa ſans aucun ſecours, expoſée à toute la force de la premiere impreſſion, me coûta bien cher. Tout ce qu'autant à la façon dont vous parloit la princeſſe, qu'à votre air noble & diſtingué, je pus juger de vous, c'étoit qu'il falloit que vous fuſſiez un homme de la plus grande qualité. Sans paroître faire à moi cette attention dont en ce tems-là l'on m'honoroit, vous vîntes à ma belle-mere. Je crus que l'habitude où j'étois de recevoir des hommages, étoit la ſeule choſe qui me fît une peine de l'indifférence marquée que vous eûtes pour moi; & je ne comprenois pas en moi même comment il ſe pouvoit qu'étant naturellement ſi peu flattée de plaire, je fuſſe, pourtant, ſi piquée de paroître ne vous plaire pas.

Quoique Madame de... vous reçût avec les égards que vous deviez en attendre, je crus voir dans le main-

tien, & dans le ton qu'elle prit avec vous une séchereſſe qui m'étonna d'autant plus que je la ſçavois moins de ſon caractere, & qu'il me parut auſſi plus difficile que l'on pût en avoir tant avec vous.

Pendant que la douleur de vous voir ſi froidement accueilli par elle, ſe joignoit en moi, à la ſurpriſe que j'en éprouvois, on vous nomma. Votre renommée n'étoit que trop venue juſques à moi; & je ne ſentis plus que de la confuſion du vif intérêt que je prenois à un homme que, malgré tout ce qu'il offroit de ſéduiſant, cette même renommée m'en annonçoit ſi peu digne. Ce ſeroit vainement que je tenterois de vous peindre le trouble où m'avoit jettée votre préſence, juſques à quel point, ſeulement à vous appercevoir, allerent le déſordre & le bouleverſement de mes ſens; & avec quelle rapidité, & quelle violence j'étois entraînée vers vous. Jamais, quelqu'idée que j'euſſe pu m'en faire, je n'aurois imaginé que les effets d'un ſentiment, quel qu'il pût être, fuſſent tout à la fois ſi ſubits & ſi peu prévus: & quand il me ſeroit poſſible de vous peindre cette étonnante ſituation, ni

vous, qui n'avez jamais connu l'empire du penchant, ni même beaucoup de femmes, à qui ce n'eſt qu'à force de leur répéter que l'on ſent pour elles l'amour le plus tendre, que l'on parvient à faire croire qu'on leur en inſpire; que l'on ſéduit, mais qu'on ne touche pas; & qui, ſi on les eût laiſſées à elles-mêmes, n'auroient jamais vu qu'avec l'indifférence la plus profonde, ce même objet qui finit par avoir ſur elles les plus grands droits; ne pouvez point ne pas regarder comme une fable l'hiſtoire de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur.

Du moment que je vous eus vu, rien ou de ce qui vous échappoit, ou qui, de quelque façon que ce fût, pouvoit avoir avec vous une ſorte de relation, ne me fut indifférent. En vous voyant ſi peu reſſembler au portrait que, cent fois, j'avois entendu faire de vous (car ce jour-là, je n'aurois pas été la ſeule qui en euſſe jugé comme je faiſois), j'admirois en moi-même, juſques où le public peut quelquefois pouſſer l'injuſtice: mais, ſoit impoſſibilité de vous contraindre longtems, ou que Madame de R... pour qui vous vous impoſiez une gêne ſi cruelle,

vous fît sentir, par la lenteur des progrès que vous faisiez sur elle, qu'elle regrettoit plus en vous les moyens de plaire qui vous étoient familiers, qu'elle ne prisoit les graces nouvelles dont vous vous pariez, vous ne tardâtes pas à vous montrer sous ce même aspect qu'elle sembloit vous redemander... mais, que n'avoit-elle mes yeux !

Vous vous reprîtes donc : la légéreté de votre ton avec les femmes, déjà, selon moi, trop grande, quoique fort restreinte par l'un ou l'autre des motifs que je dus vous supposer, fut bientôt portée à un si haut point, que malgré l'extrême politesse dont vous l'accompagniez, il ne me fut plus possible, comme je le desirois, de me tromper à l'idée que vous aviez d'elles ; & cet air de confiance que, sans doute, par l'habitude de le prendre, je vous ai vu, lors-même que vous vouliez le plus en paroître corrigé, & que vous crûtes devoir aussi faire reparoître, ne me permit pas davantage de me méprendre à l'opinion qu'intérieurement vous aviez de vous.

Chacun, selon toute apparence, comme sa façon de voir, a sa façon d'aimer : je croirois même assez que la

derniere tient toujours un peu de l'autre ; & ce qui pourroit me confirmer dans cette opinion, c'eſt qu'ennemie née des ridicules, & ſur-tout des ridicules que vous eûtes ce jour-là, quelque cher que dès-lors vous me fuſſiez, (& vous me l'étiez déjà tant, qu'il n'a pas été poſſible que, depuis, vous me le devinſſiez davantage), l'impreſſion que je recevois de vos défauts, étoit ſi vive, & m'accabloit au point que j'étois auſſi tentée de vous prier de me les épargner, que ſi, en partageant mes ſentimens, vous euſſiez été dans le cas de craindre ce qui auroit pu me faire regretter de les trouver dans mon ame. Lorſque vous crûtes avoir aſſez montré que vous n'étiez-là que pour Madame de R... & qu'elle eut à ſon tour, aſſez prouvé qu'elle vous en ſçavoit tout le gré poſſible, vous diſparûtes. Malgré le ſentiment de douleur qui s'étoit emparé de moi, dans le même inſtant que j'avois ſaiſi votre goût pour elle, & la déſagréable poſition où, en vous expoſant ſans ménagement, ainſi que vous veniez de le faire, à la dériſion des gens ſenſés, vous m'aviez miſe d'ailleurs, tout, avec vous, diſparut pour moi dans la nature ; & je ne ſçais ſi je n'eus pas plus de peine encore

à vous pardonner votre départ, que le motif qui vous avoit conduit au palais Bourbon, & même, quelqu'affligée que j'en fusse, le peu d'impression que j'avois paru faire sur vous.

Quoiqu'il ne soit point possible qu'on ait dans l'esprit plus de graces que n'en a Madame la duchesse, sur-tout avec les personnes qu'elle veut bien distinguer; qu'elle nous eut, ma belle-mere & moi, mises dans cette classe; & que ce ne fût jamais aussi fréquemment que je l'aurois desiré, que l'on me menât lui faire ma cour, jamais je ne pourrois vous peindre l'excès de l'ennui dont, dès que je ne vous vis plus, je me sentis accablée, la vivacité du desir que j'avois de me retrouver seule avec moi-même, & à quel point, enfin, mon cœur me tourmentoit.

Cependant cette sécheresse si visible que vous avoit marquée ma belle-mere, ne me sortoit pas plus de l'esprit, que votre idée même, dont, toute importune qu'elle m'étoit, rien n'avoit le pouvoir de me distraire. Aussi-tôt que nous fûmes seules, moins encore, peut-être, pour en apprendre la cause, que pour me procurer le plaisir d'entendre parler de vous, de quelque façon que ce fût,

& d'en parler moi-même, je la lui demandai : elle me répondit » qu'elle s'é-
» tonnoit qu'après vous avoir entendu
» nommer, je pusse avoir à lui faire cette
» question. Elle ajouta que, quoiqu'il
» fût possible, & qu'elle eût même tout
» sujet de croire que je ne vous avois
» point donné l'idée d'un nouveau triom-
» phe, elle n'en avoit pas moins dû en
» agir avec vous, comme elle avoit
» fait, parce que, si dans ce moment,
» vous n'aviez point paru l'avoir, il
» n'en étoit pas plus certain que vous
» ne l'eussiez point; qu'il étoit même
» probable que, n'étant point encore
» assez bien avec Madame de R... pour
» lui donner impunément de la jalousie,
» vous aviez masqué les vues qu'inté-
» rieurement vous pouviez avoir sur
» moi; que sa présence à elle avoit
» aussi, pu vous forcer à les deguiser;
» que n'eussé-je, même, pour moi, que
» de ne m'être encore donné aucun
» travers, ma conquête avoit trop de
» quoi flatter votre vanité, pour qu'elle
» pût croire que soit un jour, soit un
» autre, vous ne tentassiez point de la
» faire; & que, d'après cette supposi-
» tion, elle avoit cru ne pouvoir vous
» montrer trop tôt ce qu'elle étoit ca-

» pable d'y mettre d'obstacles : qu'elle
» convenoit que, si c'étoit l'amour qui
» vous conduisît, cette perspective ne
» donneroit que plus d'ardeur à vos pour-
» suites ; mais, que, soit que vous vous
» crussiez fait pour tout emporter d'em-
» blée, ou, qu'en vous, la paresse l'em-
» portât sur l'amour-propre, on ne vous
» avoit jamais vu, sur ces sortes de cho-
» ses, cette opiniâtreté que les hom-
» mes à bonnes fortunes, mettent ordi-
» nairement dans leurs projets. Qu'au
» reste, elle ne croyoit pas qu'il y eût
» pour les femmes, d'homme plus à
» craindre que vous ; & qu'à la con-
» duite que vous aviez tenu jusques-
» là, il n'étoit pas aisé de décider lequel,
» du plaisir de troubler le cœur d'une
» femme ou de la perdre par la publi-
» cité que vous donniez à sa foiblesse,
» vous étoit le plus nécessaire ; que je
» devois trop la connoître pour croire
» que le desir de me voir échapper à
» vos pieges, tout ardent qu'il étoit,
» lui fît rien exagérer ; qu'elle avoit,
» d'ailleurs, trop bonne opinion de moi
» pour craindre que vous pussiez, quoi
» que vous fissiez pour y parvenir, me
» plaire jamais ; mais, que, toute per-
» suadée qu'elle en étoit, & n'eût-ce

» été que pour satisfaire sa propre façon
» de penser sur votre compte, elle avoit
» cru non-seulement devoir s'en tenir
» avec vous à la plus simple politesse ;
» mais, au hasard même du ridicule que
» vous pourriez en jetter sur elle, y don-
» ner le caractere qui devoit vous en
» laisser douter le moins «.

Quoique, par ces discours, ma belle-mere ne fît que me confirmer ce que j'avois déjà entendu dire de vous, & que, même, j'y fusse préparée, la force du malheureux sentiment que vous m'aviez inspiré, étoit telle, que le coup qu'elle me porta, ne me fut pas moins affreux que si, en l'interrogeant, je me fusse flattée qu'elle ne pouvoit que le détruire.

Ce moment de liberté après lequel, depuis que je vous avois perdu de vue, j'avois si vivement soupiré, arriva enfin. Si, malgré tout ce qui devoit m'éclairer sur ma situation, je me fusse obstinée à m'y méprendre ; ou que, comme dans les commencemens d'une passion, cela ne nous arrive que trop souvent, j'eusse eu le malheur de m'y complaire, il n'y a pas à douter que je ne fusse perdue. Mais, quoique c'eût été vainement, que, jusques-là, l'on eût cherché

à me faire connoître l'amour, plus ce sentiment m'étoit nouveau, moins il me fut possible de le méconnoître. De l'amour ! dans mon état ! avec les devoirs qu'il m'imposoit ! & pour vous ! grand Dieu !

Convenir avec moi-même que j'en avois, n'étoit rien pour moi : je fis plus ; j'eus l'heureuse vanité de vouloir en triompher, & le bonheur, plus grand encore, de ne pas croire que cela fût impossible ; mais, en même tems, pour échapper à ses suites (car je ne me flattai pas de parvenir à l'éteindre, & pour la premiere fois que je faisois usage de mon cœur, je ne le jugeois que trop bien) ; je conçus que je ne pouvois trop sévérement vous éviter. Je n'étois sûrement pas la seule qui, en pareille circonstance, me fusse imposée la même loi ; mais, par des hasards heureux pour ma vertu, quoique parmi ceux qui la secoururent, il s'en soit rencontré de très-douloureux pour moi, il me fut plus facile qu'il n'avoit pu l'être à beaucoup d'autres, d'y rester fidelle.

Ma belle-mere, sans reprouver les spectacles, ne croyoit pas qu'il fût décent à une femme aussi jeune que je l'étois alors, d'y paroître tous les jours ;

& quoique je les aimasse fort, j'avois pensé comme elle sur cela, & ne m'y montrois que fort rarement; mais l'espece de contradiction que cela m'avoit fait éprouver, & que j'avois quelquefois assez vivement sentie, cessa pour moi, lorsque je vis que, plus livrée à cet amusement que je ne l'étois, j'en serois plus exposée à vous rencontrer. Malgré toutes les précautions que je prenois pour que ce malheur ne m'arrivât pas, je ne pus point toujours m'en garantir; mais, si en vous retrouvant, & toujours tant avec ce même air qui m'avoit chez Madame la duchesse, si cruellement blessée, qu'avec la même inattention pour moi, jamais je ne vous rencontrois que vous ne me donnassiez de nouvelles armes contre vous : qu'il m'étoit pénible de vous les devoir!

Que quelquefois, cependant, je payois cher le plaisir de pouvoir me croire de la vertu! combien, avec votre idée, les devoirs que m'imposoit mon état, me devinrent affreux à remplir! avec quel soin je cherchois tout ce qui pouvoit m'en dispenser! avec quel empressement je le saisissois! de quelle satisfaction mon ame n'étoit-elle pas remplie, lorsque j'avois pu parve-

nir à me conserver toute entiere, non à vous, pour qui je n'existois pas, mais toute au sentiment dont j'étois dominée, & que l'indifférence que dans ces tems-là, M. de... commença à prendre pour moi, me fut chere !

Ce fut dans ce tems-là aussi que ma belle-mere tomba malade : quoique, dans son principe, sa maladie fut mortelle, elle étoit, cependant, d'un genre à ne pas être promptement terminée. La tendre amitié que j'avois pour elle, se joignant en moi au devoir, pendant plus de quatre mois que son état lui rendit mes soins nécessaires, je me tins dans la plus austere retraite. Elle mourut enfin : le cœur toujours plein d'un amour, à qui il ne falloit d'autre aliment que lui-même ; & craignant la liberté où me laissoit la mort de Madame de... je formai le projet de quitter Paris ; & heureusement, il ne me fut pas difficile de l'exécuter.

Madame de.... laissoit à mon mari de fort belles terres qu'il ne connoissoit point. Je tâchai de lui inspirer le desir de les aller voir ; & n'y réussissant pas, je m'attachai à lui persuader de me charger de ce soin. Retenu alors à Paris pour l'amour qu'il se flattoit d'a-

voir pris pour Madame de B...... & croyant, quoiqu'assurément je fusse, par mes sentimens, bien loin de le gêner dans ses fantaisies, que mon absence lui donneroit encore plus de liberté, ce fut avec un plaisir extrême, mais, bien moins vif encore que ne fut le mien, qu'il m'accorda la permission que je sollicitois, & dont je me hâtai autant de profiter, que si j'eusse pu avoir à craindre qu'il ne la retractât.

Près, toutefois, de quitter des lieux où si je ne vous voyois pas, du moins, je pouvois vous voir, mon cœur me fit sentir, par le déchirement qu'il éprouva, tout ce que lui coûtoit ce sacrifice, quelqu'imaginaire qu'il fût. Aussi accablée de ma douleur que si je jouissois journellement de la douceur de vous voir, je partis : je ne m'étois point attendue à trouver, dans les détails dont j'avois voulu me charger, ni un dédommagement de ce que j'abandonnois, ni de quoi me distraire d'un sentiment qui m'étoit d'autant plus onéreux que j'en combattois plus l'empire; mais jamais je n'aurois imaginé que, vous fuyant sans cesse par-tout, ou ne vous trouvant jamais que pour en avoir plus à me reprocher mon amour, je pusse si

vivement & avec tant de continuité, trouver par-tout votre absence.

N'osant demander nommément de vos nouvelles, & mourant du desir d'en avoir, persuadée qu'il seroit impossible que vous ne fussiez pas le héros de quelqu'une des aventures galantes qui amuseroient Paris, je priai Madame de N... de vouloir bien m'instruire de celles des choses de ce genre qu'elle croiroit en valoir la peine ; elle accepta la commission, & la remplit avec exactitude. Plus, par la multitude des détails où elle entroit dans ses lettres, je pouvois juger de la sienne, moins je pouvois concevoir que vous n'y fussiez jamais nommé : je lui en témoignai mon étonnement : elle me répondit que » jusques-là elle n'avoit fait de vous aucune mention, c'étoit moins sa faute » que la vôtre ; que, depuis que vous » aviez fini avec Madame de R... rien » n'avoit paru vous occuper ; que cependant, vos assiduités auprès de » Madame de P... feroient présumer » que vous auriez des vues sur elle, » si la sagesse de votre conduite ne rendoit cela fort douteux, ou ne faisoit » imaginer que si, en effet, vous y pensiez, il falloit, pour que vous vous

» en impoſaſſiez une qui vous étoit ſi
» peu ordinaire, qu'elle vous inſpirât
» un ſentiment beaucoup plus ſérieux
» que l'on n'avoit ſujet de vous en
» croire capable «.

J'avois appris déjà que Madame de R... & vous ne viviez plus l'un pour l'autre; & j'en avoit été d'autant moins ſurpriſe, que je vous croyois tous deux moins faits pour vous fixer reſpectivement : auſſi, n'en avois-je été que médiocrement tourmentée. Je ne l'avois même été que, parce que je vous aimois, & qu'il ſemble que le même inſtant qui fait naître l'amour faſſe naître auſſi le cruel, & quelquefois inexplicable ſentiment de la jalouſie. Mais ce qu'étoit Madame de P... ce que je la jugeois moi-même, tout me fit trembler; ne voyant que tout ce qu'elle méritoit d'attachement, j'oubliai que, ſi ſes charmes pouvoient la rendre aiſément l'objet de vos deſirs, ſes vertus ne pouvoient que vous en écarter. J'oubliai même combien peu, par ſes principes, vous étiez fait pour lui plaire; &, comme ſi je n'en euſſe pas eu aſſez des tourmens de l'abſence & des combats que je me livrois ſans ceſſe, j'y joignis toutes les horreurs de la jalou-

ſie

fie, en décidant en votre faveur une chose sur laquelle tout ce qui s'y trouvoit contre vous, auroit dû tout au moins me laisser dans quelque incertitude.

C'étoit dans cette cruelle situation que je passois mes jours; en proie à l'amour, à la honte, à la jalousie; perpétuellement armée contre ma foiblesse, & d'autant plus à plaindre, que les combats que je lui livrois, en déchirant mon cœur, ne le guérissoient pas, lorsque ma belle-sœur revint de son ambassade de... L'amitié la plus tendre nous unit, comme vous sçavez; &, quand cela n'eût pas été, il auroit toujours été impossible que, pour quelque tems, du moins, son retour ne m'eût pas tirée de ma solitude. Je revins donc à Paris; je ne vous dirai point avec quels sentimens: si je voulois vous rendre compte de tous ceux qui m'agitoient, je ne finirois point cette lettre, que je ne doute point que, comme moi, vous ne trouviez déjà de la plus mortelle longueur.

Ce fut chez ma belle-sœur que je brûlois d'impatience d'embrasser, que je descendis. A peine en avois-je eu le tems que vous arrivâtes. Si je ne pou-

vois ignorer que Madame votre femme, & elle, étoient parentes, vos mœurs, & les siennes avoient si peu de rapport ; & même du vivant de la premiere, cette raison lui en avoit si peu paru une de se lier avec vous, & je n'en devois pas être moins surprise, du ton d'intimité qui me parut regner entre vous & elle. L'étonnement de vous voir dans des lieux où je devois si peu vous attendre, le plaisir que me causa votre présence, & auquel, eût-il même été moins inopiné pour moi, dans le premier moment, je n'aurois jamais pu que céder ; la douleur de trouver dans toute sa force un sentiment dont, si je ne me flattois pas d'avoir triomphé, je croyois, du moins, avoir diminué la violence, tous ces divers mouvemens me jetterent dans une si vive agitation, que je ne conçois pas comment je pus la supporter. Ce qui, je crois, l'augmenta beaucoup, fut l'indifférence dont vous parûtes me revoir, & que, si elle étoit un des plus sûrs remparts de ma vertu, étoit en même tems le plus cruel supplice de mon cœur. Vous m'avez dit, depuis, que ce qui vous avoit si long-tems obligé de renfermer des sentimens que, dès la pre-

miere vue, je vous avois inspirés, avoit été la crainte de ne pouvoir jamais me les faire partager : mais, sans compter votre audace naturelle, qui ne doit pas laisser supposer en vous cette inquiétude, il ne se peut point qu'en me le disant, vous ne me trompassiez pas. La crainte, & le respect peuvent, sans doute, & nous en avons plus d'un exemple, forcer l'amour au silence ; mais il est impossible, à mon sens, du moins, que, si l'un & l'autre l'empêchent de parler, tous deux, même à quelqu'excès qu'ils puissent être portés, aient sur le cœur plus de pouvoir que lui-même, & le contraignent au point qu'il ne se décele jamais. Si, d'ailleurs, il eût été vrai que j'eusse fait sur vous l'impression que vous faisiez sur moi, vous seriez-vous, à mes yeux mêmes, livré, comme vous fîtes, à Madame de R... le jour que je vous trouvai chez Madame la duchesse ? auriez-vous formé avec elle une liaison aussi intime que, dans votre façon de le penser, elle pouvoit l'être ? & , si mon absence vous avoit été aussi sensible que, depuis, vous avez voulu me le persuader, auriez-vous été le maître de masquer de tant de froideur, le plaisir, d'autant

plus flatteur pour vous, de me revoir, qu'il étoit plus inespéré ? auriez vous, dans un instant où j'étois comme enlevée à moi-même, pu montrer tant de liberté dans l'esprit; &, loin de quitter si promptement un lieu qui m'offroit à vos yeux, n'auriez vous pas donné à la visite que vous faisiez à ma belle-sœur, toute l'étendue dont elle pouvoit être susceptible, & pouviez-vous l'être de la crainte de la faire trop longue ?

Lorsque je me fus un peu calmée, je jugeai, par la violence de l'agitation que vous veniez de me faire éprouver, à quel point votre présence seroit dangereuse pour moi. Je craignois, plus que jamais, d'avoir moins dû à ma vertu, qu'à l'indifférence que vous m'aviez toujours témoignée, la force de soutenir toutes les privations que je m'étois imposées; & que, si par le hasard du caprice, je venois un jour à vous plaire, ou que, la gloire de séduire une femme que jusques à vous, l'on auroit vainement attaquée, vous inspirât l'idée de me faire l'objet de vos soins, je ne me trouvasse contre vous cette foiblesse de l'amour qui, malgré tous les efforts de notre raison, nous range tou-

jours, & si facilement, du parti qu'il nous propose.

Dans plus d'une de ces lettres, où, je crois, plus par ressentiment que par réflexion, vous avez découvert une si condamnable coquetterie, & que vous auriez bien différemment jugées, si vous eussiez pu sçavoir tout ce qu'il m'en coûtoit pour vous déguiser, sous les apparences de la plus grande tranquillité de cœur, le trouble qui agitoit le mien, & combien souvent, celles qui vous en montroient le plus, ont été arrosées de mes larmes, je vous ai dit que mon systême étoit qu'une femme ne sçauroit se craindre trop tôt; & en formant, dès le premier instant que je vous sentis de l'empire sur moi, la résolution de ne rien accorder à mon amour, pas même celles des choses qui me paroîtroient le moins tirer à conséquence, j'imagine avoir donné, autant, du moins, qu'avec une passion telle que celle qui me dominoit, cela étoit possible, la preuve que ce systême étoit véritablement le mien. Loin donc d'inférer de tous les mouvemens, qu'après une si longue absence, & ce que j'avois fait pour vous bannir de mon cœur, votre vue venoit de me causer, que ce seroit

avec la même inutilité, que je continuerois à m'armer contre mon sentiment, je ne m'en démontrai que plus la nécessité où j'étois de la combattre, & la honte qu'il y auroit pour moi, à n'en pas triompher.

La certitude que votre présence, si je m'y exposois, ne pouvoit que me rendre plus difficile, ce que je me commandois, ne m'avoit fait voir qu'avec plus de chagrin encore que de surprise, votre liaison avec ma belle-sœur : de ce moment je formai le projet de ne la voir chez elle que quand je ne pourrois douter que vous ne fussiez à la cour, & de faire, enfin, tout ce qui me seroit possible pour ne vous rencontrer jamais.

A peine étiez-vous sorti, que je lui témoignai à quel point j'étois étonnée du ton de familiarité sur lequel je vous avois trouvé ensemble. Elle me répondit » que si je vous jugeois par le passé, je ne pouvois, en » effet, m'en étonner trop; mais que » vous étiez si revenu des erreurs qui » l'avoient autrefois empêchée, elle, & » beaucoup d'autres, de vivre avec » vous, qu'il y auroit à s'en souvenir, » une injustice dont elle ne se sentoit

» pas capable. Elle me demanda, même, si à la façon dont vous aviez été chez elle, j'aurois deviné que vous fussiez ce même duc de... si fameux par ses faux airs, par l'excès de ses prétentions, & par le peu de mœurs qu'il s'étoit permis en amour? Elle ajouta » qu'elle se-
» roit très-fâchée que je conservasse de
» vous, l'opinion qu'elle voyoit que
» j'en avois prise, parce que vous ve-
» niez chez elle très-fréquemment; &
» qu'après vous avoir admis dans sa
» société, & cherché même, à cause
» des graces qu'elle vous avoit trou-
» vées dans l'esprit, à vous y retenir par
» tous les agrémens qui pouvoient
» vous y fixer, elle seroit, vous, ne
» lui en donnant aucun sujet, fort em-
» barrassée, s'il falloit qu'elle changeât
» sa façon d'être avec vous; mais que
» quoi que vous pussiez en penser, &
» quel qu'injuste que cela lui parût à
» elle-même, ce seroit pourtant, si je
» ne revenois point des préventions
» que j'avois contre vous, le parti
» qu'elle prendroit; qu'elle me conseil-
» loit, cependant, de me livrer d'au-
» tant moins aux miennes, que depuis
» quelque tems vous étiez assez lié avec
» M. de... pour que je ne pusse que

» très-difficilement me dispenser de
» vous recevoir chez moi, si, comme
» elle y voyoit beaucoup d'apparence,
» il venoit à l'exiger; & que M. de
» Cercey, de qui vous étiez l'ami le plus
» intime, m'en priât aussi «. A cela, je lui répondis simplement que j'en doutois fort; mais que je sçaurois m'arranger; & que je tâcherois que ce fût de façon, tant à ne la pas gêner, qu'à ne pas la voir moins souvent que je ne me l'étois proposé, & à ne point m'exposer en même tems plus que je ne le jugeois convenable, à rencontrer un homme qui, peut-être, ne devoit son apparente conversion qu'à la nécessité où, par ses projets sur Madame de P... il s'étoit mis de paroître corrigé; & que, par conséquent, on retrouveroit bientôt dans la société, avec tous les défauts qui l'y avoient rendu si redoutable. » Non, me répondit-elle,
» vous vous trompez : c'est, sans être
» avec Madame de P... sur le pied que
» vous imaginez; & seulement parce
» qu'il est ami de Monsieur de M...
» pour qui elle ne cache plus son goût,
» qu'il la voit si fréquemment. Au surplus, ajouta-t-elle en remarquant ma surprise, (& si elle eût vu clair dans

mon cœur, n'eût-ce été que ce mouvement qu'elle y auroit saisi !) il se peut qu'il ait ce qu'ils appellent une affaire. » J'ai quelque peine à croire qu'un » homme qui s'est fait une si longue » habitude de la galanterie, en revienne dans l'instant qu'il le desire, surtout lorsque ce n'est pas à l'amour » qu'il en doit la satiété, mais tout ce » dont je puis vous assurer, c'est que, » s'il est vrai qu'il en ait une, c'est avec » un si profond mystere qu'il la con-» duit, que les gens qui le voient le » plus, n'en ont pas le soupçon le plus » léger «.

Loin que ce discours me donnât en vous toute la confiance que vouloit bien y avoir Madame de... je supposai de cette prétendue sagesse qu'elle vous attribuoit, que livré à quelque goût obscur, c'étoit moins le dégoût de l'éclat que la vanité qui, vous faisant une loi de le taire, vous prescrivoit une conduite si mystérieuse ; car jamais je ne pus me persuader que vous fussiez aussi désœuvré que vous desiriez qu'on le crût : & en effet, j'ai depuis, mais fort long-tems après, découvert que vous aviez une fille, & telle que, dans le tems même que vous attachiez le

plus de gloire à donner à vos désordres, la publicité la plus grande, vous auriez rougi de l'avouer.

Comme cependant, le peu de foi que j'avois à votre changement, n'étoit fondé que sur une opinion qu'à la rigueur, il étoit possible que vous ne méritassiez plus; sans prendre sur moi de décider si c'étoit vous qui abusiez ma belle-sœur par de fausses apparences, ou si c'étoit moi qui me trompois dans le jugement que je portois de vous, je m'affermissois dans le parti que j'avois pris de vous éviter autant que je le pourrois: parti qui, dans quelque supposition que ce fût, étoit le seul qui ne m'offrît point d'inconvénients. Si en effet, votre changement n'avoit pas plus de réalité que je ne lui en croyois, la résolution que je formois, étoit la plus raisonnable à laquelle je pusse m'arrêter; & si ce n'étoit point de votre part une hypocrisie, il m'étoit d'autant plus important d'y tenir avec la plus invincible opiniâtreté, que, plus il seroit vrai que vous seriez corrigé, plus vous seriez dangereux pour mon cœur. D'ailleurs, ce mouvement de joie qui s'y étoit élevé à l'assurance que ma belle-sœur m'avoit donnée

de votre indifférence pour Madame de P... & le calme que, par-là, elle y avoit remis, m'avoient trop prouvé que les impressions de la jalousie & le dépit passager qu'elles occasionnent, y avoient seuls affoibli votre empire, pour que je me flattasse encore que, sur cela, il ne me restât plus rien à faire.

Aussi, ne tardai-je point à demander à M. de... s'il étoit vrai, comme sa sœur m'avoit dit qu'elle l'en soupçonnoit, qu'il eût formé le dessein de vous amener chez moi; & sur ce qu'effectivement, il me sembla qu'il n'en étoit pas fort éloigné, je lui remontrai, avec autant de force que si vous eussiez été l'objet de ma haine la plus vive, combien, ce qu'il étoit sûr que vous aviez été, ce qu'il étoit douteux que vous fussiez devenu, ma position, mon âge, ce qu'en laissant même à part ce qu'il appelloit *mes préventions*, je devois à l'opinion générale, avoient de quoi l'en écarter. Ne pouvant plus vous accuser de rien, je lui rappellai non-seulement tout ce dont vous étiez convaincu, mais tout ce dont vous aviez été accusé, & lui parut enfin si déclarée contre vous, qu'il me demanda

en riant, si, sans qu'il en eût jamais rien sçu, vous n'auriez pas eu avec moi quelques torts particuliers dont je couvrisse le ressentiment du beau prétexte de la vindicte publique. Il me parut cependant, malgré cette mauvaise plaisanterie, qu'intérieurement il ne désapprouvoit pas ma répugnance; mais je le connoissois si léger! je sçavois si parfaitement, combien il étoit aisé de le faire changer d'avis, que je ne me flattai point du tout de lui voir garder la façon de penser que je venois de lui faire prendre.

Soit, toutefois, que je ne cherchasse pas, autant que je le croyois, à vous éviter, ou que cette inquiétude naturelle qui fait que vous vous desirez partout où vous n'êtes pas, vous ramenât de Versailles dans le tems que je devois vous croire le moins dans la possibilité de le quitter, j'étois, plus qu'il me sembloit que je ne l'aurois voulu, exposée au malheur de vous trouver sur mes pas. Je sentis, enfin, & que, quelques précautions que je prisse contre vous, c'en étoit un qui seroit souvent inévitable pour moi, & en même-tems, que je ne pouvois pas songer trop sérieusement à m'y soustraire. Je ne me

voyois pour y parvenir, que la ressource d'une nouvelle fuite, à laquelle j'étois bien sûre que M. de... ne refuseroit pas plus de se prêter, qu'il n'avoit fait à la premiere : mais, en convenant de toute la nécessité dont m'étoit ce remede, le souvenir de tous les tourmens que votre absence m'avoit fait éprouver, & dont il ne vous est pas plus possible de vous faire une idée juste que de mes autres sentimens, me donnoit, pour ce même parti, une répugnance inexprimable. Le plaisir de vous voir, auquel il étoit d'autant plus simple que je tinsse avec la plus grande force, qui étoit le seul & que je me permisse quelquefois, & que je goutasse, étoit pour moi d'un si grand prix que jamais, & quoi que je me disse, je ne pus m'imposer tout d'un coup, une si cruelle privation.

Pendant que je tâchois d'obtenir de moi-même cet affreux sacrifice, vos assiduités chez ma belle-sœur devinrent plus marquées. Je le sentis; & d'abord j'en eus moins la force de vous éviter. Ou, quelque vertu que l'on ait, on n'a jamais toute celle que l'on devroit avoir, ou, ce qu'il est, sans doute, plus convenable que je croie, la mienne n'al-

loit pas plus loin : mais en imaginant qu'il ſe pouvoit même, malgré la ſéchereſſe & la froideur dont j'étois conſtamment avec vous, & qui augmentoient à proportion du danger que je trouvois à vous voir, qu'enfin vous m'euſſiez remarquée, mon premier mouvement en fut un de joie qu'il me fut impoſſible d'étouffer. Heureuſement vous vîntes vous-même au ſecours de ma raiſon : votre inattention pour moi, qui ſe ſoutenoit toujours, me fit penſer que je m'étois trompée à votre motif ; ne pouvant plus croire que ce fût moi qui vous attiraſſe chez ma belle-ſœur, ce fut elle que je vous ſoupçonnai d'y chercher. Il me ſembla que je ne faiſois que l'en plaindre ; mais je ne ſçais ſi, à une ſorte de repouſſement que, tant que j'eus ſujet de le penſer, je me trouvai contre elle, le ſentiment de pitié qu'elle m'inſpira, ne fut pas mêlé d'un peu de haine.

Enfin, ſans me rien dire, ſans même qu'il vous échappât rien qui m'annonçât d'une façon décidée les projets que, quoique vous en ayez voulu placer beaucoup plus haut l'origine, vous ne commençâtes à avoir ſur moi que dans ce tems-là ; tout, en vous, ſembla vou-

ſoir me faire preſſentir que j'avois ceſſé de vous être indifférente ; &, malgré toutes les raiſons que j'avois de craindre que cela ne fût, le moment où j'entrevis que je pouvois vous être chere, me combla d'une joie ! mais quand je voudrois vous en peindre les délices, le deſir, & ſes ſuccès n'apprennent rien ſur l'amour ; & je vous parlerois une langue trop étrangere.

Je ne reviens de cette ſurpriſe que pour me la reprocher amérement, & pour m'en craindre davantage. A peine en étois-je ſortie, lorſque M de Cercey revint à Paris : ainſi que ma belle-ſœur l'avoit prévu, il ne manqua pas de me parler de vous : je ne lui cachai aucune de mes répugnances ; il les combattit toutes, & ne triompha d'aucunes ; pluſieurs fois de ſuites il tenta la même choſe, & ne fut pas plus heureux : enfin, vous me parlâtes vous-même du deſir que vous aviez d'être admis chez moi ; & je ne dois avoir beſoin de vous rappeller ni la froideur dont je reçus cette propoſition, ni la ſorte de violence que me fit en votre faveur M. de., & contre laquelle je conviens que je ne me défendis pas autant que je l'aurois dû. Je paſſerai avec la même rapidité ſur ce

qui ne vous eſt pas moins connu qu'à moi. Je commençois, cependant, à croire de vous tout ce que l'on vouloit que j'en cruſſe, moins encore par la conformité qui ſembloit y avoir votre conduite, que par le beſoin intérieur que j'avois de me le perſuader ; mais n'en étant que plus en garde contre vous, que la continuité de vos attentions me rendoit fort ſuſpect, & contre moi-même qui, à mes anciennes terreurs, eus à ajouter la crainte que j'avois de l'impreſſion trop vive qu'elles faiſoient ſur moi.

Ce fut donc, encore plus dans l'intention de me chercher de nouveaux ſecours, que dans la vue de vous faire retrouver tout ce dont vous privoit le procès que, ſur ces entrefaites, vous vîntes à perdre, que je conçus le deſſein de vous unir à Mademoiſelle de S. N. Je me connoiſſois aſſez, & pour être ſûre que ſi je parvenois à mon but, ce mariage deviendroit le rempart le plus fort que je puſſe vous oppoſer, & qu'il falloit abſolument que je vous en oppoſaſſe un. En conſéquence, j'en parlai à Madame de S. N... Mais j'avoue qu'accablée de l'effort que je me faiſois, tout ce que je pus prendre pour moi, fut ſeu-

lement de vous désigner machinalement, & même sans sçavoir à quoi pouvoit me mener le mystere que je lui faisois de votre nom, jamais tout ce que je me dis sur une réticence dont il falloit que le motif eût de quoi me faire rougir, puisque je n'osois me le demander, ne put me l'arracher de la bouche: je suis autrefois suffisamment entrée avec vous dans les détails du reste.

Dans ce tems-là même, vous prîtes Madame de Vo.... &, apparemment pour que je pusse moins en douter, vous crûtes devoir me l'apprendre vous même. Puisque je vous avoue les sentimens que vous m'aviez inspirés, vous dire combien eut de violence la douleur que j'en conçus, seroit une chose inutile; elle fut telle que, craignant, si je vous voyois long-tems encore, de la laisser éclater à vos yeux même; accablée de la honte de m'être, à tous égards, si cruellement trompée à votre cœur; pliant, enfin, à la nécessité, depuis long-tems convenue, & toujours rejettée, de vous fuir, je pressai plus vivement que jamais Madame de L.V... qui, de ses terres d'Anjou où elle étoit depuis long-tems, devoit, de jour en jour, se rendre à C.... de presser son retour. Je

ſus, enfin, aſſez heureuſe pour voir arriver l'inſtant de quitter Paris. Je partis avec d'autant plus de reſſentiment contre vous, que j'avois été plus obligée de le renfermer. Le haſard, avant mon départ, m'avoit miſe dans le cas de vous écrire quelquefois; vous cherchâtes, pour continuer cette correſpondance, des prétextes auxquels je me prêtai trop: je crus avoir beſoin de vous; & le crus, ſans doute, trop aiſément: recevoir de vos lettres, y répondre, étoit une maniere de vous trouver moins abſent, que, de moi-même, je n'aurois pas cherchée; mais à laquelle, auſſi, il étoit naturel que je ne me refuſaſſe pas. Enfin, vous m'écrivîtes que vous m'aimiez: je ſentis aiſément que, dans cette circonſtance, le ſeul parti que j'euſſe à prendre étoit de ne vous répondre pas: mais Monſieur de Cercey ne voulut jamais que je le priſſe; & je le voulois vraiſemblament avant lui, puiſque je fis plutôt ce qu'il exigeoit de moi, que ce que j'aurois dû faire. D'ailleurs, ou j'ignorois, en effet, tout le péril qui étoit attaché pour moi, à ce que je me permettois, ou je voulois l'ignorer; mais, quoi qu'il en puiſſe être, que je fuſſe trompée par mon cœur,

ou par mon inexpérience, les ſuites de cette mépriſe ont penſé m'être ſi funeſtes, que je ſuis, & par mon propre exemple, plus convaincue que jamais, *qu'une femme qui a le malheur d'aimer, & pour qui c'en eſt un, ne ſçauroit s'interdire avec trop de ſévérité tout ce qui peut fortifier en elle ce ſentiment : que l'on n'accorde jamais rien impunément à l'amour; & que, quelque promptement qu'on cherche à le combattre, c'eſt ſouvent trop tard encore qu'on le combat.* Vous aviez enfin ſçu m'amener à vous donner un rendez-vous : je ſçais les bornes que, dans mon imagination, je lui avois aſſignées; mais je vous aimois; quoique je ne vous l'euſſe jamais dit, vous ne l'en ignoriez pas davantage; ſi le ſimple ſoupçon de m'avoir rendue ſenſible, ſuffiſoit à votre cœur, ce n'en étoit pas aſſez pour votre vanité : vous auriez exigé de moi un aveu poſitif : je ne dois pas douter que vous ne l'euſſiez obtenu; &, comme j'aurois été la ſeule femme qui m'en fuſſe tenue là, & qu'une premiere foibleſſe eſt toujours le germe de toutes les autres, il n'y a rien, peut-être, à quoi avec le tems vous ne m'euſſiez conduite.

Vous ſçavez à préſent, ſuppoſé, pour-

tant, que sur cela, j'eusse quelque chose à vous apprendre, que ce n'est pas à ma vertu, mais à votre perfidie, dont j'eus dans ce tems-là les preuves les plus authentiques, que j'ai dû le bonheur de vous échapper ; & je consens, pour m'en punir, que cette lettre en soit un témoignage irrécusable. La profonde tristesse où je suis plongée depuis cette funeste aventure, qui est telle que la mort même de Monsieur de... quelque cruelle qu'elle m'ait été, n'y a pu faire qu'une passagere diversion, & que je conserverai, selon toute apparence, le reste de mes jours, ne doit aussi vous prouver que trop, la force de l'ascendant que vous aviez pris sur moi. Malgré cela, le ton de cette lettre doit vous dire que, quelque pouvoir que vous ayez encore, rien ne peut me déterminer jamais à accepter l'offre que vous me faites de votre main, & à laquelle pourtant, j'avoue que je suis sensible, parce qu'il ne se peut point que je ne le sois pas à tout ce qui peut me marquer de l'estime de votre part : mais votre façon de penser que rien, même le voulussiez vous sincérement, ne peut réformer ; les perfidies atroces que vous m'avez faites ; la

légéreté dont, passé le dépit de n'avoir pu, par notre faute, les pousser jusques au bout, vous avez pris, & ma douleur & vos propres crimes ; la dissipation dans laquelle, pour mieux braver, sans doute, une infortunée à qui vous n'aviez à reprocher que sa tendresse pour vous, vous vous êtes jetté ; les propos aussi injustes que peu mesurés que vous vous êtes permis sur mon compte ; & plus que tout encore, votre réconciliation avec Madame de Li... sont tout autant de choses qui ont mis entre vous & moi une barriere éternelle. J'ai pris, & invariablement, mon parti ; & le tems qui s'est écoulé entre votre lettre & ma réponse, doit vous être une preuve que je n'ai rien donné au premier mouvement. S'il est vrai que vous me connoissez autant que vous le dites, & que vous vous souveniez de la fermeté dont j'ai soutenu tout ce que, tant que vous avez eu quelque espérance de pouvoir me tromper encore, vous avez employé pour y parvenir, vous ne vous flatterez pas de me faire changer de sentiment. En cas que vous crussiez devoir le tenter, je vous préviens que je ne répondrai à aucune des lettres que vous pourrez

m'écrire ; & je vous donne ma parole que notre ami commun connoît mieux que vous, pour inviolable, que vous me trouverez fidelle au dernier point à ce que je vous annonce, & que je me suis promis. Adieu, Monsieur, quelque amertume que vous ayez répandue sur ma vie, c'est bien sincérement que je desire que la vôtre soit heureuse.

Fin du septieme & dernier Volume.

00100581

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016